But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS

PRÉSENTE

SPORTIFS DE L'ANNÉE 53

LOUISON BOBET

NUMÉRO SPECIAL DE 84 PAGES • 150 FRANCS (Supplément au N° 435 du 1er décembre 1953.)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Qu'importent les mauvaises routes quand on porte un...

Slip *masculin* KANGOUROU

ERBY

Sportifs: Cyclistes, Footballeurs, Basketteurs, Rugbymen!!!

SOYEZ A LA PAGE !

achetez en toute confiance chez les dépositaires de la marque

La 1re Marque Française — LE COQ SPORTIF — La Marque des Champions

Les équipements adaptés pour chaque sport :

MAILLOTS ▪ CULOTTES
BAS ▪ SURVÊTEMENTS

Fournisseur par ses détaillants : les sélections nationales de football, basket, rugby ; tous les géants de la route ; les champions de France de volley, marche, aviron, athlétisme, etc. ; le stade de Reims, champion de France 1953, coupe Latine 1953, etc.

Exclusivité des Établissements **CAMUSET**
ROMILLY-SUR-SEINE (Aube)
LES PLUS ANCIENS FABRICANTS SPÉCIALISTES DE FRANCE

BUT et CLUB-LE MIROIR des SPORTS
crée un service de vente de

PHOTOGRAPHIES SPORTIVES

Afin de satisfaire les nombreux lecteurs qui nous demandent des photographies sportives, nous avons décidé d'organiser un service de vente de ces photographies. Vous pourrez désormais nous commander les photographies qui vous sont présentées dans « But et Club-Le Miroir des Sports ». Adressez votre correspondance à :
Service de vente des photographies
« But et Club-Le Miroir des Sports », 124, rue Réaumur, Paris (2e).

TARIFS DE VENTE :

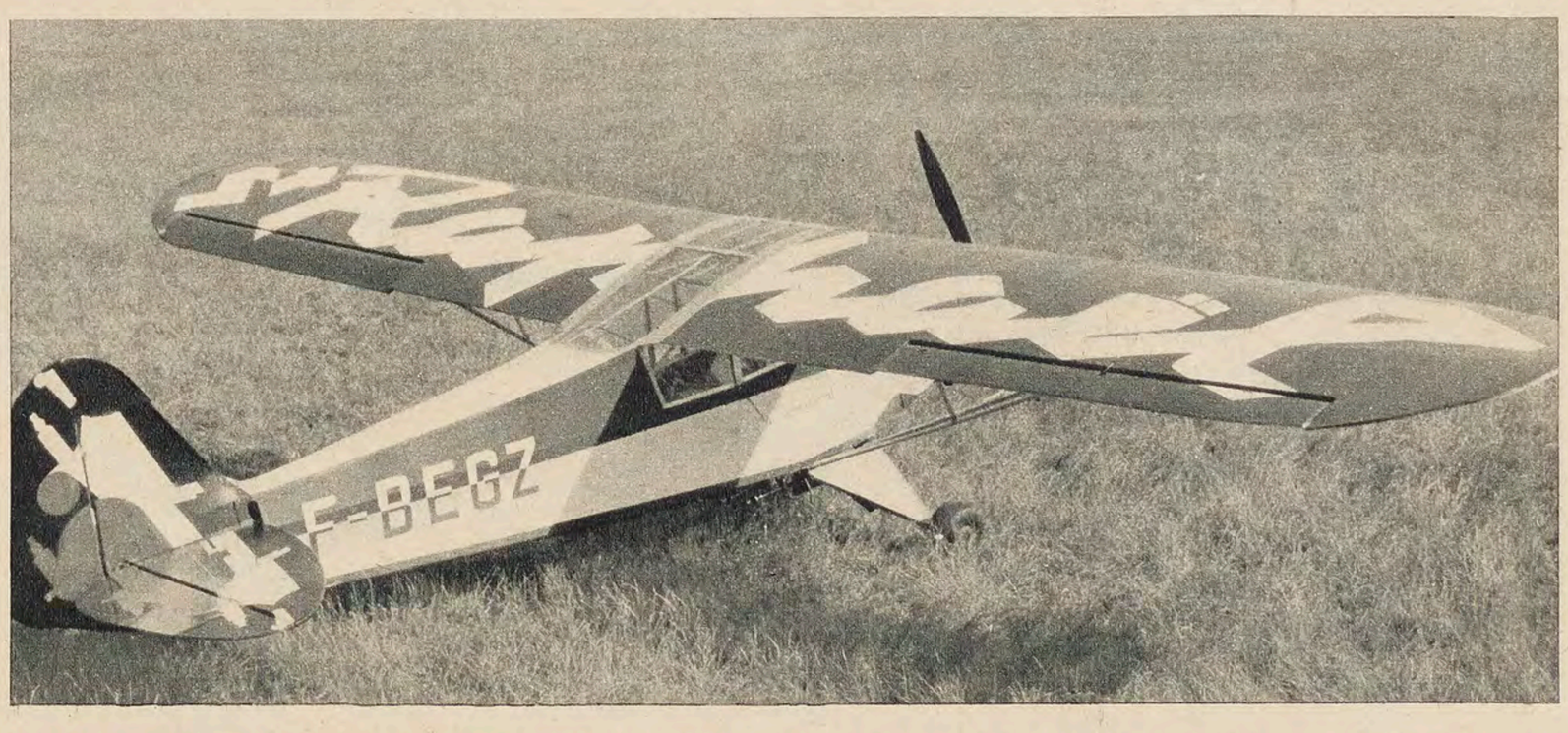
Photographie 13 × 18 : 120 fr.
Photographie 18 × 24 : 200 fr.
Photographie 30 × 40 : 300 fr.

FRAIS D'ENVOI :

Ajouter pour frais d'envoi :

30 fr. pour les 13 × 18 (jusqu'à 10 photos)
40 fr. pour les 18 × 24 (jusqu'à 10 photos)
60 fr. pour les 30 × 40 (jusqu'à 10 photos)

MODE DE PAIEMENT : Seules seront servies les commandes accompagnées du paiement. Ce dernier est à faire EXCLUSIVEMENT PAR MANDAT-LETTRE OU PAR MANDAT-CARTE.



L'AVION PARTICULIER DE LA GRANDE FIRME COMMERCIALE St-RAPHAEL QUINQUINA A SURVOLE LES GRANDES MANIFESTATIONS 1953.

SI VOUS VOULEZ ÊTRE BIEN INFORMÉS

Lisez tous les matins **Le Parisien** *libéré*

★

Lisez tous les soirs **Paris-presse**

M. André MARIE

Ministre de l'Education nationale

a consacré (officiellement)
la valeur de son compatriote

Jacques ANQUETIL

révélation 1953 :

UN jeune garçon un peu intimidé écoute un monsieur au visage énergique, aux cheveux gris qui lui adresse paternellement la parole : Jacques Anquetil, révélation de l'année 1953, reçoit les félicitations de M. André Marie, ministre de l'Education nationale, son compatriote. Entre eux, Francis Pélissier, directeur sportif du jeune prodige, songe à un avenir qui fera peut-être de son protégé le Coppi français et sans doute le successeur de Louison Bobet.

Ainsi l'année, commencée en cyclisme par le succès du jeune Munch, poursuivie par le triomphe de Louis Bobet, vainqueur du Tour de France et champion français n° 1, s'est-elle achevée sur les victoires d'un jeune homme de dix-neuf ans, hier inconnu du public, demain idole des foules.

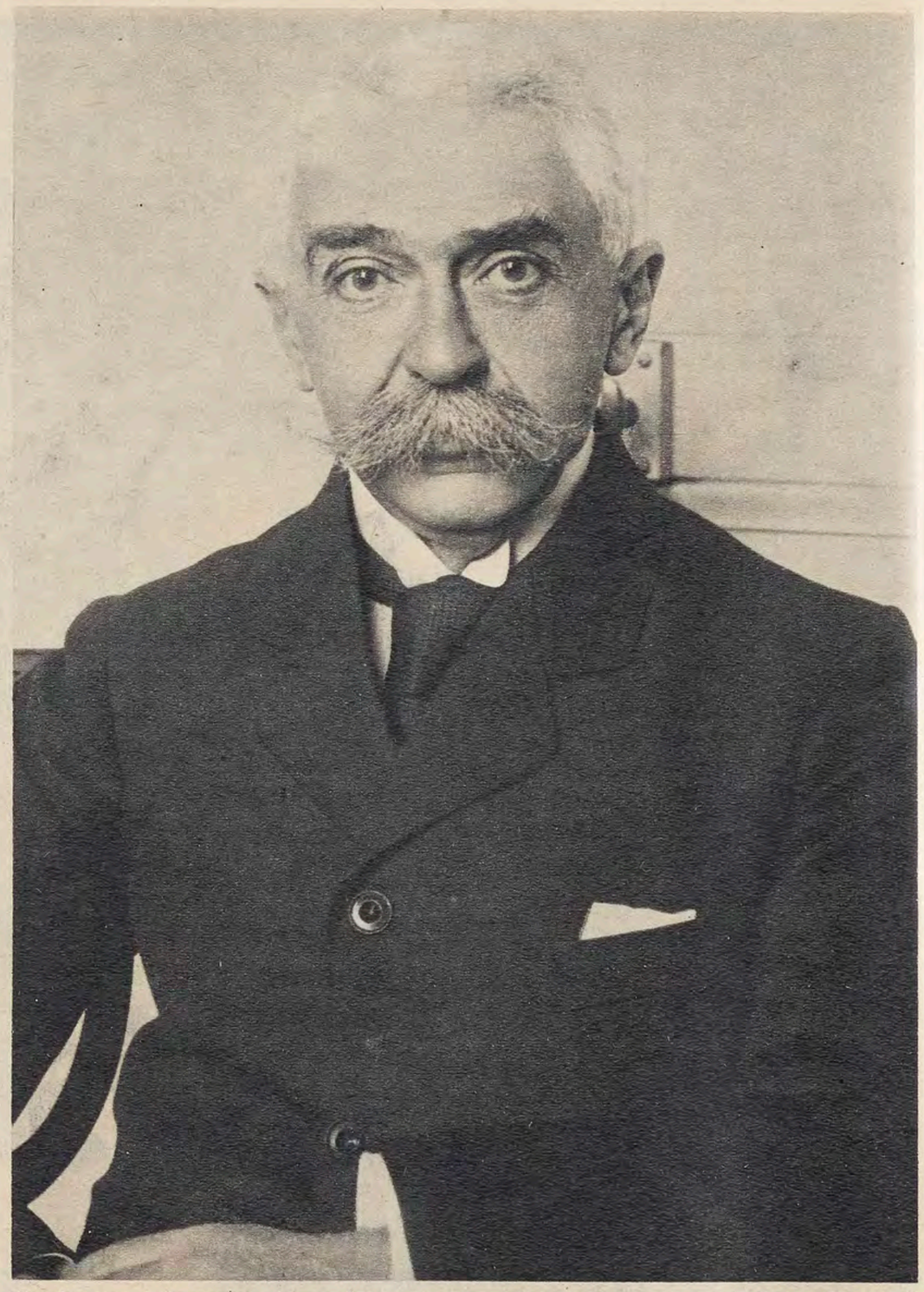
Cette photo par laquelle *But et Club-Le Miroir des Sports* a tenu à ouvrir son numéro spécial sur les grands événements de l'année 1953, symbolise le sport français tout entier. Elle reflète sa jeunesse, ses espoirs, ses enthousiasmes. L'homme d'Etat complimentant le jeune champion en présence d'un des plus prestigieux serviteurs du sport, porteur d'un nom illustre dans les annales du cyclisme, c'est l'image de ce que doit être ce grand fait social qui permet à quelques jeunes gens privilégiés par la nature d'accéder à la gloire, à tous d'accéder à la santé et à la force.

Hier Francis Pélissier, aujourd'hui Louison Bobet, demain Jacques Anquetil : plus tard un gamin dont nous ignorons encore le nom... Ainsi se succèdent harmonieusement les générations dans un même idéal de vigueur, de courage et de loyauté. C'est l'honneur du sport que de susciter ainsi ces luttes sincères, de provoquer ces vocations qui en entraîneront d'autres. La victoire de Bobet dans le Tour s'unit à la révélation d'Anquetil dans les Nations pour la plus grande gloire du Sport.

" Mon petit bonhomme, tu as été un bon ambassadeur..."

Le Sport a 125 ans !

par André CHASSAIGNON



Cet homme à la moustache gauloise, au regard franc et ouvert, est le baron Pierre de Coubertin qui fut le grand rénovateur des Jeux olympiques sous une forme moderne. C'est en 1886 (il avait alors vingt-quatre ans) que l'apôtre d'Olympie, ainsi qu'on l'appela, commença ses campagnes en faveur des Jeux. De nombreux obstacles se dressèrent, mais sa ténacité réussit à les vaincre un à un. L'idée fit son chemin et, sept ans plus tard, en 1893, les premiers adeptes se réunirent. A l'aide de conférences données dans différents pays, Pierre de Coubertin imposa ses idées et les Jeux olympiques retrouvèrent droit de cité en 1894. Le baron de Coubertin, qui mourut en 1937 à Genève, développa le mouvement sportif scolaire en France. Il fut, selon le maréchal Lyautey, « le premier artisan de la victoire ». Son œuvre inspire à tous le respect.

Le sport a cent vingt-cinq ans. C'est, en effet, en 1828, que le mot « sport » a été employé pour la première fois dans *Le Journal des Haras*. Il est une forme apocopée de l'anglais « disport » qui signifie « jeu » ou « amusement » avec une nuance particulière, impliquant l'idée d'exercice physique et de lutte contenue dans l'ancien verbe français « desporter » dont il dérive. Pourquoi *Le Journal des Haras* ? Parce que c'est par l'hippisme que le sport moderne s'est répandu en Europe.

Naturellement, le sport est vieux comme le monde. Les hommes ont toujours couru, sauté, lancé le javelot après la pierre, ancêtre du poids, et le palet, première forme du disque. Ils se sont toujours battus, entre eux ou contre des animaux. Ils se sont aussi amusés à rivaliser de force et d'adresse et le sport est vraiment né le jour où il est devenu un jeu. Les sociétés antiques l'ont codifié, réglementé, étudié. Nos techniciens modernes ont établi que la distance sur laquelle un homme peut donner le maximum de sa vitesse est 183 mètres. Les Grecs le savaient déjà : 183 mètres, c'est la longueur du stade, la course type des Jeux olympiques qui a donné son nom aux enceintes mêmes où se déroulent les compétitions.

Une période confuse avant les temps modernes

Après l'âge d'or des Olympiades, le sport dégénère. Ce sont les jeux du cirque à Rome, les courses de chars à Byzance. Le Moyen Age ressuscite l'esprit sportif avec la chevalerie des tournois. Puis le sport s'adapte aux époques qu'il traverse. Les compétitions ont lieu de village à village. C'est la soule, ancêtre du football et du rugby, sport violent qui laisse parfois des morts sur le terrain et qu'on interdit à plusieurs reprises, sans succès d'ailleurs ; c'est la paume et le mail qui tient du hockey et du golf, la lutte, la natation, l'escrime, l'équitation. Rien de tout cela n'est très ordonné. On joue au football à Florence au XVI[e] siècle et l'Europe connaît déjà le jiu-jitsu dont Albert Dürer retrace les phases dans une série de dessins. La paume fait fureur à Paris. Sous Louis XIII, on dénombre 114 salles de jeux dans la capitale. En 1789, il n'y en aura plus que 10 comme il n'y aura plus que 9 établissements de bains en 1773 contre 26 sous Philippe-Auguste. C'est que l'idée du sport s'est obscurcie en France pour des raisons complexes qui tiennent au système éducatif, religieux et même fiscal. Une des conséquences sanglières de la Révolution est de rendre vigueur à la pensée sportive. Comment ? De la manière la plus simple : l'influence française, toute puissante en Europe sous Louis XV, se dissipe peu à peu et les conceptions anglaises se substituent aux nôtres. Or l'Angleterre est sportive. Elle commence à jouer au cricket qui deviendra son sport national. Elle a des boxeurs et Jack Broughton publie en 1743 le premier règlement de boxe : le London Prize Ring Rules. Les courses de chevaux sont nées avec la descendance de *Godolphin Arabian*, générateur de la race des pursang. Le sport moderne va vivre.

Pourtant, il ne voit pas le jour en Angleterre, mais en Allemagne et dans un but fort peu sportif. Il s'agit pour les Allemands de préparer les armées qui prendront une revanche après l'écrasement de la Prusse à Iéna. Comment y parvenir, sinon en exerçant les recrues — en les entraînant ? Friedrich Jahn, ami du philosophe Arndt, multiplie les sociétés de gymnastique. La France ne fera pas autrement après la défaite de 1870 et le baron de Coubertin, rénovateur des Jeux olympiques, ne dissimulera pas qu'il s'agit dans son esprit de « rebronzer » notre peuple. Seulement, il adoptera les principes britanniques de « fair play » et l'idéal de la chevalerie française et il exigera des athlètes un serment de loyauté et de désintéressement. A l'idée germanique de préparation militaire, l'Angleterre a, en effet, opposé une conception civile du sport. Elle le peut : victorieuse des guerres de l'Empire, dominant le monde pendant un siècle, elle n'a pas à se préoccuper de conscription. La réforme de l'éducation entreprise vers 1820 par Thomas Arnold, principal du collège de Rugby — où le jeu du même nom a été inventé par un étudiant — tient le résultat pour secondaire, et impose l'amour du beau jeu.

Les temps héroïques du sport

L'histoire du sport n'en est pas à une contradiction près : c'est dans le pays de l'amateurisme que vivent les premiers professionnels. L'aviron fait fureur en Angleterre. Vers 1850, un demi-million de spectateurs assistent à l'annuelle rencontre Oxford-Cambridge. On parie sur l'issue de la compétition, mais si les étudiants des deux grandes universités sont de trop bonne naissance pour demander un pourcentage sur l'argent qui circule, il n'en est pas de même des boxeurs. Avant que le marquis de Queensbury n'édicte en 1871, avec Lord Lonsdale et l'ancien champion poids légers Arthur Chambers, les règles de la boxe moderne, le pugilisme est un spectacle sur lequel des lords fortunés jouent force guinées et qui met aux prises des gens de basse extraction, ramassés dans les « pubs » mal famés des ports. On les paie pour qu'ils se battent et rien ne semble plus naturel dans un pays où les classes sociales sont alors extrêmement tranchées. Cela ne compromet pas le principe de l'amateurisme réservé aux « gens bien », qui se déshonoreraient en monnayant leur force ou leur souplesse.

En 1895, les Etats-Unis, venus au sport après la guerre de Sécession, montent sur la scène. Ils apportent la notion du « struggle for life », du « combat pour la vie ». Les Anglais pensent qu'on joue pour jouer ; eux, qu'on joue pour gagner. Peuple jeune, ils cherchent les meilleures méthodes d'entraînement, les plus efficaces. Le sport évolue, les athlètes se spécialisent. En France, la bicyclette, création française que l'invention de la chambre à air par l'Irlandais Dunlop a rendue utilisable, devient populaire. Dès 1891, se dispute le premier Bordeaux-Paris... que gagne l'Anglais Mills. Il y a déjà neuf ans que de jeunes collégiens de Condorcet, de Carnot et de Rollin, costumés en jockeys — à l'imitation croient-ils des Britanniques — pour disputer des 100 mètres dans le hall de la gare Saint-Lazare ont fondé le Racing Club de France. Il y a sept ans que des étudiants d'Oxford et de Cambridge fixés au Havre pour y parachever leurs études ont fondé, en mariant les couleurs de leurs écoles respectives, le Havre Athlétic Club qui pratiquera surtout le football. L'une et l'autre des deux grandes sociétés sont d'ailleurs battues de loin par les rameurs qui, dès 1853, ont fondé le Rowing Club dont on a fêté cette année les cent ans et qui se trouve être ainsi le plus ancien club français.

Une nouvelle étape en 1953

Lentement, le sport est sorti de l'enfance. Il a atteint l'âge adulte. Des fédérations se sont formées, des règlements ont été établis. Les palmarès s'allongent de noms acclamés par les foules. Le sport s'est popularisé grâce à des épreuves comme les Jeux olympiques, le Tour de France cycliste, créé par Henri Desgrange en 1903, les rencontres internationales de football ou de rugby. Il est devenu un fait social. Une longue querelle s'instaure entre tenants de l'amateurisme et défenseurs du professionnalisme. Elle n'est pas encore terminée actuellement. Le sport a parfois à faire face à de dangereuses déviations, comme son utilisation à des fins de propagande politique, mais son importance est devenue telle qu'il est impossible de l'ignorer ou de le négliger. L'année 1953 aura marqué pour lui, en France, une nouvelle et importante étape : son intégration dans l'éducation nationale. Officiellement, tous les enfants de France devront un jour savoir courir, sauter, lancer, plonger, nager pour être admissibles à un examen. Le grain est semé. Dans quelques années, nous aurons la récolte.

Athlétisme

L'A course à pied étant le mouvement le plus naturel qui soit, il est hors de doute que le premier athlète au monde, licencié ou non, fut Adam. Mais avant de voir l'athlétisme codifié il fallut attendre la grande civilisation grecque. Les premières compétitions organisées selon des règles très précises eurent lieu en l'an 776 avant Jésus-Christ, à Olympe, d'où leur nom de Jeux olympiques. Ces Jeux se répétèrent de quatre en quatre ans, pendant plus de mille ans puisqu'ils prirent fin en 392 après Jésus-Christ, sur une ordonnance de l'empereur Théodose.

L'éclipse de l'athlétisme dura près de mille cinq cents ans. C'est au XIX^e^ siècle en effet que l'esprit de compétition ressuscita sous une forme codifiée. Les Anglais donnèrent l'exemple en organisant leurs premiers championnats modernes en 1887. Les Américains suivirent en 1876, et les Français en 1888. Le mouvement était lancé. Un Français, le baron de Coubertin, prit alors l'initiative de rénover l'esprit olympique. C'est grâce à ses efforts que les Jeux purent recommencer. Les premiers eurent lieu à Athènes, en 1896.

L'athlétisme prenait ainsi son véritable départ.

14 records du monde battus d'est en ouest marquent une grande saison post-olympique

par Marcel HANSENNE

UN IMPRESSIONNANT DOCUMENT DE FORTUNE GORDIEN. L'AMERICAIN BATTIT LE RECORD DU MONDE DU DISQUE AVEC UN JET DE 59 M. 28.

QUATORZE records du monde ont été améliorés durant l'été de 1953. C'est une bonne récolte pour une année qui venait après les Jeux olympiques, et dont on n'attendait rien d'exceptionnel par conséquent. En effet, les mois qui suivent les Jeux sont presque toujours ceux du relâchement. Il n'en a rien été, cette fois, et seules firent défaut les occasions de voir les meilleurs spécialistes mondiaux ensemble. Quel 5.000 de légende eût certainement été la course qui aurait réuni Zatopek, Pirie, Mimoun, Kovacs et Kuts...

Les nouveaux records du monde, dont la Commission internationale aura à décider de l'homologation, sont les suivants : 880 yards (1' 48" 6/10 par Whitfield), 1.000 mètres (2' 20" 4/10, par Boysen), 400 haies (50" 4/10, par Litujev), hauteur (2 m. 12, par Davis), triple saut (16 m. 23, par Tcherbakov), poids (18 m. 04, par O'Brien), disque (59 m. 28, par Gordien), javelot (80 m. 41, par Held), marteau (62 m. 36, par Standli), 6 miles (29' 8" 4/10, par Zatopek), 10.000 mètres (29' 1" 6/10, par Zatopek), 4 × 1.500 (15' 27" 2/10, par l'équipe nationale anglaise), 4×1 mile (16' 41", par l'équipe nationale anglaise également).

Les lanceurs, on le voit, se sont taillé la part du lion. Aucun des quatre records classiques n'a pu résister à leurs assauts, et l'on se demande lequel il convient d'admirer le plus, de Gordien, Held, O'Brien et Strandli.

Pour ma part, c'est à Gordien que va sans hésiter ma préférence. Le robuste Américain a réussi, en effet, à envoyer le disque là où beaucoup d'athlètes se contenteraient volontiers de planter leur javelot, c'est-à-dire tout près de la ligne des 60 mètres. Atteindra-t-il un jour cette distance ? Il y a un an seulement, on n'eût pas hésité à parier le contraire, mais aujourd'hui c'est différent. De moins en moins, on se risque à parler des limites humaines, à cause des athlètes comme Gordien, qui crèvent sans arrêt les plafonds. Je me demande quelles ont dû être les pensées du recordman de France Paul Winter (50 m. 71) en apprenant qu'un discobole avait réussi à le battre, dans le temps, de près de dix mètres. Paul Winter, c'était quelqu'un. Troisième aux Jeux de Los Angeles, et vainqueur de multiples compétitions internationales. Et voilà que vingt ans plus tard la trajectoire du disque passe de 50 à 60 mètres. Quelle progression inouïe !

Cependant, l'opinion publique a peut-être été plus frappée encore par les 18 mètres au poids du colosse bourru O'Brien et surtout les 80 mètres au javelot de Held.

L'annonce du record de Held a frappé de stupeur le monde de l'athlétisme, parce qu'on s'était habitué à considérer le lancer du javelot comme une spécialité exclusivement finlandaise. C'est toujours une erreur de croire au définitif. Déjà, les Américains avaient alerté les Finlandais en prenant les deux premières places du javelot, aux derniers Jeux olympiques. A

(*Suite page 4.*)

LE PRESTIGIEUX EMIL ZATOPEK ET LE RUSSE ANOUFRIEV (A D.) SONT TOUJOURS REDOUTABLES.

LE POLONAIS SIDLO (80 M. 15 AU JAVELOT).

LITUJEV BATTIT LE RECORD DU 400 HAIES.

ce propos, une parenthèse : il existe une analogie entre les U.S.A. et la Finlande : de part et d'autre, on y joue beaucoup au base-ball. Sans doute le base-ball finlandais diffère-t-il quelque peu du base-ball américain. Mais, de part et d'autre, on retrouve le même geste qui consiste à lancer la balle avec force et précision.

Il est certain que les Finlandais ne se résigneront pas à voir le record du javelot appartenir longtemps à l'étranger. L'exploit de Held, puis celui du Polonais Sidlo, qui a dépassé lui aussi les 80 mètres, vont les inciter à travailler sans relâche pour reprendre ce qu'ils considèrent comme une propriété nationale.

L'étude du javelot lui-même va sans doute être reprise. Les techniciens nordiques sont, en effet, convaincus que les Américains ont pris une certaine avance sur eux dans l'art de construire les engins *en tenant compte de la taille du lanceur*. Il est évident que le centre de gravité ne doit pas être placé au même endroit, suivant que l'athlète mesure 1 m. 72 ou 1 m. 85. Les Américains l'auraient paraît-il compris, et leurs javelots seraient construits par rapport à la morphologie des lanceurs. Ce n'est sans doute là qu'un détail, dont on m'a entretenu en Finlande lorsque je fis part de ma surprise d'apprendre que Hyytiainen avait commandé une dizaine de javelots à un constructeur américain, mais c'est à force d'étudier les détails que les centimètres se gagneront.

De tous les records de lancer, le plus faible est assurément le marteau. Pour être à parité avec les autres, il devrait avoisiner les 65 mètres, mais on ne voit pas un seul spécialiste actuel, à part le Russe Krivonosov peut-être, capable d'aller aussi loin. Il est évident qu'un Fuchs, un Gordien, un O'Brien, réussiraient de tels jets, si le marteau venait à les intéresser.

Si l'été 1953 a été celui des hommes de concours, puisque les meilleurs athlètes de l'année peuvent être classés comme suit : 1. Gordien (disque), 2. Held (javelot), 3. O'Brien (poids), 4. Davis (hauteur), on peut également dire qu'il a permis aux Russes d'effectuer un nouveau bond en avant.

Apparition des Russes dans le domaine des records

Deux Soviétiques ont pris place sur les tablettes des records du monde, Tcherbakov, 16 m. 23 au triple saut, et Litujev, 50" 4/10 sur 400 haies. Il faillit même y en avoir un troisième, Anoufriev, lorsque celui-ci menaça de si près le record du monde des 5.000 mètres de Gunder Haegg, 13' 58" 8/10 contre 13' 58" 2/10.

On peut se demander ce que les Russes nous réservent pour 1954. Dans les exercices de détente, ils seront sans doute toujours barrés par les Américains, nettement plus doués qu'eux sous ce rapport. Mais pour tout ce qui exige énormément de travail, il est à prévoir qu'ils ne cesseront de progresser. L'exemple de Litujev est typique, à cet égard. Il y a certainement eu, aux U.S.A., des athlètes plus talentueux que Litujev, sous des dispositions naturelles, mais le Russe a réussi à combler cet handicap à force de s'entraîner. D'année en année, on le voyait améliorer ses performances, et ce ne fut pas une telle surprise d'apprendre qu'il avait déboulonné Hardin du piédestal où l'Américain s'était hissé en 1934. De même que ce ne serait pas un coup de théâtre à proprement parler d'apprendre que Julin a approché les 50 secondes de plus près encore que Litujev. Les Russes possèdent là un fameux tandem.

S'il y avait eu des championnats d'Europe l'été dernier, il est hors de doute que les Russes eussent nettement dominé la situation. En plus d'Anoufriev, de la révélation Kuts, des lanceurs Grigalka (poids et disque), Krivonosov (marteau), Sebulenko et Kutsenov (javelot), Tcherbakov (triple saut), des hurdlers Litujev et Julin, du steeple-chaser Kazantsev, du perchiste Denisenko, ils possèdent en Ignatiev un remarquable coureur de 200 et de 400. Sans doute le Soviétique est-il pour l'instant barré sur ces distances par les Allemands Futterer et Haas, mais il n'en sera peut-être pas toujours ainsi. Outre que je me demande si Ignatiev ne ferait pas un coureur de 800 mètres hors de pair.

Il est certain que les Russes sont en train d'accomplir un gigantesque effort pour se rapprocher des Américains en athlétisme. Leur ambition secrète est probablement de faire jeu égal avec leurs rivaux aux Jeux de Melbourne. *A l'allure où ils remontent le courant, une telle éventualité mérite d'être sérieusement envisagée.*

Le record du 1.500 m. a tenu bon

L'événement que tout le monde attendait, en 1953, ne s'est pas produit. Le record du monde des 1.500 mètres de Gunder Haegg, deux fois égalé, par Lennart Strand et par Lueg, n'a pas passé de vie à trépas. Il y a eu de très bons 1.500, entre Wes Santee et Karlsson, ou encore Karlsson et Johansson ; le record national de la distance a été amélioré dans maints pays : Finlande, Danemark, Hongrie, Tchécoslovaquie, mais l'*exploit* n'a pas eu lieu.

Dans un sens, ce fut un été très décevant en ce qui concerne le 1.500 mètres. Le champion olympique Barthel, souffrant d'une grave tendinite, et le Français El Mabrouk, victime de plusieurs crises d'appendicite, ne purent donner la pleine mesure de leur talent. D'autre part, Roger Bannister arrêta très tôt sa saison, après avoir effectué deux très belles tentatives sur le mile. Il s'ensuivit un certain vide, qu'accentua encore la baisse de forme du fameux trio allemand Lueg - Dohrow - Lamers.

Le record du monde aurait pu être battu, cependant, si l'Américain Wes Santee n'avait couru aussi souvent qu'il l'a fait. S'alignant indifféremment sur 800, contre Whitfield qu'il inquiéta à deux reprises, ou sur 1.500, ce jeune cow-boy du Texas fit le bonheur des organisateurs scandinaves, durant la longue tournée de deux mois qu'il effectua dans les pays du Nord de l'Europe. Il ne se passait guère de jour sans que le nom de Santee figurât dans quelque compte rendu. Lorsque Whitfield devint recordman du monde des 880 yards en 1' 48" 6/10 (ancien record Wooderson : 1' 49" 2/10), Santee était tout près de lui, à moins de deux mètres, et c'est encore Santee qui coiffa sur le fil le grand espoir suédois Karlsson, dans un 1.500 couru par les deux hommes en 3' 44" 2/10. Entre temps, notre infatigable cow-boy avait foulé un nombre considérable de cendrées. Il finit cependant par donner des signes de lassitude et sa saison européenne se termina par une humiliante défaite, reçue d'un coureur de grand fond, Gordon Pirie. L'Anglais remporta, en effet, le mille disputé le 8 août à Londres, en 4' 6" 8/10, ce qui est bien l'un des plus surprenants résultats enregistrés.

Sans cet extravagant gaspillage de forces, Wes Santee aurait pu, sans aucun doute, courir les 1.500 mètres en moins de 3' 43". Il a, sur tous ses rivaux actuels, l'avantage d'une plus grande vitesse de train. Ni Jungwirth, pourtant excellent sur 800, ni Bannister, ni Karlsson, ne sont capables comme lui de courir les 800 en 1' 48". Je parle bien entendu de milers naturels, et non pas de ceux qui sont des half-milers plutôt qu'autre chose, comme Boysen et Nielsen.

Un 1.500 passionnant à Berne

Que nous réserve 1954 ? Barthel sera-t-il complètement guéri ? Avec ou sans le Luxembourgeois, le 1.500 des championnats d'Europe sera passionnant, de toute façon. On note, en effet, une constante progression du niveau d'ensemble en Europe. C'est ainsi que les Anglais, quoique privés de Bannister et de Chataway, ce qui n'est pas rien, battirent les Suédois, les Allemands et le record du monde du relais 4 × 1 mille, 3' 50" est un temps auquel peuvent accéder aujourd'hui une dizaine de Britanniques : Pirie, Bannister, Chataway, Seaman, Nankeville, Eyre,

...ées de Juillet à fin Septembre, le Britannique Gordon Pirie mérite de partager le n° 1 avec Zatopek

Law, Dunkley, etc. Les Allemands croient avoir trouvé en Lawrenz l'étoile de demain, les Yougoslaves en disent autant de Mugosa, et les Suédois affirment que Karlsson prendra en 1954 la succession de Gunder Haegg, à moins que ce ne soit la grande révélation Lundberg, athlète extraordinairement doué pour le 1.500 mètres. J'avoue avoir été émerveillé par Lundberg, lors du match Suède-Angleterre, qu'il termina pourtant à la dernière place. Mais quelle combativité, quel cran, quel style !

Qui sera champion d'Europe à Berne ? Bannister, Jungwirth, Barthel, Karlsson ? Cette question n'est pas l'une des moins passionnantes qui se poseront avant l'ouverture des journées suisses, lesquelles s'annoncent d'un intérêt quasiment « olympique ».

Si attrayante que soit la pensée des douze meilleurs milers européens, penchés en avant sur la ligne de départ, elle est dépassée de beaucoup par les perspectives offertes par le 5.000 mètres, nouvelle épreuve-phare de l'athlétisme mondial. Depuis un quart de siècle, nous assistons à un continuel glissement vers les épreuves plus longues, au fur et à mesure que celles-ci prennent davantage de vitesse. Le 5.000 est aujourd'hui devenu assez rapide pour soutenir l'intérêt du début à la fin. Les « temps morts » ont entièrement disparu, comme avaient disparu, grâce à Haegg et Andersson, ceux du 1.500. Et voilà que déjà Gordon Pirie donne, à Stockholm, une idée avant-première de ce que seront les 10.000 mètres dans deux ou trois ans.

Le 5.000 nouvelle épreuve-phare

Les événements vont si vite que l'opinion a du mal à suivre les athlètes. C'est ainsi qu'on croyait avoir tout vu, au retour de Finlande. Un 5.000 comme celui des Jeux, disait-on, il n'y en aura plus avant longtemps. Or, l'été 1953 devait donner naissance à une série d'exploits absolument merveilleux, notamment le 5.000 des Jeux de Bucarest, que Zatopek, le vainqueur d'Helsinki, remporta littéralement à l'arraché, devant Kuts, révélation de l'épreuve, et Kovacs. Les temps ? : 14' 3", 14' 4" et 14' 4" 2/10, c'est-à-dire bien mieux qu'en Finlande. Auparavant, Anoufriev, en forme précoce, avait réussi 13' 58" 8/10 et Mimoun, pour son premier 5.000 sérieux de l'année, avait battu Reiff et Pirie. L'Anglais, il est vrai, ne faisait que se mettre en train avant l'une des plus ahurissantes séries de performances jamais réussies par un athlète. Pour moi, Pirie est l'athlète européen n° 1 de l'année, a cause de sa victoire sur Santee dans le mille de Londres, de ses 14' 2" 6/10 sur 5.000 mètres à Berlin, de ses 29' 17" 2/10 sur 10.000 mètres à Stockholm, sans compter son record du monde sur 6 miles, ses nombreuses victoires sur 2 et 3 miles, son importante participation au record mondial du relais 4 × 1.500 mètres. La grande erreur du manager britannique Jack Crump, ce fut de le faire courir sur 5.000 à Berlin et sur 10.000 à Stockholm. S'il avait décidé du contraire, Pirie serait certainement recordman du monde des 5.000 mètres aujourd'hui, car les conditions atmosphériques étaient bien meilleures (c'était facile à prévoir) à Stockholm qu'à Berlin. Je pense que l'Anglais eût approché les 13' 55" sur la vieille cendrée, toujours si rapide, du Stadion.

Ailleurs, cependant, la concurrence s'annonce extrêmement forte pour le long Anglais qui n'est âgé, rappelons-le en passant, que de vingt et un ans. En premier lieu, le nom de Zatopek vient tout naturellement à l'esprit. Dans tout 5.000 *couru au-dessus de 14 minutes*, le Tchèque demeure quasiment imbattable, à cause de sa merveilleuse énergie. Mais en moins de 14 minutes ? Le Russe Kuts a prouvé, à cet égard, la vulnérabilité de Zatopek dans une course extrêmement rapide. Athlète par-dessus tout prodigieusement résistant, le champion olympique pêche par un manque relatif de vitesse. Kuts réussit à le lâcher à plusieurs reprises, parce qu'il courait alors sur la base de 13' 55". C'était trop pour Zatopeck. En revanche, le

(*Suite page 6.*)

ALAIN MIMOUN, NOTRE MEILLEUR COUREUR SUR LONGUES DISTANCES, REALISA ENCORE EN 1953 D'EXCELLENTS TEMPS SUR 5.000 METRES.

BANNISTER Roger (Angleterre), né le 23 mars 1927, à Londres. Débuts à l'âge de seize ans. Réussit 4' 16" 2/10 au mile. Troisième du 800 des Championnats d'Europe, en 1950, en 1' 50" 7/10 ; quatrième du 1.500 olympique, en 1952, en 3' 46". Meilleur temps : 4' 2" au mile (1953).

BOYSEN (Norvège), né le 17 août 1929 à Risva (Norvège). Fait ses débuts en 1948 et se révèle au grand public en 1950 en courant les 800 m. en 1' 48" 7/10. Améliore ce temps en 1952 (1' 48" 2/10). Aux Jeux olympiques se classe 11e du 1500 olympique et, cette année, réussit sa meilleure performance, 2' 20" 4/10 au kilomètre (record du monde).

BRAGG Arthur (U.S.A.), né le 3 décembre 1930, à Baltimore. Se révèle en 1950, en courant les 100 mètres en 10" 4/10. Sélectionné pour les Jeux olympiques de Finlande, il gagne aisément sa série en 10" 5/10, se classe 2e du quart de finale, toujours en 10" 5/10 (sur la même ligne que Mac Kenley), mais, victime d'un claquage, termine dernier de sa demi-finale en 10" 9/10 (Porthault s'était classé 5e, en 10" 8/10). En 1953, Bragg réussit 10" 3/10. Sprinter véloce et puissant, il a surclassé l'Allemand Futterer, notamment.

CHATAWAY Chris (Angleterre), né le 31 janvier 1931, à Londres. Débute à seize ans en courant le mile en 4' 42" (4' 22" au 1.500). A dix-neuf ans, porte son record personnel à 4' 15" 6/10 au mile. Prépare le 5.000 des Jeux olympiques et s'y classe 5e en 14' 18" après une chute à l'entrée de la ligne droite, alors qu'il était en compagnie de Zatopek, Mimoun et Schade. Records personnels : 4' 8" 4/10 au mile et 8' 49" 6/10 sur 2 miles (1953).

CURY Guy (France), né le 21 mars 1930, à Saint-Marcellin. Débute à vingt ans en courant le 400 haies en 57" 3/10. Réussit en 1952 54" 2/10 et, en 1953, 52" 3/10, remportant notamment le 400 haies de France-Angleterre et de France-Suède. Mesure 1 m. 82 et pèse 76 kilos.

DAVID Alain (France). Né le 26 janvier 1932 à Luxembourg. Débute en 1949 sous les couleurs du Racing. Se révèle sur le plan national, durant l'été 1951, en courant le 100 m. en 10" 7/10. En 1952, ne trouve la forme qu'au mois de septembre, et dans les derniers jours encore. Etablit, avec 10" 6/10 son record personnel. Confirme ce temps en 1953, lors du 100 m. des championnats de Bucarest, qu'il enlève.

EL MABROUK Patrick (France), né le 30 octobre 1928, à Alger. Débute en 1947 et se révèle en 1948 en courant les 1.500 m. en 3' 51" 1/10. Il est lancé. En 1949, l'Algérien devient recordman de France en 3' 47" 2/10. En 1950, il se classe 2e du 1.500 des Championnats d'Europe, en 3' 47" 8/10, et aux derniers Jeux olympiques prend la cinquième place en 3' 46" (record de France). Sur 800 m., son meilleur temps est de 1' 50" 1/10. En forme trop tôt, l'été dernier, il a mal terminé sa saison et fut d'ailleurs opéré de l'appendicite le 2 octobre.

GORDIEN Fortuné (U. S. A.), né le 9 septembre 1922 à Siokane (Washington). 1 m. 88, 100 kilos, se révèle en 1947 en lançant le disque à 53 m. 16. 3e aux Jeux de 1948, il obtient la 7e place à ceux de 1952, mais, entre temps, il établissait, en 1949, un nouveau record du monde avec un jet de 56 m. 97, record qu'il devait porter, en 1953, à 59 m. 28.

HEINRICH Ignace (France), né le 31 juillet 1925, à Ebersheim (Bas-Rhin). Se révèle aux Jeux olympiques de 1948 en se classant d'une manière inattendue 2e du décathlon, derrière l'Américain Bob Mathias. Champion d'Europe en 1950, devant l'Islandais Clausen, il déçoit aux Jeux de 1952, victime il est vrai d'une entorse lors du saut en longueur. Ses meilleures performances individuelles : 1 m. 95 en hauteur, 14" 6/10 en 110 haies, 4 m. en saut à la perche.

HELD Franklin Bud (U.S.A.), né le 25 octobre 1927, à Los Angeles, mesure 1 m. 86 et pèse 75 kilos. Se révéla sur le plan mondial le 1er août 1951, à Stockholm, en lançant le javelot à 76 m. 11. Aux Jeux olympiques de 1952, il ne put accéder à la finale, cependant. Son meilleur jet, en 1952, fut de 74 m. 74. Enfin, le 8 août dernier, Held devenait recordman du monde en plantant son javelot à 80 m. 41 (ancien record, 78 m. 70 par Nikkanen).

IGNATIEV Ardalion (U.R.S.S.), né en 1930, à Tchoubarskaia. Se révèle en 1952 en courant les 400 m. en 47" 4/10, en demi-finale olympique, qu'il termine à la 5e place. S'épanouit durant l'été 1953 en courant les 200 m. en 21" 1/10 et les 400 m. en 46" 8/10.

INES Sam (U. S. A.), né le 9 juillet 1930, à Keota (Oklahoma), 1 m. 98,

EN JUILLET, A LONDRES, BANNISTER COURUT LE MILE EN 4' 2".

LE TCHEQUE SKOBLA BATTIT LE RECORD D'EUROPE DU POIDS (17,54).

L'article de Marcel HANSENNE

(Suite de la page 5).

Tchèque est toujours souverain sur 10.000 mètres. Son magnifique tempérament de lutteur trouve sur cette distance matière à s'exprimer complètement. En combien faudrait-il courir pour le pousser dans ses derniers retranchements ? Aux alentours de 28' 45" sûrement, et à moins d'un déclin imprévisible. Zatopeck ne sera pas réellement inquiété sur 10.000 à Berne, malgré Pirie et les autres.

Que faisait Mimoun pendant ce temps ? Il se morfondait dans des réunions sans grand intérêt pour lui, à cause du manque d'adversaires à sa taille. Une fois seulement, dans le 6 miles de France-Grande-Bretagne, il se trouva dans la plénitude de ses moyens. Mais cette impression disparut en fin de saison. Mimoun, pour acquérir la très grande forme, a besoin de produire beaucoup d'efforts. Sinon son organisme sombre dans une demi-léthargie.

Alors, faut-il s'attendre, à Berne, à une lutte à six entre Pirie, Zatopek, Mimoun, Kuts, Kovacs et Anoufriev ? Ce serait à mon avis faire trop bon marché des chances du Belge Herman, outsider numéro 1 de l'épreuve, de l'Anglais Chris Chataway, l'un des héros du 5.000 olympique, et peut-être aussi du Tchèque Jungwirth, qui se destine au 5.000 mètres. Quelle course en perspective !

Outre le Russe Kuts, le Hongrois Kovacs (déjà connu) et le Suédois Lundberg (1.500), les principales révélations de l'année ont été le Polonais Sidlo, au javelot et le Belge Moens, sur 400 et 800 mètres.

Sans le jet exceptionnel réussi par l'Américain Held, le Polonais serait aujourd'hui recordman du monde. Ses 80 mètres 15 furent d'abord accueillis avec scepticisme. N'y avait-il pas erreur dans la dépêche d'agence ? Mais on eut rapidement la confirmation de cet exploit, et quelques jours plus tard, Sidlo réussissait d'ailleurs un jet de 76 mètres.

Moens, de son côté, commença la saison triomphalement en gagnant le 880 yard des British Games, devant Nielsen, quatrième du 800 olympique, puis en battant nettement, à Bruxelles, le Norvégien Boysen, en 1' 48" 8/10. Pour qui connaît les défauts de la piste de l'Union Saint-Gilloise, aux virages mal dessinés, le temps réussit par Moens prend une certaine éloquence. Il n'est pas exagéré de dire que ce jour-là Moens valait un peu moins de 1' 48". Ensuite Moens gagna le 400 de France-Belgique en 47" 7/10, après une ligne droite extrêmement rapide, et fut victime, un peu plus tard, d'un léger claquage. Il réapparut sur les pistes en fin de saison, mais dû s'incliner cette fois devant Boysen, nouveau recordman du monde du kilomètre en 2' 20" 4/10. Défaite honorable puisque Moens pulvérisait le record de Belgique en 2' 20" 9/10.

Bilan de l'année 1953

Pour en finir avec l'athlétisme européen, on a pu remarquer, l'été dernier :

— Une progression d'ensemble au javelot, à la perche et sur 400 haies (sans revenir sur les distances déjà abordées un peu plus haut).

— L'absence d'un grand coureur de 110 haies.

— L'épanouissement d'un sprinter de grande classe, l'Allemand Futterer, d'un lanceur de poids qui promet de menacer bientôt les Américains, le Tchécoslovaque Skobla, et d'un grand sauteur en longueur, le Hongrois Foldessy.

Si un match était conclu avec les USA par 3 hommes, l'équipe d'Europe ne serait pas très éloignée de la composition suivante :

100 m. : Futterer (All.), Verkruysse (Belg.), Bonino (Fr.).
200 m. : Futterer (All.), Ignatiev (URSS), Haas (All.)
400 m. : Haas (All.), Ignatiev (URSS), Geister (All.)
800 m. : Moens (Belg.), Nielsen (Dan.), Ekfeld (Suède).
1.500 m. : Karlsson (Suède), Bannister (Ang.), Johansson (Finl.).
5.000 m. : Zatopek (Tch.), Kovacs (Hongrie), Kuts (URSS).
10.000 m. : Zatopek (Tch.), Pirie (Angl.), Kovacs (Hong.).
110 haies : Parker et Hildreth (Angl.), Boulantchik (URSS).
400 haies : Litujev, Julin et Lunier (URSS).
Steeple : Ritenpaa (Finl.), Kazantsev (URSS), Segedin (Youg.).
Hauteur : Soeter (Roum.), Nilsson (Suède), Thiam (Fr.).
Longueur : Foldessy (Hongrie), Visser (Holl.), Valkama (Finl.).
Perche : Lundberg (Suède), Denissenko (URSS), Milakov (Youg.).
Triple saut : Tcherbakov (URSS), Norman (Suède), Lehto (Finl.).
Poids : Skobla (Tch.), Nilsson (Suède), Grigalka (URSS).
Disque : Consolini (It.), Klics (Hongrie), Nilsson (Suède).
Javelot : Sidlo (Pologne), Hyytiainen (Finl.), Nikkanen (Finl.).
Marteau : Strandli (Norvège), Csermak (Hongrie), Nemeth (Hongrie).

Aucun record de France classique n'a été battu en 1953. Il y a longtemps qu'une telle chose ne s'était produite. Elle est significative d'un déclin que nous espérons passager. De plus en plus, hélas ! les jeunes se tournent vers les sports plus faciles à pratiquer que l'athlétisme ; l'horizon est sombre, les animateurs se font de plus en plus rares, tandis que le nombre des fonctionnaires augmente, sans profit apparent pour l'athlétisme. Il faudra vaincre beaucoup de résistances avant de voir l'athlétisme pratiqué dans les écoles et dans l'enseignement secondaire. Enfin, espérons quand même...

L'année écoulée a été marquée en France par quelques événements importants.

1° La rentrée quasiment miraculeuse de Victor Sillon, qui réussit à franchir 4 mètres 10 à la perche au mois de septembre,

LE SPRINTER ARTHUR BRAGG (A GAUCHE) ET MEL WHITFIELD, RECORDMAN DU MONDE DU KILOMETRE ET CHAMPION EXCEPTIONNEL.

bien qu'étant dans l'incapacité de prendre un élan convenable.

2° Le retour au premier plan de Thiam Papa Gallo, enfin débarrassé de la douleur au genou qui le paralysait depuis deux années. Sans être redevenu tout à fait lui-même, Thiam Papa Gallo n'en a pas moins franchi 2 mètres. Sa fin de saison fut excellente, malgré une légère fatigue qui se dessina dans les premiers jours d'octobre. S'il fut nettement dominé par le Roumain Soeter, à Bucarest, le Sénégalais avait auparavant vaincu le Suédois Nilsson, qui est à coup sûr l'un des meilleurs sauteurs européens actuels.

3° La confirmation du sprinter-sauteur de l'A.E.F. Ombonwan. Ce jeune athlète n'est peut-être pas un nouveau Jesse Owens, comme on l'a écrit un peu trop précipitamment. Mais il est certainement un athlète de grande classe, animé d'une rare détente. Cependant on s'explique mal, à propos d'Ombonwan, pourquoi il termine si médiocrement ses courses de vitesse pure alors que sur 400 mètres il tient la distance beaucoup mieux que la plupart des sprinters. A Géo-André, il se défit ainsi aisément de Martin du Gard, en 48" 8/10, mais un peu plus tard, il se faisait remonter par tous ses adversaires dans le 200 mètres de France-Suède, après avoir pris sur eux un avantage initial considérable. Ces deux résultats sont contradictoires, incontestablement. Nous n'irons pas cependant jusqu'à leur accorder une importance excessive. Il ne faut pas perdre de vue qu'Ombonwan n'est encore qu'un débutant. Rien ne se fait sans le temps, si doué soit-on.

4° Les nouveaux progrès de Lacroix sur 800 mètres. Que manque-t-il encore au puciste pour être ce qu'on appelle un coureur de classe internationale ? Un peu plus de démarrage. Tant qu'un coureur de demi-fond n'est pas capable d'accélérer l'allure trois fois au moins dans un 800 mètres, pour répondre aux attaques de l'adversaire ou pour attaquer soi-même, il n'est pas mûr pour les grands succès. Cela, il est vrai, ne s'apprend pas en vingt-quatre heures. Excellent au train et possédant une bonne vitesse de base, sagement conduit, en outre, Lacroix devrait s'améliorer encore, dans les années à venir. Peut-être accédera-t-il à la finale du 800 mètres, à Berne, ce qui serait un premier résultat très encourageant, vu que les concurrents s'appelleront Moens (Belgique), Nielsen (Dan.), Ekfeldt et Aberg (Suède), Dohrow et Cleve (Allemagne), Ivakine (URSS), Grogan (Angleterre), Boysen (Norvège), etc. Ce ne sera pas un mince exploit d'aller jusqu'au bout à ces championnats d'Europe.

5° Le bond effectué par Cury. Le Voultais est devenu une authentique vedette du 400 haies européen. Champion de France, en 52"3/10, puis vainqueur à Londres du finaliste olympique, Whitthle, il accomplit sa meilleure performance face aux Suédois. Peu d'athlètes peuvent laisser Ylander et Eriksson à une seconde, comme l'a fait Cury, et si la piste de Colombes n'avait été détrempée par les pluies diluviennes, nul doute que le Voultais aurait ce jour-là battu les 52 secondes (record de France : 51" 6/10 par Arifon).

La forme de Mimoun dura deux mois

Après le 5.000 victorieux de Mimoun, à Bruxelles, devant des adversaires aussi réputés que le sont Gaston Reiff et Gordon Pirie, on pouvait s'attendre à un grand exploit du racingman. Cela se passait au mois de juin, en effet, et Mimoun n'était pas encore dans la plénitude de sa forme. Je fus stupéfait, je l'avoue, de le voir triompher aussi nettement, car les résultats précédents militaient en faveur de Pirie et de Reiff. Certes, la course se déroula comme Mimoun le souhaitait, c'est-à-dire assez lentement d'abord, et plus vite ensuite. Pour battre Mimoun, lorsqu'il n'est pas encore en grande forme, il faut l'assommer dès le départ grâce à un premier kilomètre extrêmement rapide. Mais Pirie et Reiff ne devaient pas trop se méfier du Français ; toujours est-il que Mimoun passa la ligne d'arrivée en vainqueur, après 14' 8" 4/10 de course seulement. Il termina les deux cents derniers mètres avec une telle aisance, ce jour-là, que je quittai le stade avec la conviction qu'il aurait pu faire trois ou quatre secondes de mieux si ses adversaires l'y avaient obligé. A cette époque j'étais tout prêt à parier que Mimoun avait 14 minutes dans les jambes, mais hélas ! l'occasion de le prouver ne devait jamais lui être offerte.

Six semaines plus tard, Mimoun produisait de nouveau une très forte impression, dans le 6 miles de France-Grande-Bretagne. Allait-il occasionner une sensationnelle surprise, en fin de saison ? Lorsqu'arriva le déplacement en Finlande, la forme avait malheureusement quitté Mimoun. Comment d'ailleurs aurait-il pu la conserver, après la période morte du mois d'août ?

L'été fut d'autre part assez peu favorable à nos vedettes. El Mabrouk, en forme précoce, se découragea parce que Taipale (en forme également précoce) l'avait battu sur 1.500 mètres, à Helsinki. Par la suite, il ne fit plus grand-chose, étant d'ailleurs dans un mauvais état de santé.

D'autres se montrèrent tout aussi décevants, pour des raisons diverses. Citons notamment Degats, Camus, Goudeau, Bally. Le grand Ignace Heinrich fit également une saison assez terne, malgré d'admirables sursauts dans les grandes circonstances, à l'inverse de Georges Damitio, plus nerveux que jamais lorsque l'enjeu est important. D'autres, enfin, se montrèrent extrêmement irréguliers, tels Chardel et Galland.

Ces éléments réunis ne pouvaient faire une très grande équipe. Les progrès de Roudnizka, Thomas, Darot, Laigre, Naudet, la bonne saison de Bonino et de David, le retour en forme de Sillon et de Thiam, l'appoint d'Ombonwan, l'ascension de Lacroix et de Cury, la régularite de Djian devaient se révéler insuffisants. Nous allons à vingt à l'heure et les autres à quarante. Quoi d'étonnant à ce que nous ayons essuyé à Londres et à Helsinki les plus sévères défaites de l'histoire de notre athlétisme, mis à part le mémorable France-Allemagne de 1939.

112 kilos. Se révèle en 1950, mais obtient sa première grande victoire en 1952 en devenant champion universitaire des U.S.A. avec un jet de 55 m. 91. Quelques semaines plus tard, il devenait champion olympique en lançant à 55 m. 03.

JULIN Anatoli (U.R.S.S.), né en 1929, à Toulskaia. Se révèle en 1951 en courant les 400 m. haies en 53" 1/10. Aux Jeux olympiques, se classa 4e en finale, en 52" 8/10, après avoir réalisé 52" 1/10 en demi-finale. Au cours de l'été dernier, s'est confirmé comme un hurdler de classe mondiale en réussissant 50" 9/10.

JUNGWIRTH Stanislas (Tchécoslovaquie), né le 15 août 1930 à Prachatice. Débute en 1940 et réussit à son premier 1.500 le très bon temps de 4' 14". La même année, il gagne un 800 en 1' 58" 3/10 et un 1500 en 4' 2" 6/10. A vingt ans, améliore nettement ses records personnels : 1' 54" 8/10 et 3' 49" 8/10. Aux Jeux olympiques, il est éliminé en demi-finale, mais peu après il court les 800 m. en 1' 48" 7/10 et bat le record du monde du kilomètre en 2' 21" 2/10. En 1953, réussit 1' 48" 6/10 sur 800 m. et 3' 45" sur 1.500 m.

KAZANTSEV (U.R.S.S.), né le 17 octobre 1922, à Alexevka. Débute en cross. Champion de l'U.R.S.S., en 1946, sur 8 kilomètres. Vient à la piste la même année et court les 5.000 m. en 15' 13". Réussit, l'année suivante, 14' 39". Se spécialise en steeple et établit, en 1951, la meilleure performance mondiale, en 8' 49" 9/10. 2e du 3.000 steeple olympique, derrière l'Américain Ashenfelter.

KOVACS (Hongrie), né en 1926, 1 m. 63, 50 kilos. Débute à quinze ans en courant les 400 m. en 1' 50". Réussit, après huit années de pratique, son premier « chrono » intéressant : 3' 57" 8/10 sur 1.500 m. A vingt-six ans, décroche son premier record de Hongrie en courant les 3.000 m. en 8' 17" 6/10, mais c'est au cours de l'été dernier qu'il se révèle réellement, en se classant 3e du 5.000 des Jeux de Bucarest, en 14' 4" 2/10, derrière Zatopeck, 14' 3", et Kuts, 14' 4". Par la suite, il améliore son record en battant Kuts en 14' 1" 2/10, au cours du match U. R. S. S.-Hongrie. Meilleur temps sur 10.000 : 29' 21" 2/10.

KUTS Vladimir (U.R.S.S.), né le 27 mars 1927, en Ukraine, 1 m. 72, 70 kilos. Vient assez tard à la course à pied, à vingt-trois ans exactement. Obtient un mauvais classement en cross, mais persévère. A vingt-quatre ans, court son premier 5.000 en 15' 31". L'année suivante, il gagne presque une minute sur ce temps : 14' 32". Meilleure performance : 14' 2" 4/10 en 1953.

LANDY John (Australie), né le 4 avril 1930, à Melbourne. Débute à vingt ans en courant le mile en 4' 30". Eliminé en série aux Jeux olympiques, mais, quelques mois plus tard, court le mile en 4' 2" 1/10.

LITUJEV Juri (U.R.S.S.), né en 1925, à Irbitt. Se révèle en 1949 en courant le 400 haies en 53" 1/10. Aux Championnats d'Europe, en 1950, se classe 2e derrière l'Italien Filiput. En 1951, approche le record d'Europe (51" 6/10 à l'époque) en couvrant la distance en 51" 7/10. Aux Jeux olympiques, ne s'incline que devant l'Américain Moore, 50" 8/10 contre 51" 3/10, et, l'été dernier, établit un nouveau record du monde en 50" 4/10. Son meilleur temps sur 400 plat, 48" 3/10.

MIMOUN Alain (France), né le 5 janvier 1921, à Le Telagh (Algérie). Se révèle en 1941 en courant, sous les couleurs d'un club d'Alger, les 10.000 m. en 32' 42" 6/10. L'année suivante, il est crédité de 15' 26" 6/10 sur 5.000. En 1946, il vient s'installer à Paris, après sa démobilisation militaire. Dès lors commence sa véritable carrière :

1946 : 15' 9" 7/10 sur 5.000 et 32' 5" 7/10 sur 10.000.

1947 : 14' 47" 4/10 sur 5.000 et 31' 21" sur 10.000.

1948 : 14' 39" 8/10 sur 5.000 et 30' 47" 4/10. Se classe 2e du 10.000 olympique.

1949 : 14' 26" et 29' 53" (record de France).

1950 : 14' 26" et 30' 21". Termine 2e du 5.000 et du 10.000 des Championnats d'Europe, à Bruxelles.

1951 : 14' 23" et 30' 1" 4/10.

1952 : 14' 7" 4/10 et 29' 29" 4/10 (double record de France). Aux Jeux olympiques, se classe 2e du 5.000 et du 10.000, comme à Bruxelles, et toujours derrière Zatopek.

1953 : Bat Reiff et Pirie, sur 5.000 m., en 14' 8" 4/10, au mois de juin, à Bruxelles, et gagne le 6 miles de France-Grande-Bretagne en 28' 37" 6/10 (record de France).

NANKEVILLE William (Angleterre), né le 24 mars 1925 à Woking (Surrey). 1 m. 79, 63 kilos. Débute à treize ans en courant les 800 m. en 2' 20". Après l'interruption de la guerre, réussit, à vingt et un ans, 4' 1" sur 1.500. Aux Championnats d'Europe, en 1950, il se classe 3e en 3' 48". Meilleure performance : 3' 46" 6/10, en 1953.

O'BRIEN Parry (U.S.A.), né le 28 janvier 1932 à Santa Monica. 1 m. 90, 102 kilos. Obtient son premier grand succès le 22 juin 1951, à l'âge de dix-neuf ans, en battant Jim Fuchs grâce à un jet au poids de 17 mètres (Fuchs, 16 m. 81). Il remporte ainsi d'une manière imprévue le titre de champion d'Amérique. Il ne s'agit pas d'un jet heureux, cependant, et, en 1952, O'Brien se confirme grand lanceur en devenant champion olympique (17 m. 41). En 1953, enfin, il est le premier lanceur au monde à dépasser les les 18 mètres, avec un jet fabuleux de 18 m. 04 (ancien record, 17 m. 95 par Fuchs).

RITENPAA (Finlande), né en 1926. Débute à vingt-quatre ans seulement et réussit ses premières performances a vingt-cinq en réalisant 9' 16" au steeple, 3' 19" sur 1.500, 8' 36" 6/10 sur 3.000, 14' 51" 8/10 sur 5.000. En 1952, il progresse de manière foudroyante : 8' 54" 4/10 en steeple, 8' 16" 6/10 sur 3.000, 14' 37" 2/10 sur 5.000, 30' 43" sur 10.000. En 1953, enfin, il réalise 8' 44" 4/10, meilleure performance mondiale sur 3.000 steeple.

SANTEE Wes (U.S.A.), né en 1932 à Askland (Texas). Débute en 1950 par un mille en 4' 26". A dix-neuf ans, améliore en 4' 17" (3' 58" sur 1.500) et, à vingt ans, réussit 4' 8". Aux Jeux, il courut sur 5.000 m. sans succès. C'est en 1953 qu'il s'affirme grande vedette mondiale en courant les 800 m. en 1' 48" 2/10, les 5.000 en 3' 44" 2/10 et le mille en 4' 2" 4/10.

SIDLO Janus (Pologne), né en 1932 à Csapienice. Débute à dix-sept ans en lançant, pour sa première année, à 53 m. 09. En 1950, réussit 58 m. 76 et, en 1951, 60 m. 98. L'année olympique commença très bien pour Sidlo, puisqu'il planta son javelot à 68 m. 42. Mais, au moment des Jeux, sa forme de début de saison l'avait quitté. Ce fut ensuite l'été 1953 et le jet de 80 m. 15 qui devait attirer l'attention du monde entier sur le jeune Polonais.

SILLON Victor (France). Né le 23 décembre 1927 à Fort-de-France (Martinique). Débute très brillamment en 1946 sous les couleurs du S. B. U. C., en franchissant 3 m. 75 à la perche. Devient champion de France l'année suivante (3 m. 80) et décroche en 1948 son premier record avec un saut de 4 m. 09. Il continue ensuite de progresser : 4 m. 15 en 1949, 4 m. 22 en 1950, 4 m. 29 en 1951. Grièvement blessé au cours d'un accident de motocyclette, au mois de mai 1952, il demeure éloigné des stades jusqu'à l'automne 1953. Fait une rentrée éblouissante en franchissant 4 m. 10 au cours du match France-Suède. Est licencié au R. C. F.

SKOBLA Jan (Tchécoslovaquie), né le 16 avril 1930 à Prague. 1 m. 83, 108 kilos. Débute à dix-neuf ans en lançant le poids à 13 m. 54. L'année suivante porte son record personnel à 15 m. 21 et, dès lors, progresse régulièrement. Son meilleur jet : 17 m. 54 en 1953 (record d'Europe).

STANFIELD Andy, né en 1929. Débute en 1946, à dix-sept ans, sur 400 m. Se révèle en 1949 en remportant le 100 m. des Championnats d'Amérique en 10" 3/10 et le 200 m. en 20" 4/10. Au saut en longueur, il réussit un bond de 7 m. 85. Champion olympique sur 200 m. en 20" 7/10.

THIAM PAPA GALLO (France). Né le 26 janvier 1930 à Dakar. Elève au lycée de Dakar. Se signale à l'attention en 1948, en franchissant, encore junior, 1 m. 93 en hauteur. En 1949, il bat le record de France avec un bond de 1 m. 99. Georges Damitio franchit, peu après, 2 m. 02, mais Thiam, le 27 avril 1950, reprend le record en passant 2 m. 03. En 1951 et en 1952, Thiam traverse une mauvaise période, mais au cours de l'été 1953, il revient à la surface en sautant 2 m. Est licencié au P. U. C.

WHITFIELD Mel (U.S.A.), né le 11 octobre 1924 à Bay City (Texas). Se révèle en 1947 en courant les 400 m. en 47" 5/10. En 1948, se classe 1er du 800 olympique en 1' 49" 2/10 et 3e du 400 en 46" 6/10. Dès lors, Whitfield accumule les victoires. Aux Jeux de 1952, il gagne encore le 800 en 1' 49" 2/10 (comme à Londres), mais termine dernier de la finale du 400 en 47" 1/10. En 1953, devient recordman du monde des 880 yards en 1' 48" 6/10.

ZATOPEK Emil (Tchécoslovaquie), né en 1922 à Koprinivice. Débuts à l'âge de dix-neuf ans. Court les 1.500 m. en 4' 20". Premier 5.000 à vingt et un ans, réussit 15' 26" 6/10. Progression : 14' 55" à vingt-deux ans, 14' 50" 8/10 à vingt-trois, 14' 25" 8/10 à vingt-quatre, 14' 8" 2/10 à vingt-cinq. Meilleures performances à l'âge de vingt-huit ans : 14'3" sur 5.000, 29' 2" 6/10 sur 10.000. A vingt-neuf ans, dépasse les 20 kilomètres dans l'heure (20 km. 052). Champion olympique du 10.000 en 1948, champion d'Europe sur 5.000 et 10.000 en 1950, champion olympique sur 5.000 10.000 et dans le marathon en 1952. Recordman du monde des 6 miles (28' 8" 4/10) et 10 kilomètres (29' 1" 6/10) 1953.

La saison 1953 du champion olympique du 1.500, Barthel, eut à souffrir de deux choses : une déchirure du tendon, qui le handicapa beaucoup, et ses études d'ingénieur chimiste qu'il poursuit aux Etats-Unis. On le vit peu sur les pistes cette année.

Patrick El Mabrouk reste notre meilleur coureur de demi-fond, mais il ne brilla guère, cette année, dans les différentes rencontres internationales. Il se fit opérer de l'appendicite et doit confirmer sa valeur en 1954. Il a une revanche à prendre.

Victor Sillon, le miraculé, a rapidement repris sa place parmi les vedettes européennes du saut à la perche. Pas encore tout à fait rétabli de son grave accident, il a néanmoins franchi plus de 4 mètres. Un bel exemple de volonté pour les jeunes.

Le champion olympique du saut en hauteur, Walter Davis, n'a rien perdu de sa forme étonnante de 1952. Il livra plusieurs assauts au record du monde de la spécialité et réussit dans sa tâche, le portant à 2 m. 12. Passé professionnel de basket.

mi-fond,
rencon-
et doit
prendre.

avis, n'a
plusieurs
sit dans
basket.

Une anticipation de Marcel Hansenne

Pirie et Kuts ont joué le 5.000 de Berne sur le fil

ACCUEILLIS par les acclamations du public, évalué à vingt mille spectateurs (le maximum que puisse contenir le stade de Berne), les douze concurrents de la finale du 5.000 mètres font un par un leur apparition sur la piste. Voici le petit Hongrois Kovacs, le long Anglais Pirie, dont la pâleur est encore accentuée par le survêtement blanc, les deux Russes Anoufriev et Kuts, en bleu marine, le Français Mimoun, qui arrive en petites foulées, le visage impassible, le Tchèque Zatopek, revêtu d'un maillot kaki, le Belge Herman, l'X de l'épreuve, les Finlandais Posti et Taipale, l'Allemand Schade, qui est redevenu lui-même après avoir été opéré des agmydales, le rouquin d'Oxford, Chris Chataway, révélation du 5.000 des Jeux. Il en manque encore un. Ah ! le voici, c'est le Suédois Albertsson, une vieille connaissance.

Les derniers préparatifs s'achèvent dans une agitation grandissante. Ce 5.000 doit être le clou des championnats d'Europe, si l'on s'en réfère aux séries qui ont été gagnées respectivement par Pirie, en 14' 13" 6/10. Kuts 14' 11" 8/10 et Kovacs 14' 12" 2/10. On remarque dans la tribune le fameux entraîneur allemand Gerschler. Celui-ci a deux « poulains » dans la course, un Anglais, Pirie et un Belge, Herman. Le premier a reçu la consigne d'attaquer très tôt, et le second celle d'attendre les derniers 200 mètres. Gerschler espère-t-il prendre ainsi en sandwiche le Tchèque Zatopek, qu'il considère comme étant toujours l'homme à battre ?

Les douze concurrents ont ôté leurs survêtements. Rangés côte à côte sur la ligne de départ ils sont penchés en avant, dans l'attente du coup de pistolet qui les délivrera de l'insupportable angoisse qui les serre à la gorge. Dans le stade on entendrait René Mourlon tirer sur sa pipe. Les voilà enfin partis dans une grande clameur. Un maillot rouge prend immédiatement la tête. Il ceint le torse d'un bel athlète blond, aux formes harmonieuses. C'est Kuts, le grand espoir soviétique. Derrière Kuts s'est placé Kovacs, et tout le peloton vient ensuite. Les spectateurs non avertis manifestent leur surprise de voir Zatopek fermer la marche. Or le Tchèque est accoutumé aux départs relativement lents. Le fait-il exprès de se laisser distancer d'une quinzaine de mètres par les hommes de tête, ou bien est-ce parce qu'il ne peut pas aller plus vite ? On ne sait.

Six cents mètres de course. Gordon Pirie vient de relayer Kuts. Le Hongrois Kovacs est maintenant en troisième position. L'allure semble moyennement rapide. Le kilomètre est atteint sans changement. « 2' 48" », annonce le micro. C'est le Hongrois Kovacs qui mène à présent, tandis que Pirie et Kuts demeurent aux premières positions. Zatopek, qui vient de remonter plusieurs concurrents est au milieu du peloton. Aux 1.500 mètres (couverts en 4' 12"), les positions sont les suivantes : en tête, Kovacs, dont le style aérien fait sensation, Pirie, très en dedans de son action, Kuts et Anoufriev sur la même ligne. Mimoun, qui court littéralement au centimètre, rasant la bande en ciment, Chataway, très à l'aise, superbe d'allure réellement, le lourd Posti et Zatopek, puis Schade, Taipale, Albertsson et enfin le Belge Herman qui ferme la marche.

A la fin du deuxième kilomètre (5' 37") on ne note aucun changement important, sauf que Zatopek s'est encore rapproché des hommes de tête. Anoufriev a mené un moment, mais pour l'instant, c'est Pirie qui est au commandement. Son démarrage a surpris le peloton qui s'étire aussitôt. Il était temps, car Zatopek arrivait sur la même ligne que les leaders. Seuls Kuts et Kovacs semblent suivre Pirie avec une relative facilité. La course paraît lancée, maintenant. Appliquant les consignes de Gerschler, l'Anglais attaque de très loin. Sa foulée, très économique, s'abat avec régularité. De temps en temps, il se retourne pour surveiller les positions derrière lui. Est-ce Zatopek qui l'inquiète, ou bien le Soviétique Kuts, ou bien encore le Hongrois Kovacs ? Il est probable en tout cas que son plan comporte l'élimination de Zatopek d'abord. De fait, le Tchèque, plus grimaçant que jamais, est à une bonne douzaine de mètres, en sixième position, dans la foulée d'Anoufriev et de Mimoun. Les 3.000 mètres ont été parcourus en 8' 23", annonce le speaker. 2' 46" pour le troisième kilomètre. On comprend que Posti, Taipale, Albertsson sont irrémédiablement distancés. Schade aussi donne des signes de lassitude. Mais huit hommes peuvent encore gagner.

Sensation dans le stade. Kuts vient de relayer Pirie et l'on dirait que l'allure de ce 5.000 infernal augmente encore. L'Anglais et le Hongrois restent cependant dans la foulée du blond soviétique. Va-t-on assister finalement à une lutte à trois ? Encore 1.500 mètres de course et les positions sont les suivantes : en tête, Kuts, immédiatement suivi de Pirie et de Kovacs, à quinze mètres Zatopek, Mimoun, Anoufriev, Chataway, Herman, à trente mètres Schade, à soixante mètres Posti, à quatre-vingts mètres Taipale et Albertsson. Quelle course !

Mais voici une nouvelle surprise. Le Hongrois Kovacs vient d'attaquer à son tour, peu avant la fin du quatrième kilomètre. On a hâte de connaître le temps de passage. Une immense acclamation monte dans le stade en apprenant que les trois hommes de tête ont été chronométrés en 11' 9". Temps du quatrième kilomètre 2' 46". Zatopek entreprend un terrible effort pour remonter, car il a senti le danger, mais les coups de boutoir assénés successivement par Pirie, Kuts et Kovacs ne sont pas faits pour lui faciliter la tâche. Pirie, précisément, vient d'attaquer à nouveau, et seul, Kuts peut prendre sa foulée. Les deux hommes ont maintenant vingt mètres d'avance sur Kovacs et plus de trente sur Zatopek et Mimoun. Tiendront-ils jusqu'au bout ? On dirait qu'ils commencent déjà le coude à coude final, et il reste 600 mètres à parcourir.

Le stade tout entier est debout lorsque sonne la cloche. Zatopek vient de passer Kovacs mais son retard sur Pirie et Kuts est toujours d'une trentaine de mètres. Pourra-t-il le combler entièrement ?

L'ANGLAIS GORDON PIRIE FUT LA VEDETTE DE L'ATHLETISME EUROPEEN DU MILE AU 10.000.

Dans la ligne opposée, c'est Kuts qui mène, à vive allure. Pirie, cependant, suit toujours. Sortant la langue, balançant la tête de droite à gauche, Zatopek est au maximum de son effort, mais il n'arrive pas à reprendre un centimètre. Seul Mimoun est encore avec lui. Chataway et Herman, les dangereux finisseurs, sont lâchés, vaincus par la rapidité du « train ». Voici le dernier virage, la fin du dernier virage, sans changement important dans les positions des hommes de tête. Voici l'entrée de la ligne droite. Que va-t-il se passer ? Rassemblant toutes ses forces, Pirie se lance à l'attaque de Kuts, arrive à sa hauteur, essaie de le passer. Va-t-il y parvenir ? Il y parvient, à trente mètres du fil, et c'est avec un mètre d'avance sur Kuts que l'Anglais remporte le 5.000 des championnats d'Europe...

Le record du monde de Haegg est sûrement battu. On attend les temps avec impatience. Le micro réclame le silence, et c'est l'annonce des stupéfiants résultats de ce 5.000 :

1. Pirie (Angl.) 13' 56" 2/10 (record du monde battu, ancien record 13' 58" 2/10 par Haegg) ; 2. Kuts (URSS) 13' 56" 6/10 ; 3. Zatopek (Tch.) 13' 58" 4/10 ; 4. Mimoun (Fr.) 14' 1" 8/10 ; 5. Kovacs (Hong.) 14' 2" 2/10 ; 6. Herman (Bel.) 14' 3" 8/10 ; 7. Chataway (Angl.) 14' 4" 4/10 ; 8. Schade (All.) 14' 8" 8/10 ; 9. Anoufriev (URSS) 14' 10" 8/10 ; 10. Posti (Finl.) 14' 15" 8/10 ; 11. Albertsson (Suède) 14' 18" ; 12. Taipale (Finl.) 14' 27" 6/10.

Quelle course !

LE RUSSE KUTS SE REVELA SUR 5.000 M.

LES « GRANDS » DU BASKET FRANÇAIS 1952 - 1953

1 VILLEURBANNE, VAINQUEUR DE LA COUPE : DARCY (MANAGER), ANDRE BUFFIERE, VERMOREL, STURLA, CHRISTOPHE, MAURICE BUFFIERE ET LE PRESIDENT HEYMANN (DEBOUT), SAHY, LEVET, MINARD ET REY (ACCROUPIS).

2 RACING CLUB DE FRANCE, TENANT DU TITRE NATIONAL : GOMINON, PORTAL, MONCLAR, GALLAY, LACOURTE, PIERRE THIOLON, PERNICENI, CAPITAINE (DEBOUT), FREIMULLER, BERNARD THIOLON ET FRANCESCHINI (ACCROUPIS). KATLAMA MANQUE.

3 L'ATLANTIC BASKET CLUB DE NANTES, CHAMPION DE FRANCE D'EXCELLENCE : JAROUSSEAU, FAVREAU, HERVE, PERKONS, LEMASLE ET LOUIS ESNAULT, MANAGER (DEBOUT), GARNIER, LAUDRAIN, MALINGE (ACCROUPIS). CREATEUR : MAITRE MOUGIN.

4 FEMINA SPORTS DE MONTPELLIER, CHAMPIONNE DE FRANCE : JANINE CAMBON, MARIE-CLAUDE VERRIER, PAULETTE NEYRAUD, MICHELINE BEJAUD (CAPITAINE), JACQUELINE BEJAUD, MARIE-JOSEE VERRIER, BERNADETTE ARIGNAN ET FRANÇOISE ROUX.

5 FOOTBALL CLUB DE MULHOUSE 1893, REVELATION DE LA SAISON 1952 - 1953 : MITTELBERGER, SCHLUPP, GRYBAUSKAS (CAPITAINE-ENTRAINEUR), SITTERLE, HOFF ET KAPP, MANAGER (DEBOUT) ; BRESTENSTEIN, GAILIUS, WENDLING ET WIELHELM.

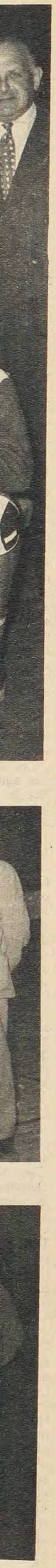
1

2

3

4

5



Basket

LE basket ne revendique aucune filiation. Il est le benjamin d'une multitude. Ce n'est pas un fils naturel. C'est un enfant légitime qui possède son état civil :

Date de naissance : *1891.*
Lieu de naissance : *Springfield (Massachusetts, U.S.A.).*
Nom des parents : *MM. Naismith et Gulich.*
Nom des parrains : *Les étudiants de l'Y.M.C.A.*

Né le jour où ses parents décidèrent de placer, aux extrémités d'un gymnase, deux paniers à pommes (baskets). Il s'agissait, alors, d'y loger un ballon de rugby.

L'année suivante, le monde fit connaissance avec ce nouveau sport. Le basket possédait ses lois, ses codes, sa technique, ses tactiques. Il devenait un grand sport. La France le découvrit à la même époque (le premier match eut lieu en 1892, rue de Trévise, à Paris). Il grandit vite...

Maintenant, « basket » se traduit par cinq chiffres : 1920 : 1.200 licenciés ; 1936 : 1.600 ; 1945 : 69.000 ; 1948 : 80.000 et 1953 : 110.000.

Le basket n'est plus un sport mineur...

par Charles BOIZARD, Président de la F.F.B.B.

LA F.F.B.B. a fêté, en 1952, le XXe anniversaire de sa fondation : Deuxième fédération sportive de France par le nombre de ses licenciés, elle enregistre, chaque année, une progression constante de ses effectifs et se réjouit que le grand public s'intéresse chaque semaine davantage à son succès. Cette année, les championnats de France, qui comportent cinq divisions masculines et quatre féminines, permettront la confrontation de près de deux cents équipes parisiennes et provinciales. Les championnats régionaux étant qualificatifs pour la compétition nationale « honneur » ont accusé un regain d'activité.

Enfin, la Coupe de France a insufflé au basket français un sang nouveau en offrant à tous les clubs la possibilité de s'affronter loyalement.

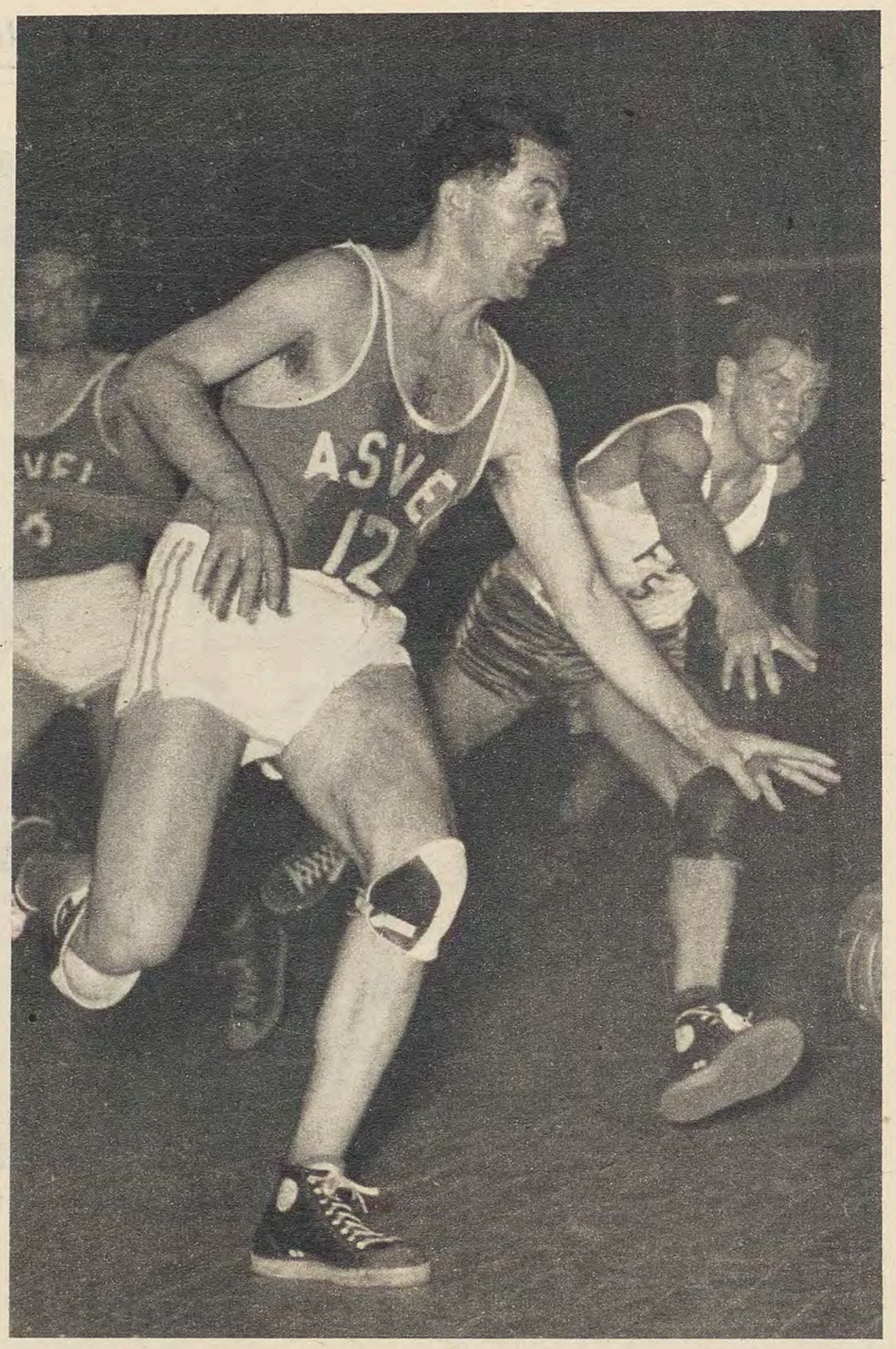
L'activité fédérale ne se borne pas seulement à l'élite des basketteurs nationaux. Elle envisage un travail en profondeur chez les jeunes en modifiant complètement la structure du *Critérium du basketteur*. A la base, nous exigeons, en ce qui concerne les jeunes athlètes qualifiés pour les éliminatoires régionales et nationales, le brevet sportif populaire.

Nous estimons, en effet, que la résistance physique de nos joueurs leur impose le devoir de pratiquer l'athlétisme pendant l'inter-saison de manière qu'ils maintiennent et améliorent leurs qualités physiques par des épreuves soigneusement adaptées au basket.

Nous avons en outre deux autres sujets de préoccupation. Le premier concerne l'équipement sportif du pays. L'avenir du basket français se trouve désormais dans l'ouverture de nouvelles salles dont la création due à des initiatives publiques ou privées permettra à nos basketteurs de trouver en toutes saisons un terrain d'entraînement rationnel, et au public de suivre plus aisément les évolutions de nos équipes.

Le second a trait à la préparation de nos sélections nationales et pose un certain nombre de problèmes dont la solution ne dépend pas toujours de la bonne volonté de la F.F.B.B. Notre plus cher désir est de pouvoir, dans ce domaine, lutter à armes égales avec l'étranger, et les derniers événements apportent à ce vœu un éloquent témoignage.

Le basket, sport éminemment spectaculaire, n'est plus un sport mineur. Son développement doit être assuré non seulement par ses dirigeants mais aussi par tous ceux qui à un titre quelconque détiennent les responsabilités de l'éducation sportive et morale de la jeunesse de notre pays.



BUFFIERE A ETE L'ARTISAN DU SUCCES DE SON CLUB, EN FINALE DE LA COUPE DE FRANCE.

Malgré la perte du titre, Villeurbanne est toujours l'équipe française nº 1

par Henri CHAPUIS

31 AOUT. Paris, encore déserté par ses habitants, partis en vacances sous d'autres cieux, connaît sa plus belle journée ensoleillée. Il règne une chaleur torride. La place de la Concorde est presque vide. Quelques voitures circulent. Mais si peu...

A quelques mètres sous terre les rames de métro, à intervalles réguliers, déversent leur clientèle quotidienne, peu nombreuse en cette saison estivale. Il est 10 heures. Parmi les quelques voyageurs, un personnage, 1 m. 75 tout au plus, brun de cheveux, le col de la chemise ouvert sur une veste pied-de-poule de couleur grise, suit les couloirs. Il émerge à la sortie des Tuileries. Il s'oriente, rebrousse chemin et se dirige vers la rue Boissy-d'Anglas. Arrivé là, il pénètre dans le parc qui précède l'immeuble de l'ambassade américaine. Avant d'aborder les quelques marches qui se présentent devant lui il admire le parfait ordonnancement des allées, la beauté des parterres. Son regard erre à droite, à gauche. Puis, comme à regret, il gravit les degrés.

Une demi-heure plus tard, il ressort, la tête un peu basse. Les deux dirigeants qui l'accompagnent sont consternés. L'homme en question n'a pu obtenir un sursis. Il doit rejoindre les Etats-Unis au plus vite, sinon son visa d'immigrant ne serait plus valable.

La cause est entendue. Il prendra l'avion le dimanche suivant. Et tout à la joie de revoir ses parents, fixés à Rochester depuis plusieurs années, Vitautas Grybauskas ne pense plus au basket.

Et pourtant l'athlète qui a marqué de son empreinte la saison française 1952-53 ne reviendra (peut-être) jamais plus sur le sol où Mulhouse, son équipe, a engendré plus d'un exploit. Malgré toutes les assurances qu'il a données à ses dirigeants, malgré le billet de retour qu'il a serré dans son portefeuille, l'ex-compagnon et adversaire des Lyssov et Butautas, vedettes du basket balte et russe, ne regagnera vraisemblablement pas l'Alsace, « sa seconde patrie », comme il aimait à le répéter.

Mulhouse n'a pas, au cours de la saison écoulée, inscrit son nom à un palmarès quelconque des compétitions de la F.F.B.B., mais ses résultats sont cependant exceptionnels. Nouvellement promue en « nationale », la formation mulhousienne, aux éléments pratiquement inconnus, s'est payée le luxe de « tomber » tous les « grands » du basket français : le Racing, Villeurbanne et le P.U.C. ont succombé devant elle. Quatrième de sa poule en championnat, Mulhouse a été finaliste de la première Coupe de France. Il s'en est pourtant fallu de peu que Grybauskas et les siens ne triomphent de Villeurbanne : un tout petit panier. Le panier qu'ils ne parvinrent jamais à marquer au cours de la seconde période de jeu. La première avait pourtant été sensationnelle. Jamais les spectateurs du Palais des Sports n'avaient assisté à une aussi parfaite démonstration de basket pur. Tout était dans le style : les envolées de Grybauskas, l'adresse à mi-distance de Hoff, la défense parfaite de Sitterlé et de Schlupp. Seule une équipe uni-

(Suite page 12.)

H. Chapuis : *Mulhouse et Grybauskas ont failli causer une grande surprise en finale de coupe ; Rol*

ANTOINE Roger (P. U. C.) : Né en 1929 à Bamako (Soudan). 1 m. 88, 80 kg. A fait ses études a Saint-Louis du Sénégal, puis au collège technique d'Avignon. Vient à Paris en 1950. Débute dans le sport par l'athlétisme et le football. Joue depuis deux ans au basket. Qualités physiques innées. 5 fois sélectionné.

BEJAUD Micheline (Fémina-Sport de Montpellier) : Née le 22 février 1931, à Montpellier. Taille : 1 m. 63. Poids : 60 kg. Pratique également l'athlétisme, le volley-ball et la natation. 24 sélections.

BINY Jacqueline (U.A. Massilia). Née le 9 mars 1928, à Marseille. Taille : 1 m. 60. Poids : 57 kg. Pratique également l'athlétisme (Hauteur : 1 m. 35 ; Disque : 31 m. 80, 60 et 100 mètres), natation et hand-ball. 24 sélections.

BUFFIERE André (Villeurbanne) : Né le 12 novembre 1922 à Tournon (Ardèche). 1 m. 86, 88 kg. Débute à Oullins. Porte ensuite les couleurs de Sainte-Marie-de-la-Guillotière, de la Croix-Rousse, de l'U.A. Marseille et de Villeurbanne. Marié. Un enfant. 55 fois international. 5 fois champion de France et vainqueur de la Coupe.

BUSNEL Robert : Né à Toulon, le 14 septembre 1914. 1 m. 79, plus de 100 kg. Champion de France à seize ans avec le Foyer Alsacien de Mulhouse. A successivement joué à : F.A. Mulhouse (1 an), S.C. Montpellier (1), S.A. Nice (3), C.L. Marseille (1), C. A. Mulhouse (1), A.S. Cannes (3), F.C. Grenoble (3), Eveil de Lyon (2), Croix-Rousse Olympique (6 mois), Eveil de Lyon (2 ans), U.A. Marseille (6 mois) et Racing C.F. Marié. 2 enfants. 28 fois international. 5 fois champion de France. Sélectionneur et manager de l'équipe de France.

CHOCAT René (Olympique de Marseille) : Né le 28 novembre 1920, à Santranger (Cher). 1 m. 85, 85 kg. Débute au patronage d'Issy-les-Moulineaux. Joue successivement à l'Avia, puis à Marseille. 70 fois international. A participé aux Jeux de Londres et d'Helsinki. Marié. 1 enfant. Son meilleur match : contre l'Espagne, à Barcelone, en 1952.

COLCHEN Anne-Marie (A.S.A.N. Le Havre). Née le 8 décembre 1925, au Havre. Taille : 1 m. 82. Pratique l'athlétisme (championne de France, d'Europe et recordwoman de France de saut en hauteur). 38 sélections.

DESSEMME Jacques (Bellegarde) : Né le 16 septembre 1925, à Bellegarde (Ain). 1 m. 79, 80 kg. 60 fois international est toujours le meilleur marqueur français après avoir été le premier ailier européen.

GRYBAUSKAS Vitautas (Mulhouse) : Né le 3 avril 1922, à Telsai (Lithuanie). Eleve de Ruzgis, fut plusieurs fois sélectionné. Emigré en Allemagne puis en France, il prend en mains la direction de l'équipe mulhousienne. En a fait l'épouvantail de la saison 52-53. Est parti aux Etats-Unis rejoindre sa famille.

GUILLIN Robert (Bellegarde) : Né le 15 février 1926, à Bellegarde (Ain). 1 m. 83, 78 kg. Marié. 2 enfants. 34 fois international. A pratiqué athlétisme et basket conjointement. Meilleures performances athlétiques : 60 mètres : 7", 80 mètres : 9" 5/10 ; Longueur : 6 m. 70 ; Hauteur : 1 m. 80 ; Disque : 40 m. et Poids : 11 m. 50. Sélectionné Olympique (Helsinki).

HENRY Andrée (C.S. Château-Thierry). Née le 12 décembre 1931, à Château-Thierry. Taille : 1 m. 75. Poids : 70 kg. Pratique également la natation. 28 sélections.

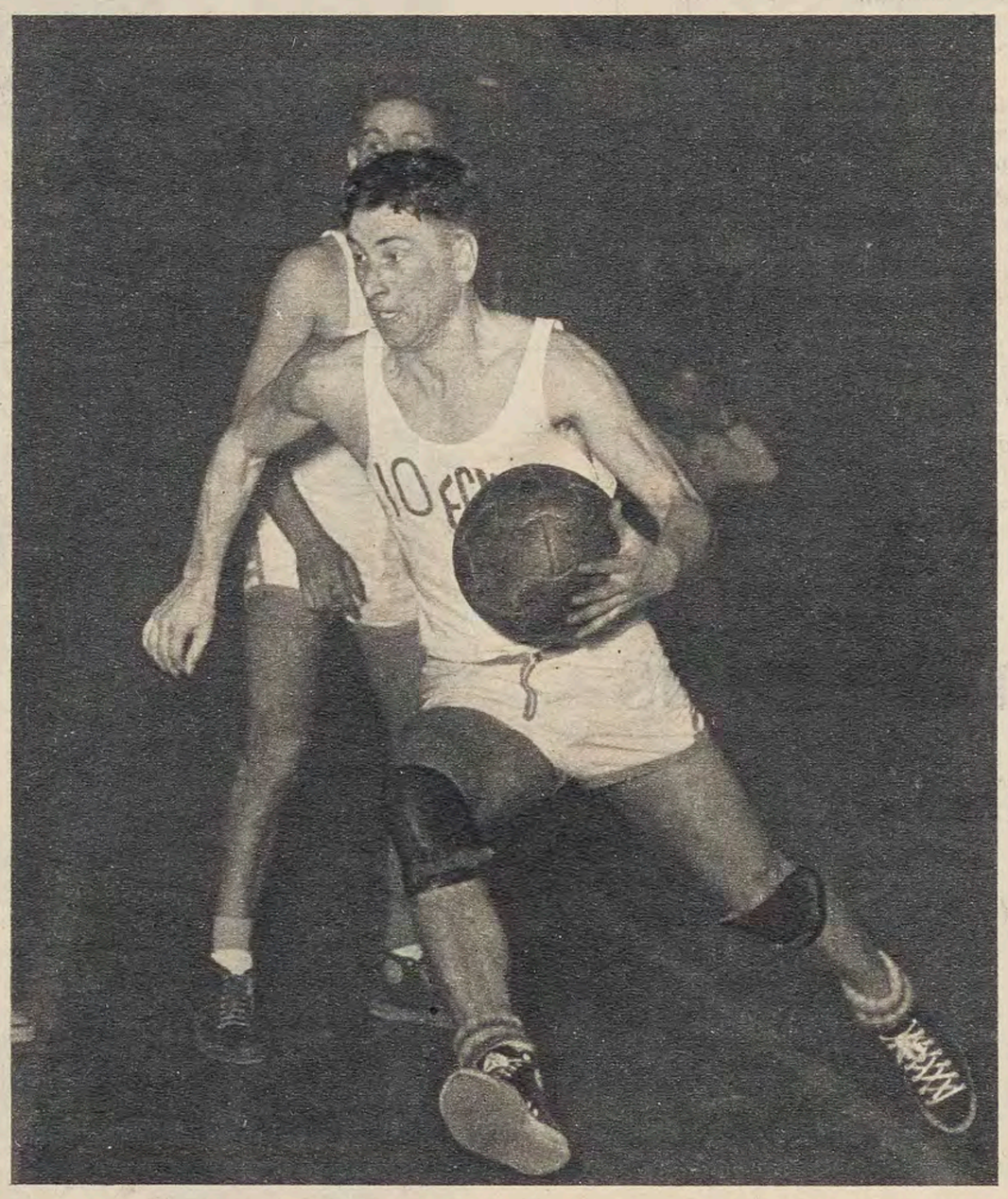
NEYRAUD Paulette (Fémina-Sport de Montpellier). Née le 19 novembre 1928, à Lyon. Taille : 1 m. 72. Poids : 58 kg. Pratique également l'athlétisme, le volley-ball, la natation. Jouait à Lyon avant d'opérer à Montpellier. 33 sélections.

PERNICENI Jean (Racing C.F.) : Né le 5 avril 1930, à Paris. 1 m. 83, 87 kg. 56 fois international. Sélectionné Olympique (Helsinki). Débute à l'U.S.D. Charonne. Successivement opère à l'Avia-Monaco, Caen, puis enfin au Racing.

PERRIER Jacques (Hirondelle des Coutures) : Né le 12 octobre, à Bagnolet. Débute à six ans au patronage de l'Hirondelle des Coutures. 50 fois international. Sélectionné Olympique (Londres). Fut à douze ans finaliste championnat poussin, à treize ans, finaliste championnat cadets, à quatorze ans, champion cadets, à quinze ans, finaliste juniors, à seize ans, champion juniors. Joue avec les seniors à dix-sept ans. Surnommé le « feu-follet » pour son dynamisme et sa mobilité.

SPECKER Justy (Fougères). Né le 18 août 1919, à Ferrette (Haut-Rhin). 1 m. 80, 88 kg. Son premier sport : le hand-ball. Passe successivement du C.A. Mulhouse au F.C. Mulhouse, C.S. Bourgoin, M.C. Villefranche et à l'A.G.L. Fougères avec lequel il remporte deux fois la coupe de France. Pratique également l'athlétisme, la natation, le football. C'est en basket qu'il obtient la grande consécration. A été 16 fois sélectionné.

VACHERESSE André (Roanne). Né le 12 octobre 1922, à Roanne. 1 m. 87, 83 kg. 56 fois international. Sélectionné Olympique (Helsinki). Marié. A toujours bien joué contre l'Espagne.



VITAUTAS GRYBAUSKAS A ETE LE GRAND ORGANISATEUR DES SUCCES DE MULHOUSE.

versitaire américaine pouvait être comparée au team alsacien. Tout lui avait réussi. Villeurbanne et sa pléiade de joueurs de talents étaient proprement surclassés. Une trop nette domination et une sérieuse avance au repos leur donnaient un complexe : les Mulhousiens, contractés, craignaient la défaite. Le vent avait tourné. La réussite de Villeurbanne fut alors complète. Buffière et ses hommes transformaient un échec certain en une victoire arrachée d'extrême justesse. Mais en sport seul le succès compte et le club lyonnais restera, pour toujours, le premier vainqueur de la Coupe.

Grybauskas, porté en triomphe par ses camarades, pleurait. Son immense travail n'était pas récompensé...

Villeurbanne, première équipe française

Si le F.C. Mulhouse doit être, à juste titre, considéré comme la révélation de l'année, c'est à Villeurbanne que revient le titre de meilleure équipe.

Malgré un « écart », Buffière et ses compagnons ont effectué une saison régulière : leurs exhibitions furent constantes. Ce seul « écart » leur a pourtant valu de perdre le titre de champion qu'ils détenaient. Ce fut devant le P.U.C., à Coubertin. Huit jours plus tôt, Villeurbanne avait largement dominé le Racing, méconnaissable, sans âme, ignorant toutes les leçons apprises.

Devant les pucistes, si versatiles dans leur forme et dans leurs résultats, les Lyonnais à leur tour prirent une sévère leçon. Elle devait leur coûter l'accession à la finale. Mais, à une semaine d'intervalle, les Parisiens avaient assisté aux tournants décisifs du championnat fédéral.

On ne peut affirmer, en effet, que la finale de l'épreuve fut de grande classe. Les saisons précédentes nous avaient habitués à beaucoup mieux. En fait, il n'y eut pratiquement pas de lutte. Le match en lui-même a prouvé que le Racing était

Les grandes dates de la saison 1952-53

MATCHES INTERNATIONAUX

MASCULINS

3-12-52 *à Paris :* France-Belgique 62-52.
5-2-53 *à Paris :* France-Espagne 57-53.
28-3-53 *à Trieste :* Italie-France 52-47.
30-4-53 *à Genève :* France-Suisse 60-31.

TOURNEE EN A.-O. F.

1-1-53 *à Dakar :* France-Foyer de la France au Sénégal 81-47. 2-1-53 *à Saint-Louis :* France-Sélection de Saint-Louis 109-16. 4-1-53 *à Dakar :* France-Sélection A.-O. F. 81-31.

CHAMPIONNATS D'EUROPE A MOSCOU

(24-5-53 au 4-6-53)

Poule éliminatoire : Egypte-France 74-58 ; France-Allemagne 76-44 ; France-Suède 65-33.

Poule finale : France-Egypte 73-62 ; U.R.S.S.-France 80-51 ; France-Yougoslavie 56-39 ; Tchécoslovaquie-France 55-47 ; France-Israël 62-45 ; France-Hongrie 50-39 ; Italie-France 54-52 (après prolongation).

Classement : 1. U.R.S.S. 2. Hongrie. 3. FRANCE. 4. Tchécoslovaquie. 5. Israël. 6. Yougoslavie. 7. Italie. 8. Egypte. 9. Bulgarie. 10. Belgique. 11. Suisse. 12. Finlande. 13. Roumanie. 14. Allemagne. 15. Liban. 16. Danemark. 17. Suède.

TOURNEE EN AFRIQUE DU NORD

Maroc. 10 *mai à Rabat :* Sélection Maroc-Sélection métropolitaine 40-39. — 11 *mai à Casablanca :* Sélection Casablanca-Sélection métropolitaine 54-46.

Algérie. 13 *mai à Oran :* Sélection métropolitaine-Sélection Oran 58-22. — 15 *mai à Beni-Saf :* Sélection métropolitaine-Sélection Beni-Saf 64-23. — 16 *mai à Alger :* Sélection métropolitaine-Gallia Club d'Alger 59-52. — 17 *mai à Alger :* Sélection Alger-Sélection métropolitaine 68-62. — 21 *mai à Constantine :* Sélection métropolitaine-Sélection Constantine 72-31. — 22 *mai à Bône :* Sélection métropolitaine-Sélection Bône 44-28.

Tunisie. 23 *mai à Tunis :* Sélection métropolitaine-Sélection Tunisie 89-56. — 24 *mai à Tunis :* Sélection métropolitaine-A.S. Française de Tunis 52-41.

TOURNOI D'ISTANBUL

10 *au* 18-10 *à Istanbul :* France-Autriche 66-39 ; France-Yougoslavie 64-57 ; France-Italie 73-58 ; France-Suisse 82-35 ; Turquie-France 59-56.

Le classement : 1. FRANCE. 2. Yougoslavie. 3. Turquie. 4. Italie. 5. Autriche. 6. Suisse.

FÉMININS

7-12-52 *à Fougères :* France-Belgique 50-49.

CHAMPIONNATS DU MONDE A SANTIAGO-DU-CHILI

(7-3-53 au 23-3-53)

Poule éliminatoire : France-Pérou 62-22.

Poule finale : Etats-Unis-France 41-37 ; France-Brésil 49-37 ; France-Paraguay 58-27 ; Chili-France 45-35 ; France-Argentine 48-26.

Classement : 1. Etats-Unis. 2. Chili. 3. FRANCE. 4. Brésil. 5. Paraguay. 6. Argentine.

JUNIORS

10-1-53 *à Bruxelles :* Belgique-France 51-42.

CHAMPIONNATS DE FRANCE

CATEGORIE MASCULINE

Nationale. 12-4-53 *à Paris :* Racing C.F.-A.G.L. Fougères 57-42.

Excellence. 2-5-53 *à Paris :* A.B.C. Nantes-C.M. Roanne 52-49.

Juniors. 12-4-53 *à Paris :* Grenoble O.U.-A.S.A. Sceaux 57-44.

Corporatifs. 29-3-53 *à Saint-Quentin :* C^ie^ Générale Electricité Sport de Lyon-A.S.C. Hellemmes 51-48 (après prolongation).

CATEGORIE FEMININE

Nationale. 12-4-53 *à Paris :* F.S. Montpellier-P.U.C. 52-51.

Excellence. 29-3-53 *à Paris :* Bleuettes de Bar-le-Duc-P.L. Lorient 82-67.

Honneur. 26-4-53 *à Château-Thierry :* Vélosport de Nantes-S.S. Milvange 44-43.

Juniors. 15-3-53 *à Gaillac :* S. Marseillais F.U.C.-A.S.P.T.T. Limoges 35-34.

LA COUPE DE FRANCE

2-5-53 *à Paris :* A.S. Villeurbanne-F.C. Mulhouse 43-41.

...oupe ; Robert Monclar (1) et Roger Haudegand (2) en tête du classement des basketteurs français

plus fort que Fougères, premier de l'autre groupe. Et ce malgré la présence dans les rangs bretons de Specker, athlète infatigable et animateur dynamique.

En fait, les résultats étaient conformes à la logique. Un classement « championnat-coupe » le démontre. La première place revenait de droit à Villeurbanne. Le Racing était son digne « dauphin ».

Mulhouse s'était révélé tandis que le P.U.C. et aussi Bellegarde, team pourtant moins complet il est vrai, décevaient. La roue avait tourné...

La saison était terminée. Elle était loin d'être satisfaisante. Certes, on enregistrait quelques progrès. Le jeu avait tourné à l'offensive. Les progrès techniques étaient certains. La première Coupe de France avait obtenu un succès sans précédent. Elle avait tout au moins permis la révélation d'un club inconnu : les Cadets de Chalosse, club qui portait à son palmarès trois équipes de la capitale (le P.U.C., Championnet et le Stade Français). Mais tout était encore loin d'être parfait.

La formule du championnat ne donnait pas satisfaction. Il était visible que les deux poules de la compétition 1952-53 étaient déséquilibrées et que le groupe unique, seul susceptible d'établir un classement équitablement sportif, s'imposait. Hélas ! les dirigeants fédéraux semblent ne pas avoir compris. Ils ont maintenu une formule qui, chaque année, fait faillite. Et dire que les responsables ont décidé de maintenir leur position jusqu'en... 1956 !

C'est à croire que le basket ne leur tient pas à cœur...

Robert Monclar numéro 1

Si Vitautas Grybauskas a été le grand vainqueur moral, Robert Monclar doit être considéré comme le meilleur joueur de la saison. Il est devenu incontestablement le numéro 1 du basket français. Ce « grand diable » sympathique a progressé à pas de... géant. Son jeu s'est affiné. Sa technique s'est affirmée. Son adresse s'est améliorée. Dynamique, batailleur résolu, lui, qui avait été surnommé le « taureau toulousain » par les journalistes espagnols, est devenu un des joueurs les plus corrects. En un mot, Robert Monclar s'est épanoui. Et il n'a certainement pas fini de progresser, ni de nous étonner.

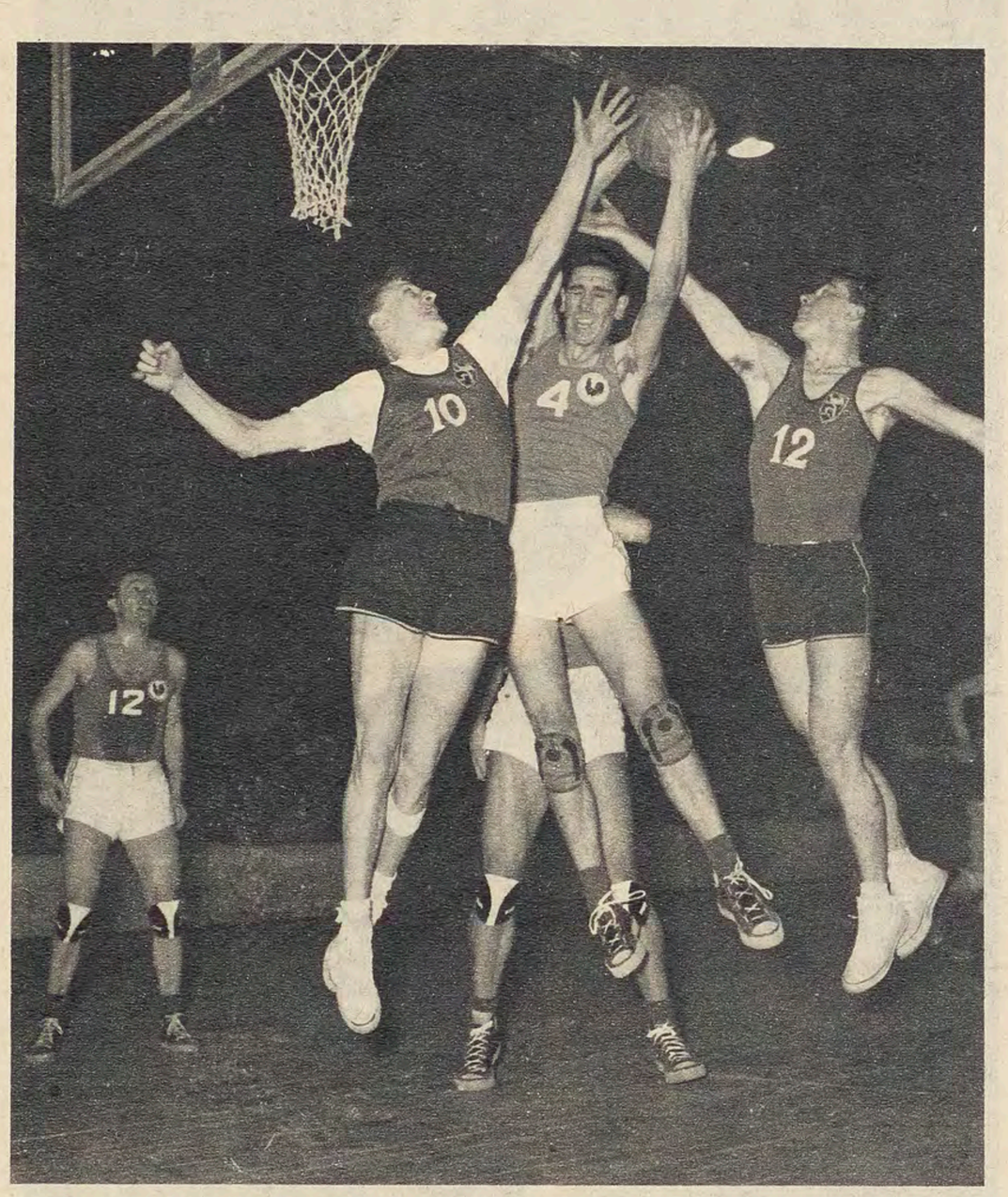
Roger Haudegand, un autre « centre » (Et dire que Robert Busnel se plaignit de n'en point posséder !), s'est confirmé. Sa classe naturelle est aussi grande, sinon supérieure à celle de son compère Monclar. Ses immenses moyens physiques l'amèneront sans doute à un niveau encore plus élevé. Mais que de travail il lui reste encore à accomplir !

André Buffière est toujours là. Malgré la trentaine dépassée, il demeure l'un de nos meilleurs joueurs, le meilleur arrière tout au moins. Qui pourra un jour le remplacer ? Quel homme réunira les vertus sportives que tous se plaisent à lui reconnaître ? Deux questions qui d'ores et déjà hantent beaucoup d'esprit à commencer par celui du sélectionneur national...

D'autres hommes seraient à citer : Justy Specker, qui a « fait » de Fougères l'un des meilleurs teams de France ; Jacques Dessemme, qui demeure, malgré une éclipse passagère sur le plan international, le meilleur « pointeur » de la métropole ; Henri Rey et Paul Schlupp, révélations à suivre ; René Chocat qui, malgré ses trente-trois ans, restent un styliste apprécié. D'autres encore... Mais la liste serait trop longue.

Le classement des dix meilleurs joueurs de la saison :

1. Robert Monclar (Racing C. F.).
2. Roger Haudegand (Marly).
3. André Buffière (Villeurbanne).
4. Jacques Dessemme (Bellegarde).
5. René Chocat (Marseille).
6. André Vacheresse (Roanne).
7. Justy Specker (Fougères).
8. Bernard Planque (P.U.C.).
9. Paul Schlupp (Mulhouse).
10. Henri Rey (Villeurbanne).



ROGER HAUDEGAND (N° 4), DE MARLY, A ETE LA GRANDE CONFIRMATION DE LA SAISON.

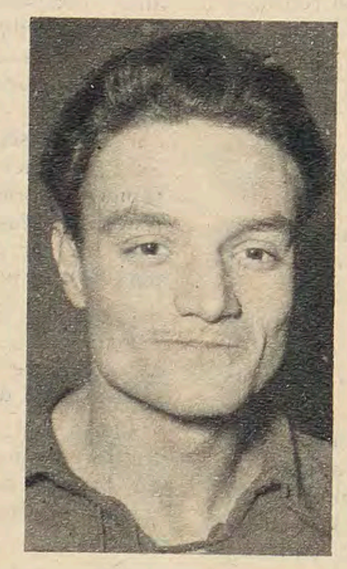
JACQUES DESSEMME.

CLAUDE GALLAY.

JUSTY SPECKER.

CLAUDE CHAVET.

PAUL SCHLUPP.



HENRI REY.

BERNARD PLANQUE.

HENRI THERON.

Les meilleurs joueurs de l'année

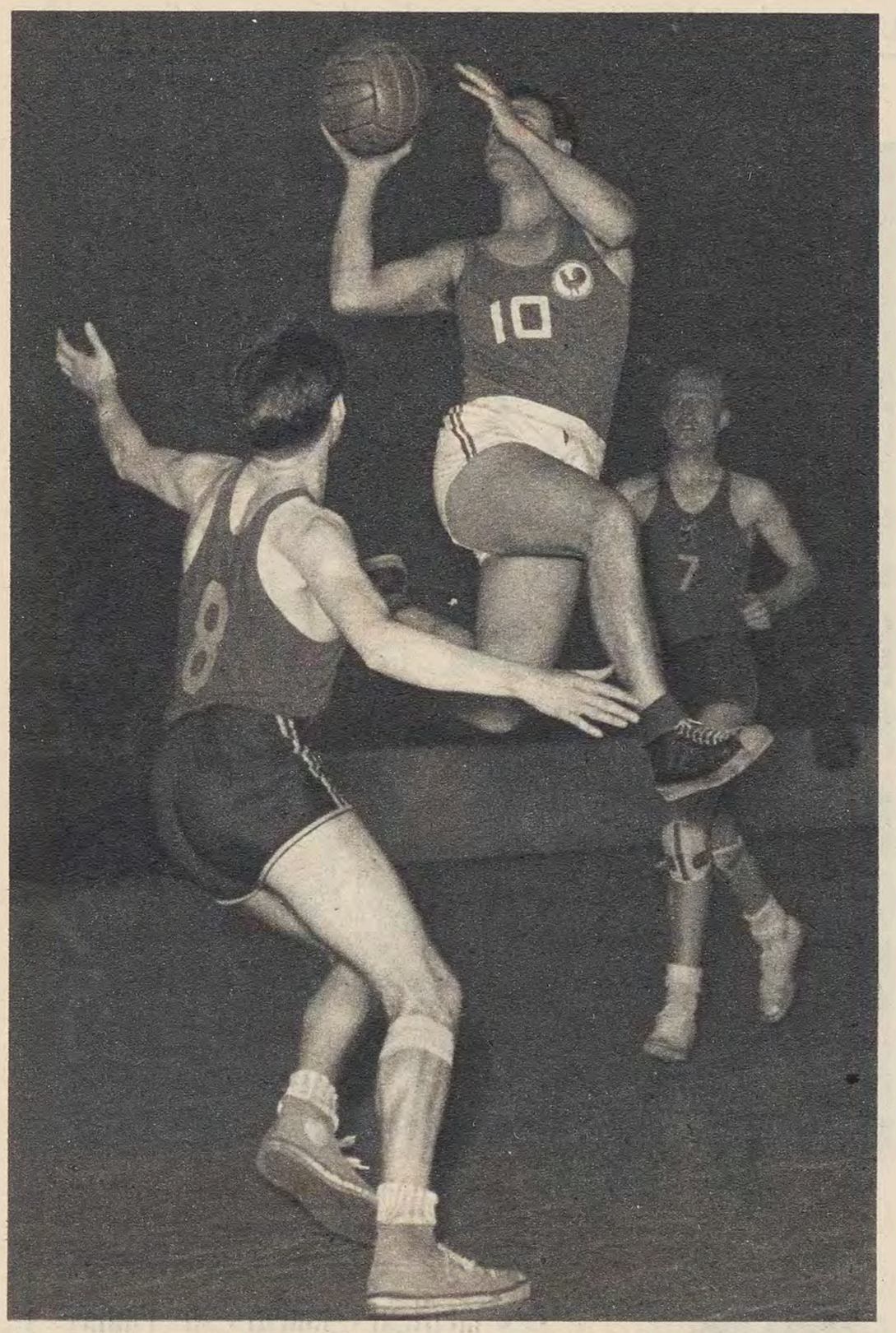
ARRIERES :
1. André Buffière (A.S. Villeurbanne). **2. André Vacheresse** (C.M. Roanne). **3. Paul Schlupp** (F.C. Mulhouse). **4. Jacques Freimuller** (Racing C.F.). **5. Fernand Sitterlé** (F.C. Mulhouse). **6. Claude Collignon** (A.S. St-Thomas d'Aquin du Havre).

CENTRES :
1. Robert Monclar (Racing C.F.). **2. Roger Haudegand** (R.S.C. Marly). **3. Henri Rey** (A. S. Villeurbanne). **4. Jean Beugnot** (Etoile de Mézières). **5. Roger Antoine** (P.U.C.).

AILIERS :
1. Jacques Dessemme (E.V. Bellegarde). **2. Claude Gallay** (Racing C.F.), **Bernard Planque** (P.U.C.) et **René Chocat** (Olympique de Marseille). **5 Robert Guillin** (E.V. Bellegarde), **Henri Thérou** (A.S. Montferrandaise), **Marc Quiblier** (A.G.L. Fougères) et **Claude Chavet** (A.S. Saint-Etienne). **9. Jean Perniceni** (Racing C.F.). **10. Henri Grange** (Casablanca).

Un classement Coupe Championnat

Clubs	Pts Ch.	Pts C.	Total
1. Villeurbanne	2	0	2
2. Racing	0	3	3
3. Mulhouse	3	1	4
4. Fougères	1	5	6
5. Auboué	2	4	6
6. Montferrand	3	4	7
7. Marseille	3	6	9
8. P.U.C.	4	5	9
9. Le Havre	5	5	10
10. Marly	5	5	10
11. Championnet	6	4	10
12. Caraman	8	3	11
13. Lorient	8	4	12
14. Tours	7	5	12
15. La Rochelle	7	5	12
16. Bellegarde	6	6	12
17. Lyon	9	4	13
18. Cabourg	10	5	15
19. Toulouse	10	5	15
20. Stade Clermontois	9	6	15



RENE CHOCAT (N° 10), PARFAIT STYLISTE, EST EGALEMENT RECORDMAN DES SELECTIONS

ROBERT BUSNEL (28 FOIS INTERNATIONAL)

L'avenir est lumineux un jour viendra où nous cueillerons le fruit de nos efforts

LONDRES 1948 !... Helsinki 1952 !... Ces deux dates olympiques marquent une étape dans la progression du basket français. Malgré les apparences, il y a, entre notre position de finaliste à Londres et la place de huitième à Helsinki une progression normale sur le plan technique. Cette progression, perceptible dans la masse comme dans l'élite, nous a (peut-être) mis des œillères, en nous faisant oublier un facteur important : la qualité athlétique. En tant qu'entraîneur de basket, nous ne devrions pas avoir à nous occuper de cette question d'ordre général. Le chaos qui continue à régner dans notre organisation sportive, doit nous inciter à considérer ce problème comme étant de notre ressort.

« Résistance... Résistance... », avons-nous répété à tous les tournois.

Que l'on se souvienne aujourd'hui :

— Les Championnats d'Europe au Caire et l'effondrement final ;

— Les Championnats du monde en Argentine et la courbe descendante, plongeante même, de nos performances ;

— Les Championnats d'Europe à Paris et les hauts et les bas de notre équipe ;

— Les Jeux Olympiques et la descente vertigineuse dans ce marathon du basket ;

— L'épreuve continentale de Moscou et les résultats contradictoires malgré notre brillante troisième place.

Le tournoi est réservé à l'ATHLÈTE COMPLET, le basketteur français n'est l'homme que d'un match.

Peut-on affirmer que nos adversaires vainqueurs nous ont apporté quelque chose de nouveau sur les plans technique et tactique ? Peut-on dire que notre insuffisance découle de la virtuosité de nos concurrents ou de leurs subtiles combinaisons ? Peut-on prétendre que la valeur du basket français est en régression parmi les autres ?

Absolument pas.

Rien sur le plan technique

Dans les premières rencontres et quel que soit l'adversaire, nos joueurs se sont toujours bien comportés. Ils ont été égaux aux meilleurs. Mais ils s'usaient chaque fois contre des adversaires plus grands, plus rapides, mieux entraînés aux efforts physiques répétés. Le rythme français, acquis sur les terrains de France dans les championnats, est un rythme pour joueurs d'une même taille, courant à la même vitesse, sautant à la même hauteur. Il est dépassé, ce rythme, le jour où ces mêmes éléments se heurtent à des athlètes supérieurs qui ont moins d'efforts à fournir.

C'est ainsi que sur le plan national, les moyens d'un Monclar, d'un Beugnot, d'un Haudegand, d'un Bertorelle pèsent lourd en face de leurs adversaires moins grands et moins puissants. C'est ainsi que ces joueurs bien que comptant parmi les meilleures pauvres, bien qu'elles n'interviennent pas directement sur le terrain le jour des grands matches : l'assiduité au travail, la continuité dans l'effort, si utiles à un bon entraînement.

Tel apparaîtrait le BASKETTEUR PARFAIT de corps et d'esprit...

Hélas ! la perfection n'est guère de ce monde ! Comment espérer alors réussir l'équipe modèle, cinq individualités répondant aux « canons » énoncés ? Et si cela même était possible, serait-ce tellement désirable ? Non, peut-être pas, car un team ainsi composé manquerait certainement d'homogénéité, chacun voulant mener « la barque » à son compte... L'équipe est comme une société en réduction, où il faut un « chef » et des subordonnés, certains qui improvisent et d'autres qui exécutent avec confiance... Il en faut d'agressifs et de rapides, et aussi de plus lents et de plus réfléchis. Chacun, au cours d'un match, peut trouver à s'employer selon son tempérament et pour le bien de l'ensemble...

C'est aux éducateurs ; aux techniciens-entraîneurs à « sortir » ces éléments et à les connaître assez pour les mettre aux places qu'ils doivent occuper.

Quels sont, dans l'état actuel des choses, les moyens dont on dispose dans le monde du basket, des dirigeants de club jusqu'aux sélectionneurs chargés de l'équipe nationale ?

En ce qui concerne le PHYSIQUE, une partie est déjà sous le contrôle médical chargé de prendre position sur la possibi-

André SIENER : *(Directeur de l'Equipe de France)*

Il nous faudra user sous p

ANDRE SIENER.

COMME les canons de la Beauté qui ont évolué à travers les âges, ceux du basketteur idéal n'ont pas été non plus sans se modifier depuis la naissance de notre sport jusqu'à nos jours.

La psychologie du type de basketteur idéal s'est formée peu à peu... Depuis le désir enthousiaste des dirigeants de la première heure de mener leurs « poulains » à la victoire, jusqu'aux soucis de notre actuel entraîneur national, que de questions à ce sujet, que de leçons apportées par les victoires aussi bien que par les défaites !

C'est surtout depuis les Jeux Olympiques de Londres que la nécessité de mettre sur pied des équipes nationales, devant entrer en lutte avec des représentations d'autres nations dont les qualités athlétiques et l'entraînement rationnels nous étaient supérieurs, nous a obligés à nous pencher avec plus d'attention sur le problème du recrutement et de la sélection.

Des enseignements recueillis lors de ces rencontres internationales et aussi de l'évolution technique des règles même du jeu, le type physique et la personnalité du basketteur moderne se sont imposés avec toujours plus de précision. Dans l'état actuel de la conception du jeu, il semble que les qualités dominantes à retenir chez un joueur soient les suivantes :

Pour le PHYSIQUE, le prototype serait celui qui allierait la vitesse, la force et la résistance, qui aurait un excellent tonus musculaire, une grande souplesse, des qualités de détente et de la décontraction. Le type morphologique le plus réussi, compte tenu de ces exigences et de l'allure toujours plus athlétique des rencontres, paraît bien être non plus le longiligne pur, comme on fut tenté de le croire pendant un certain moment, mais bien le longiligne-médioligne, c'est-à-dire une silhouette déjà assez étoffée...

Mais une autre condition de réussite en basket-ball est l'adresse. Elle demande une bonne coordination neuro-motrice et une bonne acuité sensorielle. Un renseignement d'importance, pour l'acquisition de la technique individuelle notamment, est la connaissance de l'aptitude à « s'automatiser » ainsi que de la rapidité et de la régularité des réactions.

Pour l'INTELLIGENCE et le CARACTERE, il est certes plus difficile d'établir une liste modèle des aptitudes requises. La raison est simple : dans cette machine compliquée qu'est l'homme, plus on s'éloigne de la physiologie pure pour aborder les problèmes de la personnalité, plus il faut tenir compte non plus seulement des dispositions en elles-mêmes, mais aussi des interactions de celles-ci les unes sur les autres. C'est ainsi, qu'en particulier notamment, des composantes se créent entre les aptitudes intellectuelles et les traits du caractère, faisant qu'un point faible — sinon une réelle déficience — peut fort bien être toléré chez un sujet, pourvu qu'une richesse décelée par ailleurs soit capable d'opérer la compensation. Ce sont ces structures d'ensemble, souvent déterminantes pour le comportement, qui échappent dans une nomenclature des qualités à posséder.

Ceci dit, il n'empêche que l'on puisse citer les traits marquants que l'on retrouve le plus couramment chez les meilleurs :

a) Assimilation et automatisation faciles des gestes individuels de base et des mouvements collectifs.

b) Intelligence concrète douée pour l'observation visuelle et l'appréciation des distances et des vitesses.

c) Méthode et maîtrise de soi pour se plier à une discipline de jeu et remplir exactement le rôle assigné.

d) Mobilité d'esprit, sens de l'opportunité et, si possible, un grain de ce don (si français) de l'improvisation aux moments critiques...

Pour que ces qualités atteignent leur maximum d'efficience, certains faits caractériels paraissent nécessaires, entre autres la combativité, la résistance à la douleur physique et au découragement dans les phases critiques du match. Terminons par deux qualités qui, comparées aux précédentes, ne doivent pas passer pour des pa-

ENTRAINEUR DE L'ÉQUIPE DE FRANCE:

peu de procédés scientifiques...

leurs sont handicapés dans nos compétitions internationales.

Ce problème a été posé maintes fois. Il devient le nôtre. Il s'ajoute à celui déjà complexe du basket pur. Il faudra tout de même le résoudre.

Nos plus grands soucis viennent de nos voisins. Chaque saison avec acharnement, et traditionnellement. Belges, Italiens et Espagnols tentent de conquérir un titre de gloire. Battre la France demeure un exploit de choix pour nos adversaires de toujours. Il en résulte un certain complexe chez les nôtres qui abordent ces rencontres avec une hantise et préfèrent de beaucoup affronter des rivaux qu'ils ne connaissent pas, aussi forts soient-ils. Ces débats sont un peu comme les rencontres de championnat sur le plan régional. Les équipes paraissent disproportionnées dans leurs forces. Elles s'équilibrent par suite de la répétition annuelle.

Toujours les Belges

La valeur du basket belge n'est plus à discuter. Ses représentants joignent désormais à une technique parfaite, un cran à toute épreuve. Ils ont en outre le type idéal du basketteur, longiligne sans maigreur, doué d'une excellente détente et d'un dynamisme étonnant. Seules des conceptions encore surannées (et parfaitement honorables d'ailleurs) les empêchent de se tailler une très belle place sur le plan mondial.

Cette saison, ils affrontèrent la France avec une équipe incomplète. Leur volonté tendue et aussi des réserves excellentes donnèrent aux nôtres le frisson habituel. L'inimitable Crick sema le désordre chez les Français : feu follet bondissant, il fallut attendre son épuisement pour que la France assurât son succès, acquis d'ailleurs dans les dernières minutes. De cette défaite belge on fit une victoire. Comme nous avions gagné, tout le monde fut content.

Les Espagnols maîtres tacticiens

Qui l'eût crû ?

Alors que l'on attendait une traditionnelle équipe d'Espagne rapide et dynamique, pratiquant la contre-attaque et essayant des shots fantaisistes, on admira (si l'on peut dire) une tactique faite de prudence : les joueurs ibériques gardèrent la balle dès la première minute, ralentissant sans arrêt le jeu. Il fallut attendre une bonne dizaine de minutes pour voir le score monter. Cette méthode irritante pour les nôtres, énerva aussi nos adversaires peu habitués à un jeu pareil. La France « décrocha » ; c'est alors que Pinedo, touché par la grâce, réussit, chaque fois, par des paniers de loin, à éviter l'écart, ramenant sans cesse les équipes très près l'une de l'autre. Et là encore dans les dernières minutes, Monclar et Haudegand forcèrent la victoire : dans son coin où l'avaient ramené sans pitié les fautes personnelles, Pinedo, l'homme du jour, pleurait.

Les Italiens en plein redressement

Van Zandt, le Noir américain, connaît le basket : mais il ne connaissait pas l'âme des basketteurs italiens. C'est peut-être pour cela qu'avant de cueillir les fruits de son travail, il essuya quelques déboires. Peu patients, les Italiens changèrent d'entraîneur et pour une fois Tracuzzi fut maître chez lui et rendit une âme au team transalpin : l'Italie sonna son redressement à Trieste. Je n'y étais pas. Rien n'aurait changé : une âme nouvelle provoque l'enthousiasme ; l'enthousiasme donne des ailes. La France n'en avait pas. Tout est à refaire de ce côté : Monclar et Haudegand manquèrent, certes. A Moscou, ils étaient pourtant là et la France s'est quand même inclinée.

Les Suisses encore un peu jeunes

Il y a du mieux, c'est certain, chez nos amis suisses. Mais les progrès demandent de la patience avant d'atteindre la stabilité. A Genève, dans une salle archicomble, les Français jouèrent admirablement la première mi-temps. Voulant trop bien faire, les Suisses furent brouillons et timides dans leurs tirs.

« Cent fois sur le métier... »

Nous reverrons bientôt une belle équipe d'Helvétie.

On ne peut reprocher aux Soviétiques d'avoir trouvé une formule bizarre. Mettant les qualifiés sur un pied d'égalité avec une poule unique, ils permirent un véritable classement des valeurs. La France en progrès sur le plan résistance se montra courageuse, alternant les déceptions et les exploits.

— *Déception*, ce match contre la Tchécoslovaquie où menant de 11 points à 10 minutes de la fin, les nôtres ouvrirent trop le jeu, oubliant les consignes et se faisant « coiffer » sur le poteau.

— *Exploit*, cette rencontre contre les Hongrois. Quarante minutes acharnées se terminaient sur un succès qui situait la France à la deuxième place.

— *Déception*, ces prolongations malheureuses contre l'Italie, où les Français, non remis de leurs fatigues de la veille, n'arrivaient pas à « décrocher » les Italiens (pourtant menés de 10 points à un moment) et perdaient, pendant les prolongations, le match et la deuxième place — au goal-average seulement — au profit des Hongrois qu'ils avaient pourtant battus.

Mais les Soviets avaient démontré leur supériorité grâce à une résistance et à des moyens physiques exceptionnels. Troisième à Paris, il y a deux ans, troisième à Moscou cette fois, la France envers et contre tout est toujours là.

Consécration à Istanbul

Le tournoi d'Istanbul a magnifiquement mis un terme à la saison. Avec une équipe composée en majorité de jeunes éléments, le basket français a obtenu une juste consécration. Il a également prouvé que son réservoir d'hommes de valeur était riche...

L'Autriche, en très nets progrès ; la Yougoslavie, rivale athlétique et de grande classe ; la Suisse, capable du meilleur comme du pire ; l'Italie, qui renouvelle ses cadres, ont succombé devant nos représentants dont la technique et la supériorité tactique ont été remarquables. Pour la première fois, également, ils ont lutté à armes égales sur le plan physique. L'or-

(*Suite page* 16.)

lité ou non de pratiquer la compétition sportive.

A ces tests purement médicaux, s'ajoutent des épreuves de cotation athlétique qui donnent le profil de la valeur foncière de l'athlète. Ces tests athlétiques renseignent précisément sur les aptitudes physiques du prototype dont nous parlions précédemment.

Quant à l'INTELLIGENCE et au CARACTÈRE, où en sommes-nous dans la connaissance de nos jeunes ? Qu'avons-nous fait jusqu'ici à ce sujet ?

Dans ce domaine encore plus délicat, il faut avouer qu'on est loin d'employer des procédés aussi précis que ceux des tests médicaux et athlétiques. Il est vrai qu'en France un certain scepticisme et aussi de la répugnance règnent à l'égard des méthodes de découverte de la personnalité déjà en usage dans d'autres pays. Sans doute est-ce pour cela que nous en sommes restés aux jugements globaux. Certes le fameux « coup d'œil du maquignon » dont on a tant parlé n'est pas sans valeur. Il y a des natures intuitives à qui le sens des réalités et une grande expérience du milieu où elles évoluent garantissent un jugement sûr et rapide de la valeur des hommes. Pourtant, lorsqu'il s'agit de jeunes en pleine évolution, qui peut se sentir assez sûr de soi pour dédaigner tout autre moyen capable de confirmer ou d'infirmer ses propres opinions ?

Ce n'est d'ailleurs pas douter de la valeur des éducateurs sur lesquels la Fédération française de Basket-ball sait pouvoir compter, que d'essayer d'établir dans un souci d'objectivité et d'unification, le profil de la personnalité des « *Espoirs* » du *Club de France*. C'est pour répondre à ce but que la Commission technique et de Formation des Cadres de la Fédération a mis sur pied, depuis les Jeux Olympiques de Londres, une fiche signalétique comportant, à côté des renseignements d'ordre physique et athlétique, un aperçu du comportement du joueur sur le terrain du point de vue intellectuel et caractériel. Il n'est pas question encore, de dépasser le cadre strict des observations « sur le tas », mais simplement d'essayer de discipliner celles-ci et aussi de les enrichir le plus possible.

Sans doute serons-nous appelés, dans l'avenir, à employer des procédés « scientifiques », c'est-à-dire à faire usage de véritables tests psychologiques. Est-ce à dire alors que l'éducateur verra son rôle amoindri ? Existera-t-il jamais un moyen de mesurer exactement un homme en dehors de tout jugement humain ?

Il serait bien présomptueux de répondre à une telle question, même appliquée au domaine spécialisé du sport. Ne cherchons donc pas à traiter dans l'absolu, mais contentons-nous de la réalité, plus modeste, à laquelle nous pouvons prétendre et qui ne manque pas de belles promesses.

Non, il n'est pas question de posséder des éducateurs « robots » mais bien d'initier des hommes à des méthodes qui ont fait leurs preuves et qui permettent d'ailleurs de ne pas abandonner pour cela tout sens critique et tout jugement personnel.

Dans tous les métiers, les outils évoluent avec le temps : pourquoi dédaigner ceux que notre époque peut nous apporter dans le domaine de la découverte et de la compréhension de l'homme ?

Compte tenu de ces considérations, quel est notre programme de réalisation ? Tout d'abord, marquons une première étape avec l'utilisation courante de notre FICHE SIGNALÉTIQUE, non en tant que paperasse administrative, mais bien comme un outil de connaissance et de liaison entre entraîneurs et cadres. Personnellement, je pense que dans un avenir relativement proche, certains de nos éducateurs que les questions de psychologie attirent plus particulièrement pourraient être formés à la technique de l'observation scientifique. Ils trouveraient là, en même temps qu'un enrichissement personnel, un moyen sûr d'affermir leur rôle d'éducateurs et de manieurs d'hommes. Il ne s'agirait d'ailleurs pas de réformer tout leur mode d'action, mais simplement d'adjoindre à leurs moyens actuels quelques « techniques » dont les résultats objectifs viendraient recouper et aussi compléter le cas échéant, leurs observations et leurs intuitions...

C'est sur cette voie nouvelle, où le vieux bon sens et les procédés modernes devront s'allier harmonieusement, que notre BASKET NATIONAL est appelé à s'engager de plus en plus.

Le vieux « Rippopo » est mort... Vive le vrai basket avec toutes ses exigences !

Le team idéal 1933

ARRIERES : A. Buffière (A.S. Villeurbanne), **A. Vacheresse** (C.M. Roanne), **P. Schlupp** (F.C. Mulhouse), **J. Freimuller** (Racing C.F.).

CENTRES : R. Monclar (Racing C.F.), **R. Haudegand** (R.S.C. Marly), **J. Beugnot** (Etoile de Mézières), **H. Rey** (A.S. Villeurbanne).

AILIERS : J. Dessemme (E.V. Bellegarde), **B. Plonque** (P.U.C.), **C. Gallay** (Racing C.F.), **R. Chocat** (Olympique de Marseille), **R. Guillin** (E.V. Bellegarde), **H. Théron** (A.S. Montferrandaise).

Les Tricolores ont eu recours à 43 internationaux

Roger ANTOINE : Belgique, tournée en A.-O.F., Italie. — **André BUFFIERE :** Belgique, championnats d'Europe (Egypte 2 fois, Allemagne, Suède, U.R.S.S., Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Israël, Hongrie, Italie) ; Tournoi d'Istanbul (Autriche, Yougoslavie, Italie, Suisse, Turquie). — **Jean BEUGNOT :** Belgique, Italie, Tournoi d'Istanbul (Autriche, Yougoslavie, Italie, Suisse, Turquie). — **Michel BONNEVIE :** Tournée en A.-O.F. — **Robert BLANCHARD :** Tournoi d'Istanbul (Autriche, Yougoslavie, Italie, Suisse, Turquie). — **Louis BERTORELLE :** Italie, Suisse. — **Gérard BERTHEUX :** Suisse, tournée en Afrique du Nord. — **Jacques BERIO :** Tournée en Afrique du Nord. — **Claude COLLIGNON :** Tournée en Afrique du Nord, Espagne, Italie, Suisse. — **Claude CHAVET :** Espagne, Suisse, Tournoi d'Istanbul (Autriche, Yougoslavie, Italie, Suisse, Turquie). — **René CHOCAT :** Suisse, championnats d'Europe (Egypte 2 fois, Allemagne, Suède, U.R.S.S., Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Israël, Hongrie, Italie). — **Pierre CONTER :** Tournée en Afrique du Nord. — **Paul CHRISTOPHE :** Tournée en Afrique du Nord. — **Jacques DESSEMME :** Belgique, Italie, Suisse, championnats d'Europe (Egypte 2 fois, Allemagne, Suède, U.R.S.S., Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Israël, Hongrie, Italie). — **Louis DEVOTI :** Italie. — **André EVEN :** Tournée en Afrique du Nord. — **Jacques FRANQUELIN :** Tournée en A.-O.F. — **Jacques FREIMULLER :** Italie, Suisse, championnats d'Europe (Egypte 2 fois, Allemagne, Suède, U.R.S.S., Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Israël, Hongrie, Italie). — **Henri GRANGE :** Tournoi d'Istanbul (Autriche, Yougoslavie, Italie, Suisse, Turquie). — **Aimé GRAVAS :** Tournée en A.-O.F. — **Robert GUILLIN :** Espagne, Suisse, championnats d'Europe (Egypte 2 fois, Allemagne, Suède, U.R.S.S., Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Israël, Hongrie, Italie). — **Claude GALLAY :** Espagne, Italie, championnats d'Europe (Egypte 2 fois, Allemagne, Suède, U.R.S.S., Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Israël, Hongrie, Italie). — **Yves GOMINON :** Tournée en Afrique du Nord. — **Donat GAUBRON :** Tournée en Afrique du Nord, tournoi d'Istanbul (Autriche, Yougoslavie, Italie, Suisse, Turquie). — **Roger HAUDEGAND :** Belgique, tournée en A.-O.F., Espagne, Suisse, championnats d'Europe (Egypte 2 fois, Allemagne, Suède, U.R.S.S., Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Israël, Hongrie, Italie). — **Michel HOFF :** Tournée en A.-O.F., Espagne, Italie. — **André HERVE :** Tournée en Afrique du Nord, Tournoi d'Istanbul (Autriche, Yougoslavie, Italie, Suisse, Turquie). — **Pierre LEVET :** Tournée en A.-O.F. — **Bernard LAVILLE :** Tournée en Afrique du Nord. — **Robert MONCLAR :** Belgique, Espagne, Suisse, championnats d'Europe (Egypte 2 fois, Allemagne, Suède, U.R.S.S., Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Israël, Hongrie, Italie). — **Jacques PERRIER :** Belgique. — **Bernard PLANQUE:** Belgique, Suisse, championnats d'Europe (Egypte 2 fois, Allemagne, Suède, U.R.S.S., Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Israël, Hongrie, Italie). — **Jean FERNICENI :** Belgique, Espagne, Italie, Suisse, championnats d'Europe (Egypte 2 fois, Allemagne, Suède, U.R.S.S., Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Israël, Hongrie, Italie), Tournoi d'Istanbul (Autriche, Yougoslovaquie, Italie, Suisse, Turquie). — **Marc QUIBLIER :** Belgique, Espagne, championnats d'Europe (Egypte 2 fois, Allemagne, Suède, U.R.S.S., Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Israël, Hongrie, Italie). — **Henri REY :** Championnats d'Europe (Egypte 2 fois, Allemagne, Suède, U.R.S.S., Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Israël, Hongrie, Italie). — **Pierre ROQUES :** Tournoi d'Istanbul (Autriche, Yougoslavie, Italie, Suisse, Turquie). — **Jean SALENS :** Tournoi en A.-O.F. — **Pierre SAVETIER :** Tournoi d'Istanbul (Autriche, Yougoslavie, Italie, Suisse, Turquie). — **Paul SCHLUPP :** Tournée en A.-O.F., Espagne, Italie, Tournoi d'Istanbul (Autriche, Yougoslavie, Italie, Suisse, Turquie). — **Justy SPECKER :** Tournoi en A.-O.F., championnats d'Europe (Egypte 2 fois, Allemagne, Suède, U.R.S.S., Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Israël, Hongrie, Italie). — **Fernand SITTERLÉ :** Tournée en A.-O.F., Italie. — **Raymond SAHY :** Tournée en A.-O.F., Tournoi d'Istanbul (Autriche, Yougoslavie, Italie, Suisse, Turquie). — **Henri THERON :** Belgique, Espagne. — **Regis THERON :** Tournée en Afrique du Nord. — **André VACHERESSE :** Belgique, Espagne, championnats d'Europe (Egypte 2 fois, Allemagne, Suède, U.R.S.S., Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Israël, Hongrie, Italie). — **Robert VERCRUYSSE :** Tournée en Afrique du Nord. — **Roger VEGRON :** Tournée en Afrique du Nord.

Robert BUSNEL :

Suite de la page 15

donnancement de la compétition en fut la cause. Mais un progrès dans ce domaine méritait d'être signalé.

Seule la Turquie ne s'est pas avouée vaincue. Il est vrai que le gain de la compétition était déjà joué et que le résultat du match ne pouvait influencer sur le classement final. C'est le propre des Français de baisser les bras lorsqu'il n'y a pas d'enjeu. Dommage ! Tous les joueurs ont cependant droit à des éloges. André Buffière fut l'incomparable capitaine que l'on connaît ; Jean Beugnot montra qu'il s'était transformé ; Henri Grange et André Hervé se révélèrent.

Le tournoi d'Istanbul a terminé la saison sur une note optimiste. Il a aussi ouvert la prochaine : le team tricolore a bien commencé sa préparation pour les championnats du monde.

Les meilleurs nationaux de la saison

Monclar et Haudegand se partagent la place d'honneur ; ils l'ont parfaitement méritée, mais le joueur de Marly porte en lui une classe peu ordinaire. Qu'il comprenne un jour que l'entraînement est une chose essentielle, même, et surtout, pour un joueur de sa taille, et nous aurons en lui un basketteur incomparable.

Buffière et Vacheresse viennent ensuite ; le premier par son sens du jeu, le deuxième par sa technique parfaite. Mais c'est Rey qui s'est révélé grâce à un championnat d'Europe excellent. Perniceni, par moment, Galley, dans l'exploit épisodique, Dessemme, par sursaut, Planque, en dedans de son action, Chocat, toujours égal, Guillin, trop fougueux, apportèrent chacun un peu de leur valeur. *Tous ces joueurs* auraient intérêt à comprendre que le team tricolore n'est pas une formation de club où chacun fait son petit match habituel. Il faut s'intégrer dans l'équipe, jouer pour l'équipe, vivre avec l'équipe.

Des basketteuses nous vient la lumière

Il serait injuste de ne pas évoquer la belle saison des basketteuses. Battant à l'arraché les féminines belges, nos joueuses partirent à Santiago sans prétention.

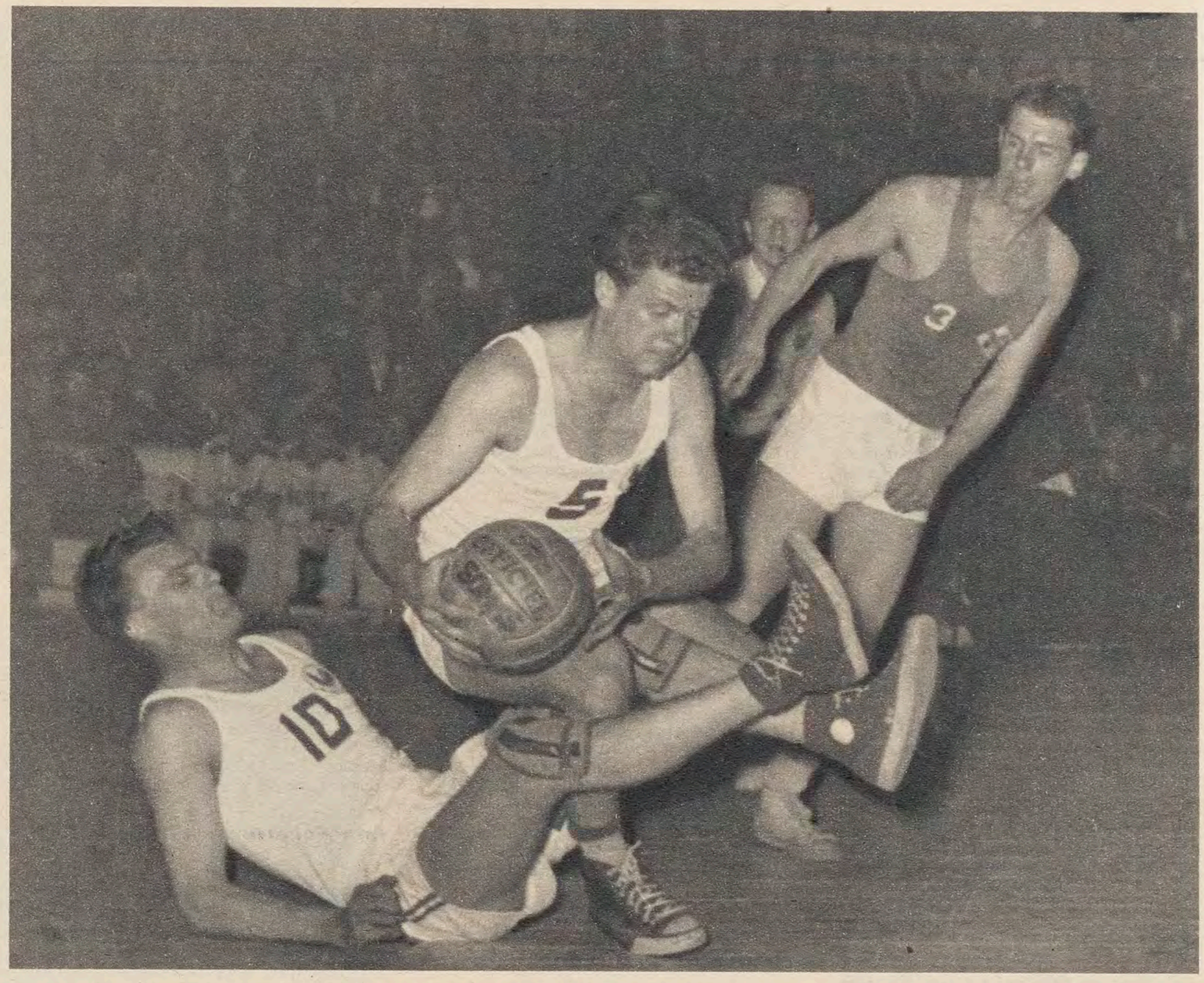
Bien loin de leurs foyers, elles firent honneur à nos couleurs, jouant magnifiquement, combattant admirablement et apportant malgré tout dans ce beau pays du Chili, le charme et l'élégance français. Après avoir failli décrocher le titre suprême, elles durent, en raison de la partialité stupide d'un arbitre, se contenter d'une place d'honneur. Mais si les Américaines leur furent supérieures, il faut saluer un exploit qui renforce le prestige du basket français tout entier.

Colchen est le pivot de cette formation. Sur la brèche depuis pas mal d'années, le sport doit beaucoup à Colchen. Elle y apporte une volonté, un cran, une abnégation que l'on trouve rarement chez un homme. Comme Ginette Merle, dont on peut dire qu'elle n'a jamais été remplacée, Colchen sera difficilement remplaçable. Henry et Kloecker ensuite sont à la base de nos succès : l'une par sa puissance et sa générosité dans l'effort, l'autre par cette intelligence de jeu et son adresse qui décèlent la grande classe. Biny et Bejaud, les deux « naines » de l'équipe, Neyraud, la pile électrique, Gisèle Roques, l'espoir, ont formé une équipe, une belle équipe.

Avenir limpide

Pour toutes ces raisons, l'espoir est en nous. Le basket français ne peut que progresser. Il y aura encore des revers après les victoires, car notre système sportif n'est pas encore au point et surtout ne bénéficie pas des moyens importants dont disposent les autres pays. C'est dans les résultats et en fonction de nos faibles moyens dans n'importe quel sport que nous puisons notre confiance. Le Français n'est pas inférieur à un autre. Il a pour lui les qualités majeures qui lui permettent quand même de lutter.

Un jour viendra, tôt ou tard, où nous trouverons la juste récompense de notre persévérance et de notre valeur.



ROBERT MONCLAR, CHAMPION DE FRANCE AVEC LE RACING, S'EST INCONTESTABLEMENT IMPOSE COMME LE JOUEUR FRANÇAIS N° 1.

Alors que mon père me destinait au football, la passion des voyages m'incita à opter pour le basket

par Robert MONCLAR, Centre de l'équipe de France, 55 fois International

MON père, inspecteur des Contributions, fut, en 1940, nommé dans l'Ardèche, au Cheylard, petite bourgade de quatre mille habitants. Féru de football et ayant acquis dans sa jeunesse quelques titres de noblesse comme gardien de but d'une modeste équipe, il s'imposa vite dans les milieux de la balle ronde du Cheylard.

Un titre de vice-président de la société locale s'inscrivit sur ses cartes de visite. Il n'eut plus alors qu'une idée en tête : faire de moi un footballeur.

— Tu seras gardien de but... Comme moi, m'avait-il (presque) ordonné.

Effectivement, je le devins.

Né le 13 août 1930, à Servian (15 kilomètres de Béziers), dans l'Hérault, j'avais poussé comme un véritable échalas. J'étais immense. Je frôlais les 1 m. 70 et ma taille me désignai à un poste où mon père avait déjà brillé.

Tout alla donc bien. Au début seulement...

En 1942, mes études (et la situation de mon cher papa) m'obligèrent à suivre les cours du collège de Privas et les premiers accrochages surgirent. Je commençais alors à suivre une politique du double jeu. Alternativement je pratiquais basket et football. Le premier dans la cour du lycée, le second sur le terrain de l'A.S.P.T.T. de Privas.

Malgré les critiques et les remarques de papa, cela aurait pu continuer longtemps. Mais j'avais une passion : les voyages.

Avec mes camarades footballeurs, les déplacements n'excédaient jamais 50 kilomètres : La Voulte était pour moi le bout du monde. Par contre, mes amis basketteurs se rendaient plus loin : leurs expéditions atteignaient (parfois) 100 kilomètres. Ils allaient jusqu'à Valence et même Romans.

Je n'eus aucune hésitation ; j'optai pour le basket. J'avais douze ans. Et je rêvais à ces voyages qui forment la jeunesse... Ma carrière sportive était décidée...

A vingt-trois ans j'ai parcouru plus de 50.000 kilomètres, j'ai visité quatre continents. Je suis allé à Moscou, Buenos Aires, Istanbul, Helsinki, Dakar, etc. Que puis-je attendre d'autres ? Melbourne... Pourquoi pas ? J'aurais alors accompli un périple complet et aucun des cinq continents auxquels j'ai souvent rêvé en ouvrant mon atlas ne me sera inconnus... Tout cela peut paraître prétentieux et c'est justement ce défaut qui faillit me fermer à jamais les portes de l'équipe de France.

J'étais alors sociétaire du Racing Club municipal de Toulouse, après avoir porté les couleurs du S.O. Carcassonne (encore une mutation de mon père). J'avais terminé mes études et un poste de surveillant dans un centre d'apprentissage m'avait été confié. C'était en 1949. J'avais passablement « poussé ». Sous la toise, j'accusais déjà 1 m. 96. Et la « grande perche » que j'étais avait été remarquée dans les « hautes sphères ». Retenu dans une sélection F.S.G.T., on me laissa sur la touche le jour du match. Le manager me trouvait trop lympathique et trop gauche. Ulcéré, je me laissai aller à la colère dès mon retour à Toulouse.

Mes paroles, trop franches peut-être, parvinrent aux oreilles de Robert Busnel. « C'est un petit prétentieux », affirma-t-il à l'époque.

Quelques mois plus tard il devait changer d'avis au cours d'un stage régional. Il promit même de me sélectionner dans l'équipe de France.

Je n'y crus pas trop. J'attendis longtemps avant de connaître cette joie : jusqu'en août 1950.

A Carcassonne où je passais mes vacances, un télégramme laconique m'avisa que je figurais sur la liste des « possibles » acteurs des prochains championnats du monde. Un stage à Paris, des conseils de Busnel, une première sélection et je fus du voyage pour Buenos Aires. La grande aventure commençait.

Depuis, j'ai participé à tous les déplacements du team tricolore : Gênes, Alger, Casablanca, Barcelone, Gand, Bruxelles, Genève, Istanbul, Helsinki, Moscou, etc. Titulaire de 55 sélections, je compte bien atteindre la centaine avant de prendre ma retraite et j'espère surtout aller à Melbourne pour connaître l'Océanie... « mon » cinquième continent.

(Recueilli par H. C.)

LE PRESIDENT VINCENT AURIOL REMET LE CHALLENGE DUBONNET DOTANT LA COUPE DE FRANCE. R. LAMOUREUX, DANS LES COULISSES, CONTEMPLE LE TROPHEE OFFERT PAR LA GRANDE MARQUE.

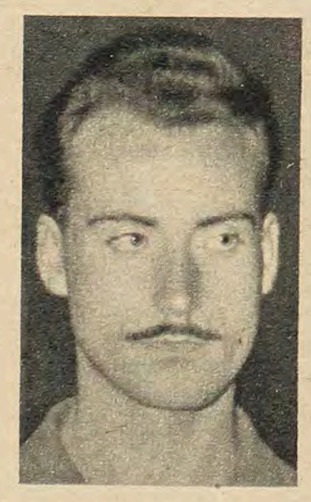
Ping-Pong

IL existe différentes interprétations de la naissance du tennis de table. Certains en accordent la paternité à un Anglais, Mr. J. Gibbs, qui, au retour d'un voyage qu'il fit aux Etats-Unis, environ 1890, en rapporta des balles de celluloïd qu'il donna à sa famille pour qu'elle pût jouer au tennis sur la table de la salle à manger.

D'après une autre version, les débuts du ping-pong remonteraient à deux autres Anglais, MM. R. S. et Leslie Jones, qui auraient pratiqué le tennis de table vers la même époque en se servant d'un filet, d'une pelote de ficelle en guise de balle et de deux couvertures de livres comme raquettes. Plus tard, ils auraient adopté les raquettes de bois et les balles de caoutchouc.

Quoi qu'il en soit, il a été établi qu'une variante de tennis de plein air se jouait, en salle, dès le XVIII[e] siècle.

Tout d'abord, le tennis prit le pas sur le ping-pong jusqu'en 1899, époque à laquelle il connut une vogue stupéfiante... pour retomber dans l'oubli jusqu'en 1904. La fondation du premier club remonte à 1900 et ce sont des joueurs de cricket surpris par la pluie qui le constituèrent. Ils furent tellement passionnés par ce nouveau jeu qu'ils continuèrent.



RENE ROOTHOOFT.

GUY AMOURETTI.

MICHEL HAGUENAUER.

Beaux succès internationaux de Roothooft et Haguenauer

par Gilbert GINESTET

LA saison internationale de tennis de table fut naturellement dominée par les championnats du monde, disputés à Bucarest, en mars. La Fédération française, manquant de crédits, avait officiellement déclaré forfait, mais les Roumains, qui organisaient, eurent fort heureusement l'élégance de mettre à la disposition de nos joueurs un avion spécial qui vint les prendre et les déposa sur place.

Le grand vainqueur de ce tournoi mondial restera le Hongrois Ferenc Sido qui se permit de remporter trois couronnes : en simple, en double mixte avec Mlle Rozeanu (Roumanie), et en double messieurs avec son compatriote Koczian. Cette triple performance est à l'honneur de Sido. Agé de vingt-neuf ans, le champion hongrois était passé, depuis 1947, à côté du titre, mais, cette fois, il n'a pas fait le détail. Il doit ses victoires à sa puissance physique, à sa frappe de balle. C'est un puncheur.

Au cours du tournoi, celui qui résista le mieux à Sido fut notre compatriote Roothooft. Après avoir éliminé Dolinar en huitième de finale, le champion de France (il l'était au moment des championnats du monde) affronta en quart de finale le... futur champion, Sido. Tout au début du match, l'on vit l'inattendu, à savoir : Roothooft menait par deux sets à zéro.

Quand l'on précisera que personne, depuis l'ouverture du tournoi, n'avait encore réussi à prendre un seul set au Hongrois, on conviendra que la performance de Roothooft a la valeur d'un exploit. Le dommage fut, pour nous, que notre champion eût à rencontrer Sido dès les quarts de finale, sinon il eût, sur sa forme, été beaucoup plus avant, peut-être même en finale, tout simplement. En ce qui concerne nos autres représentants, seul Lanskoy put atteindre les huitièmes de finale.

L'un des principaux événements des championnats du monde fut la victoire par équipes de l'Angleterre sur les pays d'Europe Centrale. C'est la première fois que le fait se produit, et les Britanniques doivent leur succès à Bergman, qui ne ménagea pas sa peine pour obtenir ce résultat au détriment de ses propres chances en simple. Les Français prirent la 3[e] place au classement des nations à égalité de points avec les Tchèques.

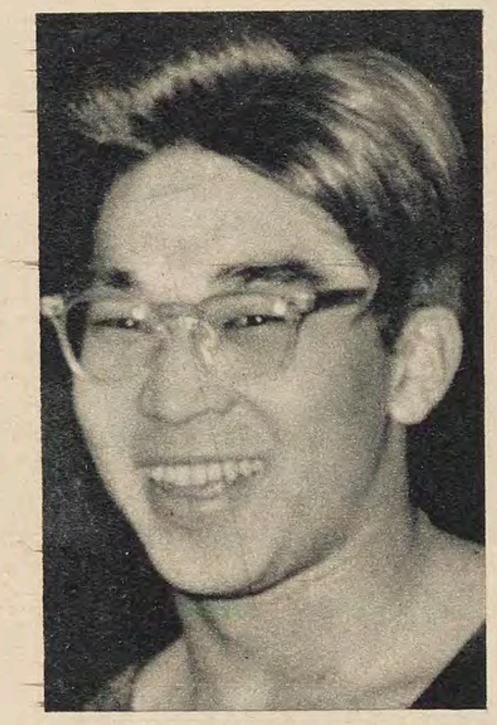
Les performances des nôtres, sur le plan international et en dehors du tournoi de Bucarest, furent des plus honorables. Vainqueurs de la Suède, à Stockholm, ils confirmèrent leur victoire à Rennes ; vainqueurs de l'Allemagne à Strasbourg, ils furent battus à Berlin. Ils furent, d'autre part, défaits par l'Angleterre, la Yougoslavie, mais dominèrent la Belgique (5-0).

Dans les championnats internationaux, Roothooft et Haguenauer obtinrent de beaux succès. Le premier remporta le titre en Autriche, au Brésil et en Hollande, et le second inscrivit le nom d'un Français, pour la première fois, au palmarès des championnats d'Angleterre.

Sur le plan national, surprise, en ce sens que Roothooft fut dépossédé par Amouretti, à Bordeaux.

Haltérophilie

IL est, certes, difficile de dire avec précision à quelle époque le sport des poids et haltères est né. Il est évident que, tout comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, les hommes soulevant des charges ont, à leur insu, pratiqué l'haltérophilie. Il est donc préférable de prendre une base plus solide et d'en faire l'historique à partir de l'organisation officielle en France. C'est au début du siècle que certaines salles commencèrent à fonctionner à Paris. Il ne s'agissait pas encore de championnats, mais de « matches de force » sans règles bien définies. Le professeur Edmond Desbonnet fonda, peu après 1900, la première société, l'Haltérophilie Club de France. Il entreprit de réglementer ce sport et de faire contrôler les compétitions par des « dynamométreurs » (arbitres). Des championnats de gymnase on passa, en 1905, à un vrai championnat du monde, mais c'est seulement en 1914, à la veille de la guerre, que Rosset et Frantz-Reichel fondèrent la Fédération française. L'haltérophilie fut admise aux Jeux d'Anvers en 1920.



TOM KONNO.

TCHMICHKIAN.

Il est urgent d'entreprendre un travail en profondeur

par Jean DAME

Président de la F.F.H.C.

Nous sommes revenus de Stockholm, où avait lieu le Championnat du Monde 1953, la tête un peu basse, mais nullement découragés.

Le fait certain est que nos athlètes n'y ont pas brillé, il s'en faut, et le moment est peut-être venu d'essayer d'analyser les raisons de cette débâcle.

Tout d'abord, l'équipe de France était réduite à sa plus simple expression, de par la défection de ses meilleurs éléments actuels qui, il faut bien le dire, n'ont peut-être pas fait l'impossible pour répondre à l'appel de la F.F.H.C.

Malheureusement, cet état d'esprit se rencontre dans un assez grand nombre de sports qui souffrent du même mal : les champions n'ont plus cette foi, ce dynamisme, cet idéal qui devraient les animer, et le drapeau, pour eux, ne signifie plus grand-chose. Peut-être aussi sont-ils saturés de voyage et, de ce fait, considèrent-ils les compétitions à l'étranger comme incompatibles avec leurs obligations familiales et professionnelles ?

En ce qui nous concerne, il devient urgent de redonner à notre « Fédé » un sang nouveau et c'est pour cela qu'elle va faire appel aux jeunes. Notre tâche, dans ce domaine, est d'ailleurs commencée : un stage d'espoirs avait été organisé en avril à l'Institut national des Sports, un second aura lieu en décembre. D'autres suivront.

Je suis certain d'être l'interprète de mes collègues du Comité fédéral en envisageant de remplacer progressivement les titulaires de l'équipe de France par quelques-uns de ces espoirs qui, moins blasés, auront à cœur de s'entraîner sérieusement pour mériter l'honneur de représenter nos couleurs. Il s'agit là d'un travail en profondeur, donc de longue haleine, dont les résultats ne peuvent se faire sentir avant deux ou trois ans.

Parallèlement à cette formation d'éléments nouveaux, nous avons entrepris des stages de moniteurs qui nous donneront les cadres dont nous avons besoin, car il ne suffit pas, pour être un vrai dirigeant, de palabrer autour d'un tapis vert et de rechercher les honneurs. Il faut, avant tout, s'occuper des athlètes et des clubs, savoir consacrer à cette tâche un peu de son temps et même de son argent, ne pas craindre d'accomplir les besognes ingrates qui s'attachent à toutes fonctions fédérales, aussi modestes soient-elles.

Avec de bons entraîneurs, avec des dirigeants compétents et désintéressés, qui sauront insuffler à nos jeunes les qualités morales qui doivent compléter leur valeur physique, nous espérons former des athlètes qui sauront défendre nos couleurs et qui comprendront — ceci dans tous les domaines — le sens du mot « servir ».

LA MÉDECINE AU SERVICE DU SPORT

Les grandes compétitions exigent, des athlètes, un gros effort d'endurance

par le Docteur
Philippe ENCAUSSE

Dr PH. ENCAUSSE.

C'EST une bien intéressante conférence qu'a faite, il y a quelques mois, le docteur Jean-Louis Hustin, devant la Société médicale belge d'Education physique et de Sport. En effet, mon sympathique confrère y a fait le point dans le domaine de la médecine du sport à l'occasion des Jeux Olympiques, et nombre des remarques ainsi présentées ne laisseront pas de retenir l'attention des fidèles lecteurs de *But et Club-Le Miroir des Sports*, d'autant plus que nous allons avoir, dans quelques mois seulement, à Berne, les championnats d'Europe d'athlétisme.

Fragilité des athlètes

Le docteur Hustin insiste sur le fait que, contrairement à ce qu'on pourrait penser de prime abord, les athlètes sont assez fragiles. Cette déficience, vis-à-vis des agents agresseurs autres que les toxines musculaires, est liée à la spécialisation athlétique qui, précise mon camarade belge, « focalise la résistance organique contre les toxines musculaires » plus spécialement. De ce fait, cette résistance est amoindrie en ce qui concerne les autres causes de troubles éventuels du facteur santé, d'où, par exemple, une sensibilité plus grande au vol en avion, aux infections de la gorge, aux troubles digestifs, etc. Cette résistance à l'effort, à la fatigue musculaire est payée, chez certains sujets, par une moindre résistance générale, et c'est ce qui a pu faire écrire au docteur Roger Haure, dans une thèse soutenue en 1950 devant la faculté de Bordeaux, thèse qui a d'ailleurs fait un certain bruit à l'époque : « Le sportif entraîné est un individu biologiquement diminué. »

Doit-on généraliser ? S'il en était ainsi ce serait à plus ou moins brève échéance la mort du sport de compétition en particulier et celle du sport en général. Il est de fait que certains athlètes spécialisés dans une discipline sportive donnée font montre d'une assez grande fragilité dans le domaine de la santé mais, de grâce, gardons-nous de généraliser ! L'observation banale et courante ne permet-elle pas de constater, au contraire, que les sportifs offrent une grande résistance aux multiples atteintes de la maladie et ce, à l'inverse de ce qui se produit chez les sédentaires ? La théorie dite du « Syndrome d'adaptation » de M. le professeur Selye (de Montréal) est fort séduisante, nous sommes bien d'accord, mais de là à l'étendre à toute la gent sportive il y a une limite qu'il convient de ne point franchir, tout au moins à mon humble avis.

L'alimentation

L'alimentation de l'athlète en période de compétition doit retenir l'attention du médecin et de l'entraîneur sportif. Il importe de veiller à ce qu'elle ne soit pas trop différente de celle à laquelle le sujet est habitué. Aux Jeux de Helsinki les Français et les Belges, tenant compte de l'expérience fâcheuse des Jeux de Londres, eurent recours à une cuisine commune, et le pourcentage des ennuis digestifs fut des plus réduits. Le régime adopté peut être résumé comme suit : hors-d'œuvre sapides, viandes rouges deux fois par jour, légumes et fruits à volonté ; à la demande du docteur Mathieu, médecin olympique français, exclusion du poivre, jugé trop excitant. Usage très large d'hydrates de carbone facilement assimilables (sucre, miel, confitures, etc.) ; distribution quotidienne de tablettes polyvitaminées. L'attention des athlètes était attirée d'autre part sur le fait que, s'ils étaient amenés à beaucoup transpirer, ils avaient intérêt à bien saler leurs aliments. En ce qui concerne la boisson, les athlètes français eurent droit à du vin de Bordeaux (10 à 11°) à raison d'une bouteille (et non d'un litre) pour deux athlètes et par repas, et à de l'eau minérale dont il fut fait une grande consommation. Quant aux Belges, ils eurent recours non au vin mais à une boisson habituelle pour eux : la bière, mais une bière légère qui fut très bien supportée, elle aussi.

L'hygiène

A propos de l'hygiène le docteur Hustin note qu'à Helsinki « les installations sanitaires courantes se sont montrées insuffisantes », ce qui, ajoute-t-il, peut paraître paradoxal dans un pays où l'hygiène est si développée. Mais les Finnois utilisent régulièrement le « Sauna » ou bain finlandais, où ils transpirent et se désintoxiquent en groupes. Les athlètes belges n'étaient pas habitués au « Sauna » et celui-ci leur fut formellement déconseillé par leurs dirigeants, sauf pour les boxeurs. « Cette décision a été prise en connaissance de cause, écrit le docteur Hustin. L'atmosphère régnant dans un « Sauna » *agréable* est de 80° et l'humidité relative est de 30 %. Un séjour prolongé dans un tel « climat » est nocif chez un sujet *non habitué*. Des phénomènes sanguins se passent qui déséquilibrent la relation entre le volume sanguin et le calibre des vaisseaux. Ceci a le même effet qu'une perte

VOROBIEV.

JOHN DAVIES.

La France n'a plus de Charles Rigoulot

Si les derniers championnats du monde des poids et haltères, disputés en août à Stockholm, ont confirmé les progrès d'ensemble réalisés par certaines nations, rares ont été les vainqueurs supérieurs à leurs prédécesseurs.

Robert Cayeux qui, avec le président Jean Dame, suit régulièrement toutes les manifestations internationales, nous apporte, à ce sujet, les précisions suivantes :

« Le coq russe Oudodov, vainqueur avec 315 kilos n'a pas fait oublier l'Iranien Namdjou, en 1949 à La Haye, avec 337 kg. 500, et le poids plume Saksonov a réussi le même total que son compatriote Tchmishkian, l'année précédente.

» Schemansky, roi des mi-lourds avec 442 kg. 500 est en dessous de son total habituel, 445 kilos, et le poids lourd Hepburn, avec 467 kg. 500, n'approche pas la meilleure performance de Davis, fixée à 482 kg. 500. »

Seuls, donc, les Américains George (léger) et Konno (moyen), ainsi que le Russe Vorobiev (mi-lourd), ont amélioré les précédentes meilleures performances réalisées en compétition internationale, et P. George (comme on le constatera par ailleurs) est l'unique haltérophile ayant battu le record mondial sur les trois mouvements classiques ».

Aux exactes considérations de Robert Cayeux, qui démontrent l'incontestable supériorité des Russes et des Américains, il est bon d'ajouter l'excellente impression laissée par les jeunes Egyptiens. Longtemps, l'Egypte eut la suprématie mondiale, suprématie qu'elle dut partager, ensuite, avec ses redoutables rivaux avant de connaître, voici deux ans, une éclipse consécutive au classement parmi les professionnels de ses principaux éléments Touny, Fayad, Awad, Hamounda et Chams. Les jeunes que l'Egypte a présentés cette saison ont donné une preuve de leurs talents et ceci laisse à penser qu'ils compteront, avant deux ou trois ans, parmi les grands spécialistes mondiaux.

On aurait aimé, en établissant ce bilan, pouvoir parler des haltérophiles français. Hélas ! le classement par trop modeste de nos trois représentants ne nous autorise pas à porter un jugement favorable. Ceux qui effectuèrent le déplacement de Stockholm furent, en fait, moins décevants que ceux qui ne songèrent pas sérieusement aux compétitions et Debuf, particulièrement, ne doit pas être fier de sa saison 1953.

Ceci est d'autant plus regrettable que la France fut, dans le passé, toujours à l'honneur avec Hostin, Cadine, Decottignies, François, Suvigny et, naturellement, Charles Rigoulot. Par les performances qu'il réalisa avec des engins beaucoup plus difficiles à manier que ceux utilisés actuellement, le populaire Charles conserve encore une place de choix sur les tablettes mondiales.

J.L.

HEPBURN. Colosse canadien de vingt-six ans qui pèse 125 kilos. Maître-nageur, Hepburn fut, dans sa jeunesse, atteint par la poliomyélite. Grâce à sa grande volonté, il parvint à retrouver un équilibre physique parfait. Il ne se trouve gêné que pour les mouvements de détente. Athlète dont la force est prodigieuse. Sa principale qualité est la puissance et il est probable qu'elle lui permettra d'améliorer son remarquable record du développé.

SCHEMANSKY. Américain. Agé de vingt-six ans. 1 m. 82 pour 90 kilos. Employé aux écritures dans une usine. Magnifique athlète qui possède des qualités d'adresse, de détente et de vitesse et qui réalise, pour son poids, des performances exceptionnelles.

VOROBIEV. Russe. Agé de vingt-neuf ans. 1 m. 75 pour 82 kg 500. Moniteur d'Etat. A réalisé, depuis quatre ans, des progrès sensationnels qui lui ont permis de détrôner son compatriote Novak. Ce bel athlète, pourtant, donne l'impression d'avoir déjà atteint son maximum. Il se peut même que, l'an prochain, il soit dépossédé à son tour par son compatriote Lomakine.

KONNO. Américain. Agé de vingt-trois ans. 74 kg 500. Poursuit ses études pour devenir ingénieur. Le plus complet de tous les haltérophiles actuels. Son adresse est étonnante. Après avoir été champion olympique des poids légers (67 kg 500), a remporté, cette année, le championnat du monde des poids moyens (75 kilos), catégorie dans laquelle il éprouve un certain mal à se maintenir. Son poids normal tend à augmenter. Dans les mi-lourds, il progressera encore.

GEORGE Pete. Américain. Agé de vingt-cinq ans. 67 kilos. Exerce la profession de dentiste. Athlète remarquable qui doit ses performances à sa détente, sa puissance et, surtout, à sa formidable volonté. Peut améliorer encore ses records. Il est l'artiste de l'équipe américaine. Excellent danseur et chanteur, il a monté un numéro qu'il présente au music-hall avec le poids lourd noir Davis.

Anderson dépassera 500 kg en 1954

Avant de faire carrière d'éducateur, Terpak compta parmi les meilleurs haltérophiles américains. Entraîneur de l'équipe américaine, il a regretté son absence à Stockholm et a surtout déploré la défaite du lourd Davis qui n'aurait jamais dû être battu — loin de ses records — s'il avait su doser ses efforts.

« Ceci, a-t-il écrit à son ami Cayeux, est du passé. J'espère être, l'an prochain, à Vienne, pour vous présenter notre nouvelle vedette, Anderson, un jeune colosse de vingt-deux ans supportant harmonieusement ses 135 kilos. En 1954, ajoute Terpak dans sa lettre, Anderson sera le plus grand haltérophile poids lourd de tous les temps.»

S'entraînant depuis 1952 sur les trois mouvements, Anderson vient, en effet, de réussir avec une aisance stupéfiante 482 kg. 500 (160 + 140 + 182,500). Terpak est certain que le jeune phénomène américain sera le premier athlète à lever plus de 500 kilos sur les trois mouvements. Il prédit même qu'il réalisera cet exploit à Vienne et qu'il pourra atteindre 505 kilos (165 + 150 + 190).

Précisons que le Canadien Hepburn a totalisé 467 kg. 500 à Stockholm.

---

abondante de sang. L'effet se fait sentir pendant plusieurs jours. Certains athlètes belges, malgré la défense, se sont rendus au « Sauna ». Toutes leurs prestations ultérieures ont été plus que médiocres. »

Il y a donc là, également, une question d'habitude et, pour de plus amples précisions sur les contre-indications du « Sauna », les lecteurs de *But et Club-Le Miroir des Sports* pourront se reporter au numéro 402, en date du 27 avril dernier, dans lequel j'ai consacré au « bain finlandais » un article intitulé : « Attention au « Sauna ! ».

Remarques diverses

Plusieurs réunions médicales groupant les médecins accompagnant les diverses délégations sportives furent organisées à Helsinki. Près de cinquante communications furent lues et discutées, entre autres en ce qui concerne l'athlète en activité et la manière de maintenir ses moyens, ses possibilités, ses qualités particulières. Et voici quelques-unes des remarques ainsi faites :

Il appert que la natation est contre-indiquée, même comme passe-temps, chez tous les sujets, non nageurs, chez lesquels la détente est primordiale. Mais comme, par ailleurs, la natation améliore la puissance cardiaque et le débit circulatoire, et accroît nettement l'endurance, il y aura lieu de déconseiller la pratique de la natation chez un athlète en cours d'ultime préparation et, par contre, d'y avoir recours hors saison en vue de parfaire l'endurance. Et le docteur Hustin de rappeler que les entraîneurs américains demandent à leurs athlètes de « fuir l'eau » en période de « pleine forme », de bannir les bains chauds et de n'avoir recours qu'à des douches rapides.

Au-delà d'un certain volume, la capacité vitale n'a pas de valeur pratique. La raison en est — et c'est le médecin olympique espagnol : le docteur Fornoza qui en a fait la démonstration — qu'il n'y a pas parallélisme entre la capacité d'absorption d'oxygène et la capacité vitale. Je rappelle qu'une chronique a été consacrée à la capacité vitale dans le numéro 429, en date du 12 octobre, de *But et Club-Le Miroir des Sports*.

Chez la femme parfaitement entraînée, les périodes menstruelles ne sont pas une contre-indication à la pratique sportive (sauf peut-être le pentathlon et la natation). Ces constatations furent faites par Ove Ingman sur 107 championnes finnoises. C'est là un problème important qu'il conviendra d'étudier à nouveau en tenant compte d'un certain nombre d'autres statistiques établies par divers auteurs. En effet, les avis sont assez partagés... Pour Runge, Klotz, Spirito, Emilie Duntzek, Martha Hellendall, Secher, Miss Clow, par exemple, une pratique sportive modérée peut aller de pair avec la période menstruelle. Par contre, Westmann, Lizzie Hoffa, Nizza, Sellheim, Scaglione, Ivato, Aschner déconseillent les activités sportives pendant ladite période, sauf cas particuliers. Quelle ligne de conduite adopter en définitive ? Je crois que l'on peut s'en tenir à la conclusion du docteur Druost qui, dans sa thèse de doctorat soutenue en 1932, à Nancy, a donné le point de vue suivant : « Une femme bien portante, dont les règles ne présentent ni irrégularité, ni anomalies, peut et doit pratiquer les exercices physiques même pendant les règles, sous la réserve que cette pratique ne provoque aucune réaction thermique et n'impose à l'organisme, pendant la période menstruelle, nul effort supérieur à ceux qu'il a l'habitude de fournir. »

Dans ce domaine particulier, il convient de tenir compte des possibilités personnelles, des réactions individuelles et de faire en sorte de ne pas surmener, par une pratique sportive inconsidérée, un organisme déjà déficient. C'est une question de bon sens et de mesure.

Le docteur Richard W. You a mis en évidence l'importance de l'alimentation chez l'athlète à la suite d'études spéciales faites sur 50 athlètes d'Hawaii. Sur cette série de sujets considérés comme bien portants, il a découvert environ 90 % de déficiences minérales et vitaminiques (surtout du groupe B). Ces athlètes ont été soumis à un régime spécial, hypervitaminé et hyperminéralisé et à grande valeur énergétique (110 gr. de protéines et 4.000 à 5.000 calories provenant en majeure partie d'hydrates de carbone). L'amélioration des résultats fut « sensationnelle ».

La compétition abrège-t-elle l'existence ?

Une enquête est actuellement en cours pour savoir ce que deviennent les athlètes après une longue période d'activité sportive. Le sport de compétition abrège-t-il ou non l'existence ? Est-il une cause de troubles prématurés dans le domaine de la santé ? La question est d'importance, on voudra bien le reconnaître. A ce sujet, le docteur Cureton a examiné un grand nombre de sujets ayant pratiqué le sport pendant cinquante ans. Il est agréable de constater que les résultats semblent très favorables. Mais il serait vraiment intéressant de pouvoir bénéficier d'observations encore plus nombreuses pour se faire une idée plus précise sur ce problème.

En terminant, il convient d'insister, avec le docteur Hustin, sur ce que représente maintenant l'effort sportif tant aux Jeux Olympiques qu'aux championnats d'Europe. C'est, avant tout, un *effort d'endurance*. La victoire est une victoire de combat qui est l'aboutissement d'une lutte acharnée non pas contre le temps (comme dans une tentative de record) mais contre des hommes qui ont leurs réactions propres, leur volonté, leur désir de vaincre. « Le compétiteur, écrit le docteur Hustin, est toujours obligé de donner son maximum et est amené à répéter cet effort maximum plusieurs jours de suite. D'où, à côté de la technique, la nécessité de posséder de l'endurance et son corollaire la rapidité de récupération. »

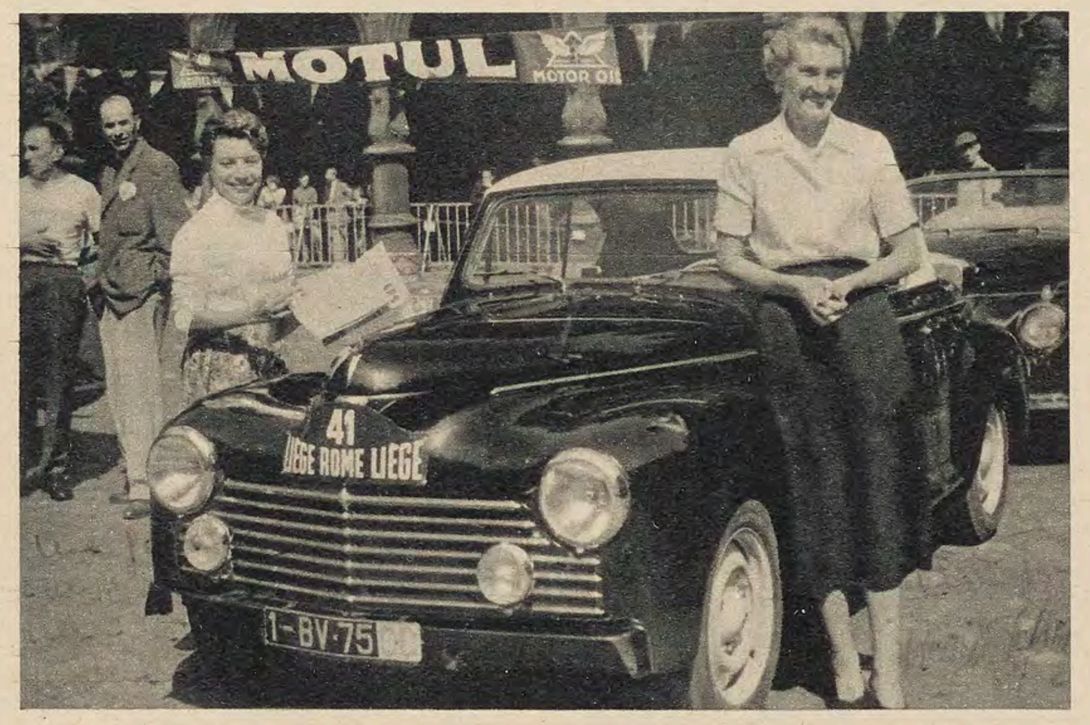
Et voilà, il me semble, l'une des remarques les plus importantes à faire après les Jeux Olympiques de 1952 et avant les championnats d'Europe d'athlétisme, à Berne, en 1954 : c'est qu'il ne suffit pas ou plus d'être un brillant et pur technicien pour enlever la victoire dans une compétition donnée ; il faut aussi bénéficier d'une endurance certaine, d'une résistance à toute épreuve, associer en quelque sorte l'école de la technique à l'école de la puissance.

L'entraînement est plus sévère

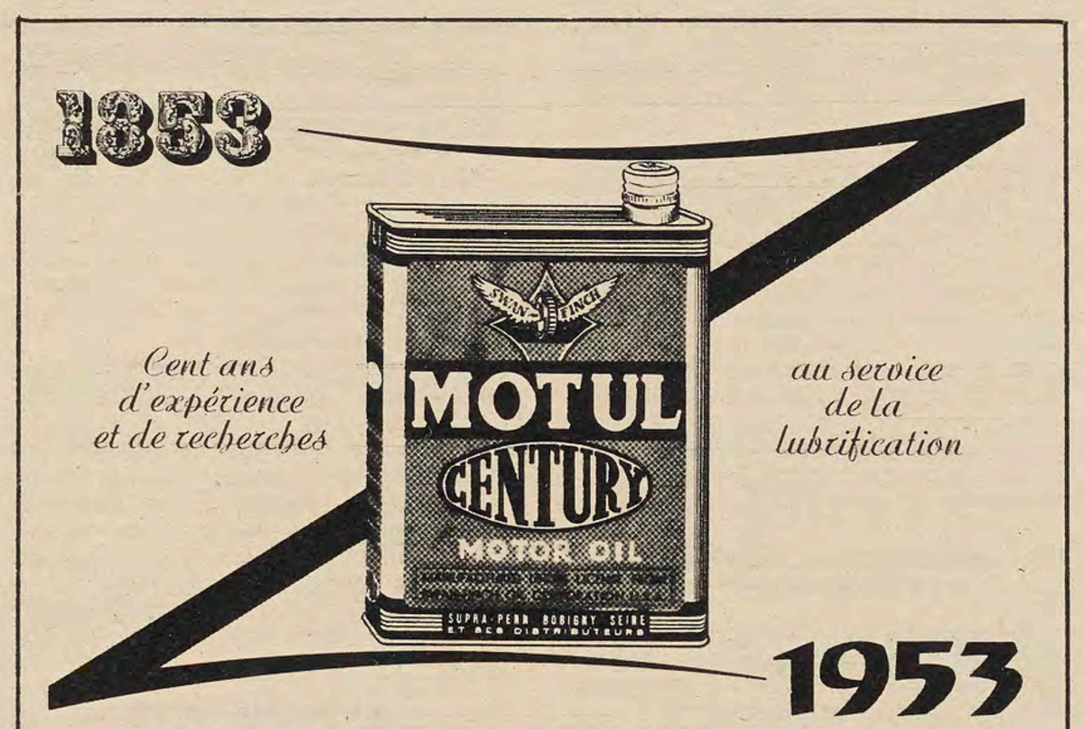
Les modalités de l'entraînement sont donc appelées à devenir de plus en plus sévères (pauvres athlètes !) et, là encore, il appartient aux médecins sportifs et aux entraîneurs de travailler en commun loyalement, sportivement, amicalement, en vue de parfaire dans les meilleures conditions la préparation des athlètes de premier plan (les seuls à retenir pour une compétition internationale) en veillant à ce que leur santé présente *et à venir* ne risque pas d'être lésée plus ou moins gravement par les sacrifices ainsi faits au dieu Sport...

Automobile

LE sport automobile a pris son essor avec la naissance même de l'automobile, c'est-à-dire vers la fin du siècle dernier. Dès l'apparition de l'automobile, en effet, une brillante élite de sportmen s'était groupée pour favoriser la diffusion de ce nouveau moyen de locomotion. Les courses de « ville à ville » se succédèrent et, sur l'initiative de trois personnalités, le baron de Zuylen, le marquis de Dion et M. Paul Meyan, fut fondé l'Automobile-Club de France, en 1895, peu après la course Paris-Bordeaux. C'est à cette source que furent puisés les capitaux qui devaient soutenir la future industrie automobile. Les épreuves sur route se multiplièrent : Paris-Marseille, Paris-Madrid, Paris-Amsterdam, la Coupe Gordon-Bennett, le Grand Prix de l'A.C.F., dont la première édition eut lieu en 1906. L'intervention de l'A.C.F. se manifesta dans tous les domaines : « Salons », règlements de la circulation, code de la route, signalisation, réseau routier, etc. Grâce à ces pionniers, le sport automobile est devenu ce qu'il est.



Le très pénible rallye Liège-Rome-Liège a été l'apanage dans la catégorie féminine des charmantes conductrices Mmes Gordine (à g.) et Terray (à dr.) qu'on voit ici au contrôle sous la banderole des huiles Motul. Victoire glorieuse en raison des difficultés de l'épreuve.



BLANC, 1er, *Côte Lapize*, à Montlhéry, sur Talbot, catégorie Sport 51.
GRIGNARD Georges, 1er, catégorie T, course *Coupe de Paris*, sur Talbot.
MICHEL, 1er, *Bol d'Or*, sur 4 CV Renault, 1952-1953.
COTTON-SIGRAND, 1er, *24 Heures de Francorchamps*, sur Dyna.
BALSA, 1er, course Côte *Coupe d'Automne*, sur B.M.W.
POULAIN, 1er, catégorie Sport, *Coupe d'Automne*, sur Fiat.
Mme FOUFOUNIS, 1re, coupe des dames, *Rallye Sabie-Solesme*, sur Simca 1.100.
Mmes TERRAY-GORDINE, 1res, catégorie coupe des dames, *Liège-Rome-Liège*, sur 203 Peugeot.

Un espoir pour 1954 :

RETOUR DE BUGATTI A LA COMPÉTITION

par Georges FRAICHARD

TOUT comme en 1952, Albert Ascari a été sacré champion du monde de l'automobile en 1953. Il a été de tous les pilotes internationaux le meilleur. Ses rivaux les plus directs — Jean-Manuel Fangio et Juan Froilan Gonzalès — ne purent endiguer, bien qu'ils aient été eux aussi fortement secondés par une voiture qui ne manque pas — loin de là — de qualités, la marche victorieuse du calme Milanais.

Bien avant que la saison eût été terminée, Albert Ascari avait affiché une telle supériorité dans le classement du championnat mondial, qu'il ne pouvait être rejoint. Ce qui ne veut pas dire que les Argentins aient perdu de leur maîtrise. Ils avaient simplement le tort de conduire des Maserati, puissantes et rapides, certes, dont la mise au point toutefois n'était pas encore parfaite.

La lutte Ferrari-Maserati, amorcée en début de saison, s'est donc terminée par la victoire indiscutable et indiscutée de Ferrari et de son meilleur représentant. Et là, où les « vedettes » des deux grandes firmes transalpines avaient été, pour une raison ou pour une autre, éliminées des premiers rôles, c'étaient encore des hommes de Ferrari qui menaient le jeu. Nino Farina, dans le Grand Prix d'Allemagne et sur le très difficile circuit du Nurburg Ring, a été sensationnel, et à Reims, dans le Grand Prix de l'Automobile-Club de France, la victoire de Mike Hawthorn sur Fangio et Gonzalès restera longtemps gravée dans la mémoire de ceux qui eurent l'émouvant bonheur d'en suivre les péripéties. Les plus anciens de l'automobile sportive n'ont pas souvenance d'avoir, depuis la création des courses de vitesse, assisté à un tel spectacle.

Hawthorn, révélation de l'année

Mike Hawthorn est anglais. Il n'a pas encore vingt-cinq ans, mais on peut dire de lui qu'il constitue la révélation de 1953. Quel dommage que le directeur des courses d'Enzo Ferrari ne lui ait pas encore donné plus d'occasion de montrer son savoir-faire ! Hawthorn n'a « quartier libre » que lorsque les Argentins se montrent menaçants, sinon, ce grand garçon blond, doit jouer le rôle d'un « gregario » soumis. Parfois l'envie de dépasser l'homme de tête le pousse à se rapprocher de lui. Un signal du stand le rappelle à la réalité, ce qui ne l'empêche pas, comme ce fut le cas après le Grand Prix de Rouen, de se faire sérieusement « houspiller » par Nino Farina, qu'il avait pendant l'épreuve dangereusement inquiété.

Dans les courses comme en toutes choses, la discipline est nécessaire — et les jeunes pilotes doivent l'apprendre avant de pouvoir imposer la leur — ce qui ne saurait tarder avec Hawthorn, qui a été de nouveau sollicité par Enzo Ferrari.

Donc supériorité des Italiens dans les Grand Prix de vitesse internationaux, mais supériorité absolue des Anglais dans les 24 Heures du Mans, avec Jaguar, qui classe trois voitures dans les quatre premiers arrivés. Certes, une fois de plus, l'industrie automobile française a remporté avec Panhard la victoire à l'indice de performance, comme elle avait avec René Bonnet enlevé ce même classement technique à Sebring (en Floride), mais si l'on excepte ces deux grandes victoires internationales, auxquelles il convient avec Gordini d'ajouter le Trophée Dubonnet, attribué en 1953 dans le Tour de France, nous n'avons pas tellement l'impression que nous pouvons être satisfaits des résultats obtenus cette année.

Les Gordini, très mal parties en début de saison, ont continué sur leurs lancées, et si parfois elles furent brillantes, cela ne dura jamais bien longtemps. Amédée Gordini ne manque pas de qualités. Ses nouvelles 2500 cm³ et 3000 cm³ sont probablement les meilleures voitures de sport qu'il y ait dans le monde. Mais Gordini, toujours à la recherche des dix-neuf sous qui compléteront le franc, ne parvient pas à se débattre seul dans une compétition où les intérêts nationaux sont plus forts qu'une individualité. Un de ses pilotes, cependant, a été sacré champion de France. Il s'agit de Maurice Trintignant, qui a été avec Harry Schell le pilote français le plus « offensif ». Bien que nous repoussions de toutes nos forces l'idée que Maurice Trintignant ait été élu champion de France par un aréopage qui ne connaît des pilotes que ce qu'ils lisent dans les journaux, nous devons admettre que le choix fixé autour de ce tapis vert est assez judicieux. « Pétoulet » (puisque tel est son surnom) trouve dans ce deuxième titre national la juste récompense de sa grande valeur.

Pour la seconde fois, il va abandonner Gordini. Pour qui ? Nul ne le sait et lui-même moins encore, puisque trois propositions lui sont faites. Courra-t-il avec Louis Rosier sur Ferrari à titre d'indépendant ? Fera-t-il partie de l'équipe officielle Ferrari ? Une chose cependant est certaine. Si Bugatti — dont le retour à la compétition a été annoncé — pouvait lui promettre un volant pour le début de la saison prochaine, le choix de Trintignant serait vite fait.

La troisième solution que l'on peut envisager est que Maurice Trintignant, après six mois d'indépendance, soit en juillet la première monte de l'équipe de Molsheim...

Harry Schell, deuxième performer de l'année n'a momentanément pas de projets. Ce n'est plus un secret : il a lui aussi quitté Gordini. Sans doute cherche-t-il actuellement sa voie de l'autre côté des Alpes ! Les cartes, on le voit, sont assez embrouillées en ce qui concerne les « valeurs » françaises. A cela, Amédée Gordini répond :

— Il me reste Jean Behra, André Simon (s'il va mieux) et sans doute Robert Manzon (qui a l'intention de « remettre ça » en 1954).

Il lui reste surtout beaucoup d'espoirs.

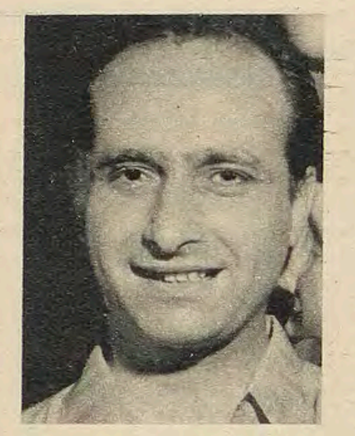
Est-ce toutefois suffisant quand on sait avec quelle minutie les Italiens, les Anglais, et surtout les Allemands préparent la nouvelle saison ?

De Gordini à Bugatti et aux voitures de rallyes

Cela ne doit pas nous plonger dans un extrême pessimisme. La 2.300 cm³ Gordini — nous l'avons déjà dit — est au point. Elle peut honorablement figurer dans les grandes compétitions de 1954, et si M. Marco, directeur de Bugatti, « signe » comme c'est probable, avec l'ingénieur italien Colombo, tous les espoirs nous sont à nouveau permis.

Dans un autre ordre d'idées, l'industrie automobile française avec ses « Dyna », ses « D.B. », ses 4 CV Renault, ses « Aronde » et ses « 203 » en glanant en 1953 de retentissantes victoires internationales sur les meilleures productions étrangères peut faire aussi bien, sinon mieux, l'an prochain, que ce soit dans les rallyes, les épreuves d'endurance ou de sport, ou même tout bêtement sur la piste de l'autodrome de Montlhéry, si propice à la chute des records...

ALBERT ASCARI.



JEAN-MANUEL FANGIO.

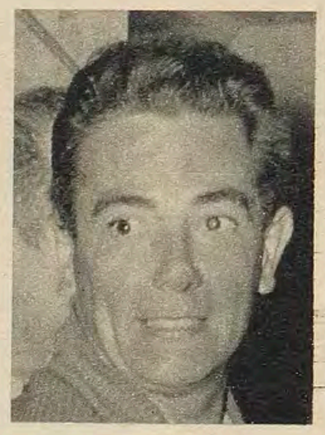
GIUSEPPE FARINA.

PIERRE PAGNIBON.

JACQUES PERON.

LOUIS ROSIER.

MAURICE TRINTIGNANT.



JEAN BEHRA.

RENE BONNET

Les grandes dates de la saison automobile

6 avril. — **XIVe Grand Prix de Pau.** 1. **Albert Ascari** (Ferrari). Dans les trois heures : 292 km. 595. Moyenne horaire : 97 km. 531 ; 2. Mike Hawthorn (Ferrari), 290 km. 716 ; 3. Harry Schell (Gordini), 282 km. 147.

Record du tour : Albert Ascari : 1' 38" 9/10 ; moyenne : 100,792 kmh.

3 mai. — **Grand Prix de Bordeaux.** 1. **Albert Ascari** (Ferrari), 302 km. 311 en 2 h. 58' 59", moyen. 101,340 kmh. 2. Louis Villoresi (Ferrari), 2 h. 59' 48" ; 3. J.-M. Fangio (Gordini) à 4 tours.

Record du tour : Nino Farina : 1' 24" 6/10, moy. 104,588 kmh.

31 mai. — **Quinzième Circuit d'Albi.** 1. **Louis Rosier** (Ferrari), 160 km. 278 en 56' 36" 8/10, moy. 169,802 kmh ; 2. Froilan Gonzales (B.R.M.), 57' 7" 8/10 ; 3. Maurice Trintignant (Gordini), 58' 30" 6/10.

7 juin. — **Grand Prix de Hollande (Hollande).** 1. **Ascari** (Ferrari) ; 2. Farina (Ferrari), à 11" ; 3. Gonzalès (Maserati).

7-8 juin. — **25e Bol d'Or Automobile.** 1. **Michel** (Renault), 2.631 km. 004, moy. 109,625 kmh ; 2. de Burnay (Panhard D.B.), 2.580 km. 604.

13-14 juin. — **24 Heures du Mans (Sport). Classement général :** 1. **Rolt Hamilton** (Jaguar 3.441 cm3), 4.088 km. 060, moy. 170,336 kmh. Record battu ; 2. Stirling Moss-Walker (Jaguar 3.441 cm3), 4.041 km. 190 ; 3. P. Walters-Fitch (Cunningham), 5.454 km. 330.

13-14 juin. — **24 Heures du Mans (Sport). Classement à l'indice de performance :** 1. **P. Chancel-R. Chancel** (Panhard 612 cm3), 1,319 ; 2. R. Bonnet-A. Moynet (Panhard D.B. 745 cm3), 1,317 ; 3. Rolt-Hamilton (Jaguar 3.441 cm3), 1,307.

21 juin. — **Grand Prix de Belgique (Belgique).** 1. **Ascari** (Ferrari), 508 km. 320 en 2 h. 48' 30", moy. 180,996 kmh ; 2. Louis Villoresi (Ferrari), 2 h. 51' 18" ; 3. Marimon (Maserati), à 1 tour.

21 juin. — **Grand Prix de l'A.C. du Nord, à Roubaix (Sport).** 1. **René Bonnet** (D.B. 745 cm3), 300 km. 258 en 2 h. 47' 21" 7/10, moy. 107,643 kmh ; 2. Roberto Mieres (Gordini 1.500 cm3), 2 h. 49' 59" ; 3. Chancel (Panhard 745 cm3), 2 h. 54' 5" 7/10.

28 juin. — **Grand Prix de Rouen-les Essarts.** 1. **Farina** (Ferrari 2.500 cm3), 306 km. en 2 h. 15' 5" 8/10, moy. 135,902 kmh ; 2. Hawthorn (Ferrari), 2 h. 15' 7" ; 3. Etancelin (Talbot 4.500 cm3), 2 h. 16' 47" 6/10.

4-5 juillet. — **12 Heures de Reims.** Plus de 2.000 cm3 : 1. **Stirling Moss P. Witehead** (Jaguar 3.441 cm3), 2.036 km. 356, moy. 169,696 kmh ; 2. Louis Rosier-Y. Giraud Cabantous (Talbot 4.500 cm3), 2.002 km. 806 ; 3. B. Cunningham-S. Johnston (Cunningham 5.454 cm3), 1.970 km. 758.

5 juillet. — **Grand Prix de l'A.C.F., à Reims.** 1. **Mike Hawthorn** (Ferrari), 500 km. 838 en 2 h. 44' 18" 6/10, moy. 182,888 kmh ; 2. J.-M. Fangio (Maserati), 2 h. 44' 19" 6/10 ; 3. J.-F. Gonzalès (Maserati), 2 h. 44' 20".

4-5 juillet. — **24 Heures de Spa-Francorchamps (Sport) (Belgique).** 1. **Farina-Hawthorn** (Ferrari 4.500 cm3) ; 2. Douglas-Gale (Jaguar 3.441 cm3), à 18 tours ; 3. Roosdorp-Ulmen (Jaguar 3.441 cm3).

18 juillet. — **Grand Prix d'Angleterre, à Silverstone (Angleterre).** 1. **Ascari** (Ferrari), 423 km. 300 en 2 h. 50', moy. 149 kmh ; 2. J.-M. Fangio (Maserati), 2 h. 51' ; 3. Farina (Ferrari), à 2 tours.

26 juillet. — **Grand Prix d'Aix-les-Bains.** 1. **Elie Bayol** (OSCA), 241 km. 291 en 2 h. 22' 45", moy. 101,291 kmh ; 2. Louis Rosier (Ferrari), 2 h. 24' 48" ; 3. Lance Maklin (H.W.M.), à 4 tours.

2 août. — **Grand Prix d'Allemagne au Nürburgring (Allemagne).** 1. **Farina** (Ferrari), 410 km. 580 en 3 h. 2' 25", moy. 135 kmh ; . J.-M. Fangio (Maserati), 3 h. 3' 29" ; 3. Hawthorn (Ferrari), 3 h. 4' 8" 6/10.

23 août. — **Grand Prix de Suisse (Suisse).** 1. **Ascari** (Ferrari), 473 km. en 6 h. 1' 34", moy. 156,367 kmh ; 2. G. Farina (Ferrari), 3 h. 2' 47" ; 3. Mike Hawthorn (Ferrari), 3 h. 3' 10".

13 septembre. — **Grand Prix d'Italie (Italie).** 1. **J.-M. Fangio** (Maserati), 504 km. en 2 h. 49' 45", moy. 178,130 kmh ; 3. Farina (Ferrari), 2 h. 49' 47" ; 3. Villoresi (Ferrari), à 1 tour.

ASCARI Albert : né le 13 juillet 1918 à Milan. Fils d'Antonio qui trouva la mort le 26 avril 1926 en participant à une course organisée à Montlhéry, le jeune Albert Ascari débuta dans le sport motocycliste, où il excella pendant cinq ans. En 1940, il abandonna les « deux roues » pour se consacrer à la conduite des voitures de compétition. Sa première voiture était une 1.500 cm3 Ferrari. Au lendemain de la guerre, bien conseillé par son grand ami Louis Villoresi il se vit attribuer non seulement le titre national mais encore en 1949 par les journalistes italiens le Prix du meilleur sportif transalpin devant Fausto Coppi. Albert Ascari a été sacré champion du monde de l'automobile en 1952 et 1953.

BEHRA Jean : né à Nice, le 16 février 1921. Il débuta dans la carrière sportive par la bicyclette et devint rapidement champion de la Côte d'Azur. En 1946, il acheta une motocyclette qu'il prépara spécialement pour la course. Deux ans plus tard, Jean Behra était champion de France de la catégorie 500 cm3 — titre qu'il devait conserver pendant quatre ans. En 1950 il pilota pour la première fois une 1.500 cm3 Maserati dans la course de côte du mont Ventoux et s'attribua le record de la catégorie. Entre deux grands prix motocyclistes, il mena à Montlhéry une 4.500 cm3 Talbot avec un certain brio puis avec Julio Quinlin gagna sur Simca sa catégorie au Rallye de Monte-Carlo. Remarqué par Amédée Gordini, il entra dans l'équipe officielle après avoir, en 1952, fait longtemps figure de vainqueur du Bol d'Or. L'année suivante il gagna devant une très forte coalition étrangère le Grand Prix de France à Reims et en novembre de cette même année, la première étape de la course panaméricaine. Un accident devait l'éliminer le lendemain alors qu'il avait toutes les chances de vaincre. Accidenté aux Sables-d'Olonne, au Mexique et à Pau, Jean Behra semble ainsi avoir épuisé son lot de malchance.

BONNET René : né le 27 décembre 1904 à Vaumas, construit lui-même ses voitures. Il a remporté deux fois les 12 heures de Sebring (à l'indice) et la liste des records qu'il s'est appropriés est d'une rare éloquence. René Bonnet veut atteindre avec un engin de 5 CV le 200 à l'heure.

BUGATTI Jean : fils aîné du constructeur de Molsheim a trouvé une mort affreuse le 11 août 1939 en procédant aux essais d'un prototype. Il était âgé de trente et un ans.

CAMPARI Giuseppe : né à Lodi en 1892. Il enlevait la victoire, en 1924, du Grand Prix de l'A.C.F. (à Lyon) en 1927, la Coupe Acerbo, en 1928 et 1931, le titre national italien. Après avoir remporté pour la seconde fois le Grand Prix de l'A.C.F. en 1933, Giuseppe Campari, à la suite d'un accrochage avec Borzacchini, s'est tué. Le comte Czaikowski devait être la troisième victime de cette journée néfaste pour le sport automobile.

CARRACIOLA Rudolph : né en 1897, en Allemagne, est l'un des plus grands pilotes de l'avant-guerre. A gagné le Grand Prix de l'A.C.F. et le Grand Prix de Belgique (1935), le Grand Prix de Monte-Carlo (1936), le Grand Prix de Suisse (1937-1938), le Grand Prix d'Allemagne (1926-1928-1931-1932-1937-1939), l'Avus (en 1926-1931), l'Eifel (1935), le Grand Prix d'Espagne (1935), le Grand Prix de Tunisie (1936), le circuit Masaryk (1937). Ayant obtenu la nationalité suisse, « Ruddy » Carraciola habite Lugano, mais il s'intéresse toujours aux travaux de Mercédès Carraciola a été accidenté à Monte-Carlo et à Indianapolis.

CHABOUD Eugène : né dans le Lyonnais, le 7 avril 1907. Débuta en course en 1936. Deux années plus tard, bien secondé par son ami Jean Trémoulet (qui devait être tué alors qu'il effectuait, en 1943, une mission de résistance) il amena sa Delahaye à la première place du Grand Prix des 24 Heures du Mans. A été champion de France en 1947.

CHINETTI Louis : né à Milan le 17 juillet 1901. Très fin metteur au point, il sait admirablement bien préparer ses voitures pour les épreuves d'endurance. A gagné les 24 Heures du Mans trois fois, en 1932 (avec Raymond Sommer), en 1934 (avec Philippe Etancelin), en 1949 (avec lord Selsdon). S'est classé (avec Jean Lucas) troisième, en 1952, de la course panaméricaine.

CHIRON Louis : né en août 1899, dans la principauté de Monaco. Il y a trente ans qu'il conduit en course et son palmarès est unique. Après s'être distingué au volant d'une Bugatti dans les courses de côte organisées dans le Midi, il succédait, en 1928, à Robert Benoist au palmarès du championnat du monde après avoir gagné dans la même année le Grand Prix d'Europe (à Monza), le Grand Prix d'Espagne et le Grand Prix de la Marne. Il inscrivit par la suite quatre fois son nom sur les tablettes du Grand Prix de l'A.C.F. (en 1931-1934-1937-1941). Il remportait, en 1929, le Grand Prix d'Allemagne, en 1931, le Grand Prix de Monte-Carlo, en 1933, le Grand Prix d'Espagne, en 1934, le Grand Prix de la Marne (à Reims), et en 1931-1932-1933, le Circuit Masaryk, en Tchécoslovaquie. Ses places d'honneur et ses victoires de moindre renommée ne se comptent plus, mais il garde un bon souvenir de sa septième place acquise à Indianapolis, en 1929.

CRESPIN Marceau : né le 26 juillet 1915 à Chirac. A battu en 1953 avec son grand ami Jean Heurteaux (tué en 1953 en participant à une course de côte) le record Le Cap-Alger, et s'est classé (avec Jean Lucas) deuxième du Trophée Dubonnet dans le Tour de France 1953.

DIVO Albert : né à Paris en 1895. C'est le seul pilote français qui ait gagné deux fois la Targa Florio (1928-1929). Il a débuté comme mécano et c'est à ce titre qu'il alla à Indianapolis avec René Thomas. En 1922, il entrait comme pilote au service des courses de Talbot-Sunbeam ; en 1924, il signait avec Louis Delage, et gagnait l'année suivante le Grand Prix d'Espagne, puis il revenait chez Talbot. Enfin, Ettore Bugatti alors en pleine ascension, faisait appel à son grand talent. Albert Divo possède dans son palmarès des places d'honneur qui équivalent à des victoires.

ETANCELIN Philippe : né le 29 décembre 1896, a débuté en 1927 en remportant le Grand Prix de la Marne (à Reims). Cette victoire, très inattendue, devait être le point de départ d'une belle carrière sportive. On note sur son palmarès des victoires remportées à Pau (Grand Prix de l'A.C.F. 1930), au Mans (24 heures 1934), à Pau (1936), à Reims (1929-1933), et des accessits très nombreux. A cinquante-sept ans il s'octroyait, en 1953, une belle troisième place derrière Farina et Hawthorn dans le Grand Prix de Rouen.

FAGIOLI Louis : né à Osimo, en 1899, est mort des suites de ses blessures quelques jours après le Grand Prix de Monte-Carlo de 1952. Ancien coureur à motocyclette, Louis Fagioli a débuté en voiture en 1927 au volant d'une voiture française Salmson. Ses grandes victoires sont : Grand Prix de Monza (1931), Grand Prix de Rome (1932), Coupe Acerbo, Grands Prix du Comminges et d'Italie (1933), Coupe Acerbo, Grands Prix d'Italie et d'Espagne (1934), Grands Prix de Monaco, de l'Avus et de Pena Rhin (1935). A été champion d'Italie en 1933.

FANGIO Juan-Manuel : né à Balcarce (200 km. au sud de Buenos Aires) le 24 juin 1911. A commencé sa carrière sportive sur les terrains de football où il se taillait sous le surnom d'**El Chueco,** une belle renommée. Mais en 1934, il participait à sa première course au volant d'une vieille Ford. En 1941, il gagnait les 1.000 miles d'Argentine. Il devait en remporter d'autres par la suite, malgré la présence de ses redoutables adversaires qu'étaient les frères Galvez. En janvier 1948, Amédée Gordini, qui se trouvait alors en Argentine avec Jean-Pierre Wimille, lui confia le volant d'une monoplace. Juan Manuel Fangio, conquis par la véritable voiture de course, vint en Europe, en 1949, et gagna coup sur coup à San Remo, Marseille, Pau, Perpignan, et Monza. L'année suivante, il faisait partie de l'équipe officielle Alfa Roméo. En 1951, il s'attribuait le titre mondial. En 1952, un accident sérieux l'éloigna pendant un certain temps des compétitions. Il conduira, en 1954, une redoutable Maserati. L'un des plus grands champions de tous les temps. 1er de la Panaméricaine 1953.

FARINA Giuseppe : né à Turin, le 30 octobre 1906, a débuté en 1933, et a été champion d'Italie en 1937-1938 et 1939. A été champion du monde en 1950. Possède un palmarès extrêmement éloquent. N'a pas fini de nous étonner...

GIRAUD-CABANTOUS Yves : né à Paris, le 8 octobre 1903. A débuté en 1925 au volant d'une Salmson. A participé à plus de 150 épreuves et totalise plus de 50 victoires. Champion de France en 1948.

GONZALES Juan Froilan : né le 5 octobre 1922 à Arrecifes, a débuté comme Fangio dans les courses de ville à ville. Sa première voiture (1947) était une Ford « A ». Passionné par les courses de vitesse pure il vint avec Fangio en Europe, en 1950, et sut très vite prendre place comme étant l'un des meilleurs pilotes du monde.

GORDINI Amédée : né à Bologne, le 23 juin 1899. Naturalisé français. A triomphé au Mans (à l'indice de performance) en 1938 au volant d'une Simca qu'il avait spécialement préparée. Il construit maintenant des voitures de compétition qui portent son nom. C'est le plus ardent défenseur de l'industrie automobile française.

GRIGNARD Georges : né le 25 juillet 1905 à Villeneuve-Saint-Georges. Le type même du coureur indépendant. Nombreuses victoires en courses de côte et à Montlhéry.

GUELFI André : né le 6 mai 1919 à Mazagan (Maroc). Etait en 1951 l'équipier de son beau-frère, Jacques Larivière, lorsque celui-ci fut décapité par un fil de fer dès la première heure du Grand Prix du Mans. A représenté, en 1953, les couleurs de Gordini et souvent avec bonheur.

LESURQUE Marcel : né à Puteaux, le 1er avril 1908. A débuté dans les rallyes avec Jean Trévoux. Il remporta ainsi plusieurs victoires retentissantes. Comme son grand ami Jean-Pierre Wimille (avec lequel il avait accompli son service militaire) il perdit la vie, volant en main, en participant, en 1952, au Rallye du Maroc (crise cardiaque).

LEVEGH Pierre : né à Paris, le 22 décembre 1905. Son véritable nom est Bouillon, mais il prit le pseudonyme de l'un de ses oncles qui eut, il y a quelques années, une certaine célébrité dans le milieu sportif de l'automobile. Pierre Levegh a été la grande vedette malheureuse des 24 Heures du Mans, en 1952.

LOUIS-DREYFUS Pierre : né le 17 mai 1908 à Paris. Est un habitué des 24 Heures du Mans, mais ne figure jamais sur la liste des engagés sous son véritable nom. Il est beaucoup plus connu sous le pseudonyme aujourd'hui populaire d'Heldé.

LOYER Roger : né à Paris, le 5 août 1907. A été un très grand champion de la motocyclette, de 1933 à 1939. Conduisit ensuite une 1500 cm3 Maserati. Après la guerre, en 1946, il revint à la moto et gagna de nombreuses compétitions internationales, puis ce fut de nouveau le volant des voitures rapides. Participa avec son ami Charles Rinen à de nombreux rallyes et à toutes les épreuves de sport où il tenta sa chance avec une Gordini.

LUCAS Jean : né au Mans, le 25 avril 1917. Très jeune, il a été attiré par la compétition. Il pilota des Ferrari au Mans et à la Panaméricaine où il se classait troisième en 1952 avec Louis Chinetti. Il a dirigé ensuite l'équipe Gordini et s'est classé brillamment dans le Tour de France (1953). A fondé et préside le club « Los Amigos ».

MAIRESSE Guy : né le 10 août 1910 à Warmeriville (Marne). S'est classé deux fois deuxième (à la distance parcourue) des 24 Heures du Mans avec Pierre Meyrat (en 1950-1951).

MANZON Robert : né le 12 avril 1917 à Marseille. L'un des plus brillants parmi les jeunes pilotes français. Détient au mont Ventoux un record qu'il ne sera pas facile d'améliorer. A délaissé les courses de vitesse en 1953, mais rien ne prouve qu'il ne revienne pas en 1954 à ses premières amours.

MOLL Guy : né en Algérie en 1910, et mort en course le 15 août 1934 à Pescara. A été, pendant sa courte carrière, le plus prestigieux des jeunes champions, à un point tel qu'il se faisait remarquer dès ses premières courses par Enzo Ferrari, alors directeur de l'écurie Ferrari. Il remportait, en 1934, les Grands Prix de Monaco, de l'Avus et obtenait partout des places d'honneur très éloquentes.

MOREL André : né à Troyes, en 1886, est probablement le plus ancien pilote en activité. Essayeur chez Berliet avant la guerre de 1914. Aviateur pendant la guerre il forma au centre d'Ambérieux 1.910 élèves et totalisa 1.600 heures de vol et 8.655 atterrissages. En 1922, il s'intéressa à l'automobile de compétition. Tour à tour il mena des Amilcar, des Delage et des Voisin. En 1952, il conduisait encore une Talbot aux 24 Heures du Mans.

NUVOLARI Tazio : né le 16 novembre 1892 à Castel-d'Ario. Il a débuté par la motocyclette en 1920. Quatre années plus tard il était champion d'Italie de la catégorie 500 cm3. En 1926, il s'attribuait le titre national de la catégorie 350 cm3. En même temps, Nuvolari remportait sur les circuits réservés aux voitures de probants succès. Tazio Nuvolari reste l'être le plus exceptionnel que les sports mécaniques aient produit. Miné par une grave maladie, il devait se retirer des compétitions en 1950. Trois ans plus tard, il succombait presque misérablement sur un lit de l'hôpital de Mantoue, ville italienne, dont il était le premier magistrat.

PERON Jacques : né à Paris, le 8 septembre 1912, est un grand spécialiste des épreuves de sport. A gagné le Tour de France automobile en 1951 et 1953.

QUINLIN Julio : né à Paris le 24 juin 1898. A débuté en 1932. Se classait, en 1933, premier avec Germaine Rouault au Rallye de Monte-Carlo de la catégorie 1.500 cm3 et troisième du classement général, en 1937, premier avec René Le Bègue du classement général du Rallye de Monte-Carlo, enfin, en 1950, il enlevait, avec Jean Behra, la première place de la catégorie 1.100 cm3 et la troisième du classement général. A participé à douze rallyes de Monte-Carlo et en a terminé onze. S'est également classé septième, en 1938, des 1.000 miles, avec Robert Mazaud.

ROSIER Louis : né le 5 novembre 1905 à Chapdes-Beaufort, dans le Puy-de-Dôme, est champion de France de l'automobile depuis 1949. A débuté dans les courses de côte et aux 24 Heures du Mans, en 1938, après avoir été un fervent de la motocyclette. A repris le volant en 1947, sur le circuit du Forez. Depuis il a participé à toutes les grandes compétitions internationales et s'est très souvent classé soit premier, soit aux places d'honneur. Son ambition est de pouvoir rester en activité sportive jusqu'à cinquante ans.

SCARON José : né à Bruxelles, en 1895. A toujours défendu les couleurs françaises. Il a été un excellent pilote d'Amilcar. Il s'aligne aujourd'hui pourle compte de Simca dans les grands rallyes

SCHELL Harry : né le 29 juin 1921, à Paris. Il a de qui tenir. Laury Schell, son père a participé avant la guerre à de nombreuses compétitions sportives. Il a trouvé la mort dans un accident d'automobile. Sa mère, Lucy, Relly Schell, a été une célèbre conductrice. Elle a créé avant la guerre de 1939, l'écurie Bleue. Harry Schell, de nationalité américaine mais habitant Paris, est déjà plus qu'un espoir.

SIMON André : né à Paris, le 5 septembre 1920. A été, en 1950, le pilote français qui promettait le plus. D'abord chez Gordini, puis chez Ferrari, et de nouveau chez Gordini, André Simon a été très sérieusement brûlé aux mains, ce qui l'a éloigné des courses en 1953. Nous le reverrons probablement chez Gordini, en 1954.

SIMONE John, bien que de nationalité américaine, est né à Paris, le 2 janvier 1913. A débuté dans les courses en 1951. A gagné la Coupe du Salon, en 1952, et se classa, en 1953, deuxième à Marrakech, Alger, aux 12 Heures d'Hyères, et à la Coupe du Salon.

SOMMER Raymond : né à Mouzon (Ardennes) le 31 août 1906. A trouvé la mort en participant le 8 septembre 1950 à une petite course organisée à Cadours. Raymond Sommer était un être exceptionnel qui marqua de sa forte personnalité le sport automobile européen. En 1932, il gagnait avec Chinetti les 24 Heures du Mans. L'année suivante, cette fois secondé par Tazio Nuvolari, il gagnait de nouveau. En 1936, associé à Jean-Pierre Wimille, il enlevait le Grand Prix de l'A.C.F. ; en 1937, il gagnait le Grand Prix de Tunisie ; en 1948, le Grand Prix d'Italie (formule 2) ; le Grand Prix de Genèvre ; la Coupe des petites cylindrées à Reims. Son nom est inscrit sur tous les palmarès. S'il ne gagnait pas toujours, c'est qu'il demandait souvent trop à sa mécanique. A été champion de France en 1937-38-46-47. Le sport automobile en le perdant a beaucoup perdu.

TRINTIGNANT Maurice : né le 30 octobre 1917, dans le Vaucluse. Son frère Louis, excellent pilote de Bugatti, s'est tué en course à Péronne sur le circuit où devaient également disparaître Guy Bouriat et Jean Gaupillat. Pourtant, dès qu'il eut l'âge et bien qu'il portât encore dans son cœur le deuil de son frère aîné, Maurice abandonnait Vergèze et ses vignes pour venir avec « Grand-Mère » — le nom affectueux qu'il donnait à sa Bugatti — tenter le diable sur les circuits de vitesse. Un peu après la Libération, Gordini lui confia un volant. Il eut, à Berne, un accident très sérieux qui se soldo par l'ablation du pancréas. Ses victoires sont nombreuses. Il quittait cependant Gordini en 1952 pour le rejoindre en 1953. Il le quitte de nouveau en 1954... Maurice Trintignant est l'inconstance même.

VARZI Achille : né le 8 août 1904, à Galliate. Il est mort le 30 juin 1948, sur le circuit de Bremgarten, en participant à Berne au Grand Prix de Suisse. Achille Varzi était un professeur de conduite. Il était, lui aussi, un transfuge de la motocyclette et fut de temps en temps l'adversaire de Tazio Nuvolari. Varzi a débuté en 1928. Il a été champion d'Italie en 1929-1930 et 1934 et a remporté une quarantaine de grandes victoires.

VILLORESI Louis : né à Milan, le 16 mai 1909. A vingt-deux ans, il débutait dans le sport automobile au volant d'une petite Fiat, au volant de laquelle il se classait cinquième en 1933 des 1.000 miles. Au début de 1938, « Gigi » Villoresi signait avec les frères Maserati, cependant que son frère Emilio représentait Alfa Roméo. Emilio devait trouver la mort à Monza quelques semaines plus tard. Découragé par ce coup du sort, Louis Villoresi fut sur le point d'abandonner la compétition. Mais après la guerre, Louis Villoresi commença une nouvelle carrière — très brillante — sur les circuits du monde entier. Avec Albert Ascari, a été le plus ardent défenseur d'Enzo Ferrari. Il est possible qu'il conduise en 1954 les nouvelles Maserati.

WIMILLE Jean-Pierre : né le 26 février 1908, à Paris Il est mort en participant à l'entraînement du Grand Prix d'Argentine, le 28 janvier 1949. Il a été, avec Raymond Sommer, le plus grand pilote européen de l'après-guerre. Ses principales victoires sont : Grand Prix de Reims (1936), Grand Prix de l'A.C.F. (avec Sommer), en 1936, 24 Heures du Mans (1937), avec Robert Benoist et Grand Prix de Pau (1937), 24 Heures du Mans (1939), avec Pierre Veyron, Grand Prix de Belgique et Grand Prix de Suisse (en 1947), et en 1948 : Grands Prix de Rosario, d'Italie, de l'autodrome de Monza et de l'A.C.F. à Reims.

Les résultats des principaux rallyes 1953

20-27 janvier. — **23e Rallye de Monte-Carlo.** 1. **Gatsonides-Worledge** (Ford « Zéphyr » ; 2. Appleyard-Mrs. Appleyard (Jaguar X.K. 120 C) ; 3. Marion-Chamasson (Citroën 15-six).

19-22 mars. — **Rallye Lyon-Charbonnière.** 1. **Peignaux-Jacquin** (Jaguar X.K. 120 C) ; 2. L. Storez-C. Storez (Porsche) ; 3. Cotton-Lefort (Delahaye 235).

10-16 juillet. — **Rallye des Alpes.** 1. **Polensky-Schlutter** (Porsche) ; 2. Sauerwein-Castell (Porsche) ; 3. Herzet-Bianchi (Ferrari 2 litres).

19-23 août. — **Liége-Rome-Liége.** 1. **Claës-Trasenster** (Lancia 2.500 cm3) ; 2. Fraikien-Gendebien (Jaguar XK.. 120 C) ; 3. Herzet-Bianchi (Ferrari 2 litres).

1-15 septembre. — **Tour de France.**

Classement à l'indice de performance : 1. **Péron-Bertramier** (OSCA) ; 2. Behra-Barraquet (Gordini) ; 3. Lucas-Crespin (Gordini).

Trophée Dubonnet : 1. **Behra-Barraquet** (Gordini) ; 2. Lucas-Crespin (Gordini) ; 3. Péron-Bertramier (OSCA).

Moto

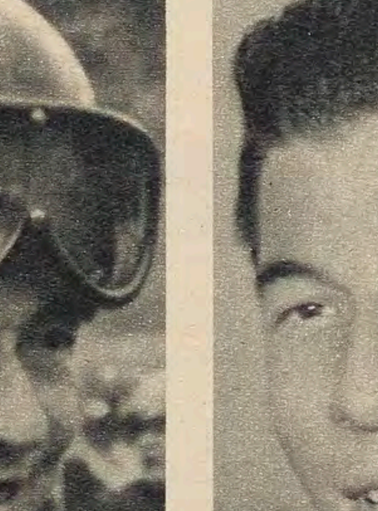
LE sport motocycliste est né en France presque en même temps que le sport automobile. L'Automobile Club de France n'organisait jamais de grandes compétitions sans laisser une large place au motocycle. C'est ainsi que de nombreux tricycles prirent part, en 1897, à la course Paris-Dieppe et se classèrent très honorablement, mais il fallut attendre 1900 pour voir au départ de la course Paris-Toulouse la première motocyclette, qui d'ailleurs abandonna en cours de route. Trois années plus tard, la motocyclette avait détrôné le tricycle. A partir de 1904, les courses de motos furent organisées par les clubs qui s'étaient créés à Paris et dans les principales villes de France. Enfin, en 1913, l'Automobile Club de France, en plein accord avec les représentants des clubs motocyclistes, créa l'Union Motocycliste de France qui travailla très utilement pour la vulgarisation du sport motocycliste et la pratique du moto-ball et du moto-cross. L'Union Motocycliste a fait place à la Fédération Française de Motocyclisme que préside Georges Charaudeau.

MONNERET PERE.

MONNERET FILS.

1953

Cent ans d'expérience et de recherches



au service de la lubrification

1953

HUG Léon, 1er au *Championnat de France*, moto vitesse, catégorie 500 cc. et 350 cc. sur Norton.

SHAAD, 1er au *Championnat de France* moto vitesse, catégorie 175 cc. sur Magna Debon.

GODEY Paul, 1er au *Championnat de France* moto-cross, catégorie 350 cc. B.S.A.

MOLINARI, 1er au *Moto-Cross des 4 Nations*, à Rouen.

VOUILLON, 1er au *Moto-Cross* de Mayenne.

Un Monneret (Pierre) remplace l'autre (Georges)

Le fait saillant de la saison motocycliste 1953 a été la supériorité des quatre cylindres italiennes en 500 cm³ et aussi la faillite des constructeurs britanniques dans le championnat du monde. En effet, les Allemands ont enlevé cette année le titre en 125 cm³ et en 250 cm³, et les Italiens ceux des 350 cm³ et 500 cm³. Un seul titre mondial a été accordé aux Anglais : celui de la catégorie side-cars dont ils ne doivent pas tirer vanité puisque toutes les machines engagées dans cette spécialité étaient d'origine britannique.

En France, le problème reste le même : les constructeurs refusent systématiquement de s'intéresser à la course, ce qui n'empêcha pas un jeune artisan de préparer une Magnat-Debon qui donna à Shaad le titre de champion de France de la catégorie 175 cm³. Georges Monneret (qui vient d'annoncer sa retraite) amenait sa 250 cm³ Guzzi à la première place du championnat, son fils Pierre Monneret sur la selle de son A.J.S. 350 cm³ enlevait le titre, cependant que Jacques Collot et sa Norton terminaient en tête du championnat en catégorie 500 cm³.

Cette année encore, le plus beau performer reste Pierre Monneret qui termina second à Rouen devant une redoutable coalition étrangère. Malgré son jeune âge, Pierre Monneret est avec Geoff. Duke, Ray Amm, Fergus Anderson et Masetti, l'un des plus brillants motocyclistes d'Europe. Il fera partie de l'équipe Gilera.

Pierre Monneret avait réalisé, l'an dernier, sur la piste de vitesse de l'autodrome de Montlhéry, l'une des plus belles performances de l'année en fixant, avec une A.J.S. de 350 cm³, le record du monde de minutes un peu plus de 186 kilomètres. L'exploit était de taille et chacun s'accordait à reconnaître que le record ne serait par amélioré de sitôt.

C'était mal connaître la rivalité qui divise les constructeurs britanniques. Ce que les motocyclettes A.J.S. avaient pu faire, les Norton en étaient-elles incapables ? Un peu plus d'un an plus tard, Norton amenait à Montlhéry — le seul autodrome où l'on puisse encore battre des records — deux machines carrénées : une 350 et une 500 cm³.

Deux hommes avaient été choisis pour les piloter : Ray Amm, qui se permit le luxe de remporter au Tourist Trophy deux victoires (350 et 500 cm³), et Eric Oliver, maintes fois champion du monde en side-car.

Dès sa première tentative (en 350 cm³) Ray Amm pulvérisait le record de Pierre Monneret en parcourant plus de 200 kilomètres dans l'heure, puis, secondé par Eric Oliver, il s'octroyait toujours en catégorie 350 cm³, 41 records du monde s'échelonnant de l'heure aux sept heures et des 50 kilomètres aux 2.000 kilomètres en passant par les distances intermédiaires des miles.

Le lendemain, cette fois en catégorie 500 cm³, le jeune Rhodésien (25 ans) dépassait en une heure le cap des 215 km. et s'attribuait 20 nouveaux records mondiaux et même le record du tour de piste qu'il fixait à 234 km. 22.

On peut prétendre que ces performances ont été les plus marquantes de l'année. En tous cas, les plus significatives. — G. F.

FERGUS ANDERSON.

RAY AMM.

ERIC OLIVER.

GEOFF DUKE.

TOMMY WOOD.

GEORGES HOUEL.

Seul

G. MONNERET

★ 202 fois recordman du monde
★ 10 fois champion de France

peut livrer de suite les motocyclettes

A.J.S. • GILERA
RUMI • PUCH

et toutes les autres grandes marques françaises, ainsi que le célèbre scooter

VESPA

dans ses trois magasins:

PARIS - CENTRE - BASTILLE
7 ET 9, Bd BEAUMARCHAIS, PARIS - 11e

PARIS - SUD
106, AVENUE A.-BRIAND. MONTROUGE

PARIS - NORD
53, BOUL. GOUVION-St-CYR, PARIS-17e

RÉPARATIONS DANS SES ATELIERS:
3, RUE ARISTIDE-BRIAND, VANVES

Les plus importantes victoires de 1953

5 avril. — **Grand Prix de Pau.** 500 cm3 : 1. **A. Goffin** (Norton), 110 km. en 1 h. 11' 30", moy. 92,934 kmh ; 2. P. Monneret (Gilera), 1 h. 11' 30" 8/10 ; 3. Tommy Wood (Norton), 1 h. 12' 36".

31 mai. — **Circuit de Clermont-Ferrand** 500 cm3 : 1. **Collot** (Norton) ; 2. Burgraff.

4 juin. — **Grand Prix de Bordeaux.** 500 cm3 : 1. **G. Monneret** (Gilera) 91 km. 312 en 1 h. 3' 28", moy. 92,936 kmh ; 2. Burgraff (Norton), 1 h. 4' 58" ; 3. Guit (Gilera), 1 h. 5' 1".

5-6 juin. — **Bol d'Or.** 1. **Lefèvre** (Norton 500 cm3), 2.573 km. 993, moy. 107,247 kmh ; 2. Weingartmann (Puch 250 cm3), 2.303 km. 736 ; 3. Bonte (CEMEC 500 cm3), 2.163 km. 683.

14 juin. — **Circuit de Lyon**. 500 cm3 : 1. **Collot** (Norton), 70 km. en 42' 9" 2/5, moy. 100,525 kmh ; 2. P. Monneret (Gilera), 42' 10" ; 3. Tommy Wood (Norton), 42' 39".

21 juin. — **Grand Prix de Roubaix.** 500 cm3 : 1. **Nello Pagani** (Gilera), 124 km. 860 en 58', moy. 127,350 kmh ; 2. Goffin (Norton), 58' 50" ; 3. G. Monneret (Norton), 1 h. 41".

28 juin. — **Grand Prix de Hollande.** 500 cm3 : 1. **Duke** (Gilera) ; 2. Armstrong (Gilera) ; 3. Kavanagh (Norton).

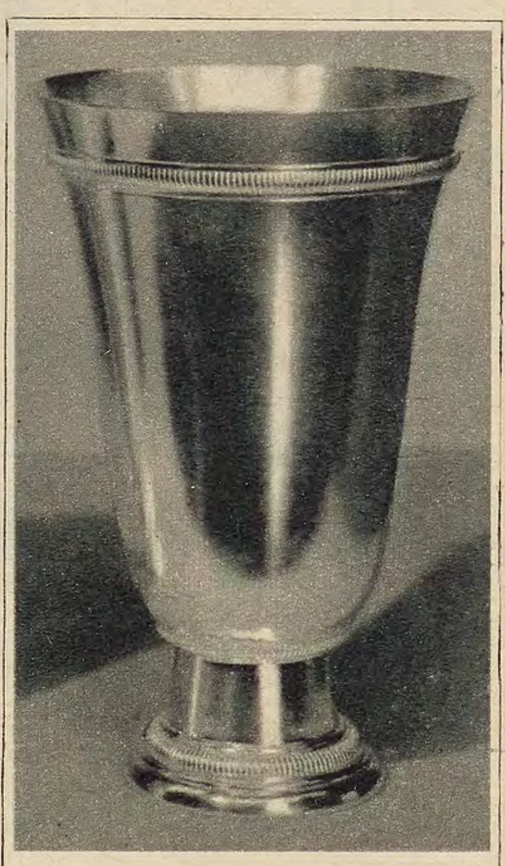
5 juillet. — **Grand Prix de Belgique.** 500 cm3 : 1. **Milani** (Gilera), 211 km. 800 en 1 h. 11' 46", moy. 177,032 kmh ; 2. Amm (Norton), 1 h. 12' 12" ; 3. Armstrong (Gilera), 1 h. 12' 13".

6 août — **Grand Prix de France, à Rouen-les Essarts.** 500 cm3 : 1. **Duke** (Gilera), 204 km. en 1 h. 34' 9", moy. 130 kmh ; 2. Armstrong (Gilera), en 1 h. 34' 26" ; 3. Milani (Gilera), en 1 h. 35' 13".

23 août. — **Grand Prix de Suisse** 500 cm3 : 1. **Duke** (Gilera), en 1 h. 17' 24", moy. 158,915 kmh ; 2. Milani (Gilera), en 1 h. 17' 37" ; 3. Armstrong (Gilera), en 1 h. 18' 42".

30 août. — **Circuit de Cadours.** 500 cm3 : 1. P. Monneret ; 2. Burgraff ; 3. Guit.

SCHAAD, CHAMPION DE FRANCE 175 CM³ LUBRIFIE SA MACHINE AVEC L'HUILE MOTUL.



COUPE DE SPORT
"DOUAI"

ORFÈVRERIE
Christofle

Ski

IL serait bien difficile de dire qui a inventé le ski. Il est vieux comme la neige, vieux comme les glissades. Durant des siècles, il a été strictement utilitaire, puis, il y a un siècle environ, il est devenu un sport. Chez les Nordiques d'abord et tout naturellement, puis en Autriche, en Suisse, en France.

A l'évidence, le ski est un sport. D'endurance, d'adresse, de virtuosité. D'endurance avec le fond, apanage des Suédois, des Finnois, des Norvégiens ; d'adresse et de virtuosité avec le slalom et la descente dans lesquels les Autrichiens, les Français, les Italiens, les Suisses, les Allemands, les Américains se sont à leur tour imposés.

Après une longue période de suprématie autrichienne, l'école française dont les principes furent trouvés par Emile Allais dans une harmonieuse synthèse des systèmes existants a triomphé dans le monde entier. Elle nous a valu les succès les plus retentissants et peut nous valoir demain encore d'autres triomphes.

Hiver de prospection en vue des Jeux de 1956

L'ÉCRASEMENT subi aux Jeux Olympiques a servi de leçon. Tandis que les skieurs autrichiens, Molterer et Schuster en tête, ont dominé la saison hivernale 1952-1953, la Fédération française a mené une politique de rajeunissement des cadres qui doit porter ses fruits. Les championnats du monde qui auront lieu en Suède, à Falun pour le fond, à Aare pour les disciplines alpines ne permettront peut-être pas de constater ce redressement, mais nous serons prêts pour les Jeux Olympiques de Cortina d'Ampezzo et c'est là l'objectif judicieusement visé.

La présence de James Couttet demeure précieuse. Notre grand champion est toujours sur la brèche parce qu'il sait quel effet psychologique il a sur les jeunes de l'équipe de France. Près de lui, Oreiller, Firmin Mattis, de Huertas, vainqueur du slalom géant à Kietzbuehl, Sanglard restent les chefs de file de demi-jeunes tels Jean Berthet, Charles Bozon qui peut être champion du monde de descente s'il le désire vraiment, André Simon, Bernard Perret, François Baud et des jeunes comme François Bonlieu, champion de France à seize ans, Gérard Pasquier, Vuarnet, Collet et Bourdaleix.

Il faut cependant prendre garde que les Italiens, après la retraite de Zeno Colo, les Allemands, les Américains préparés par Emile Allais suivent aussi cette politique de jeunes dans l'espoir de vaincre les Autrichiens, maîtres incontestés de l'heure. La lutte sera donc serrée. Mais il n'y a aucune raison pour que la France ne retrouve pas sa suprématie de naguère dans les disciplines alpines aussi bien qu'en fond où Mandrillon et Carrara demeurent avec les frères Perrier, nos plus solides représentants.

Certains indices sont plus qu'encourageants. Comment ne pas être optimistes lorsqu'on constate qu'un village de 615 habitants, les Contamines-Montjoie, compte trois champions de France : Rey, Simond et Bonlieu ? Ce qu'un petit « trou » de haute montagne a su obtenir, comment ne l'espérerait-on pas d'autres bourgs et d'autres villages ?

Ces espérances peuvent nous faire oublier les relatives déceptions que nous devons aux skieuses françaises. Les anciennes — ô, relativement ! — sont là. Jacqueline Martel, Lucienne Schmitt-Couttet, Marie-Louise Baud, sœur de François, Andrée Bermond-Tournier, Suzanne Thiollière, Paule Erny-Pauger. Des nouvelles se sont révélées ou confirmées : Patricia Giraud, Muriel Lip, Madeleine Bénier, Nicole Aublin, Josette Nevière, France Isbèque, Yolande Collomb. Mais leurs victoires individuelles n'effacent pas leurs défaites en combiné et la supériorité des Autrichiennes Erika Mahringer et Trude Kleckert ; de la Suissesse Madeleine Berthod, de l'Italienne Gina Mizzo ; des Allemandes Merl Buchner, Annelore Francke, Maria Seltsam.

C'est surtout le réveil des féminines allemandes, annonciateur d'un réveil des skieurs de ce pays qui doit nous mettre en garde contre de possibles illusions. Andréa Mead-Lawrence a disparu des pistes cette saison, et les Américaines ne sont pas venues en Europe. Elles demeurent cependant des rivales avec lesquelles il faut compter. N'ayons garde de les négliger.

Ces réserves faites, l'année qui s'est écoulée, a été bonne. Une année est toujours bonne lorsqu'elle est de travail obscur, mais fécond.

Comme l'écrivait justement M. Rouillon, président de la Commission sportive, dressant le bilan de l'année : « Si ce sont les champions et leurs victoires, résultant d'un entraînement bien conduit qui font la fragile réputation d'un pays, ces champions ne sont pas tombés du ciel. Il a bien fallu les découvrir et les former ; il faudra bien un jour les remplacer. L'entraînement d'un champion résulte de sa formation. »

Le ski français avait son école. Il a enfin trouvé sa doctrine. Il est dans la bonne voie.

Jean LAPEYRE.

L'AUTRICHIEN ANDREAS MOLTERER FUT LE MEILLEUR SKIEUR DU MONDE DE LA SAISON 53.

BONLIEU François. Le benjamin de l'équipe de France habite aux Contamines, petite bourgade voisine de Chamonix qui peut s'enorgueillir d'abriter aussi André Simond (champion de France de descente) et Régis Rey. (champion de France de saut). François Bonlieu est né à Juvincourt (Aisne), le 21 mars 1937. Il a réalisé un véritable exploit en remportant, cette année, vingt jours avant d'atteindre ses seize ans, le titre national toutes catégories de slalom géant. S'étant révélé en 1952 dans la Coupe des Juniors de Saint-Gervais, le jeune Bonlieu a affirmé, entre temps, sa valeur exceptionnelle. Il fut champion du Mont-Blanc, vainqueur du slalom de la Coupe E. Allais, à Megève, de la Coupe de Provence (descente et combiné) à Barcelonnette. Skieur l'hiver, il est cultivateur l'été comme le furent Emile Allais et James Couttet, dont il est le digne successeur. Particularité : est végétarien. Vit avec sa mère, qui tient un hôtel aux Contamines, et avec ses deux frères et ses deux sœurs, tous excellents skieurs. Son jeune frère Philippe, né le 11 janvier 1941, est considéré comme un grand espoir.

BOZON Charles. Né le 15 décembre 1932 à Chamonix. A débuté à l'âge de cinq ans. Appartient à une famille où les champions de ski sont nombreux. James Couttet le considère comme un possible champion du monde de descente en 1954. Pratique l'alpinisme.

COUTTET James. Doyen de l'équipe de France. Né le 16 juillet 1921 aux Bossons, à 4 kilomètres de Chamonix. Son père était cultivateur et guide. James fit de même et s'il fut un champion incontesté du ski, il eût pu devenir l'un de nos plus brillants guides alpins. Il fut également télégraphiste (sur skis) et vendeur à Paris (2 mois). Possède un palmarès prestigieux. Il a chaussé les skis à l'âge de cinq ans, et remporté ses premiers succès à sept ans. Citons quelques exploits : Champion du monde de descente à Engelberg, à seize ans et demi, vainqueur du Kandahar (à Murren) ; à dix-sept ans (il détient le record avec cinq victoires) ; champion olympique de slalom en 1948. Marié, a deux petites filles. Après s'être passionné pour le vélo, puis la moto, il aimerait, après avoir abandonné la compétition de ski, participer à des rallyes automobiles.

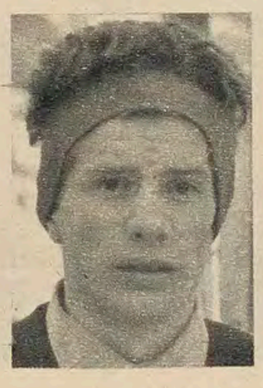
SIMOND André. Né le 6 avril 1929, au hameau de la Frasse, proche des Contamines. Troisième des quatre fils du guide Marcel Simond. Ses frères Robert, Gabriel et Paul sont aussi des skieurs de valeur. La vie de notre champion de France s'écoule dans la ferme familiale où chacun a ses occupations. Robert, guide très demandé, est moniteur-chef aux Contamines. André Simond n'a pas encore atteint le maximum de ses possibilités.

GUY DE HUERTAS.

FRANÇOIS BONLIEU.

CHARLES BOZON.

ANDRE SIMON.



BERNARD PERRET.

FRANÇOIS BAUD.

Football

LES origines du football se perdent dans la nuit des temps. On a retrouvé la trace d'un jeu japonais qui opposait en 1004 ou en 700 avant Jésus-Christ deux équipes se disputant un ballon gonflé d'air. Les règles en étaient soigneusement établies. Le terrain était un carré d'environ 10 mètres de côté. Il était délimité au nord-ouest par un sapin et au nord-est par un érable. Les Grecs, eux-mêmes, en dépit du pugilat et des courses, n'avaient pas de jeu plus prisé que les « sphairomachia » où il s'agissait de s'emparer d'un ballon et de lui faire passer les limites du camp adverse. Les Romains découvrirent le « follis » qui devait devenir le « calcio » des Florentins, véritable ancêtre du football avec la « soule » française très à l'honneur dans tous nos villages. En 1710, la « soule » passa la Manche et arriva en Angleterre et en Ecosse où elle fut aussitôt codifiée : buts, équipes avec un nombre égal de joueurs, ballon de cuir. Le véritable football était né !

La Coupe du Monde objectif de l'équipe de France

par Guy CHAMPAGNE

UN employé arrosait de désinfectant le carrelage du grand hall. Dehors, derrière les hautes verrières, on entendait distinctement le chuintement du camion-citerne qui aspergeait l'asphalte. Le kiosque à journaux n'était pas encore ouvert et la moitié seulement des guichets étaient éclairés. Un employé ensommeillé poinçonnait les billets, les coudes appuyés sur la porte de fer de sa guitoune. Il n'était pas encore 7 heures et les vitres semblaient comme salies par le petit jour blême.

Je ne le reconnus pas tout de suite au milieu de la file des voyageurs. Sa silhouette était anonyme dans l'imperméable beige. Il semblait marcher avec difficulté. Je le saluai en arrivant à sa hauteur.

— Bonjour, M. Paul Nicolas.

Il se retourna, surpris, répondit à mon salut et me dit.

— Vous allez là-bas, vous aussi ?

— Comment va votre santé, maintenant?

Ses traits se crispèrent légèrement.

— Mieux. Bien. Merci.

Et il me devança vers le quai n° 9, où attendait le train en partance vers Lyon. Les sélectionneurs préfèrent de beaucoup voyager seuls.

Le dimanche de M. Nicolas...

Ils sont trois à passer ainsi leur dimanche, quel que soit le temps ou leur fatigue, leurs soucis même, négligeant leurs affaires pour courir sur un stade de province juger quelques candidats à l'équipe de France. Avec M. Nicolas, mandataire aux Halles, il y a M. Rigal, marchand de tissus en gros, et enfin, M. Barreau, le plus âgé, qui est retraité du Conservatoire de musique ; leur président. Ils font ça bénévolement, bien sûr. Sinon ça ne les intéresserait pas. Ils le laisseraient à d'autre.

Ils passent leur temps à voir des joueurs dont on leur a vanté les mérites, « qui flambent le tonnerre », mais ne touchent pas une balle, comme par hasard, le jour où ils se déplacent pour les juger. Ils prennent des notes, des renseignements, établissent des listes, rayent des noms, en ajoutent d'autres, et se voient régulièrement pour confronter leurs impressions en vue de former le onze tricolore.

Et, en récompense, il y a souvent les critiques acerbes, dont toutes ne sont pas impartiales. Ne tirez pas sur le sélectionneur...

Eh bien ! En dépit de tous leurs efforts, les responsables de notre formation nationale ne sont pas encore arrivés à faire de l'équipe de France une valeur stable à la bourse européenne du football.

Le onze de France reste incotable. Capable du meilleur, mais aussi de décevoir au moment où l'on attend de lui une victoire qui ferait sensation. Il y a toujours — au terme d'une série brillante — un faux pas qui le fait trébucher.

1953 n'a pas fait exception à la règle qui veut que l'équipe de France soit à éclipse. Heureusement, depuis quelques saisons, et justement depuis que nos trois hommes ont pris l'affaire en main, elle a pris l'habitude de nous montrer le plus

(*Suite page* 27.)

Tel fut Emmanuel Gambardella

par Pierre JUNQUA

Secrétaire général du Groupement des Clubs Autorisés

CETTE assemblée générale du Groupement — la première à laquelle j'assistais — je ne l'oublierai jamais. C'était l'été. Par les grandes baies vitrées, une lumière dorée pénétrait dans la salle du Pavillon Dauphine. L'air sentait les vacances. Emmanuel Gambardella terminait son allocution. Soudain, sa voix se fit plus sourde : « *Je vais être obligé d'entrer en clinique pour subir une opération... Au métier que vous me faites faire on s'use terriblement... j'irai donc à cette opération dans les plus mauvaises conditions possibles...* »

Le silence qui s'était établi rendait plus douloureuses encore les paroles qui devaient être, hélas, l'adieu du Président au Groupement. Lorsque aujourd'hui ses amis le revoient tel qu'il leur apparut alors, le buste penché en avant, les yeux brillants derrière les lunettes, le teint pâle, les lèvres pincées, ils ne doutent pas qu'il ait eut, en cette minute, la prémonition de sa mort. Ne leur avait-il pas montré à mainte reprise qu'il possédait ce don de voir loin devant lui et de pressentir le déroulement des événements ? Dans les années où le rugby était le jeu français n° 1, il avait deviné quel allait être le prodigieux développement du football et avait joué sa carrière sur l'avenir du sport qu'il aimait, en décidant de faire du journalisme sportif sa profession, ce qui prouvait, à l'époque, un certain courage. De même, il avait prévu — entre autres — cette révolution que fut l'introduction du professionnalisme en France et l'évolution qui aboutit à la création du Groupement.

★

Lorsqu'il pénétra pour la première fois 22, rue de Londres, pour plaider une affaire de qualification de joueur, il vint, sinon en adversaire, tout au moins en opposant et, pour cette prise de contact, « il secoua — selon l'expression de M. Delaunay, secrétaire général de la F.F.F. — la Fédération jusqu'en sa constitution. » Le mérite des dirigeants du football, c'est d'avoir jugé cet inconnu à sa valeur et de l'avoir invité à travailler avec eux pour la même cause. Le mérite de Gambardella, c'est d'avoir accepté de quitter les plaisirs faciles de l'opposition pour les tâches ingrates de la direction. Le professionnalisme voté, il releva le défi, lancé par certains adversaires, de le gérer, comme il ne déroba pas, quinze ans plus tard, devant les responsabilités de la double présidence de la Fédération et du Groupement.

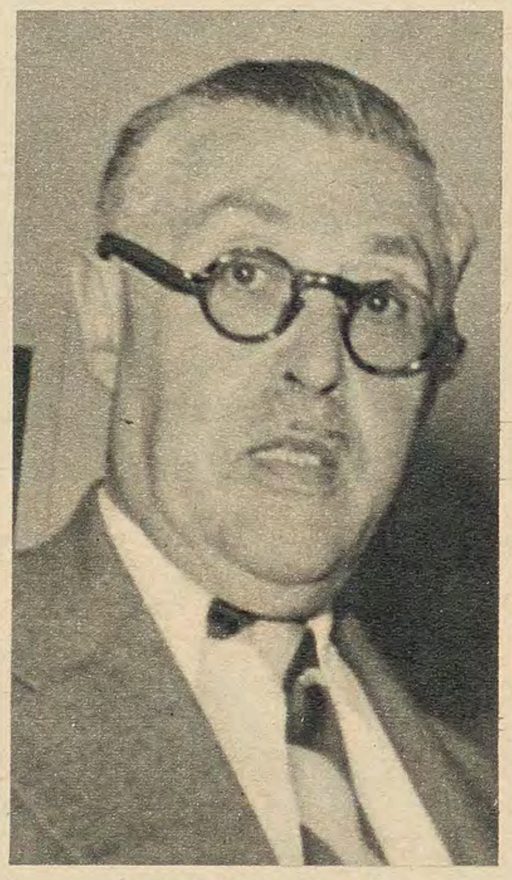
Par une action inlassable en faveur du sport qu'il aura servi de toutes ses forces, un dévouement quotidien aux idées qu'il voulait voir triompher et un travail écrasant accepté avec bonne humeur, il soutint cette gageure de conserver l'amitié et la confiance de ses premiers amis des clubs autorisés et de gagner l'estime et la sympathie de ses nouveaux administrés des clubs amateurs. Il parvint ainsi à resserrer les liens entre les deux organismes qu'il dirigeait. L'élection de deux nouveaux membres du Groupement au Bureau fédéral devait, dans son esprit, cimenter définitivement une union qu'il avait toujours ardemment souhaitée.

N'écrivait-il pas, à ce propos, dans la préface de l'annuaire du G.C.A., ultime message qu'il adressa aux membres du Groupement : « *Ainsi se trouve levée la dernière difficulté qui pouvait encore se dresser sur la route commune que doivent suivre la Fédération et le Groupement.* » Et il ajoutait : que tous deux pouvaient « *maintenant travailler d'un même cœur sans arrière-pensée* ».

Il aura eu la joie de voir son œuvre plébiscitée. Réélu par acclamations au début du mois de juillet au Comité directeur du G.C.A., il devait obtenir, pour le renouvellement de son mandat au Bureau fédéral, 382 voix sur 383 votants. L'unanimité moins une voix — la sienne.

★

Si pour tenter d'esquisser un portrait sincère on cherche quelles étaient ses qualités maîtresses on découvre qu'il avait toutes les vertus qu'exigeaient ses hautes fonctions. Sa réussite fut celle de l'esprit mais aussi du cœur. Il a créé un type nouveau de dirigeant : le diplomate sentimental. Intransigeant sur les principes, il ne pensait qu'à trouver les moyens de conciliation. Il ne fut jamais l'homme des abandons ; il fut inlassablement celui des compromis dont les deux partis tiraient bénéfice. Son humour, sa jovialité comme ses colères cachaient une sensibilité très vive et une bonté qui lui gagnèrent de nombreuses amitiés et la reconnaissance de ceux en faveur desquels elles s'étaient manifestées. Il était servi par deux armes qu'il maniait à son choix comme une épée ou un fleuret délicatement moucheté : la plume et la parole.



EMMANUEL GAMBARDELLA

Ecrivain, il avait montré depuis trente-cinq ans toutes les facettes de son talent. Orateur, on redécouvrait, à chaque fois, avec un plaisir nouveau le don qu'il avait d'exprimer ses pensées selon le style et le ton qu'il avait choisis.

★

Depuis le 30 août, date de sa mort, il ne s'est pas passé un jour que ses collaborateurs qui étaient aussi ses amis n'aient senti le vide que sa disparition laisse dans le football français.

Guy Champagne : *Les sélectionneurs ne peuvent choisir qu'entre des éléments connus pour f*

ALBANESI Lido. Né le 25 août 1921, à Foligno (Italie). Naturalisé français. Passa toute sa jeunesse dans le Nord, à Albert (Somme). Il y débuta avant de signer un contrat professionnel pour Amiens où il demeura quatre saisons, de 1945 à 1949. Depuis lors, porte le maillot du Havre. Souvent international B, il fut remplaçant fidèle de l'équipe A durant toute la saison 1952-1953, sans jamais participer à une seule rencontre.

ANDERSSON Gunnar. Né le 15 décembre 1927 à Arvika (Suède). Pratiqua d'abord le ski et le hockey sur glace avant de commencer à dix-huit ans sa carrière de footballeur à Goteborg, aux côtés de Dan Eckner. Repéré par M. Dancausse en Espagne, où son club effectuait une tournée. Vint à Marseille en décembre 1950. A été deux ans de suite, 1951-1952 et 1952-1953, le meilleur buteur de première division. C'est à son efficacité que Marseille, contraint de disputer les barrages contre Valenciennes, dut d'éviter la descente.

APPEL Abraham. Né le 30 novembre 1921 à Rotterdam (Hollande). C'est en août 1949 qu'il accepta de devenir professionnel dans un club français, à Reims. En quatre saisons il a connu le maximum de satisfactions. Il a conquis avec ses coéquipiers la Coupe de France en 1950, le titre de champion au printemps dernier et peu après la Coupe Latine. Il n'a pas la finesse de nombre de ses camarades de club mais il a pour lui la force et la puissance (1 m. 84, 83 kilogs). C'est en général le meilleur buteur des Champenois.

BARATTE Jean. Né le 7 juin 1923, à Lambersart (Nord). Transféré en otobre à Aix-en-Provence pour 10 millions, ce Nordiste n'avait jusqu'alors connu qu'un seul club pro, le L.O.S.C. qui avait succédé à l'O.L. Lillois dont il avait porté les couleurs. Au cours des années passées, à Lille, il conquit le titre de champion de France en 1946, mais il eut surtout le plaisir de gagner la Coupe de France à quatre reprises : 1946, 1947, 1948 et 1953. Il disputa en outre deux autres finales qu'il perdit en 1945 et en 1949. Jean Baratte, surnommé le « capitaine courageux », fut 32 fois international, la première contre la Belgique en novembre 1944 et la dernière le 11 novembre 1952 contre l'Irlande du Nord. Il fut remplaçant jusqu'en juin 1953, mais n'a pas été retenu cette saison.

BONIFACI Antoine. Né le 4 septembre 1931, à Bezons. Possède un palmarès extraordinaire pour un footballeur aussi jeune. Deux fois champion de France, vainqueur de la Coupe et 12 fois international, c'est ce qu'il peut inscrire sur sa carte de visite. C'est le joueur dont on a le plus parlé depuis six mois en raison de son transfert à l'Inter de Milan pour 26 millions (record pour un Français) et compte tenu de l'impossibilité pour lui de jouer dans un pays qui a fermé ses frontières aux footballeurs étrangers. Figure sur les contrôles de l'O.G.C. Nice qui l'avait engagé en 1949 aussitôt après le tournoi international junior que l'équipe de France venait de remporter en Hollande. Récemment démobilisé après avoir été naturellement international militaire, il désire reprendre place dans le onze tricolore dont il n'a porté le maillot qu'une seule fois en 1953, le 14 mai à Colombes, contre le Pays de Galles.

CARRE Désir. Né le 21 juin 1923, à Courcelles (Seine). Cet excellent technicien ne fut retenu qu'une seule fois dans le onze tricolore le 13 novembre 1949 contre la Tchécoslovaquie. Après avoir débuté comme professionnel au Havre il devint Niçois en 1946. Il contribua à hisser l'O.G.C.N. en première division et fut, en tant que capitaine, l'un des éléments de base de cette équipe avec laquelle il fut champion de France deux ans de suite (1950-1951 et 1951-1952). Passé à Strasbourg, il s'imposa comme le stratège des Alsaciens et les aida à reconquérir leur place en première division.

CICCI Raymond. Né le 11 août 1929, à Audun-le-Tiche. C'est encore un tout jeune professionnel puisqu'il vint offrir ses services au Stade de Reims en 1951 seulement. Il s'est imposé rapidement chez les Champenois et dès sa deuxième saison rémoise fut champion de France et vainqueur de la Coupe latine au printemps dernier. Il a été international A contre le Luxembourg en septembre, et B contre la Grèce, le 18 octobre.

CISOWSKI Thaddée. Né le 16 février 1927, à Laszki (Pologne). Venu très jeune en France, c'est dans notre pays qu'il apprit à jouer au football. Sorti par Metz il a été acquis par le Racing pour une somme de près de 15 millions qui fut à l'époque le record des transferts en France. Compte quatre sélections en équipe A. Une grave blessure (fracture de la jambe), subie le jour où il débutait dans le onze tricolore, faillit compromettre sa carrière. Il surmonta les difficultés et un an après effectuait sa rentrée dans l'équipe de France. De nouveau blessé contre l'Irlande du Nord le 11 novembre 1952, il n'a pas depuis repris sa place à l'échelin supérieur, mais a tout de même été international B contre la Grèce et l'Egypte en octobre.

JOSEPH UJLAKI A LA CLASSE, MAIS IL EST PARFOIS NONCHALANT.

ROBERT JONQUET, FIN ET ELEGANT, PIVOT DE NOTRE DEFENSE.

RAYMOND KOPA, FOOTBALLEUR RACE, EST UN ARTISTE DU DRIBBLE.

LEON GLOWACKI, EXCELLENT TECHNICIEN, EVOLUE EN FINESSE.

former une équipe nouvelle malgré la révélation de Glowacki et la confirmatiou de Remetter

SUITE DE LA PAGE 25

souvent son meilleur côté. Le côté gagnant.

Une fois de plus comme l'année précédente, la Suède jouait le rôle de trouble-fête dans la saison de nos représentants. Et pourtant, trois semaines avant cette rencontre, nos footballeurs avaient surclassé le Pays de Galles (6-1) à Colombes, faisant preuve d'une rare efficacité en attaque.

Ce jour-là nous crûmes découvrir l'oiseau rare qui nous manquait : un ailier gauche. Le Sochalien Gardien tenait ce poste contre les Gallois. Il fut très bon et battit à deux reprises le goal, un bonhomme grassouillet que nos avants ne ménagèrent pas. Ujlaki, Kopa, Jonquet et Marche s'étaient également mis en valeur et leur performance laissait bien augurer des prochaines rencontres.

Le séjour un peu long dans la petite station balnéaire de la Baltique, de Sallsjobaden, suffit-il à décharger les accus des Français ? Nul ne le sait. N'empêche que les Suédois se jouèrent d'une équipe tricolore dominée pendant presque toute la partie et finalement battue 1-0 par un but de l'avant-centre Sandell qui avait donné beaucoup de difficulté à Jonquet.

Gardien, annoncé comme le futur ailier gauche à part entière de notre onze, joua les hommes invisibles et ne tint pas les promesses formulées devant les Gallois. Il n'a pas reparu depuis dans une sélection, et pourtant il a de la valeur.

En revanche, nous avions vu à l'œuvre sur le terrain de Stockholm, un gardien de classe, excellent sur sa ligne, souple et doué d'une détente étonnante : Remetter.

Celui-là, c'était du sûr. Il avait été désigné pour remplacer Ruminski, blessé, et qui, lui non plus, n'a pas rejoué dans le onze tricolore.

Remetter avait eu le temps de montrer, contre les Scandinaves, qu'on pouvait le considérer comme la doublure n° 1 de René Vignal, rétabli, et qui n'allait pas tarder à reprendre ses droits sur la cage française.

Vignal, dont l'opération à l'épaule avait merveilleusement réussi et qui était rentré en pleine possession de ses moyens, avait fait le voyage de Suède comme remplaçant.

Au cours de l'entraînement, sur le terrain du match, il montra aux sélectionneurs tout ce qu'il savait faire. Ce fut extraordinaire. Détentes à l'horizontale, plongeons étonnants de brio et de vitesse, dégagements adroits et puissants, parades spectaculaires, rien ne manqua. Vignal, « bombardé » par les avants français, fut absolument transcendant.

— Je bous d'impatience. Pourquoi ne me font-ils pas jouer ? me demandait-il après son exhibition. Je suis en pleine forme.

— Patience, René.

Vignal, toutefois, n'aurait pas mieux fait contre les Suédois que Remetter, qui fut presque irréprochable.

Avec Remetter, l'arrière Gianessi parvint à tirer son épingle du jeu. Tous les autres jouèrent vraiment au-dessous de leurs possibilités.

La victoire de Reims, quelques jours auparavant, dans la Coupe Latine, relégua heureusement au second plan cette stupide défaite face à une équipe de Suède qui était loin de nous valoir.

Et puis, on était en juin : la saison était terminée.

Objectif : la Coupe du monde

La Coupe du monde, dont la compétition proprement dite se déroulera en Suisse, est évidemment l'objectif n° 1 de notre équipe 1954 qui est pratiquement assurée d'y participer si elle ne se laisse pas surprendre par les Irlandais, à Colombes.

Quel pourrait être le comportement de nos représentants devant l'élite du football mondial ? Difficile à prévoir, et justement en raison de ce caractère d'instabilité de notre sélection nationale.

Certains onze semblent devoir s'incliner devant les nôtres : la Belgique (toujours redoutable, mais que nous devrions cependant dominer) ; la Suisse (que nous dominons dans presque tous les domaines) ; la Tchécoslovaquie (en dépit de ses progrès et que nous avons battue 4-0, à Prague) ; l'Allemagne (qui s'inclina à Colombes par 3-1, mais qui semble en ascension).

Devant d'autres formations, plus complètes et plus fortes et qui auraient la cote, nos joueurs, en raison de leur faculté de s'élever au niveau de certains de leurs adversaires, conserveraient des chances de succès. Ainsi devant : l'Autriche (supérieure en technique, mais qui fut vaincue sur son terrain et tenue en échec à Colombes) ; l'Italie (qui traverse une crise et n'a plus une très grande formation) ; l'Ecosse (que nous avons déjà dominée à Colombes si elle nous a toujours battus sur son sol) ; l'Angleterre (dont le déclin est confirmé et qui est à la merci d'une formation vive) ; la Yougoslavie (malgré notre récente défaite, car les Français n'étaient pas eux-mêmes).

En admettant que ce tableau soit plutôt optimiste on se rend compte, rapidement toutefois, que la France a un rôle à jouer en Suisse.

L'Eire, pour nous empêcher de figurer dans la compétition mondiale, devrait battre le Luxembourg deux fois (ce qui est probable), gagner à Colombes (ce qui est déjà beaucoup plus difficile) et, enfin, s'adjuger la « belle » sur un terrain neutre.

Le onze de France a pris, en effet, une sérieuse option sur le groupe IV éliminatoire en triomphant du Luxembourg (6-1) et de l'Eire, à Dublin (5-3).

La révélation de Glowacki

Le déplacement à Luxembourg n'était qu'une simple formalité pour les nôtres, mais les sélectionneurs voulurent à toute force présenter le meilleur onze possible afin d'écarter tout risque.

C'est ainsi que les essais de Vincent et Dereuddre dans l'attaque furent remis à une date ultérieure. Ces hommes eurent d'ailleurs leur chance avec le onze B dans la tournée de Grèce et d'Egypte un peu plus tard et ne s'imposèrent pas. Ce qui fit dire à Gaston Barreau :

— Vous voyez, nous avons eu raison d'être prudents.

Le premier team de la saison ne comprenait donc contre le Grand-Duché que deux inédits : l'inter rémois Glowacki et son coéquipier Cicci, demi gauche.

Un incident de dernière heure avait privé notre formation de son meilleur attaquant, Ujlaki, dans des conditions particulières.

Le vendredi précédant le match, Ujlaki déclara, à la surprise générale, qu'il ne voulait pas jouer contre le Luxembourg. Cette décision si tardive (après que la composition de l'équipe eut été annoncée) provoqua des incidents. On attribua le forfait du Niçois à différentes raisons.

1° Il craignait de retourner à Dublin de peur d'être molesté. (Ujlaki avait été poursuivi par les défenseurs irlandais qui voulaient le battre, lors de la première rencontre.)

2° Il protestait ainsi contre l'éviction de son ami Curyl, laissé sur la touche.

3° Il tenait, sur les conseils de son impresario, à disputer coûte que coûte le match d'entraînement du onze du continent pour lequel il était désigné et auquel les sélectionneurs lui avaient demandé de renoncer.

L'affaire fit du bruit et eut des répercussions jusque dans le club d'Ujlaki, à Nice, où apparut qu'un différent existait entre lui et son entraîneur Berry.

Ujlaki se plaignait d'être fatigué en raison de l'entraînement intensif qu'il suivait dans son équipe et déclarait souffrir des reins. Il affirmait également avoir prévenu l'entraîneur national Pibarot, le mardi, de cet état de choses.

Le malentendu ne fut dissipé que plus tard, après que M. Barreau eut convoqué et entendu l'Azuréen, dont les explications furent jugées satisfaisantes.

L'équipe de France joua donc à Luxembourg sans Ujlaki et fit néanmoins cavalier seul : 6-1.

On n'a pas osé le dire, mais nos représentants avaient reçu des consignes très strictes. Les dirigeants se méfiaient et redoutaient une surprise qui eût fait du bruit. A vrai dire ces craintes étaient vaines. Les amateurs du Grand-Duché n'étaient pas de taille.

Des deux essais tentés, un seul s'avéra concluant, mais de quelle manière : Glowacki se révéla comme un inter de grande classe. Cicci, par contre, ne s'imposa pas.

Sur le champ d'une grande bataille

Dans l'esprit des sélectionneurs, Luxembourg devait servir à préparer Dublin. Nul n'avait oublié le furieux assaut des Irlandais sur leur terrain de Daylmount Park, la saison précédente. Le onze de France était renforcé, pour la circonstance, par le Sochalien Marcel (demi gauche) et par Ujlaki, incontestable vedette de la ligne d'avants. Autre sujet de satisfaction : Vignal gardait la cage.

Le match de Dublin était décisif. Vainqueur, le team de Marche pouvait prétendre disputer la poule finale de la Coupe du Monde en Suisse.

Je n'ai jamais vu pareil début de rencontre. Les Irlandais, fidèles à leur manière, se ruèrent littéralement à l'assaut de nos buts, bousculant tout sur leur passage. Ils fonçaient encouragés par les cris de la foule. Leur offensive dura un quart d'heure. Un quart d'heure terrible. Heureusement, Vignal, étincelant et courageux (il plongea à plusieurs reprises dans les pieds des avants Walsh et Ryan), Marche déchaîné et Jonquet autoritaire ne laissèrent rien passer. Et, alors, commença le carrousel de l'attaque tricolore dirigée par Ujlaki et Kopa.

Le goal irlandais O'Neil fut battu à cinq reprises et, à un quart d'heure de la fin, la France menait 5-1 ! Les tricolores ayant la victoire en poche ralentirent leur action, les Irlandais en profitèrent pour remonter à 5-3, mais le sort du match était joué !

La démonstration avait été superbe. Nous avions fait preuve de beaucoup d'autorité et de virtuosité en attaque et de sûreté en défense.

Vignal, Jonquet, Marche, Ujlaki, Kopa avaient été les hommes les plus en vue. La France prouvait qu'elle était de première force. Ce succès fut grisant et il est vraisemblable que ces fumées voilèrent légèrement la réalité.

Une défaite trop complète

De là à envisager une victoire sur la Yougoslavie à Zagreb pour le troisième match international de la saison il n'y avait qu'un pas. Possédant une vitesse d'exécution supérieure à celle des Yougoslaves et notre technique ayant évolué, nous pouvions, sans excès de confiance, escompter une remarquable performance de la part de nos représentants à Zagreb.

Ce match est trop récent pour que nos lecteurs en ait oublié les détails. Ils se souviennent du spectacle qu'offrit le onze tricolore au public, aux supporters qui avaient fait le déplacement, et aux envoyés spéciaux des journaux parisiens. Celui d'une formation fatiguée et sans ressort, qui fut battue à tous les coups dans l'attaque et le contrôle du ballon, par une équipe extrêmement forte, pratiquant un football de qualité et possédant d'authentiques vedettes internationales, telles que Vukas, Zebec, Tchaïkowski et le jeune Milutinovitch, qui sera, lui aussi, un crack de classe européenne.

On prétendit que la chaleur avait handicapé nos représentants. Certes, il régnait une température des plus lourdes sur le terrain, mais cela ne saurait expliquer entièrement le « off day » des Français, car leurs rivaux étaient soumis aux mêmes conditions atmosphériques.

La grande leçon de Zagreb est que nous devons encore travailler pour parfaire notre technique qui reste, dans l'ensemble, inférieure à celle des pays d'Europe Centrale.

L'équipe de France est dangereuse par sa vitesse et son inspiration. Mais dès qu'il lui manque un de ses atouts, sa technique individuelle n'est pas assez poussée pour lui permettre de se tirer d'affaire.

Il n'en est pas moins vrai que l'échec de Zagreb fut trop complet. Jonquet et

(*Suite page* 28.)

DELEPAUT Jacques. Né le 11 septembre 1926, à Tourcoing. Demi-centre de valeur, a remplacé Meuris au centre de la défense du C.O.R.T. lorsque celui-ci partit pour Monaco. Tour à tour demi-aile, demi-centre, puis de nouveau demi-centre, depuis qu'il a commencé à jouer au football à l'U.S. Tourcoing (à l'âge de quatorze ans), il n'a jamais été international A parce qu'il fut barré par Jonquet. Mais, depuis deux saisons, il a été l'un des hommes de base et l'un des stabilisateurs de notre onze B.

DEREUDDRE René. Né le 20 juin 1930, à Bully (Nord). Comme Strappe, a été formé à Bully, mais il n'a pas suivi tout à fait le même chemin et c'est à Roubaix qu'il signa un contrat professionnel, il y a un peu plus de trois ans. Transféré à Toulouse en 1952, fut l'un des hommes dont l'action prépondérante aida les Méridionaux à remonter en première division. International militaire et international B, doit encore progresser et sera bientôt un des candidats sérieux à notre équipe A.

FERRY Koczur. Né le 2 septembre 1930 à Brunssumm (Hollande). D'origine hongroise, c'est en France qu'il fut formé, à La Combelle. Il possède un extraordinaire tempérament de « battant ». Tour à tour attaquant ou défenseur, il couvre un terrain considérable en match et accomplit le travail de deux hommes. On lui reproche un certain manque de précision dans ses services et c'est pour cela qu'il compte trois sélections seulement. Il en aura d'autres, car c'est un lutteur et, à vingt-trois ans, il n'a pas encore atteint son plafond. Fut également international militaire et international B. N'a connu qu'un seul club pro : Saint-Etienne.

FLAMION Pierre. Né le 13 mars 1924, à Mohon (Ardennes). Sportif complet, Flamion a réussi dans toutes les activités qu'il adopta. Fut un excellent basketteur et un bon athlète (champion de Champagne junior du 100 mètres). Il se « défend » bien au tennis et sa carrière de footballeur est bien remplie. Avant-centre à ses débuts, ailier gauche ensuite, il est maintenant un inter à la valeur bien reconnue. Le Comité de sélection l'a rappelé cette année dans le onze tricolore bien qu'il opère en seconde division et qu'il ait vingt-neuf ans et demi. Après avoir débuté aux Cheminots de Mohon en compagnie de Roger Marche, fut engagé par l'équipe fédérale de Reims-Champagne en 1944 avant d'être, l'année suivante, retenu par le Stade de Reims. Il fut avec celui-ci champion de France en 1949 et vainqueur de la Coupe en 1950. Passa ensuite à Marseille et à Lyon avant de se fixer à Troyes, où il accomplit sa deuxième saison. Porta à seize reprises le maillot du onze tricolore.

GARDIEN René. Né le 10 février 1928, à Chambéry. Débutant à douze ans au S. O. Chambéry, il passa six ans plus tard à Sochaux. Il s'imposa vite et dut aux conseils de Courtois, aux côtés duquel il jouait, de progresser à pas de géant. Elément de base de Sochaux, il fut mis à l'essai dans le onze tricolore à la faveur du match organisé en mars contre les professionnels hollandais. Il plut et fut deux fois international contre le Pays de Galles et contre la Suède. En forme simplement moyenne depuis la reprise du championnat, il a pour l'instant été laissé à son club.

GERMAIN Robert. Né le 19 avril 1925, à Orléans. Gardien de but très sûr, il fut international B et militaire mais n'a jamais été retenu pour l'équipe A. Après avoir perdu la finale de la Coupe contre Lille sous le maillot du Red Star en 1946, il la gagna l'année suivante avec le onze lillois. Grâce à sa régularité, Monaco put l'an dernier accéder à la première division. Cette saison il est revenu au Red Star. En dehors du football, pratique le métier d'horloger.

GIANESSI Lazare. Né le 9 novembre 1925, à Aniche, de parents italiens. Débuta à Avion comme attaquant. Après un bref passage à Lens au cours duquel il ne s'imposa pas, il émigra à Saint-Quentin où, d'ailier, il devint inter. Sélectionné amateur, il fut retenu pour l'équipe de France des Jeux Olympiques de Londres, mais comme remplaçant et il ne joua aucun match. Passé pro à Roubaix, il devint par la volonté de Da Rui un arrière. Cela lui a réussi puisque après avoir été international B, il s'est imposé comme notre meilleur arrière droit. Neuf sélections.

GLOWACKI Léon. Né le 19 février 1928 à Libercourt (Nord), de parents polonais. Ayant eu à vaincre l'opposition de son père, il vint tard au football et ne signa sa première licence pour Evin-Malmaison qu'à seize ans et demi. Il joua ensuite une année à Thumeries avant d'accepter les offres de Douai alors professionnel. Son club ayant abandonné le professionnalisme, il fut muté à Troyes où il demeura trois saisons. C'est à Reims, qui s'assura ses services en juin 1952, qu'il « éclata ». Remarquable technicien, s'affirme le meilleur inter français du moment. Trois sélections contre le Luxembourg, l'Eire et la Yougoslavie, depuis septembre dernier.

Deux défenseurs de classe internationale dont un miraculé

Ces deux hommes, l'un René Vignal, bien remis de son opération, l'autre Roger Marche sont, avec Robert Jonquet, les piliers de notre défense. Chacun dans un style différent, Vignal, spectaculaire et acrobatique, Marche, athlétique et autoritaire, ils se complètent et s'entendent sur le terrain. « A toi, René ! » A peine Marche a-t-il crié que le gardien tricolore, bondissant, s'est emparé de la balle. Vignal et Marche : deux défenseurs de classe internationale.

L'article de Guy CHAMPAGNE

(Suite de la page 27)

Ujlaki, par exemple, n'ont pas joué sur leur valeur devant les Yougoslaves. Glowacki, non plus, qui déçut au point que les augures s'interrogeaient s'il était bien leur grand inter que le match contre Luxembourg avait révélé.

Les sélectionneurs ont établi un plan de travail en vue de la Coupe du Monde. Les matches que nous venons de relater ont tous été l'objet d'étude approfondie de leur part.

MM. Barreau, Nicolas et Rigal ont fait le point récemment. Ils savent quels sont les hommes sur lesquels ils peuvent compter pour la grande épreuve, ceux qu'ils espèrent voir s'améliorer et, enfin, ceux qui n'ont pas répondu à la confiance et qui seraient dépassés dans l'ambiance de la Coupe du Monde.

Les projets du triumvirat

Il n'y a pas de génération spontanée en football et, à moins de révélations extraordinaires et subites, les responsables de notre onze national devront faire avec les hommes que nous connaissons actuellement. Il n'est pas difficile, en jouant au sélectionneur, de dresser une liste des footballeurs sur lesquels le triumvirat compte pour former les équipes de France qui se mesureront sur les terrains suisses aux autres formations nationales.

Dans les buts, deux hommes se détachent d'une façon indiscutable. Ils sont nettement en tête du peloton des gardiens :

Vignal (Racing), incontestable titulaire du poste, le plus complet.

Remetter (Metz), très bon sur sa ligne, n'a pas l'autorité de Vignal dans les sorties et les dégagements, bien qu'il soit en gros progrès.

On peut penser que les sélectionneurs emmèneront trois ou quatre gardiens. Il reste deux autres keepers à choisir. Les responsables du onze de Frane songent à :

Ruminski (Lille), qui n'a pas retrouvé la grande forme, mais qui reste un homme sur lequel on peut compter.

Dakoski (Nîmes), un gardien au jeu efficace, qui a déjà disputé des grandes rencontres.

A l'arrière, dans l'ordre, voici quels sont les éléments qui ont le plus de chances d'être désignés :

Marche (Reims), toujours sans rival.

Gianessi (Monaco), qui se reprend après une éclipse.

Pleimelding (Toulouse), bien qu'il ne se soit pas mis en vedette pour ses débuts internationaux (difficiles) à Zagreb.

Grimonpont (Bordeaux), un homme sûr qui s'est révélé tardivement.

On peut ajouter à cette liste, le jeune Lyonnais Bonvin et le Marseillais Gransart susceptibles d'ici la Coupe du Monde de venir « coiffer » Grimonpont.

En demis, les joueurs de valeur ne manquent pas. Actuellement, pour le triumvirat, la ligne idéale est formée de : Penverne, Jonquet et Marcel.

Nous pensons, toutefois, que les sélectionneurs n'hésiteront pas à faire appel à Bonifaci, même si le Niçois joue à l'Internazionale de Milan. Bonifaci, en forme, est en effet, un élément prépondérant.

Derrière Penverne, Jonquet, Marcel et Bonifaci, le Stéphanois Ferry et le stadiste Gaulon ont de grandes chances.

Le Rémois Cicci, par contre, ne semble pas encore mûr pour le onze A.

En attaque, à l'aile droite, Ujlaki est pratiquement irremplaçable, à condition que le Rémois Kopa ne soit pas muté du centre à l'aile.

Ujlaki et Kopa semblent être les seuls footballeurs susceptibles de jouer à l'aile droite. Courtaux (Racing), en effet, n'est pas suffisamment complet et Dereuddre (Toulouse) qui tint le poste dans le team B, n'est pas un ailier.

Pour les places d'inter, les responsables de notre sélection estiment en ce moment que Glowacki (Reims) et Flamion (Troyes) sont les deux titulaires logiques.

Ces hommes, cependant, devront compter avec Kargu (Bordeaux) qui marque des buts en championnat et qui est soutenu par M. Rigal en dépit de sa lenteur et de son manque de réussite dans les matches internationaux qu'il a disputés.

Cisowski (Racing) s'il revenait dans sa meilleure forme, serait un concurrent extrêmement dangereux pour Flamion qu'il détrônerait même presque à coup sûr. Il pourrait aussi « doubler » éventuellement Kopa. Il sera vraisemblablement retenu.

Le poste d'ailier gauche est le plus difficile à pourvoir. Les sélectionneurs ont essayé ou pensé successivement à Piantoni, Curyl, Bouchouk, Vincent, Hertrich, Ben Tifour. Aucun ne s'est imposé. Le Nancéien Deladerrière paraît être encore le plus indiqué. Il est vite, subtil et bon shooteur.

Deladerrière sera probablement sélectionné pour la Coupe du Monde, ainsi que Curyl, en raison de son tempérament batailleur, et aussi Piantoni, s'il fait oublier ses performances de Dublin et Zagreb.

C'est volontairement que nous avons omis de citer Strappe. Ce footballeur piétine alors qu'il devrait « flamber » au centre de l'attaque de Lille. Il est l'un des hommes sur lequel le triumvirat comptait le plus. Strappe, en grande forme, est en effet, nécessaire à l'attaque tricolore en raison de son punch et de son tempérament de « battant ».

En résumé, voici quels sont les hommes qui semblent le mieux « placés » pour la Coupe du Monde :

Buts : Vignal et Remetter. Ruminski.

Arrières : Gianessi, Marche, Pleimelding, Grimonpont.

Demis : Penverne, Bonifaci, Jonquet, Marcel, Ferry, Gaulon.

Avants : Ujlaki, Kopa, Flamion, Glowacki, Curyl, Cisowski, Strappe, Vincent, Deladerrière, Kargu.

On peut y ajouter quelques jeunes, à condition qu'ils se confirment totalement, ce qui est loin d'être certain :

Schultz (Lyon), Bernard (Girondins), Schwager (Nîmes), Dereuddre (Toulouse), Templin (Reims).

Des hommes susceptibles de jouer à plusieurs postes peuvent être également ajoutés à la liste que nous avons donnée et qui n'est qu'un « essai » théorique.

Ils sont au nombre de trois et seront probablement de la fête : Hon (Stade), Saunier (Monaco), Delepaut (Roubaix).

Nos forces 1954

Voici donc quels sont les forces du football français 1954.

Notre équipe de championnat idéale 1953 avait la composition suivante :

Vignal, Gianessi, Marche, Bonifaci, Jonquet, Gaulon, Kopa, Ujlaki, Anderson, Strappe, Deladerrière.

Notre équipe de championnat idéale 1954 est formée de :

Vignal, Gianessi, Marche, Penverne, Jonquet, Marcel, Appel, Glowacki, Kopa, Kargu, Curyl.

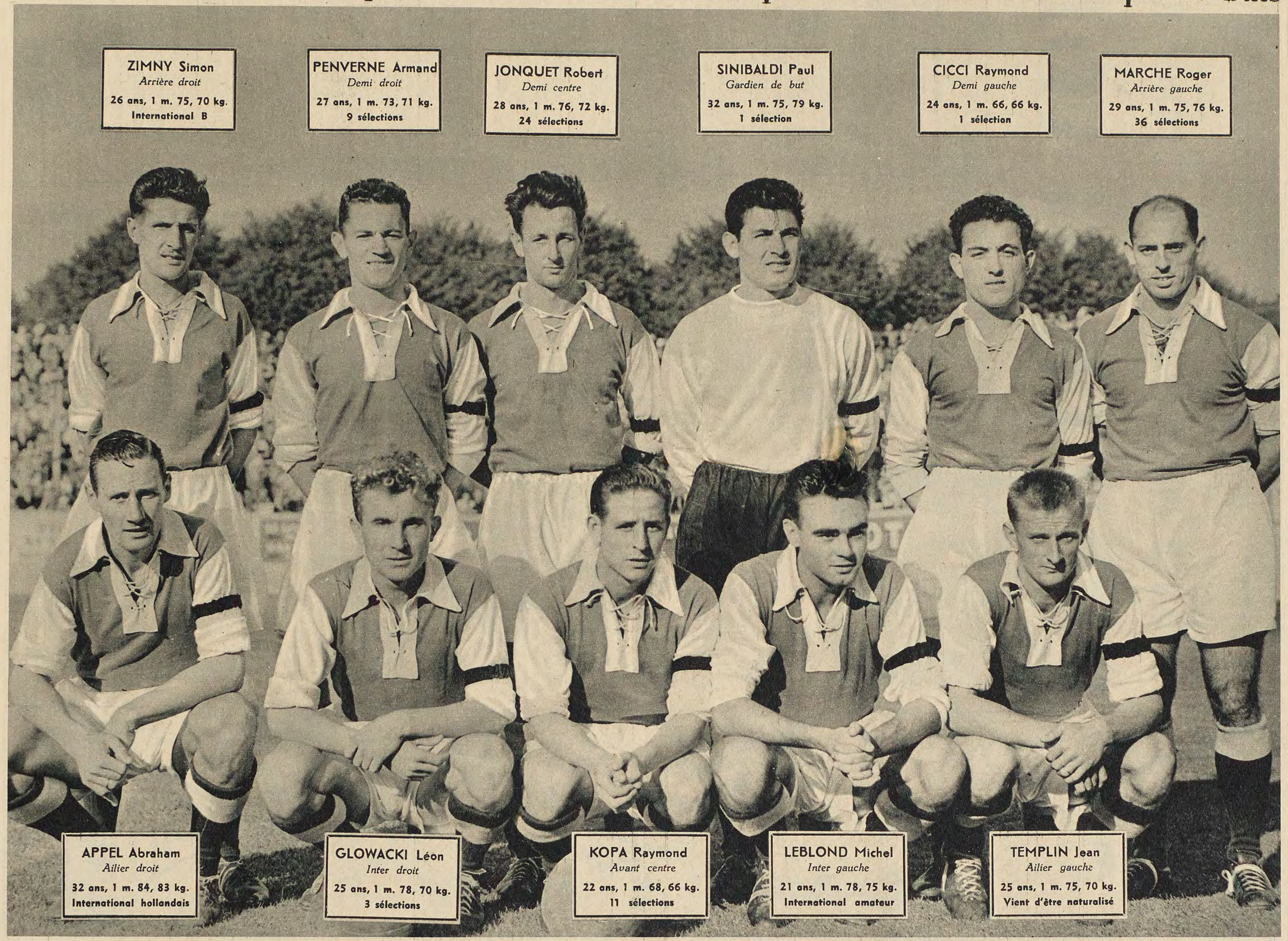
Dans cette formation qui est sélectionnée en tenant compte du « rendement » des joueurs dans leur club sur un an, on trouve quelques noms nouveaux : Penverne, Marcel, Glowacki, Appel, Kargu, Curyl.

La défense est inchangée avec Vignal, Gianessi, Jonquet et Marche, Bonifaci qui n'a pas beaucoup joué cède son poste à Penverne, excellent équipier à Reims, et Gaulon, encore très bon, est battu par un Marcel excellent à Sochaux et très satisfaisant dans l'équipe de France.

De l'attaque, seul Kopa subsiste. Ujlaki, toujours brillant s'efface devant Appel, plus constant et plus régulier dans l'effort, meilleur buteur aussi, s'il est moins fin. Andersson, toujours redoutable puncheur, a connu une éclipse qui l'oblige à s'incliner devant Kopa, leader d'attaque du onze de Reims, champion de France et vainqueur de la Coupe latine. Strappe, en veilleuse, est battu par un Kargu, extrêmement régulier et attaquant efficace. Glowacki, inter stratège, apparaît grâce à ses performances égales toute l'année. Enfin, Deladerrière qui a joué une très mauvaise saison à Nancy se voit préférer Curyl, bien que ce joueur n'ait pas beaucoup de titres de noblesse. Mais le racingman paraît être le meilleur de l'année à un poste dépourvu.

Parmi les joueurs qui auraient pu prétendre à figurer dans le « onze de l'année » on doit citer, avec Ujlaki, quand même, le Toulousain Rythkonen, le Marseillais Andersson et le Stéphanois Ferry, battus de très peu.

Le onze de Reims, champion de France 1953, a remporté 22 victoires et marqué 86 buts



ZIMNY Simon
Arrière droit
26 ans, 1 m. 75, 70 kg.
International B

PENVERNE Armand
Demi droit
27 ans, 1 m. 73, 71 kg.
9 sélections

JONQUET Robert
Demi centre
28 ans, 1 m. 76, 72 kg.
24 sélections

SINIBALDI Paul
Gardien de but
32 ans, 1 m. 75, 79 kg.
1 sélection

CICCI Raymond
Demi gauche
24 ans, 1 m. 66, 66 kg.
1 sélection

MARCHE Roger
Arrière gauche
29 ans, 1 m. 75, 76 kg.
36 sélections

APPEL Abraham
Ailier droit
32 ans, 1 m. 84, 83 kg.
International hollandais

GLOWACKI Léon
Inter droit
25 ans, 1 m. 78, 70 kg.
3 sélections

KOPA Raymond
Avant centre
22 ans, 1 m. 68, 66 kg.
11 sélections

LEBLOND Michel
Inter gauche
21 ans, 1 m. 78, 75 kg.
International amateur

TEMPLIN Jean
Ailier gauche
25 ans, 1 m. 75, 70 kg.
Vient d'être naturalisé

LUCIEN GAMBLIN, *ancien capitaine de l'équipe de France,*

1953 a enfin donné à la France un LE STADE

HENRI GERMAIN.

UNE équipe très sympathique, au jeu disert, fin et artistique, a dominé le football français au cours de l'année qui s'achève : celle du Stade de Reims.

Elle enleva de haute lutte le championnat de France en émaillant sa route de hauts faits et elle couronna sa saison par un exploit exceptionnel : remporter la Coupe Latine qui réunit chaque année les représentants désignés et en principe les champions de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal.

Le Stade de Reims qui, depuis deux ans, a fourni en moyenne à l'équipe de France un tiers de son effectif et parfois beaucoup plus, puisqu'au match Luxembourg-France du 28 septembre, six joueurs rémois (Marche, Jonquet, Penverne, Cicci, Glowacki et Kopa) figuraient dans le onze tricolore, est un club sans histoire, qui va droit son chemin malgré le peu d'aide qu'on lui apporte.

Le public rémois, en effet, n'est pas essentiellement sportif. Il vient au stade municipal, certes, mais encore faut-il que le temps ne soit pas particulièrement mauvais, que la chasse ne l'accapare pas et qu'il ne soit pas « en vendange ».

Un chemin suivi sans faiblesse

Cependant, sans se soucier du public, les dirigeants du Stade de Reims, gens au caractère bien trempé, ont suivi sans faiblesse le chemin qu'ils se sont tracé dès leur entrée dans le professionnalisme : arriver au premier plan du football français en pratiquant un jeu de qualité et en respectant les règles du « fair play » tant sur le terrain qu'en dehors de ses limites. Ils y sont parvenus.

Reims a enlevé la Coupe de France en 1950, et a été Champion de France en 1948-1949 et 1952-1953. Il continue à figurer au tout premier plan du football français et international avec un effectif si minime qu'on a craint souvent « l'accident » pour le club champenois. Rien d'ailleurs n'eut été plus désolant que de voir annihilée d'un coup toute une série d'efforts méritoires de joueurs valeureux et de dirigeants consciencieux.

Que ce soit à Lille, à Marseille ou à Strasbourg, on vient voir jouer Reims. Le public ne s'y trompe pas : il sait qu'avec les Rémois il sera le témoin d'un football de premier ordre. Et il n'est jamais déçu...

Il fut un temps où les équipes françaises considéraient un match à l'étranger comme une belle occasion d'accomplir une randonnée touristique. Reims fut, une fois, pris au piège (Coupe Latine 1949 en Espagne), mais la leçon eut des effets salutaires. Depuis il a inscrit à son tableau de chasse, hors de nos frontières, un nombre impressionnant de succès...

Que dire des pratiquants champenois sur le plan purement technique ? Qu'ils sont tous de remarquables spécialistes du ballon et que c'est probablement dans leur connaissance approfondie du jeu qu'il faut trouver le secret de leur extraordinaire homogénéité.

Il est naturel qu'on ait désiré, dans certains clubs, imiter le Stade de Reims. Mais est-ce si commode ? Le Stade de Reims dispose, pour mener à bien la tâche qu'il s'est fixée des installations spéciales du Parc Pommery, où à l'occasion de stages d'études, de stages de sélection plutôt, il examine de nombreux moins de vingt ans tentés par le ballon rond, dans des conditions irréprochables. L'entraîneur Albert Batteux fixe son choix et ses élus sont mis au travail aux côtés des titulaires de l'équipe première. Ils ont, dès lors, le pied à l'étrier, et M. Henri Germain, président du Stade de Reims, veille en personne à l'éclosion de ces jeunes pousses, de cette jeunesse qui ose et risque alors que trop souvent les footballeurs « en place » se contentent de vivre sur leur actif...

Les prospecteurs rémois se sont rarement trompés dans l'acquisition d'un joueur. En compulsant une liste qui comprend les Penverne, Méano, Zimny, Béraudo, Cicci, Leblond, Glowacki, Bliard, Siatka, Guirando, Kopa, Gavron, Templin, on est frappé du coup d'œil des dirigeants champenois. S'il fallait comparer le recrutement du club rémois — prix des transferts et qualité des joueurs — avec celui d'autres clubs aux moyens financiers exceptionnels, la comparaison tournerait vite à la confusion de ces derniers, d'autant plus que, malgré la présence de joueurs chevronnés, tels Marche, Jonquet, Paul Sinibaldi, la moyenne d'âge est très peu élevée et que, savamment rajeuni, le onze de Reims doit tenir très longtemps.

Si toutes les qualités sont réunies dans la formation des champions de France, tous les joueurs ne sont pas à égalité, techniquement parlant. Les défenseurs Marche, Zimny, Cicci, l'avant Appel demandent beaucoup plus à leur tempérament et à leurs moyens physiques que leurs camarades de l'attaque qui mettent en jeu plus de finesse, d'adresse et d'habileté. C'est en grande part à la diversité de ses armes que le onze champenois doit ses succès, car il possède tout le nécessaire pour former une équipe complète et qui ne risque jamais la catastrophe. Il n'est jamais aux abois quelles que soient les circonstances. Il lui suffit de regrouper ses forces pour se retrouver et cette connaissance de ses moyens lui donne une autorité qui impressionne et lui permet d'envisager tous ses matches avec confiance.

Une équipe très équilibrée

Etudiez la composition de l'équipe de Reims. Vous serez surpris de son équilibre. Vous n'y trouverez pas de faiblesse accusée, mais une compensation exceptionnelle des qualités et des défauts de ses éléments. Si l'on étudie les individualités, c'est un plaisir que de brosser les portraits des joueurs champenois, du portier Paul Sinibaldi à l'ailier gauche Templin, qui remplaça l'infortuné Francis Méano en passant par le demi-centre Jonquet et en terminant par le fantaisiste amateur Leblond.

Paul Sinibaldi est un solide athlète aux yeux noirs et profonds, qui semble défier le ballon de franchir la ligne dont il a la garde. Sa conscience professionnelle extrême lui fait également repousser la critique, persuadé qu'il est d'avoir fait tout le possible pour tenir son poste. C'est un excellent gardien qui a parfois des parades sensationnelles.

Zimmy doit d'être l'indiscutable titulaire arrière droit de la formation à l'accident survenu à l'international Jacowski dans le dernier match de la saison 1951-52. On l'essaya à l'arrière alors qu'il ne s'était produit qu'en demi-aile. Il s'imposa de telle façon qu'il n'a plus quitté ce poste.

Roger Marche est le capitaine de l'équipe de France. Plus de trente fois international et l'un des meilleurs arrières du continent, l'ailier gauche qu'il était à ses débuts à Mohon, est devenu à Reims, pour qui il joue depuis bientôt neuf ans, un défenseur hors de pair. Il ne fait pas bon de le molester, mais il n'a jamais blessé un adversaire et sa correction est souvent citée en exemple.

Penverne, venu à Reims comme amateur lors de son service militaire, a été façonné pendant deux ans par les entraîneurs rémois, et, dès son entrée dans le team-fanion, s'est imposé à ses dirigeants et aux sélectionneurs nationaux. International coté, Penverne est un excellent dribbleur, un équipier actif et tenace (la race bretonne, sans doute) et aussi un remarquable shooteur. Il est aussi bon au poste d'inter que de demi.

Robert Jonquet, capitaine de l'équipe, est une personnalité attachante. Grand, fin de lignes, souple et de gestes agréables à suivre, le demi-centre de Reims et de l'équipe de France promettait d'être un attaquant brillant. On en fit un demi-centre de W. M. par la force des choses. On sait ce que cela a donné !

Raymond Cicci est ce petit bonhomme qui vint un jour au siège du club « demander à jouer au football ». Il arrivait sans prétentions de Lorraine. Essayé parmi les amateurs, il fut vite distingué par Batteux. Promu professionnel, il s'imposa au poste de demi-gauche en équipe première. Doué

NOTRE SÉLECTION

VIGNAL (Racing)
GIANESSI (Monaco)
MARCHE (Reims)
PENVERNE (Reims)
JONQUET (Reims)
MARCEL (Sochaux)
APPEL (Reims)
GLOWACKI (Reims)
KOPA (Reims)
KARGU (Bordeaux)
CURYL (Racing)

tire les conclusions du championnat remporté par les Champenois

onze de club de classe européenne DE REIMS

d'une souffle inépuisable et d'un esprit combatif exceptionnel, son action est peut-être désordonnée, mais si constante qu'il fit ses débuts en équipe de France B après une saison seulement de professionnalisme.

Appel, un grand gaillard sec et déguingandé, mais puissant, ardent et volontaire, ne connaît qu'un chemin : la ligne droite. Venu de Hollande au Stade de Reims, il plut puis fut discuté. On ne le trouvait pas dans le ton du jeu rémois. Mais il jouait avant-centre et marquait des buts. On le garda. On le fit passer à l'aile droite pour fixer Kopa au centre de la ligne d'attaque et l'on s'aperçut qu'il était indispensable par le punch qui, sans lui, ferait gravement défaut à l'équipe.

Glowacki, un Nordiste blond, fin, paraît frêle et timide. Il n'est cependant jamais blessé et tient fort bien le rythme des matches professionnels. Footballeur habile au style coulé, intelligent pourvoyeur, Glowacki, sélectionné pour l'équipe de France contre la rude formation de l'Eire fut ce jour-là le meilleur joueur sur le terrain. Son entente avec Kopa produit des effets remarquables. Gageons que ce tandem fera longtemps encore les beaux jours de Reims et de l'équipe française.

Raymond Kopa. En allant chercher Kopa à Angers, les dirigeants rémois avaient découvert un des meilleurs footballeurs qu'ait produit notre pays. Né dans notre Nord, de parents polonais, Kopa, petit de taille, mais bien posé sur ses jambes solides et véloces est naturellement doué. Quel que soit l'adversaire, il fait à peu près ce qu'il veut. Son « dribbling » est impeccable ; rapide et plaisant son art de la feinte, incomparable et digne des meilleurs techniciens du monde sa sûreté dans la réception. Si l'on ajoute qu'il sait fort bien approvisionner ses partenaires et que son « shot » est sec et précis, on aura tracé de lui un portrait nullement flatté.

Leblond, monté haut sur pattes, le visage poupin et le corps tenant du roseau, suit sur le terrain de jeu comme dans la vie une ligne fantasque tracée par les événements. Venu des amateurs rémois, Leblond, qui porta plusieurs fois le maillot bleu national, fit de nombreuses incursions dans l'équipe « pro » de son club, soit comme demi, soit comme avant. Il était si jeune, si mince, qu'on ne voulait pas le « gâcher ». Mais les faits commandent et Leblond fait maintenant partie du lot des indiscutables équipiers premiers des champions de France.

Templin est encore un « ch'timi » d'origine polonaise qui a gagné sa titularisation par des qualités naturelles de premier ordre et une application constante. Naturalisé français depuis trois mois, il se serait imposé plus rapidement s'il avait su vaincre sa timidité innée. Bon technicien, il n'est sans doute pas un ailier né, mais il a su donner satisfaction au poste illustré, il n'y a pas si longtemps, par Francis Méano.

Linquvist. récente acquisition du Stade de Reims et international suédois, peut jouer à l'intérieur ou à l'aile gauche. Fin footballeur, rapide, adroit, il ne doit pas tarder à s'imposer.

Derrière ces joueurs « classés » il reste encore des unités de premier ordre aux Champenois comme l'international cannois Béraudo, qui est digne d'être comparé aux joueurs cités plus haut et comme les amateurs Bliard, avant-centre, et Gavron, arrière, internationaux tous deux, et un nouveau venu, Siatka, transféré de l'Olympique d'Alès, et qui, en quelques matches a confirmé une classe indiscutable.

Le Stade de Reims continue à faire figure de vedette du football français, mais il faut admettre qu'il a su réunir, former, ou développer des joueurs de grande qualité, et qu'après Roessler, il a eu la main heureuse en confiant ses joueurs à Albert Batteux, pour les mettre en condition.

Un brillant second : Sochaux

On ne peut passer sous silence la tenue du Football Club de Sochaux dont l'équipe, formée en majorité de très jeunes joueurs a pris une remarquable deuxième place en championnat de France. Grâce à ses Jean-Jacques Marcel, Gardien, internationaux A ; Bruat, Reigner, Tellechea frères, Biancheri et autres Nungesser ou Salzborn, la fin de saison du club doubiste a été exceptionnellement brillante. Depuis, le onze de Sochaux est moins heureux et figure dans le bas du tableau de classement. Mais il y a des ressources dans le lot dont dispose le club illustré par Abbegglen, Duhart, Szabo et Mattler, et l'on peut s'attendre à voir les chemisettes « bouton d'or » gravir rapidement les échelons du premier plan.

ALBERT BATTEUX.

Plus que de Sochaux, beaucoup plus même, c'est des Girondins de Bordeaux que le Stade de Reims doit se méfier. Sans faire de bruit et en évitant pourrait-on dire de faire connaître ses intentions, Bordeaux se trouve chaque année parmi les leaders de la compétition nationale. Si la cavalerie légère de Reims dispose d'un champ étendu pour développer ses actions, l'artillerie lourde bordelaise concentre ses forces sur des citadelles qui, une fois démantelées, sont à la merci de ses attaquants, puissants, pesants, mais efficaces.

On ne manque pas cependant d'être surpris par la continuité des Girondins, car leur effectif ne rajeunit pas. Swiatek, Meynieu, Gallice, Garriga, Persillon, Kargu, de Harder sont sur la brèche depuis de nombreuses saisons et très peu de jeunes paraissent appelés à effectuer une relève partielle. L'ensemble bordelais joue sérieusement, sans grande fantaisie. Lorsque le lourd moteur a de la peine à carburer, il semble que les leçons d'André Gérard — l'entraîneur — soient oubliées. Heureusement pour le spectacle et le bien de l'équipe, le prestidigitateur de Harder ne manque pas de faire son numéro au moment où les adversaires s'y attendent le moins, et Bertus, en action, fait entrer les défenseurs adverses en transes.

Bordeaux qui termina le championnat 1952-1953 en troisième position combat avec Reims depuis le premier jour de la compétition en cours. Il est difficile de prévoir qui l'emportera.

Le nouveau promu : Toulouse

Nouveau promu en division nationale, le Toulouse Football Club fait couler beaucoup d'encre par l'ampleur et l'imprévu de son recrutement. Il faut croire que les efforts des dirigeants toulousains étaient étayés par une certaine connaissance des choses du football puisque après avoir accédé à la division nationale (1951-1952), le club de la cité rose y joue les premiers rôles. Il lui manque encore un fond technique. Il sent la maison neuve dès la porte d'entrée, mais le matériau est de bonne qualité. Les promoteurs de l'édifice — et du mouvement qui a pour but de faire du football un grand sport méridional — sont tranquilles sur l'avenir proche avec Mioubi, Pleimelding, Haddad, Cahuzac, Derreudre, et les étrangers Rytkonnen, Brodd, Rykberg venus du nord de l'Europe, venus joindre leurs qualités à celles de partenaires avec lesquels ils n'ont pas tardé à fraterniser sur le terrain et en dehors de celui-ci.

Lucien GAMBLIN.

LES HOMMES DE L'ANNÉE

Le meilleur joueur de l'année :
JONQUET (Reims).
Le meilleur défenseur de l'année :
VIGNAL (Racing).
Le meilleur attaquant de l'année :
APPEL (Reims).
La révélation de l'année :
GLOWACKI (Reims).
La confirmation de l'année :
REMETTER (Metz).
L'étranger de l'année :
RYTHKONEN (Toulouse).
L'entraîneur de l'année :
GERARD (Bordeaux).
Le dirigeant de l'année :
H. GERMAIN (Reims).

Challenge Saint-Raphaël du meilleur goal-average saison 1952-1953

DESTINE à récompenser les clubs professionnels de première et de seconde divisions qui possèdent le meilleur goal average, le challenge Saint-Raphaël a été attribué pour la saison 1952-1953 au Stade de Reims et à l'A.S. Monaco.

PREMIERE DIVISION

1.	Reims	2,388.
2.	Lille	1,418.
3.	Girondins	1,410.

DEUXIEME DIVISION

1.	Monaco	3,826.
2.	Toulouse	3,172.
3.	Strasbourg	2,718.

HON Louis. Né le 14 septembre 1924, à Couches-les-Mines (Saône-et-Loire). Attaquant à ses débuts (avant-centre ou ailier), devint demi-aile puis demi-centre chez les pros. Alors qu'il était à Saint-Maur, le Racing, le Red Star et le Stade Français se le disputèrent. Le Stade l'emporta et c'est le seul club pro qu'il ait connu en France puisqu'il y est revenu après un séjour de trois ans en Espagne. Hon, qui fut l'an dernier considéré comme l'un des meilleurs, sinon le meilleur, demi-centre opérant en Espagne, n'a pas trouvé tout de suite la grande forme, mais après deux mois de compétition, il est redevenu lui-même et il se pose en rival direct de Jonquet pour l'équipe de France où il fit déjà douze apparitions. La dernière remonte au 11 décembre 1949, à Florence, contre la Yougoslavie.

HUMPAL Pépi. Né le 30 janvier 1918, à Onomouck (Tchécoslovaquie). Petit, le crâne très dégarni, il vint en France comme joueur à Sochaux et s'y distingua plusieurs saisons durant. Muté à Montpellier en 1951, il resta un an dans le Midi, puis fut appelé par Strasbourg comme entraîneur. Il vint avec l'idée de ne plus jouer. Pourtant, en raison des blessures successives subies par les joueurs alsaciens, il disputa presque toutes les rencontres officielles et, malgré son âge, réalisa une saison remarquable. Sa technique et son sens de la place lui permirent de marquer ou de faire marquer de nombreux buts qui valurent en fin de compte à Strasbourg de monter en première division.

JONQUET Robert. Né le 3 mai 1925, à Paris. Demi-centre de Reims où il signa en 1942. Son premier essai comme international n'avait pas été mauvais, mais il eut le malheur de débuter contre l'Italie et le redoutable Gabetto. La France fut battue et, comme Domingo qui était avec lui un « bleu », il fut mis sur la touche pour les sorties suivantes. Au printemps 1949 on le revit sous le maillot bleu frappé du coq et, depuis le 6 février 1951, il a réussi à ne manquer aucun match international, si bien qu'il a joué à Zagreb son vingtième match consécutif en équipe de France. Une performance que personne jusqu'à présent n'avait réussie ! Vingt-quatre fois international, il a gagné la Coupe avec Reims, a été deux fois champion de France (1949 et 1953) et a remporté la Coupe Latine en juin dernier. Un palmarès sensationnel.

KARGU Edouard. Né le 16 décembre 1925, à Gorki (Pologne). Venu très jeune en France. Travailla dans une mine de fer en Lorraine et débuta à Blénod d'où il émigra à Cognac avant de signer aux Girondins. Puissant, athlétique, a glissé du poste d'avant-centre à celui d'inter. Travailleur, manque un peu de vitesse pour être indiscutable. Dix sélections. Après dix-huit mois d'éclipse, fut rappelé dans le onze tricolore au printemps dernier contre le Pays de Galles.

KOPA Raymond. Né le 13 octobre 1951, à Nœux-les-Mines. Pendant trois ans, au sortir de l'école, fut mineur de fond. Peu avant d'atteindre ses dix-huit ans passa professionnel et donna son accord à Angers. Il y resta deux saisons avant d'être repéré et engagé par le Stade de Reims. Il s'y épanouit et, le 22 mai 1952, fut le meilleur des Espoirs français qui battirent au Havre les Espoirs anglais par le score sans appel de 7 à 1. Cette performance le consacra et, au début de la campagne internationale suivante, il fut sacré international A sans être passé par l'équipe B. Très bon technicien, il raffole du dribble et il est très difficile à neutraliser. Dix fois international comme ailier droit ou comme avant-centre.

MARCEL Jean-Jacques. Né le 13 juin 1931, à Brignoles (Var). A quinze ans il était l'avant-centre titulaire de l'A.S. Brignoles dont son père était le président. En mai 1949, il suivit un stage à Sochaux et fut admis comme « lionceau ». Quatorze mois plus tard il signait un contrat pro. Wartel le spécialisa comme demi et c'est à ce poste que l'équipe de France l'utilise actuellement, bien qu'il ait été excellent à l'inter dans le onze de l'Armée. Quatre sélections. Fut avec Vignal notre meilleur joueur à Zagreb contre la Yougoslavie.

MARCHE Roger. Né le 5 mars, à Mohon (Ardennes). Arrière puissant et vigoureux. Capitaine de l'équipe de France. Trente-quatre sélections dont la première remonte au 23 mars 1947 (à Colombes) contre le Portugal. Sans un concours de circonstances défavorables (match d'entraînement fixé à trois jours de notre match de Dublin contre l'Eire) aurait probablement été sélectionné dans le onze du Continent qui a été opposé à l'Angleterre le 21 octobre à Londres. Porte le maillot de Reims depuis huit ans. Deux fois champion de France en 1949 et en 1953, il a aussi gagné la Coupe de France et la Coupe Latine que Reims est le premier club français à avoir conquise.

MEANO Francis. Né le 22 mai 1931, à Puylouviers (Bouches-du-Rh.). International junior et militaire, il avait été équipier B et comptait deux sélections dans le onze A dont la première avait été obtenue alors qu'il avait un peu plus de dix-huit ans. Champion de France avec les Champenois en 1950 au terme de sa première saison chez les pros. Décédé tragiquement dans un accident d'automobile le 25 juin 1953.

LE F.C. SOCHAUX, RIVAL DE REIMS

Sochaux fut en fin de saison 1952-1953 le plus sérieux rival de Reims. C'est seulement huit jours avant la clôture de l'épreuve officielle que les Champenois furent certains de vaincre. Les Franc-Comtois, remarquablement inspirés, remportèrent d'ailleurs au Parc des Princes la Coupe Drago, après un match de toute beauté contre Toulouse. L'une des formations de Sochaux. De g. à dr., debout : Raphaël Tellechéa, Bravo, Marcel, Bernardet, Joseph Tellechéa et Pierre Lorius. Accroupis : Pardo, Muro, Edouard Salzborn, René Gardien et L. Régnier.

TOULOUSE MÈNE DE BOUT EN BOUT

Le 23 novembre 1952, Toulouse apparut pour la première fois en tête du championnat de seconde division. Il devait s'y maintenir sans faiblir jusqu'au dernier jour. Il partagea le commandement avec Monaco, le jour de Noël, puis avec Strasbourg, en février et mars, mais, dès le début d'avril, s'échappa définitivement. L'équipe type de Toulouse. De g. à dr., debout : Abderramane, Rossi, Rouxel, Pleimelding, Haddad et Cahuzac. Accroupis : Daniel, Dereuddre, Mellberg, le Finlandais Rythkonen et Bouchouk.

STRASBOURG EN 1RE DIVISION

Strasbourg pratiqua le meilleur football de seconde division, mais fut sérieusement handicapé par les blessures simultanées de plusieurs titulaires. L'entraîneur Humpal, qui n'avait pas l'intention de jouer, fut en fin de compte obligé de participer à presque toutes les rencontres. Terminant troisième, la formation alsacienne disputa les barrages, triompha de Rennes et monta en première division. De g. à dr., debout : Vanags, Dahan, Kaelbel, Schaeffer Deckert et Remetter. Accroupis : Humpal, Georges Sésia, Roger Quenolle, Désir Carré et Hertrich.

MELLBERG Fror. Né le 9 décembre 1923, à Grabo-Söreanling (Suède). Acquis par Toulouse il y a un an. Le Suédois qui venait de Gênes s'adapta rapidement au jeu français. Très athlétique, il devint la terreur des défenses adverses et dès sa première saison chez nous fut le meilleur buteur de seconde division. Joue cette année au Red Star.

MEURIS Robert. Né le 19 juin 1928, à Bruxelles. Demi-centre puissant que l'on vit d'abord à Angers et au C.O. Roubaix-Tourcoing avant de le retrouver l'an passé au centre de la défense monégasque. Il fut l'un des hommes de base de Monaco au cours de la saison 1952-1953.

PAZUR Antoine. Né le 31 janvier 1931, à Aulnoye. Débuta à l'A.S. Aulnoye. Passé pro à Valenciennes en 1949. International militaire et B il a déjà disputé deux finales de Coupe. Il perdit la première à Valenciennes en 1951, mais gagna en mai dernier la seconde avec Lille qui s'était assuré son transfert en décembre 1952. C'est un de nos espoirs.

PENVERNE Armand. Né le 26 novembre 1926, à Pont-Scroff. Son premier club fut l'E. S. Versaillaise, le second, Reims où il accomplit sa huitième saison. Il opéra chez les Amateurs Champenois pendant deux ans avant de passer pro. Sous les couleurs rémoises il a été champion de France à trois reprises : 1948 (Amateurs), 1949 et 1953 (Pro). Vainqueur de la Coupe de France (1950) et de la Coupe latine (1953) il a, de plus, été neuf fois international A.

PIANTONI Roger. Né le 26 décembre 1931, à Etain (Meuse). Attaquant de poche. Inter ou ailier gauche. Sorti de Piennes, est l'un des meilleurs éléments de Nancy. Tir du pied gauche très meurtrier. Finaliste de la Coupe de France avec Nancy, il échoua devant Lille. International militaire, il fut six fois retenu dans l'équipe de France A.

PLEIMELDING René. Né le 13 février 1925, à Joudréville. Ce Lorrain fut révélé par Nancy qu'il quitta en 1952 pour aller se fixer à Toulouse. Défenseur énergique. Remplaçant de l'équipe A contre le Luxembourg et contre l'Eire, il fut titulaire le 18 octobre, à Zagreb, contre la Yougoslavie. Dons des circonstances diffciiles, ne s'imposa pas. Fut plusieurs fois international B.

PROUFF Jean. Né le 12 septembre 1919 à Peilhac (Morbihan). Dix-sept fois international. Professionnel à Fives, à Rennes, à Rouen, puis de nouveau à Rennes, il avait en 1952 quitté les pros pour devenir joueur entraîneur de Caen. Il provoqua avec son club la grande surprise de la Coupe 1953 en éliminant Reims, leader de première division et futur champion de France. Il est revenu chez les pros cette saison comme entraîneur d'Aix-en-Provence. Il a joué bon nombre de matches avec ses hommes et s'est payé le luxe, à trente-quatre ans, d'être presque chaque fois le meilleur homme de son équipe.

REMETTER François. Né le 8 août 1928, à Strasbourg. C'est un gardien de but aux qualités naturelles extraordinaires. Souple, adroit, il possède un coup d'œil et une détente remarquables. Vignal, grâce à ses dégagements, lui est encore supérieur, mais il n'est plus loin du Racingman et s'est, en tout cas, adjugé sans discussion possible le numéro 2. A ses débuts, au Racing-Club de Strasbourg, était attaquant (inter). Un jour, en déplacement, il fut désigné pour remplacer le goal absent. Fit si bien qu'il ravit sa place au titulaire. Devenu keeper, il joua ensuite au Thillot, mais, en championnat de France, eut l'occasion en poule finale de rejouer quelques matches comme inter et marqua des buts. Vint à Metz en 1950. International B et A contre la Suède et contre le Luxembourg puisqu'il remplaça Vignal, blessé, au bout de cinq minutes.

ROSSI Léon. Né le 2 novembre 1923, à Villefranche-sur-Mer. Débuta au club local. Passa à Nice en 1941. Il connut les mauvais jours du club azuréen, mais aussi les heures de gloire de 1951 et 1952 (deux fois champion de France et vainqueur de la Coupe). Pour le récompenser de ses bons et loyaux services, Nice le laissa partir à Toulouse en 1952, car il réalisait ainsi une bonne opération financière. Footballeur consciencieux et travailleur, il contribua à hisser Toulouse, dont il était le capitaine, en première division. Tente, cette année, la même opération au Red Star.

RUMINSKI Jean. Né le 13 juin 1924, à Waziers (Nord), de parents polonais. Débuta à Guesnain comme demi-aile. Vint à Reims en 1943, puis alla à Douai en 1946 et au Havre l'année suivante. A Lille depuis deux saisons. International B, cet athlète puissant dut à l'indisponibilité de Vignal l'an dernier de jouer six matches en équipe de France A.

RYTHKONEN Aulis. Ce Finlandais de vingt-trois ans, qui fut 32 fois international dans son pays, est venu à Toulouse en décembre dernier. Technicien remarquable, il s'est imposé comme l'un des meilleurs étrangers opérant chez nous. C'est en grande partie à sa classe que Toulouse dut de s'affirmer au printemps 1953 et de conquérir sa place en première division.

SALZBORN Edouard. Né le 29 septembre 1927, à Pfastatt (Haut-Rhin). Avant-centre plein de qualité. International B. Après avoir joué à Mulhouse et à Thaon (deux saisons), il signa un contrat professionnel pour Sochaux en juin 1951. Doit encore progresser.

SINIBALDI Paul. Né le 3 décembre 1921, à Montemaggiore (Corse). Gardien de but du Stade de Reims. C'est à une parade sensationnelle de sa part que Reims dut en 1949 de conquérir son premier titre de champion de France. Comme ses camarades, a conquis un second titre la saison dernière. Vainqueur de la Coupe de France 1950 et de la Coupe Latine 1953. Une fois international contre la Belgique en 1950.

SINIBALDI Pierre. Né le 29 février 1924, à Montemaggiore (Corse). Deux fois champion de France il n'eut pas la joie de disputer la finale de la Coupe que son club gagna en 1950. Un mois auparavant, il avait été sérieusement blessé contre Roubaix et l'on crut que sa carrière de footballeur était définitivement terminée. Après deux ans d'indisponibilité (coupés d'une brève rentrée non concluante), a rejoué toute sa saison dernière dans le club champenois avant d'être transféré à Nantes.

SOMMERLYNCK Marceau. Né le 4 janvier 1922, à Lille. Ce Nordiste n'a jamais quitté son pays d'origine. Ayant débuté à Fives il poursuivit sa carrière à l'équipe fédérale Lille-Flandres, puis au L.O.S.C. Homme à tout faire, joua tour à tour, suivant les besoins de son club, attaquant, demi ou arrière. Champion de France en 1946, a réussi l'exploit de disputer quatre finales de Coupe et de les gagner toutes les quatre. Sportif complet, avait été haltérophile, gymnaste et nageur. Fut même international junior de water-polo (F.S.G.T.).

STRAPPE André. Né le 23 février 1928, à Bully. Fut mineur avant de devenir footballeur pro. International amateur, il disputa les match du tournoi olympique de Londres en 1948. A son retour, il commença son métier de pro au L.O.S.C. pour lequel Jules Bigot lui avait fait signer un contrat. Deux fois finaliste de la Coupe il ne l'a gagnée qu'une fois, au printemps dernier. 19 sélections A. Fut aussi international B et militaire.

TELLECHEA Joseph. Né le 27 novembre 1926, à Drancy. Footballeur très doué, est le pilier de la défense de Sochaux. C'est un demi-centre qui ne se contente pas de détruire les actions adverses, mais qui cherche toujours, lorsqu'il a conquis le ballon, à distribuer le jeu. International B.

TEMPLIN Jean. Né le 14 décembre 1928, à Baranowich (Pologne). Tout récemment naturalisé Français. Bon technicien. Ailier ou inter. A disputé en 1952-1953 la moitié des matches officiels de Reims. Participa à la Coupe Latine et remplaça fort bien Pierre Sinibaldi. Est cette année titulaire du onze fanion.

UJLAKI Joseph. Né le 19 août 1929, à Budapest (Hongrie). Naturalisé Français depuis quatorze mois. Sa classe est incontestable et, chaque fois qu'il a vraiment voulu se livrer à fond, il s'est imposé comme le meilleur joueur sur le terrain, que ce soit en championnat ou en match international. Mis à part le transfert de Bonifaci à l'étranger, c'est lui qui a établi le record pour la France des mutations payantes. Nice a, en effet, déboursé 19 millions pour obtenir sa signature. Huit fois international français après avoir été, dans sa jeunesse, international junior hongrois aux côtés du célèbre Puskas. Venu en France à dix-sept ans, il a porté les couleurs de quatre de nos clubs pros : le Stade Français, Sète, Nîmes et enfin Nice où il se trouve actuellement.

VIGNAL René. Né le 12 août 1926, à Béziers. Après avoir tâté un peu du rugby, il opta pour le football. Avant de jouer dans les buts, il fut avant-centre et ne devint goal qu'à la suite d'une indisponibilité du titulaire, Lopez. Il avait dix-sept ans lorsqu'il signa un contrat pro pour Toulouse d'où il devait « monter » au Racing quelques années plus tard. C'est actuellement le meilleur goal français. Gravement blessé il y a un an, il ne doit qu'à une opération délicate réussie par le professeur Trillat, de Lyon, d'avoir pu reprendre son activité de footballeur. Après un an d'indisponibilité a retrouvé la plénitude de ses moyens et... sa place en équipe de France. 15 sélections. A gagné la Coupe de France avec le Racing en 1949 contre Lille.

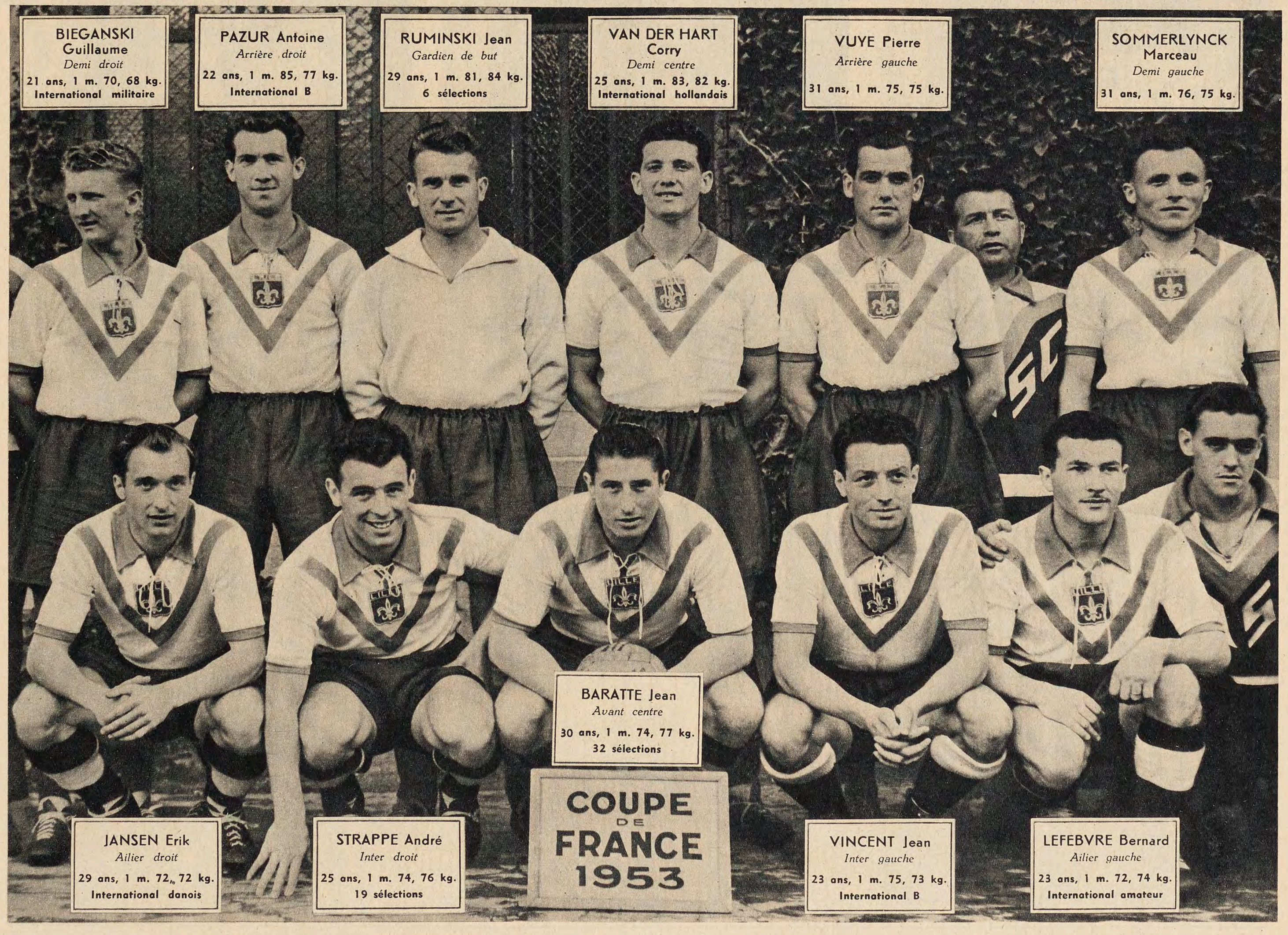
ZIMNY Simon. Né le 18 mai 1927, à Divion (Pas-de-Calais). D'origine polonaise il fut mineur dans le Nord durant quatre années. Ses premiers clubs furent Hesdin et Nœux-les-Mines. Après avoir été demi-aile s'est parfaitement adapté au poste d'arrière qu'on lui demanda de tenir lorsque Jacowski, le titulaire, fut blessé. Il se distingua si bien que Jacowski ne put jamais regagner sa place. International B, fut, l'an passé avec Reims, champion de France et vainqueur de la Coupe Latine. Vient d'être immobilisé par une blessure grave (entorse de la cheville avec déchirure des ligaments).

Battus dans la compétition pro, les Girondins enlevèrent un titre de champion de France avec leurs amateurs. De g. à dr., debout : Lafontan, Mombouchet, Castan, Villenave II, Schmetz, Ferlay et Astresse. Acc. : Tylipski, Dupeux, Audebert, Cheyssac, Rico et Aucourt.

La formation idéale de l'A.S. Sedan-Torcy, le néo-pro qui a surpris le monde du football en réalisant d'excellentes performances. De g. à dr., debout : Roszak, Pascal, Eloy, Daniel Carpentier, Serek, Bochard. Acc. : Fulgenzy, Ch. Oliver, Cél. Oliver, Cuenca et Mauduit.

Nouveau dans le professionnalisme, Aix-en-Provence disputa ses six premiers matches de la saison sans être battu. De g. à dr., debout : Guérin, Luciano, Liberati, Roasio, Latrille Pujalte. Acc. : Prouff, Zenkiewicz, Da Silva, Méano, Cossou. Baratte a renforcé l'équipe.

Le 31 mai 1953, le Lille Olympique Sporting Club a reçu la Coupe de France pour la 4e fois



Lille a gravé pour la 4ème fois ses initiales sur la Coupe

par Pierre LAGOUTTE

APRÈS la merveilleuse finale de la Coupe 1952 Nice-Girondins, au cours de laquelle les deux meilleurs clubs français de l'époque avaient donné un véritable récital de jeu ouvert et spectaculaire (5-3), il était difficile pour les acteurs de l'ultime journée 1953 de se montrer supérieurs à leurs glorieux devanciers.

Lille et Nancy, qualifiés de l'épreuve 1953, s'affrontèrent à Colombes le 31 mai. Leurs références en championnat étaient modestes. Lille, grâce à une victoire sur Nîmes une semaine auparavant avait réussi à s'assurer la 4e place au « goal average ». Nancy avait terminé en 8e position après avoir mis à son actif un très beau redressement, puisqu'à la fin des matches aller les Lorrains occupaient l'avant-dernière place.

La réputation du grand club nordiste qui disputait sa sixième finale en neuf ans était certes un élément attractif, mais tout le monde savait bien que le L.O.S.C. n'était plus l'irrésistible formation qui, trois ans de suite, avait surclassé ses rivaux en Coupe (1946, 1947, 1948) ou même qui s'était inclinée devant un Racing remarquable d'inspiration (1949).

Nancy qui, pour la première fois, accédait à la finale en tant qu'équipe de club (le onze fédéral Nancy-Lorraine avait triomphé de Reims-Champagne en 1944) était loin de posséder le palmarès de son adversaire, mais il disposait d'une bonne attaque et d'atouts valant ceux de Lille.

Le match semblait très ouvert et il le fut. Cependant Lille, démarrant en trombe, s'assura un avantage initial très net et, durant 20 minutes, domina la situation. Deux fois le poteau sauva Favre et à la 17e minute Vincent, à l'issue d'un bel effort personnel, ouvrit le score.

Nancy réagit bien et au bout d'une demi-heure prit à son tour l'initiative des opérations, pour égaliser par Bélaid à la 41e minute.

En seconde mi-temps Nancy avec son meilleur attaquant Bélaid, blessé, supporta un sérieux handicap, mais donna cependant l'illusion de pouvoir forcer la décision. Hélas ! les avants lorrains trop portés à fignoler et à temporiser perdirent à la fois du temps et des occasions favorables. En fin de partie, les Nordistes s'imposèrent sans discussion et Lefebvre, sur centre de Jansen, leur donna la victoire (81e).

Ainsi Lille gagna la Coupe pour la quatrième fois depuis la Libération et, avec leur club Baratte et Sommerlynck, qui égalèrent ainsi le record déjà détenu par Boyer, Paul Nicolas, Dupuis et Jordan.

Saint-Étienne et le Havre « bêtes noires » des finalistes

Pour accéder à la finale, Lille et Nancy n'avaient pas toujours eu la partie facile, loin de là. Lille servi par la chance avait passé les premiers tours sans grand mal contre les amateurs de Roche-la-Molière (5-1) et de Pontivy (7-0) et contre une formation de seconde division, Angers, qui, victime d'une crise intérieure, fut alors une proie facile pour le L.O.S.C. animé par un Strappe excellent. En quart de finale, les Nordistes, grâce encore à Strappe, prirent l'ascendant sur Nice dont l'équipe était déchirée par des rivalités de clans.

Mais en demi-finale, à Marseille, les Lillois connurent devant Saint-Etienne (dont l'avant-centre Haond fut gravement blessé : double fracture de la jambe) des moments pénibles et ne se qualifièrent, sans l'avoir vraiment mérité, que grâce à un exploit personnel de Vincent et à l'inefficacité de leurs adversaires.

Nancy s'était imposé plus ou moins facilement devant Rouen (3-1), La Seyne (5-0), Le Havre (4-3), Grenoble (2-0) et Troyes (1-0) avant d'arriver à Colombes le 31 mai. Troyes l'avait inquiété mais c'est en huitième de finale, à Lens contre Le Havre, que les Lorrains avaient connu leur « grande peur ». Ce jour-là, ils furent menés 2-0 à la marque au bout de 20 minutes de jeu, remontèrent à 2-2, furent à nouveau distancés (3-2), mais en deux minutes (68e et 70e) renversèrent la situation à leur profit en obtenant deux buts coup sur coup et l'emportèrent finalement par 4-3.

La belle revanche

Il y eut dans la Coupe 1953 quelques rencontres passionnantes et serrées telle celle dont nous venons de parler entre Nancy et Le Havre. Mais le choc le plus spectaculaire demeure celui qui dressa face à face le 18 janvier, sur le terrain de Sète, Niçois et Girondins, finalistes de la saison précédente. Le match tint ses promesses et Nice confirma sa victoire de mai 1952. Les Azuréens qui menèrent un moment 4-0 durent, en seconde mi-temps, faire face à un retour sensationnel des Girondins qui comblèrent progressivement leur retard pour échouer tout de même de justesse (3-4). Pareille rencontre aurait mérité d'être jouée à Colombes où elle aurait pu drainer quelque 50.000 spectateurs, mais la Commission de la Coupe, qui n'en fut pas à quelques erreurs près cette année, désigna Sète où 8.300 personnes seulement se déplacèrent.

La bombe du stade Malherbe

Chaque année les surprises sont nombreuses en Coupe. Mentionnons les résultats flatteurs obtenus par des amateurs contre des pros : Draguignan vainqueur de Rennes, Armentières éliminant Perpignan, Boulogne « tombeur » du C.A.P. Pourtant toutes ces performances réunies n'ont pas eu le retentissement du succès inattendu de Caen sur Reims.

C'est en 1/32 de finale, le 18 janvier à Rouen, que les amateurs du stade Malherbe de Caen dont Prouff était le joueur-entraîneur réussirent l'exploit marquant de la Coupe 1953. Opposés aux leaders de première division (et futurs champions de France), les Rémois de Batteux, les Normands ne s'en laissèrent pas imposer et arrachèrent leur qualification au cours de la prolongation. Cette victoire sensationnelle stupéfia le monde du football et restera longtemps inscrite au tableau d'honneur de la Coupe, pourtant si riche en exploits de toute sorte.

Ajoutons que la Coupe 1953 avait établi le record des engagements avec 1.036 clubs mais que celui-ci a déjà été battu puisque 1.072 équipes participent à la Coupe 1954 dont la compétition propre commencera le 17 janvier prochain (1/32 de finale) avec l'entrée en lice des professionnels de première division.

Le onze de Nancy qui s'aligna en finale de la Coupe et qui succomba devant Lille. De g. à dr., debout : Favre (joueur-entraîneur), Cecchini, Collot, Nunge, Mindonnet et Bottolier. Accroupis : Clémens, Lorenzo, Bélaid, Roger Piantoni et Léon Deladerrière.

L'équipe des Girondins qui se classa troisième du championnat. De g. à dr., debout : Meynieu, Gallice, Persillon, Villenave, Blazyk et Mérignac. Accr. : Turbecki, Kargu, Abdesselem, Doye et De Harder. Doye, malade, ne put terminer la saison 52-53.

Lyon, grand favori pour la montée en première division. De g. à dr., debout : Bonvin, Dutto, Nowak, Duval, Lerond et Piatek. Accr. : Jansen, Hjalmarsson, Schultz, Sarrin et Habéra. Dans le onze type, Paluch joue inter gauche à la place occupée ici par Sarrin.

Il manquait ce maillot arc-en-ciel à la gloire du prestigieux F. Coppi

Au bout de son effort prodigieux il est champion du monde. La foule hurle son enthousiasme tandis que le jour décline sur les bords du lac de Lugano. Fausto Coppi, mèches folles retombant sur le front, sourit. C'est le plus beau jour de sa vie et la joie dilate ses pupilles. Ce maillot arc-en-ciel des routiers qui se refusait à lui depuis sept ans, il est là, sur ses épaules efflanquées. Ce n'est certes pas le premier maillot de champion du monde que porte Fausto. Deux fois, déjà, il a été le meilleur poursuiteur, mais, des trois, c'est bien celui auquel il attache le plus de prix. Il couronne magnifiquement sa carrière. Après avoir remporté le Tour d'Italie, le campionissimo s'est abstenu dans la Grande Boucle pour mieux préparer le championnat. Et le résultat a été sensationnel : Fausto a gagné avec six minutes d'avance sur G. Derycke, après avoir lâché le vainqueur de Paris-Roubaix alors qu'il restait à couvrir deux tours de circuit. La victoire du campionissimo se passe de commentaire.

Cyclisme

LE cyclisme découle de l'utilisation de la force musculaire humaine pour la propulsion d'un véhicule. L'idée naît avec une voiture construite par le mathématicien Ozanam, en 1693. Le novateur est le Parisien de Sivrac qui, en 1790, crée le célérifère vite adopté par les « Incroyables » du Directoire et qui devient le vélocifère, puis le vélocipède jusqu'à ce que le baron badois Drais de Sauerbon le perfectionne en le dotant, en 1818, d'une direction mobile. Cette « draisienne » est difficile à propulser. Le pas décisif est franchi en 1861 lorsque le Français Pierre Michaux invente la pédale. Peu à peu, la bicyclette, à travers les exagérations des constructeurs, prend sa forme. En 1887, un vétérinaire écossais, J. B. Dunlop, invente le pneumatique. La course cycliste pratiquée depuis quelques années en reçoit une impulsion décisive. Les premiers championnats de France sur piste ont eu lieu en 1881. Dix ans plus tard, Paris-Brest et retour, remporté par Charles Terront dans un enthousiasme délirant, « lance » définitivement le cyclisme. Bordeaux-Paris date de la même année : 1891. Le Tour de France, créé par Henri Desgrange en 1903, lui conférera ses lettres de noblesse. Cinquante ans après la création du Tour, le cyclisme conserve son prestige auprès des foules.

Bobet et Coppi héros d'une saison pleine de querelles et de coups d'éclat

par Claude TILLET

ANDRIEUX Henri. Né le 23 septembre, 1931 à Paris. A débuté à l'U.S.O. Domont en 1948, puis passa au V.C.L. « Ruban jaune amateurs » en 1950 en remportant Paris-Dieppe à 43 km. 990 de moyenne. Douze victoires sur route (amateurs) et 14 titres de champion de France et Ile-de-France. Champion de France de poursuite professionnel.

ANQUETIL Jacques. Né le 8 janvier 1934, à Mont-Saint-Aignan (Seine-Inf.). Champion de France amateurs 1952, à Carcassonne. Vainqueur du Grand Prix de France contre la montre (1952). Maillot jaune de Normandie à 42 km. 500 de moyenne. Champion de France des sociétés 1953, avec l'A.C. Sotteville. Vainqueur du Tour de la Manche 1953, du Grand Prix des Nations et de la Coupe Vanini à Lugano. Est considéré comme un nouveau phénomène du vélo.

BARTALI Gino. Né le 18 juillet 1914, à Florence. Se révéla en 1935. Au cours de sa longue carrière qui risque d'être interrompue à jamais à la suite de son terrible accident du 17 octobre dernier, a remporté notamment : le Tour de France (1938 et 1948), Milan-San Remo (1939-1940-1947-1950), le Championnat d'Italie (1936-1937-1940-1952), le Tour d'Italie (1936-1937-1942-1946), le Tour de Lombardie (1936-1939-1940), et toutes les autres classiques italiennes.

BELLENGER Jacques. Né le 25 décembre 1927, à Amiens. A débuté comme routier sous les couleurs de l'U.V. Caen. Champion de Normandie 1947, il est champion de France militaire et champion de France (amateurs) en 1948. En 1949 améliore le record de l'ascension de la côte du Cœur Volant en 1' 2" 2/10. Champion de France amateurs en 1949, passe professionnel, après s'être classé deuxième du Championnat du monde derrière Patterson. Champion de France professionnels en 1950-1951 et 1953. Deuxième du Championnat du monde 1951, à Milan. Egale au Vél' d'Hiv' en 1953 le record du kilomètre départ lancé que détenait Kaers depuis dix-neuf ans (1' 4" 4/5).

BOBET Louis. Né le 12 mars 1925, à Saint-Meen-le-Grand (I.-et-V.). Champion de France amateurs 1946, se révèle au grand public l'année suivante en remportant détaché le Circuit des Boucles de la Seine. Maillot jaune du Tour 1948. Son palmarès s'orne de nombreuses victoires dont : Championnat de France (1950-51), Critérium National (1950-51), Critérium des As (1949-50-53), Tour de l'Ouest (1949), Milan-San Remo et Tour de Lombardie (1951), Challenge Desgrange-Colombo (1951), Paris-Côte d'Azur et Grand Prix des Nations (1952). Il atteignit les hauts sommets en remportant enfin le Tour de France 1953 qui lui permit de battre le record de la plus forte moyenne avec 34 km. 605.

COPPI Fausto. Né le 15 septembre 1919, à Castellania. A débuté en 1938. Ce coureur incomparable a remporté notamment : Tour de France (1949-52), Tour d'Italie (1940-47-49-52-53), Tour de Lombardie (1946-47-48-49), Paris-Roubaix (1950), Flèche Wallonne (1950), Grand Prix des Nations (1946-47), Championnat du monde de poursuite (1947-49), Championnat d'Italie poursuite (1941-42-47-48-49), Championnat d'Italie sur route (1942-47-48), Challenge Desgrange-Colombo (1949), Tour de la Méditerranée (1952). Champion du monde sur route (1953) et recordman du monde de l'heure depuis 1942 avec 45 km. 798.

DARRIGADE André. Né le 24 avril 1929, à Marosse (Landes). A remporté la Médaille (1948-49) et partage son activité entre la route et la piste. A remporté au sprint le Grand Prix des Alliés, le Circuit du Mans, Paris-Nevers, Paris-Pougues-les-Eaux, Bordeaux-Saintes (51). Cette année, le rapide poulain de Francis Pélissier a gagné une étape du Tour de France, qu'il termina fort bien, et une étape du Tour d'Algérie.

PRODIGIEUSEMENT riche en grandes épreuves, la saison routière mondiale s'est achevée, sous les pluies torrentielles de la fin d'octobre, par une sorte de désastre : l'arrivée totalement faussée du Tour de Lombardie, arrivée accordant au jeune Italien Bruno Landi une victoire que pouvaient également revendiquer Magni, Ockers, Molineris et, d'une façon plus générale, les neuf hommes du groupe de tête qui, aux abords de la piste milanaise, avaient cru bien faire en respectant, sur une vaste place circulaire, le sens giratoire réglementaire.

Ce désastre, il faut bien en convenir, mettait le point final à une période si trouble, si fertile en incidents divers, qu'il eût été, à coup sûr, bien préférable que l'année cycliste routière se soit arrêtée, un mois et demi plus tôt, au soir du championnat du monde, gagné par Fausto Coppi devant le Belge Germain Derycke. De la sorte, nous n'aurions pas eu à déplorer :

— un Bordeaux-Paris absolument squelettique quant aux effectifs ;

— la pauvreté d'un Grand Prix des Nations, heureusement sauvé par l'éclosion d'un jeune champion français dont nous allons reparler ;

— la maladie qui terrassa Louison Bobet dans la nuit précédant un Paris-Tours dont il était le favori, maladie qui tiendra le grand as français à l'écart de toute activité pendant plusieurs mois ;

— la sanction pour le moins étonnante qui frappa Coppi à quelques jours du Grand Prix de Lugano, sanction qui affermit chez Fausto la décision de ne pas prendre part au Tour de Lombardie ;

— le très grave accident d'automobile dont Gino Bartali fut victime en se rendant au départ du Grand Prix de Lugano ;

— et, naturellement, l'incident du Tour de Lombardie, évoqué un peu plus haut...

Mais il est également vrai qu'une saison 1953 prenant fin au début de septembre ne nous eût pas ménagé, à nous autres Français, la très grande joie éprouvée au spectacle d'un Jacques Anquetil enlevant le Grand Prix des Nations en un temps très proche du record de Koblet, et cela en dépit de circonstances atmosphériques défavorables ; d'un Anquetil s'en allant ensuite cueillir à Lugano, sous le déluge, une victoire encore plus sensationnelle, Fornara et Kubler figurant cette fois parmi ses victimes...

Alors, tout bien pesé, ne nous lamentons pas trop et essayons plutôt de dégager les grands faits d'une année dont on verra toutefois, par ailleurs qu'elle laisse à l'esprit une impression de décousu, d'inachevé, d'invertébré, difficile à vaincre.

Les six événements majeurs de la saison 1953

Notre énumération ne nous emmènera pas extraordinairement loin. Voyez plutôt :

1. Victoire, à l'arrivée de Paris-Roubaix, d'un Germain Derycke déjà vainqueur du Tour d'Algérie et 4e de Milan-San Remo. Nos amis belges connaissaient ainsi un nouveau grand champion.

2. Résurrection et effondrement d'Hugo Koblet, gagnant du Tour de Romandie, 2e du Tour d'Italie, gagnant du Tour de Suisse, grand favori du Tour de France, soudain éliminé — dans cette dernière super-compétition — par une chute consécutive à une terrible défaillance survenue au sommet du col de Soulor, dans les Pyrénées.

3. Victoire d'un Français : Louison Bobet, dans le Tour de France, grâce à une formidable étape alpestre suivie d'une sensationnelle performance contre la montre ; événement survenant après de longues années d'insuccès nationaux dans la « Grande Boucle ».

4. Victoire étourdissante, dans le Championnat du Monde, sur un parcours réellement sélectif, de Fausto Coppi, qui lâche tous ses adversaires quand il le veut et termine avec une avance impressionnante.

5. Cavalier seul du tandem Kubler-Van Est dans Bordeaux-Paris, l'as suisse — finalement vainqueur — et le Hollandais parvenant à faire oublier, en bagarrant âprement entre Orléans et Etampes, la maigreur du lot des concurrents.

6. Consécration éclatante des qualités déjà connues, dans le domaine du cyclisme amateur, de Jacques Anquetil, dont nous avons déjà dit les titres de gloire.

On pourrait encore, bien sûr, mentionner le grand succès de l'ex-champion de Belgique Joseph Schils, gagnant Paris-Tours à quelque 43 km. 500 de moyenne horaire ; et aussi le triomphe de Loretto Petrucci au classement individuel final du Trophée Desgrange-Colombo, véritable Championnat du Monde par addition de points...

Mais ce serait là, sans doute, s'écarter un tant soit peu de l'objectif à atteindre.

Un bilan qui est aussi un procès

Examinons plutôt les résultats des premières courses de l'année, de ces compétitions de février et de mars qui bénéficient d'une publicité extraordinaire — et souvent excessive — parce qu'à défaut de grande valeur sportive elles ont la qualité de constituer les pages initiales d'un nouveau livre, à peine ouvert... Les grands noms de cette période sont, en France, ceux de Pezzuli (Ronde de Monaco), Poblet (Ronde du Carnaval d'Aix-en-Provence), Dépont (Critérium de « l'Echo d'Oran »), Gil (Mont-Agel) Vitetta (Grand Prix de la Côte d'Azur), Baratin (Grand Prix de Cannes), Dotto (Mont-Condon et double édition du Mont-Faron), G. Derycke (Tour d'Algérie), Decaux (Prix de Saint-Raphaël), Dolhats (Catox), Desbats (Critérium national).

Or, que va-t-il se passer ? Pezzuli ne gagnera plus une seule course de premier plan ; Poblet, en qui l'on voit l'une des vedettes de la saison commençante, disparaîtra ; Gil ne fera plus parler de lui ; Vitetta s'effacera, Baratin s'évanouira, Dotto (handicapé par un genou malade) nous décevra considérablement ; Decaux, tout en se montrant courageux et agressif en bien des circonstances, ne progressera pas ; Dolhats ne demeurera pas au premier rang de la scène ; Desbats ne remportera plus un grand succès.

Ce n'est d'ailleurs pas tout, car nous avons gardé pour la bonne bouche ce Paris-Côte d'Azur qui constituera — dans les faits, et sans qu'acteurs ou organisateurs y soient pour quoi que ce soit — une gigantesque duperie. Nous assisterons, en effet, tremblants de joie et pleins d'admiration, pendant cinq jours, à un feu d'artifice sensationnel dont quelques jeunes feront tous les frais. Nous verrons notamment éclore un Bertaz, s'affirmer un Platel, triompher d'une façon éclatante un Jean-Pierre Munch... Nous croirons au miracle. Et puis, nous devons, par la suite, reviser notre jugement : Bertaz, bel espoir, n'est pas encore au point ; Platel ne réapparaîtra que plusieurs mois plus tard, mais se contentera de victoires régionales ; quant à J.-P. Munch, il s'effondrera complètement, au point d'envisager d'abandonner la compétition !

Conclusion : la rareté des éléments de comparaison (combinée à la passivité à base de prudence de quelques champions) avait totalement faussé le jeu. De plus, l'extrême sévérité de l'épreuve avait mis à mal, pour un certain temps, plus d'un jeune coureur aux qualités indéniables.

Que restait-il donc, en fin de compte, pour la suite de la saison, des cracks présumés ? Un Jacques Dupont qui allait continuer à bien se comporter ; un Germain Derycke, que nous allions voir terminer Milan-San Remo en 4e position et finir 3e de Gand-Wewelgem avant d'enlever Paris-Roubaix et de finir (beaucoup plus tard), 2e du Championnat du Monde derrière un Coppi dont il s'était trouvé le seul à pouvoir prendre — pour un temps — le sillage. Nous conservions donc un Français de valeur, déjà apprécié, et nous trouvions un pur champion belge. C'était déjà cela, mais cela paraissait bien maigre, compte tenu du nombre des illusions caressées pendant près de deux mois !

Les choses se passaient-elles différemment en territoire étranger ? A vrai dire, non... « Nest » Sterckx, vainqueur de la première grande course belge, le Circuit de *Het Volk,* ne se montrait guère, dans les grandes circonstances, par la suite ; quant à L. Maggini, 1er de Milan-Turin, il ne devait pas se surpasser... Toutefois, le résultat allait s'avérer moins déconcertant du côté transalpin (question de climat, peut-être), puisque Magni qui s'en était allé chercher la forme dans Sassari-Cagliari, en Sicile, allait devenir champion d'Italie au prix d'une belle série de performances échelonnées jusqu'à octobre, tandis que Petrucci, l'homme de Milan-San Remo continuait à se distinguer, s'adjugeant notamment Paris-Bruxelles à la fin d'avril.

Mais, néanmoins, il ne sera pas exagéré de dire que l'ensemble des épreuves de pré-saison n'avait rien donné d'excellent... On frémit donc en prenant connaissance du calendrier 1954 et en songeant que cela va recommencer, que nous verrons des jeunes se « mettre à quatre pat-

(*Suite page* 38.)

Après son sensationnel exploit à Lugano dans le Grand Prix Vanini, le Normand J. Anquetil, poulain des cycles La Perle, savoure le quart Perrier de la victoire.

Claude Tillet : *Sept porte-drapeau ont bien te*

SUITE DE LA PAGE 37

tes » dès la fin de février ; des coureurs de second plan remporter des succès illusoires au début de mars... et la véritable saison ne commencera qu'un peu plus tard, c'est-à-dire au moment où apparaîtront les hommes qui n'auront pas eu les yeux plus grands que le ventre !

Il est incontestable que l'abondance des épreuves finit par devenir une véritable plaie et que le sport routier risque grandement de mourir d'hypertension ! Comment y remédiera-t-on ? Il faudrait, pour arriver à une solution meilleure, beaucoup d'autorité et de courage de la part des pouvoirs sportifs — ceci, bien entendu, à l'échelon international, car des mesures uniquement prises sur le plan national n'auraient que peu d'effet — et beaucoup de bonne volonté et d'objectivité de la part des organisateurs. Seule, en effet, une classification des courses permettrait d'y voir plus clair et pourrait inciter les champions à s'enfermer dans un programme raisonnable. Pour le moment, ces mêmes champions, sollicités de toutes parts, alléchés par des récompenses toujours plus élevées, comblés d'invitations, s'efforcent d'aller partout et de réaliser les gains les plus substantiels.

Ils finissent par ne plus très bien savoir, eux-mêmes, où ils vont et — ce qui est encore pis — où ils doivent courir. On en arrive alors fatalement à des contre-performances désolantes ou à des acrobaties ferroviaires ou automobiles du genre de celles qui nous valurent, en septembre dernier, de voir Magni, Derycke, Astrua et Petrucci s'aligner dans le Critérium des As de Longchamp à la descente de la voiture qui les avait amenés de Bâle à 90 de moyenne après une nocturne suisse pour les uns, italienne pour les autres.

Si l'on ne réagit pas, ce sera très vite l'anarchie.

Les hommes de l'avant-Tour de France

Revenons-en bien vite au déroulement de cette saison aux aspects si divers... Après les victoires de pacotille, viennent les grands exploits sur lesquels il sera enfin permis de se baser pour émettre des opinions moins désabusées.

Après la victoire de Petrucci dans Milan-San Remo (la première de celles qui comptent), vient le succès de Van Est dans le Tour des Flandres. Ça, c'est du solide ! Par un temps épouvantable, le puissant et souriant Wim s'adjuge magistralement — les Bordeaux-Paris à la formule bien spéciale mis à part — sa première grande victoire internationale en ligne. Nous avons la joie de trouver deux Français aux 3e et 4e places : Bernard Gauthier et Bober, Petrucci étant 5e. Le 2e est le grand Belge Keteleer, un garçon pour lequel nous professons une belle estime depuis de longues années. Un incompris, un mal-aimé par sa Fédération !

Vient ensuite le succès de Germain Derycke dans Paris-Roubaix. Le Belge, dont le « final » a été accompli en compagnie du « poursuiteur » italien Piazza et du Hollandais Wagtmans, précédemment vainqueur du Tour de Hesbaye, a réalisé la moyenne très brillante de 43 km. 322... et Louison Bobet est à nouveau 4e.

Nous autorisez-vous à ouvrir une parenthèse à propos de l'ex-champion de France ? On ne saurait oublier qu'il a été, deux semaines auparavant, 5e du « National », et qu'il enlèvera, peu après, certaines courses de deuxième ordre telles que le Grand Prix de Redon ! Louison est très bien, certes, mais il n'a cependant pas encore reconquis la super-condition. Nous le retrouverons, au début de mai, se classant 3e du classement général du Tour de Romandie, enlevé par un Koblet en pleine résurrection, puis il connaîtra de sérieux ennuis à l'occasion du Tour d'Italie et son état physique inquiétera alors très sérieusement, à moins d'un mois du Tour de France, tous ses admirateurs. Bobet souffre d'un énorme abcès infiniment mal placé et devra s'arrêter complètement. Sa guérison rapide est considérée comme un miracle de la médecine moderne, et lorsqu'on le verra terminer 3e du Championnat de France, le 21 juin, à moins de quinze jours du départ de la « Grande Boucle », on s'émerveillera... Pourtant, ses angoisses ne seront pas terminées : il devra stopper à nouveau et sa participation au Tour ne sera certaine qu'au moment où les sélectionnés de toutes nations et de toutes régions rallieront Strasbourg. On sait la suite. D'ailleurs, nous y reviendrons.

Reprenant notre brève étude de la partie essentielle de la saison, de celle qui s'étend d'avril à fin juin, nous saluons le nouveau succès de Petrucci à l'occasion de Paris-Bruxelles dans le moment même où Fiorenzo Magni gagne le curieux Rome-Naples-Rome, semi-motorisé, après s'être classé 9e de Paris-Roubaix et avoir ainsi posé de plus en plus clairement sa candidature au titre de champion d'Italie en triomphant dans le Tour du Piémont.

Puis survient la réédition du désormais traditionnel « couplé » de Kubler dans le « week-end ardennais ». Jusque-là, « Ferdi » ne s'est manifestement pas pressé de trouver la forme. Il s'est contenté de la 8e place de Milan-Turin et de la 10e de Milan-San Remo... Cette fois, d'ailleurs, il n'en est pas au même point que les années précédentes puisqu'à Liège il voit lui échapper les succès partiels et ne vient en tête qu'au classement général des deux journées. En la circonstance, on a vu réémerger Ockers, qui est l'homme de la Flèche Wallonne et sera, un peu plus tard, 6e du Tour d'Italie. « Stan » sera néanmoins évincé par la L. V. Belge de la sélection en vue du Tour de France et il n'a toujours pas... digéré cet affront et cette injustice à l'époque où sont écrites ces lignes. De ce côté-là, encore, tout ne tourne pas rond et les fédérations nationales ont parfois une étonnante manière de défendre le prestige de leurs couleurs. Par ailleurs, l'homme de Liège-Bastogne-Liège a été De Hertog, dont la suite de la saison ne sera pas passionnante.

Et nous en arrivons ainsi à la période des courses à étapes, non sans que Bernard Gauthier ait enlevé le Grand Prix du Pneumatique (ce sera le point culminant d'une saison finalement assez quelconque).

Les courses à étapes ? Nous avons déjà, certes, parlé du Tour de Romandie et effleuré le Tour d'Italie, mais nous n'avons en revanche soufflé mot du Tour du Sud-Est, des « Six-Provinces », du « Dauphiné ». Au cours de ces trois compétitions françaises, de belles surprises.

Hassenforder « éclate » littéralement dans le Tour du Sud-Est et sidère les suiveurs par son aisance et son brio fortement nuancé de fantaisie. Là, « Hassen » gagne d'un seul coup ses galons de grand routier.

Les « Six-Provinces » élevées à la dignité de course préparatoire au Tour de France — dont elle adopte la formule — mettent en valeur une poignée de nouveaux Français et Belges de classe, qui sont Forestier, Quennehen, Privat d'une part, Adriaenssens, Brankaert, Wyckstand, Van Geneugden, Debruyne de l'autre.

Enfin, le « Dauphiné » au début duquel se distingue Antonin Rolland, tourne à l'avantage d'un Lucien Teisseire absolument stupéfiant qui décroche définitivement la victoire au prix d'une étape de l'Iseran disputée sous la neige et dans la boue. Les actions de Lucien remontent d'un seul coup et l'on songe déjà à lui pour remplacer un Bobet apparemment défaillant au poste de leader français du Tour ! On sait que le Cagnois avait fait très grosse impression, peu auparavant, sur Nantes-La Baule. Malheureusement, et sans véritablement démériter, il sera beaucoup moins étincelant quelques semaines plus tard, décevant notamment ses supporters à l'occasion d'un Championnat de France dont il avait été installé grand favori.

C'est dans le même laps de temps que Fausto Coppi affirme, dans le Tour d'Italie, sa souveraineté renaissante après avoir fait mordre la poussière à Koblet dans les Dolomites. Hugo, il est vrai, se consolera en se promenant dans le Tour de Suisse !

L'affaire du Championnat et le triomphe de « Gem »

Et nous replongeons, à l'approche du Championnat de France, dans les histoires

...tenu leur rôle : Geminiani, Hassenforder, Anquetil, Petrucci, Van Est, Kubler et G. Derycke

de politique sportive. Nombre de directeurs sportifs sont adversaires d'un Championnat couru à Saint-Etienne sur le parcours de la Coupe Marcel-Vergeat et ont interdit à leurs coureurs qualifiés de prendre part à la course au maillot tricolore.

Mais il existe aussi des directeurs sportifs et des coureurs favorables à la décision fédérale. Aussi le veto prononcé ne va-t-il jouer que dans une faible mesure. Au point de vue numérique, certes, le Championnat n'aura pas son importance habituelle, mais dans le domaine de la qualité, il sera suffisamment riche pour donner lieu à une course magnifique, dont le succès populaire sera énorme. Au départ, les deux derniers champions de France : L. Bobet et Deledda, puis Robic, A. Rolland, Teisseire, Geminiani, et nombre d'autres hommes d'une incontestable valeur. La seule abstention 100 % regrettable sera, à nos yeux, celle de Bernard Gauthier... Et c'est Geminiani qui triomphe, détaché, battant Antonin Rolland, Bobet, A. Canavèse (vainqueur du Tour de Vaucluse et de la « Poly «). Nous possédons un très beau champion de France en Raphaël.

Encore une épreuve qui aura soulevé pas mal de discussions : le Grand Prix de France, à Montlhéry, gagné par Varnajo après une course rendue échevelée par l'adoption du sens opposé à celui dans lequel tournaient, autrefois, les concurrents du Championnat de France, et c'est le Tour...

Le Tour mérite à lui seul une étude particulière. C'est la raison pour laquelle nous ne retracerons ici que ses très grandes lignes : départ forcené de Schaer et Wagtmans, qui dominent au cours des premières étapes ; conquête du maillot jaune par un Hassenforder qui s'effondrera en vue des Pyrénées ; règne éphémère d'un Robic sortant des Pyrénées en héros national ; interrègne de Mallejac dans les plaines méridionales ; triomphe total de Bobet dans les Alpes. L'absence de Coppi et Kubler, la retraite prématurée de Koblet, avaient rendu possible un épanouissement de la course auquel nous n'étions plus habitués.

Phase terminale sans grandeur

Nous avons indubitablement vu et résumé le plus beau... Le Tour de l'Ouest va servir à Kubler d'épreuve préparatoire en vue du Championnat du Monde et il enlèvera seulement l'ultime étape, en quelque sorte à titre de démonstration. La victoire revient à l'Italien de l'Est de la France, Bruno Benuzzi, non sans une lutte ardente avec Siguenza.

Arrive le Championnat mondial et, là, nous l'avons déjà rappelé, Fausto Coppi joue les dominateurs, complétant ainsi un palmarès prestigieux, auquel il ne manque plus guère, maintenant, que Paris-Tours, le Tour des Flandres et Bordeaux-Paris pour être — au degré supérieur — absolument complet. Mais Fausto aura-t-il le désir de combler ces lacunes ? On n'en est pas tout à fait certain car il manifeste de plus en plus nettement l'intention de courir de moins en moins sur la route. On crie « dommage » comme on s'exclame de dépit à la vue d'un chef-d'œuvre inachevé !

Kubler va gagner Bordeaux-Paris, rendant ainsi le plus fier service à la cause d'une « doyenne » par ailleurs bien ternie ; Anquetil va nous transporter de joie dans les « Nations » puis à Lugano ; puis Schils réjouira tous les amoureux de Paris-Tours en parvenant à se détacher de ses compagnons de fugue après une fantastique pédalée conduite à 43 km. 500 de moyenne, et en réhabilitant ainsi une « classique » décriée bien à tort. Enfin, viendra le malheureux Tour de Lombardie, privé des as au départ, privé de sens à l'arrivée...

Qualité au crible et noms à la pelle

Nous venons, bien sûr, de citer au hasard des résultats les meilleurs routiers européens 1953. Il en est cependant de nombreux autres, qu'il serait injuste de ne pas mentionner ici... Du côté français : Gueguen (Paris - Vimoutiers), Audaire (Boucles de la Seine et très bon championnat), Rémy (Tour de Haute-Savoie), Molineris (multiples victoires régionales), Darrigade (qui se trouve dans le même cas), Nardi (« Midi Libre »), Matteoli (excellent en mai et au début de juin), Cieliczka, Walkoviak, J. Bobet (Circuit du Morbihan), Creton (2e des Nations), Prouzet, Caput, Renaud, Anastasi, Diot, Telotte (Paris-Clermont-Ferrand), Colinelli, Coste (Paris-Limoges), Pagotto, Loof, Bober, Tonello, Huyghe, Houelbec, etc. Du côté étranger : Couvreur (Tour du Maroc), Fornara (Grand Prix de Suisse), Gaul, Bartali (Tour de Toscane), Schotte (à travers la Belgique, 2e de Paris-Bruxelles), Van Genechten, Lorono, etc.

Nous en oublions, évidemment !

L'exploit de Bobet mis à part, les plus gros motifs de contentement nous sont fournis par Hassenforder, Anquetil, Forestier (qui a gagné, à la mi-septembre, la « Poly » lyonnaise), Bober, Privat, Stablinski dont nous n'avions pas encore eu l'occasion de parler bien qu'il ait été remarquable en août et au début de septembre, Buchaille dont on ne saurait oublier l'envolée dans les Pyrénées à l'occasion d'un premier Tour de France achevé dans le précipice qui suit l'Aubisque.

Par contre, nous ne sommes pas enthousiasmés par Jean Bobet et nous plaçons au premier rang de nos déceptions Vivier, Rouer, Papillon, jeunes « pros » dont on attendait beaucoup. Et un Varnajo, un Antonin Canavese, quoique assez bons n'ont cependant pas fait ce que nous attendions d'eux. De même, Gismondi en Italie, Clerici en Suisse, Zagers en Belgique, n'ont pas progressé aussi rapidement que nous l'espérions...

Mais c'est un dur métier que celui de routier et l'on n'en a que davantage d'estime pour un Bartali ou un Schotte qui, ne désarmant pas, ont encore contribué, en cette année 1953, à la popularité du cyclisme international.

Claude TILLET.

AU LAUTARET, LES COUREURS MARQUENT DES POINTS POUR LE TROPHEE ST-RAPHAEL.

DERYCKE Germain. Né le 2 novembre 1929, à Bellegem (Flandre Orientale). A débuté en 1947. Excellent routier-sprinter, a remporté le Championnat des Flandres et celui de l'Armée en 1950, peu avant de passer professionnel. En 1951 s'est classé deuxième de Liège-Bastogne-Liège, gagne une étape du Tour de France (Lyon-Dijon) qu'il termina quarante-troisième. Sélectionné pour le Championnat du monde. En 1952 remporte deux étapes du Tour d'Algérie qu'il termine sixième. En 1953, gagne le Tour d'Algérie (avec deux victoires d'étapes) Paris-Roubaix, deux étapes du Tour du Maroc, et se classe deuxième du Championnat du monde derrière Coppi, et quatrième de Milan-San Remo.

DESBATS Robert. Né le 9 février 1922 à Saint-Médard-en-Jalles (Gironde). Débute dans le sport comme rugbyman. Deuxième du Championnat de France de poursuite amateurs (1947). Deuxième du Circuit du Morbihan, et de Paris-Saint-Etienne. Troisième du Grand Prix du Pneumatique et du Circuit des Boucles de la Seine. Membre de l'équipe de France du Tour (1950). Vainqueur du Critérium National (1953). Totalise plus de soixante victoires régionales.

GAUTHIER Bernard. Né le 22 septembre 1924, à Beaumont-Monteux (Drôme). Champion du Dauphiné-Savoie 1946, après avoir remporté de nombreuses épreuves dans le Dauphiné et le Lyonnais. Professionnel, inscrit tour à tour à son palmarès : Annemasse-Bellegarde-Annemasse, Bourg-Genève-Bourg, et le Circuit de Lyon (1947), une étape du Tour (1948). Porta le maillot jaune durant sept jours dans le Tour 1950. Vainqueur de Bordeaux-Paris 1951 après s'être classé deuxième du Tour des Flandres. Premier du Tour du Sud-Est 1952 et du Grand Prix du Pneumatique 1953.

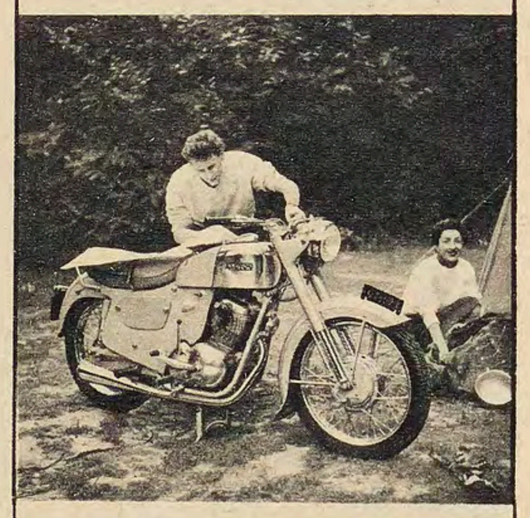
GEMINIANI Raphaël. Né le 12 juin 1925, à Clermont-Ferrand (P.-de-D.). Sa première grande victoire : la finale du Premier Pas Dunlop (1943). Professionnel à dix-neuf ans, remporte : Lyon-Chambéry (1946), La Ronde d'Auvergne, le Tour de Corrèze, le Circuit des Villes d'Eaux, une étape du Tour (Lausanne-Colmar) (1949), la Polymultipliée (1950-51), le Grand Prix du « Midi-Libre » (1951), et se classa deuxième du Tour de France (1951). Vainqueur du Challenge du meilleur grimpeur du Tour d'Italie 1952. Fait partie de l'équipe de France du Tour depuis 1949. Champion de France 1953.

HASSENFORDER Roger. Né le 30 juillet 1930, à Mulhouse. Le fantasque Alsacien s'est taillé une belle réputation, pour sa première année de professionnel. Auparavant, en Alsace et en Champagne où il fit son service militaire, il accumula les victoires tant sur piste que sur route. Remporta à Reims, en lever de rideau du Championnat de France, le Trophée des Provinces françaises (1952). Pour ses débuts pros se mit en valeur au Tour d'Algérie, remporta le Tour du Sud-Est, porta le maillot jaune dans le Dauphiné, puis dans le Tour de France avant d'être sélectionné pour le Championnat du monde de poursuite où il fut demi-finaliste.

KOBLET Hugo. Né le 21 mars 1925, à Zurich. A débuté en 1944 par la piste. En 1945 remporta le titre de champion de Suisse de poursuite (amateurs). Celui qu'on devait bientôt baptiser le « pédaleur de charme », connut la grande gloire sur la route, en remportant le Tour d'Italie 1950. Il demeure d'ailleurs le seul étranger à figurer au palmarès du « Giro ». Entre temps, avait remporté le Championnat de Suisse de poursuite (1947-48-49-50-51-52), le Tour de Romandie, les Six-Jours de New York, et de Chicago (1948). C'est après s'être brisé une jambe (à ski), en 1949, qu'il décida de devenir surtout routier. Il remporta encore en 1950 le Tour de Suisse et les Six-Jours de Hanovre. En 1951, sa grande année, s'adjugea coup sur coup le Tour de Suisse, le Tour de France, le Grand Prix des Nations, le Critérium des As et fut champion de Suisse de poursuite. En 1953, le Tour de Suisse demeure sa victoire la plus marquante, mais il porta longtemps le maillot rose de leader du Tour d'Italie. Dans le Tour de France une chute qui l'élimina dans les Pyrénées lui valut une grave fracture et une longue inaction. S'est retrouvé en remportant en octobre les Six-Jours de Francfort avec von Büren.

KUBLER Ferdinand. Né le 24 juillet 1919, à Adliswill, dans la banlieue de Zurich, Kubler est le rival direct de Koblet. Champion de Suisse de poursuite (1940-41-43), remporta le Tour de Suisse en 1942-51), le Championnat de Suisse sur route (1948-49-50-51), le Championnat de Suisse de cyclo-cross en 1945, le Tour de Romandie (1948-51), le Tour de France 1950, le Championnat du monde 1951, Rome-Naples-Rome (1951), les deux grandes classiques belges : Liège-Bastogne-Liège et la Flèche Wallonne (1951-52), le Challenge Desgrange-Colombo (1952), Bordeaux-Paris (1953).

PARTEZ TRANQUILLE...



- Bicyclettes
- Cyclomoteurs
- Vélomoteurs
  125 cm3 2 temps et 4 temps
- Motocyclettes
  175 cm3 et 250 cm3 carénée, 4 temps

ALCYON

COURBEVOIE
(SEINE)

Malgré l'absence imprévisible de l'Italien Fausto Coppi et du St

Un demi-siècle d'efforts !

UNE magnifique victoire française, celle de Louison Bobet, a célébré les cinquante ans du Tour de France. Le 1er juin 1903, 60 coureurs prenaient le départ à Montgeron. Le 3 juillet 1953, 120 champions se sont élancés de Strasbourg. Mais le succès a beaucoup plus que doublé en un demi-siècle. Le Tour de France est devenu l'épreuve-phare, celle dont le prestige surpasse toutes les autres.

Il le doit en grande part à l'adjonction de la montagne, incorporée en 1910 au parcours imaginé par Henri Desgrange et ses collaborateurs Victor Goddet, Géo Lefèvre, Alphonse Steinès, Aubrat.

Les routes se sont améliorées, les machines se sont affinées, les étapes se sont raccourcies, mais la vitesse a remplacé l'endurance. L'effort des hommes est aussi total, aussi épuisant. Ce peloton groupé que juillet nous présente chaque année et que la pente disloquera bientôt pour ne livrer qu'un vainqueur, vêtu de jaune depuis 1919, c'est l'élite du cyclisme mondial rassemblée sur les flancs arides qui mènent au Galibier.

L'histoire du Tour de France ne se conte pas : elle se chante comme la grande chanson de geste de notre temps. De Maurice Garin, son premier héros, à Louis Bobet, son dernier élu, en passant par Philippe Thys, recordman des victoires, Henri Pélissier, Bottecchia, André Leducq, Antonin Magne, Speicher, Lapébie, Robic, Fausto Coppi, Kubler et Hugo Koblet, ses acteurs appartiennent moins à la chronique qu'à la légende.

Les étrangers présents ont donné sa pleine valeur à la victoire de L. BOBET

PENCHONS-NOUS aujourd'hui, avec plus de quatre mois de recul, sur les résultats du Tour de France. Le jeu ne manque pas d'attrait, car le coup d'œil en arrière est inévitablement complété par un regard vers le futur.

Si nous avons salué avec enthousiasme la victoire de Louison Bobet, nous n'en avons pas moins regretté l'absence de Fausto Coppi, celle de Kubler, et l'élimination de Koblet. De quoi le prochain Tour sera-t-il fait ? Y verrons-nous, enfin réunis, les leaders du cyclisme mondial ? Et, en admettant que cela puisse être, la chose est-elle tellement souhaitable ?

A vrai dire, on est toujours tenté par la promesse d'un tournoi réunissant les plus grands coureurs de l'époque. Mais, d'autre part, on se demande si la présence de tous les « grands » — et, en particulier, celle des quatre derniers vainqueurs — n'engendrerait pas infailliblement une course longtemps décevante, au cours de laquelle le déplaisant attentisme serait élevé à la hauteur d'une institution ?

Le caractère passionnant du Tour 1953 a été dû, pour une très large part, à cette lutte échevelée qui nous conduisit, grâce à la fougue de Schaer, Wagtmans, Hassenforder, de Strasbourg au pied des Pyrénées ; puis au forcing malheureux de Koblet, prolongé par celui de Robic ; puis encore aux renversements de situation qui se produisirent entre Pyrénées et Alpes ; puis, enfin, à la bataille finale livrée *in extremis* par Louison Bobet, au seul homme qui avait fait de la prudence son atout majeur : Astrua.

Conclusion : il faut des vedettes, mais « point trop n'en faut » !

Parlons-nous ainsi avec le secret espoir d'assister — à la faveur de quelques abstentions marquantes — à un nouveau succès français ? Certainement pas. Si notre petit amour propre national se satisfait de la victoire de Louison, notre passion, pour un sport dépassant le cadre désormais bien étriqué des frontières, s'épanouira plus amplement encore, quel que soit le vainqueur, si la bataille devait se révéler encore plus belle...

Et, cependant, nous aurions le droit de raisonner d'une tout autre manière. Certains de nos amis industriels ne nous exposaient-ils pas, lors du dernier Salon du Cycle, que le Tour de France est devenu une si vaste entreprise de propagande, que ses résultats ont un tel retentissement dans le domaine commercial, qu'il devient fâcheux pour les constructeurs de cycles et les fabricants de pièces détachées de notre pays de se trouver dans l'obligation de redouter l'éventualité de victoires étrangères susceptibles de favoriser, sur les marchés extérieurs les plus lointains, les industries concurrentes ?

Ce bel hommage rendu à la haute portée de notre Tour se conjuguait, évidemment, dans l'esprit de nos interlocuteurs, à une préférence marquée pour le retour à une formule moins... dangereuse. Le point de vue semblait parfaitement défendable. Faudrait-il donc essayer de trouver une solution terme ? De recourir, par exemple, à une alternance en vertu de laquelle le Tour serait, une année, strictement national et, l'année suivante, largement international ? Nous n'en sommes probablement pas là, mais il semble bien qu'il apparaîtra, tôt ou tard, nécessaire d'étudier le moyen de concilier d'une façon ou d'une autre le maintien du standing actuel du Tour et les préoccupations légitimes d'une industrie nationale qui, très touchée sur le plan intérieur, attache d'autant plus d'importance à ses chances d'activité sur le plan extérieur.

« Mais, à vrai dire, et tel qu'il est, objectera-t-on, le Tour ne sert-il pas admirablement les intérêts français, de par son extraordinaire puissance de rayonnement ? » « Assurément si, répondront nos amis, mais encore importe-t-il que ce remarquable travail de propagande ne profite pas, en fin de compte, aux autres ! »

Il faut bien convenir que la question est fort épineuse...

On doit admettre, en tout cas, que les étrangers jouèrent dans l'édition 1953 un rôle si important que, sans eux, ce Tour n'eût été qu'un petit Tour et eût, en conséquence, considérablement perdu de cette valeur que se plaisent à lui reconnaître les personnalités auxquelles nous venons de faire allusion.

Voyons plutôt : Les deux premières étapes sont gagnées par Schaer devant Wagtmans, et tous les suiveurs sont stupéfiés de l'ardeur déployée si prématurément — du moins le pense-t-on généralement — par le Suisse et le Hollandais. Pourtant, tous deux iront jusqu'au bout : Schaer sera le vainqueur du classement par addition de points (6e du classement général final) et Wagtmans, sacré « le plus combatif », prendra la cinquième place du classement général. Encore Schaer était-il parti comme auxiliaire de Koblet, et Wagtmans, avait-il pour chef de file un Van Est. Mais, il est vrai, les Néerlandais allaient se couvrir de gloire, G. Voorting, Nolten et le susdit Van Est enlevant chacun une étape, et notre Wagtmans s'en adjugeant deux !

Au demeurant, les hommes du pays des tulipes faisaient du classement international l'un des principaux éléments d'intérêt de l'épreuve.

Plus effacés — la L.V.B., désireuse de rajeunir ses cadres, avait mis sur pied une formation décevante à plus d'un égard — les Belges étaient cependant là, eux aussi : Van Geneugden, espoir d'outre-Quiévrain, gagnait une étape et l'on voyait le petit Close récolter, au Parc des Princes, la quatrième place du « général ». Ockers avait indiscutablement manqué...

Du côté transalpin, l'absence de Coppi n'était compensée par aucune présence d'un « poids » comparable. Gino Bartali mobilisait, par coquetterie de vieux cham-

(*Suite page* 43.)

Le Breton Jean Malléjac, après le fantaisiste Hassenforder et le robuste François Mahé, a sur

MALLEJAC Jean. Né le 19 juillet 1929 à Dirinon (Finistère). Tôlier à l'arsenal de Brest. Garçon timide, obstiné et courageux, pensait que le Tour de France était une épreuve dans ses cordes, mais ne devinait certainement pas qu'il serait, après avoir porté pendant cinq jours le maillot jaune, la grande révélation du Tour 1953. Jusque là n'avait remporté que des victoires régionales. Avant de se classer 2e du Tour 1953 (il remporta une étape), faillit remporter Paris-Côte d'Azur (1951).

MAGNI Fiorenzo. Né le 7 décembre 1920 à Vaiano. A débuté très jeune en 1936. Son activité fut contrariée pendant la guerre, et ce n'est qu'à partir de 1947 qu'il se mit en évidence, dans les classiques. Remporta le Tour d'Italie 1948-1951, les championnats d'Italie 1951 et 1953 et était en possession du maillot jaune lorsque l'équipe italienne décida d'abandonner le Tour de France (1950) à Saint-Gaudens. La performance la plus remarquable de Fiorenzo est son triplé unique dans le Tour des Flandres (1949-(1950-1951).

MOLINERIS Pierre. Né le 21 mai 1920 à Nice. Après s'être distingué lors de ses premiers pas en qualité d'amateur, sur la Côte d'Azur, Molinéris émigra pendant la guerre dans la région stéphanoise. Remporta le championnat de la Loire (1945) puis celui du Lyonnais (1947), le Circuit des Six-Provinces, le Mont-Agel, le Circuit de Savoie (1948), Vals-Grenoble, la Poly Lyonnaise (1949), le Grand Prix du Pneumatique, le Circuit du Mont-Blanc, Paris-Saint-Amand-Montrond (1951). La saison 1953 fut sa meilleure : 1er du Circuit du Mont-Blanc, du Prix d'Ussel, du Grand Prix d'Espéraza, du Prix d'Aurillac, une étape du Circuit de la Gartempe, 4e de Paris-Montceau-les-Mines, 3e de Paris-Bourges et du Grand Prix de France, 8e du Dauphiné et de Paris-Tours et 3e du Tour de Lombardie... qu'il avait gagné !

PETRUCCI Loretto. Né le 18 août 1929 à Capostrada (Italie). A débuté en 1947, remportant 18 victoires chez les amateurs. Remarqué par Fausto Coppi qui l'enrôla à ses côtés, chez Bianchi. Petrucci, routier sprinter racé, a remporté les deux derniers Milan-San Remo (1952-1953), et Paris-Bruxelles (1953). Vainqueur du challenge Desgrange-Colombo 1953.

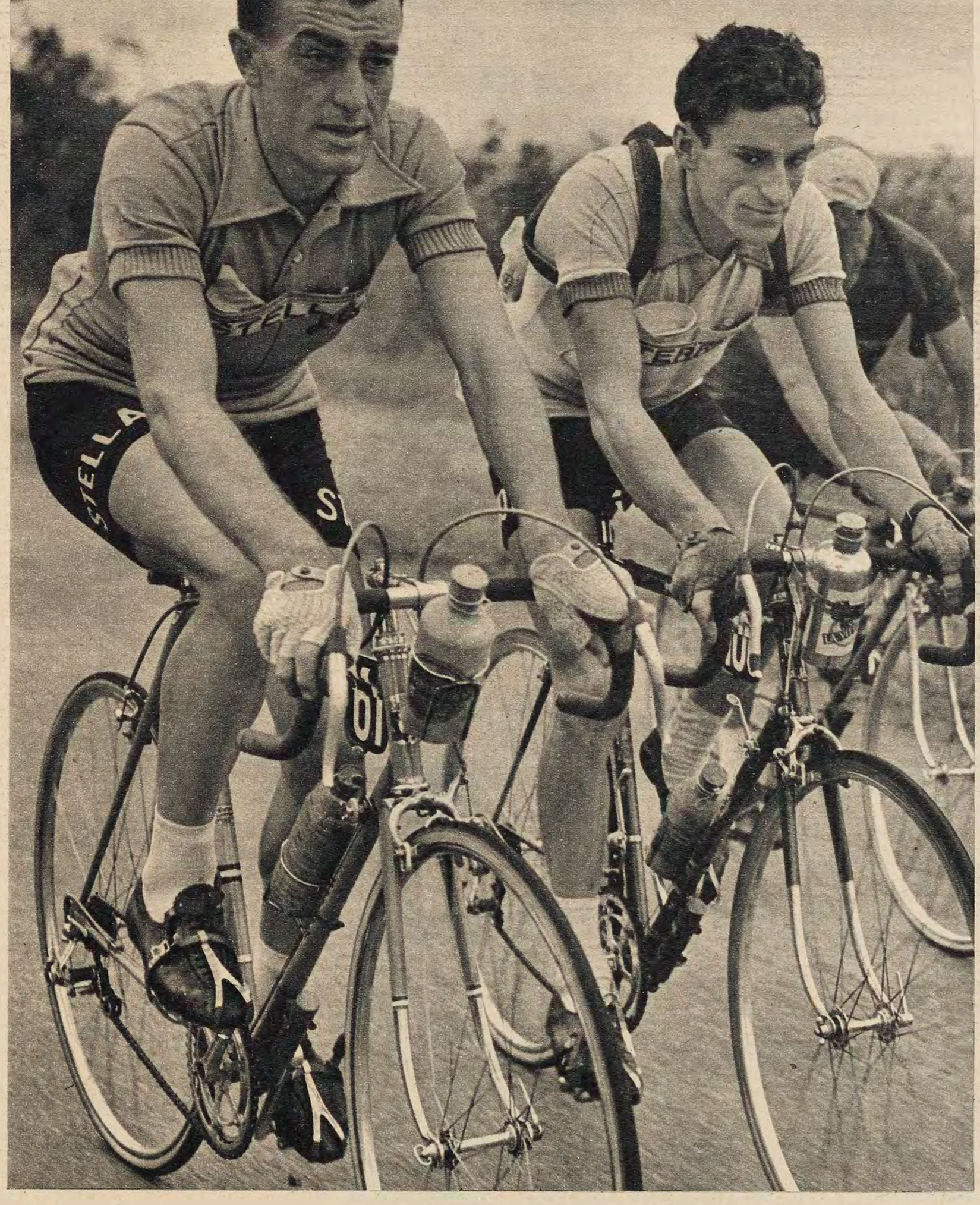
ROBIC Jean. Né le 10 juin 1921 à Condé-le-Vouziers (Ardennes). Après avoir débuté à Auray (U.C.A.), vint se fixer à Paris. Champion de France de cyclo-cross (1945), remporte la même année l'Omnium de la Route. En 1947, gagne le Tour de France, dans la dernière étape, après avoir triomphé dans l'officieux championnat du monde de cyclo-cross. S'adjuge encore la Polymultipliée et le Tour de Haute-Savoie (1952), Rome-Naples-Rome et le championnat du monde de cyclo-cross (1950). 5e du Tour 1952, abandonne en 1953 sur chute.

ROLLAND Antonin. Né le 3 septembre 1924 à Sainte-Euphémie (Ain). En 1946, remportait une étape (contre la montre) des Trophées Peugeot, puis le Grand Prix de l'Equipe. Chez les professionnels, ses principales victoires sont : Grand Prix du Midi-Libre, Circuit des Six-Provinces et Challenge Yellow (1950), 2e du Dauphiné (1951), après avoir remporté Bourg-Genève-Bourg, et deux fois deuxième du championnat de France (1951-1953). Excellent équipier tricolore dans le dernier Tour qu'il termina 6e.

VAN EST Wim. Né le 25 mars 1923 à Villebrord (Hollande). Véritable force de la nature qui après avoir remporté le titre national hollandais de poursuite (1949-1950), s'imposa dans Bordeaux-Paris qu'il gagna en 1950 et 1952, se classant 2e en 1951 et 1953. Van Est est le premier routier hollandais a avoir porté le maillot jaune dans le Tour (1951) jusqu'au moment de sa chute dans les Pyrénées. Porta aussi le maillot de leader dans le Tour d'Italie 1953 (1re étape), et remporta le Tour des Flandres (1953).

VAN STEENBERGEN Henri. Né le 9 septembre 1924 à Arendonck. L'un des plus grands champions de tous les temps. A remporté trois étapes et le Tour des Flandres juniors et le championnat de Belgique de vitesse (indépend.) à dix-huit ans. Professionnel à dix-neuf ans, « Rik » fut aussitôt champion de Belgique sur route (1943-1945), champion de Belgique de l'omnium (1944), a remporté encore: Tour des Flandres (1944-1946), Paris-Roubaix (1948-1952), Flèche Wallonne (1949), Paris-Bruxelles (1950), Tour de l'Ouest (1951), Tour d'Argentine (1952), championnat du monde (1949), 2e du Tour d'Italie (1951), remporta plus de cent critériums et des dizaines de courses de Six-Jours. « Ruban Jaune » de la route depuis 1948 avec Paris-Roubaix à 43 km. 661 de moyenne.

VERSCHUEREN Adolphe. Né le 10 juillet 1922, à Kontich (Belgique). Débuta en 1941. Professionnel en 1944, se classa 3e de « A travers la Belgique », puis connut une éclipse. En 1947, termine 2e de Paris-Roubaix, mais s'effondre dans Bordeaux-Paris alors qu'il était l'un des favoris. 4e de Paris-Roubaix, de Liège-Bastogne-Liège (1948), participe au Tour de France. 2e de Liège-Bastogne-Liège (1949), remporte une étape du Tour de Suisse avec dix minutes d'avance, mais un accident l'immobilisa. Se tourne alors vers le demi-fond. Champion de Belgique depuis 1950, a remporté les championnats du monde 1952 et 1953.



Nouvelle vedette du Tour, Malléjac résista à L. Bobet

AVANT le dernier Tour de France, le Breton Jean Malléjac était considéré par les compétences du cyclisme comme un bon coureur régional, sans plus. Sa spécialité était le Tour de l'Ouest où il se distinguait chaque année, ce qui était tout de même une indication sur sa valeur de coureur à étapes. Coureur consciencieux, garçon charmant, Malléjac se transforma subitement en 1953, et l'on se prit à découvrir non seulement le champion mais l'homme. On apprit qu'il était né vingt-quatre ans plus tôt à Dirinon (Finistère), tout près de Landernau, qu'il avait débuté dans la vie en travaillant à l'Arsenal de Brest, qu'il était marié, qu'il venait d'être papa et, aussi, qu'il était le premier du classement général du Tour de France. Le fait que tout ceci fut imprimé en l'espace d'une semaine, prouve bien que Malléjac s'était hissé, sans ameuter les foules, au rang des vedettes de la route.

A Béziers, quand il eut endossé le maillot jaune aux lieu et place de son chef de file Jean Robic, l'étonnement fut général. D'obscur, Malléjac devint pôle attractif. Des centaines de journalistes s'exprimant dans toutes les langues, épièrent ses gestes, son comportement. Et le roman n'aurait pas été complet si Malléjac n'avait pas appris, à Monaco, la naissance de sa petite fille. Cela ajoutait encore à la sympathie qu'on pouvait avoir pour lui. Louison Bobet « guignait » le maillot jaune, Malléjac était inquiet. Il se défendit pourtant très bien et ne céda l'emblème qu'à Briançon, après une belle défense.

é, a surgi du peloton pour s'affirmer le meilleur d'une excellente promotion des jeunes du Tour

SUITE DE LA PAGE 41

pion qui ne désarme pas, un poste de leader (partagé avec Magni) qu'il n'était plus en mesure d'occuper efficacement. Il courait « au millimètre », avec une habileté qui emplissait d'admiration les plus fins connaisseurs, tirait la quintessence de ce qui lui reste de sa grande classe, obtenait des résultats personnels dont il pouvait être fier — 2e du classement général — mais ne contribuait en rien et sans doute : au contraire — à la bonne marche d'une *squadra* dont Magni, de son côté, ne pouvait être le véritable chef en raison de ses médiocres qualités de grimpeur. Toutefois, Fiorenzo était loin de se confiner dans l'obscurité : on le voyait gagner l'étape à Bordeaux, puis à Paris (sans doute a-t-il un faible pour les pistes roses !) et il était finalement deuxième du classement général par points.

Pourtant, un Italien faisait parler de lui tout au long de la course, entretenant l'inquiétude jusqu'au départ de Gap-Briançon, dans le camp français : Giancarlo Astrua. Curieuse situation que la sienne : négligé par ses équipiers, peu encouragé par ses dirigeants, il accomplissait néanmoins une performance excellente, à base de persévérance et de courage. Dans quelle mesure Alfredo Binda eut-il raison de ne pas contraindre les autres transalpins à lui apporter une aide inconditionnelle ? L'homme était évidemment un terne, un moyen, mais il était toujours là... Certes, un appui purement moral ne lui eût pas suffi, dans le col de Vars, pour répondre à la violente attaque de Bobet... Mais, tout de même et tant bien que mal, il allait finir troisième...

Dans ce cas encore, la présence étrangère avait donné un piment à la compétition. Mais qui donc pouvait bien manquer, Coppi mis à part, au sein de la *squadra* ? Selon nous, Pasquale Fornara.

Parlerons-nous des Luxembourgeois ? Hélas, non, si ce n'est pour signaler les prometteurs débuts du jeune Gaul, dont les talents de grimpeur sont indéniables. Par contre, il y a lieu de s'étendre quelque peu sur le compte des Espagnols et, surtout, sur celui de Jesus Lorono, le vainqueur de Pau-Cauterets, l'homme au-dessous duquel se déroula, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le drame Koblet. Lorono devait, par la suite, servir, en quelque sorte, de marche-pied à Bobet. Il était, en effet, au commandement de la course lorsque Louison joua son va-tout sur les rampes de Vars. Le leader français le prit en point de mire, le rejoignit, souffla un moment en sa compagnie, le déposa un peu plus tard comme on se débarrasse d'un citron intégralement pressé... Mais Lorono avait acquis, en ces deux occasions, ses titres de grand routier international.

Et nous avons nommé, ainsi, tous les visiteurs dont la présence rehaussa notablement une grande victoire française que personne n'eut osé espérer au départ de la capitale de l'Europe ! Leur présence était-elle superflue ? Décidément, non...

Il nous reste à parler des Français, et la tâche n'a rien de désagréable car nos compatriotes se comportèrent mieux que bien, dans l'ensemble. N'est-il pas intéressant de noter, à ce propos, que l'on vit même émerger dans ce Tour des garçons dont on n'avait guère entendu parler jusque là et qui ne firent pas davantage parler d'eux par la suite ? Citons un Quentin, gagnant à Marseille, et encore un François Mahé — titulaire du maillot jaune à Albi — qui termina dixième du classement général, un Mirando (12e), un Bauvin (16e). Ceux-là sont, d'une façon certaine, tout spécialement doués pour ce travail sortant de l'ordinaire, et il sera sans doute équitable de placer à leur tête un Malléjac qui, après avoir accompli dans l'ombre, en 1952, un travail énorme, effectua cette fois en pleine lumière un labeur du même ordre. Les événements et sa qualité personnelle firent de lui, à Béziers, un leader en lequel, à vrai dire, on ne croyait guère et qui, cependant, allait se montrer à la hauteur de la situation. Ex-équipier de Bobet, il s'élevait au-dessus du Maître et, lorsqu'il devait baisser pavillon, on pouvait dire de lui qu'il avait su perdre son maillot jaune avec élégance. Lisez par là qu'ayant capitulé dans la dignité, après avoir opposé une résistance opiniâtre à Louison, il allait rallier Paris dans les conditions les plus satisfaisantes et conserver la deuxième place du classement général, pour la plus grande joie d'une Bretagne vraiment comblée.

A ces spécialistes, on adjoindra Bober, Forestier, Quennehen, Meunier, coureurs sans doute plus éclectiques mais qui trouvent, eux aussi, grâce à leur belle santé, à leur ténacité, à une qualité certaine, un terrain propice en cette longue compétition aux aspects si variés. On eût aimé voir — enfin ! — un Varnajo, mais il paraît que ce sera pour l'année 1954. Celui-ci, au moins, n'aura pas brûlé les étapes !

Naturellement, on vous dira quelques mots de Hassenforder, la grande trouvaille 1953 du cyclisme français... Il fut égal à lui-même, c'est-à-dire parfaitement inégal, mais son bref passage dans ce premier Tour de sa carrière laissa une traînée pleine de promesses et de soleil... Comme tout le monde, nous dirons simplement : « Pourvu que cela dure ! »

Enfin, il y eut un certain Louison Bobet. Mais on a déjà tant parlé de lui que nous nous plairons, ici, à insister sur les mérites de certains de ses équipiers, que nous nous permettrons — à nos risques et périls ! — de classer dans l'ordre suivant :

1. Antonin Rolland (l'homme de toutes les circonstances), 2. Deledda (l'entraîneur de la vallée du Guil), 3. Teisseire, 4. Géminiani, 5. ... Non, vraiment, nous n'irons pas plus loin ! Marcel Bidot, lui-même, ne voudrait probablement pas se prononcer...

Claude TILLET.

Avant le départ d'une étape du Tour, les coureurs ont rendu visite au camion sanitaire agencé par « Aspro ». Le docteur Berty (à dr.) leur prodigue ses conseils.

Hassenforder, qui porta le maillot jaune durant le Tour, procède à son ravitaillement. Un soigneur lui tend une musette préparée par « Nescafé », et Roger semble ravi.

SUCCÈS SANS PRÉCÉDENT...

6 TITRES NATIONAUX 1953

CHAMPIONNAT DE FRANCE PRO POURSUITE — *H. ANDRIEUX*
CHAMPIONNAT DE FRANCE UNIVERSITAIRE — *S.-C. CHAPELLE*
CHAMPIONNAT DE FRANCE FÉMININ ROUTE — *NOELLE NAULOT*
CHAMPIONNAT DE FRANCE FÉMININ PISTE — *NOELLE NAULOT*
CHAMPIONNAT DES ÉTATS-UNIS FÉMININ — *NANCY NEIMAN*
CHAMPIONNAT DE FRANCE PRO ROUTE — *RAPHAËL GÉMINIANI*

Plus de 250 autres VICTOIRES

C'est le BILAN SPORTIF 1953 de

DIRECTEUR SPORTIF :
J. BELLUE
MAGASIN A PARIS
47, RUE RÉAUMUR, 3e

Rochet
LA BICYCLETTE DE FRANCE

BOITE POSTALE 116
BRIVE-CORRÈZE
TÉL. B.2. 26-15

La seule grande Marque Française se consacrant exclusivement à la fabrication des bicyclettes depuis 1885

Raphael Geminiani a conquis le maillot tricolore de champion de France à l'issue d'une course très dure et après avoir été sans cesse à la pointe du combat. Il vient de porter son attaque et fonce vers Saint-Etienne où l'attend le plus beau triomphe de sa belle et énergique carrière sur route.

Ferdi Kubler a ajouté Bordeaux-Paris à son magnifique palmarès, remporté aux points le week-end ardennais, gagné une étape du Tour de l'Ouest, mais il s'est incliné devant Anquetil et Fornara dans le Grand Prix de Lugano (notre ph.). Il a été l'un des coureurs en vue de la fin de la saison.

CES "AS" ONT ENRICHI LEUR PALMARÈS

Hugo Koblet, 2e du « Giro », a remporté le Tour de Romandie et le Tour de Suisse.

Loretto Petrucci : Milan - San - Remo, Paris - Bruxelles et Desgrange - Colombo.

Vainqueur du Grand Prix de Suisse contre la montre, Fornara a terminé 3e du Giro.

Roger Rondeaux a confirmé sa suprématie en cross cyclo-pédestre en remportant le Championnat de France et le Championnat du monde. Seul Français portant le maillot arc-en-ciel en 53.

Le jeune belge Schils, ex-champion de son pays, remporta le classique Paris-Tours.

Stan Ockers, vainqueur de la Flèche Wallonne, 3e au Championnat du monde.

Hilaire Couvreur remporta, grâce à Lucien Teisseire, le Tour du Maroc.

Championnat du monde (cyclo-cross) : 1. **Roger Rondeaux** (Fr.) en 1 h. 22", 2. Bauvin (Fr.), 3. Dufraisse (Fr.), 4. Bieri (Suisse), 5. Filba (Esp.).

Tour d'Algérie : 1. **G. De Rycke** (Belg.), 64 h. 8' 22" ; 2. Impanis (Belg.), à 1' 4" ; 3. Neyt (Belg.) ; 4. Meunier (Fr.) ; 5. Mirando (Fr.).

Circuit du Het Volk : 1. **E. Sterckx** (Belg.), les 220 km. en 5 h. 7' ; 2. Mollin (Belg.), à 3 long. ; 3. Ryckaert (Belg.) ; Rouer (Fr.).

Paris-Côte d'Azur : 1. **J.-P. Munch** (Fr.), en 32 h. 28' 33" ; 2. Walkowiak (Fr.), à 3' 18" ; 3. Bertaz (Fr.) ; 4. Blomme (Belg.) ; 5. J. Bobet (Fr.).

Milan-San-Remo : 1. **Petrucci** (It.), les 282 km. en 6 h. 59' 20" ; 2. Minardi à 1 long. ; 3. Ollivier (Belg.) ; 4. G. Derycke (Belg.) ; 5. De Filippis (Ital.).

Critérium National : 1. **R. Desbats,** les 224 km. en 5 h. 55' 10" ; 2. Dupont, à 1/2 long. ; 3. Loof ; 4. B. Gauthier ; 5. L. Bobet.

Tour des Flandres : 1. **Wim Van Est** (Hol.), les 253 km. en 7 h. 19' ; 2. Keteleer (Belg.), à 2 long. ; 3. B. Gauthier (Fr.) ; 4. L. Bobet (Fr.) ; 5. Pétrucci (Ital.).

Paris-Vimoutiers : 1. **L. Gueguen,** les 250 km. en 6 h. 51' ; 2. Guérinel, à 1 long. ; 3. Bauvin ; 4. Pertry ; 5. Houelbec.

Paris-Roubaix : 1. **G. De Rycke** (Belg.), les 245 km. en 5 h. 39' 19" ; 2. Piazza (Ital.), à 1 long. ; 3. Wagtmans (Hol.) ; 4. L. Bobet (Fr.) ; 5. Baffert (Fr.).

Circuit du Morbihan : 1. **J. Bobet,** les 295 km. en 8 h. 11' 12" ; 2. Telotte ; 3. Bober ; 4. Tonello ; 5. Siguenza.

Rome-Naples-Rome : 1. **F. Magni** (Ital.), en 27 h. 4' 21" ; 2. Ockers (Belg.), à 30" ; 3. Monti (Ital.) ; 4. Koblet (Suisse) ; 5. De Santi (Ital.).

Paris-Bruxelles : 1. **Pétrucci** (Ital.), les 302 km. en 8 h. 32' 53" ; 2. Schotte (Belg.) ; 3. Anthonys (Belg.) ; 4. M. Hendrickx (Belg.) ; 5. M. Diot (Fr.).

Tour du Maroc : 1. **H. Couvreur** (Belg.), en 63 h. 20' 33" ; 2. Anzile (Ital.), à 3' 14" ; 3. L. Teisseire (Fr.) ; 4. Decock (Belg.) ; 5. Massocco (Ital.).

Tour de Haute-Savoie : 1. **R. Rémy,** les 272 km. en 7 h. 38' 45" ; 2. Polo, à 6 long. ; 3. Dacquay ; 4. Mattéoli ; 5. M. Diot.

Flèche Wallonne : 1. **Stan Ockers** (Belg.), les 220 km. en 6 h. 24' 25" ; 2. Kubler (Suis.), à 44" ; 3. Pétrucci (Ital.) ; 4. De Walck (Belg.) ; 5. Impanis (Belg.).

Liège-Bastogne-Liège : 1. **A. De Hertog** (Belg.), les 236 km. en 6 h. 53' 51" ; 2. M. Diot (Fr.), à 5' 3" ; 3. R. Rémy (Fr.) ; 4. Storms (Belg.) ; 5. Van der Stock (Belg.).

Nantes-La Baule : 1. **L. Teisseire,** les 252 km. en 6 h. 35' 45" ; 2. Gaudin, à 6' 25" ; 3. Deledda ; 4. Audaire ; 5. Chupin.

Critérium de la Polymultipliée : 1. **A. Canavèse,** les 154 km. en 4 h. 26' 52" ; 2. Bertrand ; 3. Van Genechten (Belg.) ; 4. Geminiani, 5. Lepage.

Tour de Romandie : 1. **H. Koblet** (Suis.), en 24 h. 7' 46" ; 2. Fornara (Ital.), à 6' 5" ; 3. L. Bobet (Fr.) ; 4. Schaer (Suis.) ; 5. Zampini (Ital.).

Grand Prix du *Pneumatique* : 1. **B. Gauthier,** *les 235 km.* en 6 h. 12' 13" ; 2. Prouzet ; 3. Papazian ; 4. Audaire ; 5. Laurédi

Circuit des Six - Provinces : 1. **J. Adriaenssens** (Belg.), en 42 h. 9' 58" ; 2. Wyckstand (Belg.), à 6' 13" ; 3. Debruyne (Belg.) ; 4. Bronkart (Belg.) ; 5. Quennehen (Fr.).

Circuit des Boucles de la Seine : 1. **A. Audaire,** les 297 km. en 7 h. 48' 7" ; 2. Platel, à 1 long. ; 3. Le Guilly ; 4. Bober ; 5. Renaud.

Paris-Valenciennes : 1. **M. Van Geneugden** (Belg.), les 250 km. en 7 h. 35' ; 2. Deprez (Fr.), à 1 long. ; 3. Rondelé (Belg.) ; 4. Thoma (Belg.) ; 5. De Vos (Belg.).

Paris-Clermont-Ferrand : 1. **E. Telotte,** les 402 km. en 11 h. 44' ; 2. Chupin, à 3' 13" ; 3. Baldassari ; 4. Marinelli ; 5. Bussemey.

Lucien Teisseire a triomphé dans Nantes - La Baule et dans le Dauphiné.

Vainqueur du Critérium d'Europe, Ant. Rolland s'est classé 2e du Championnat.

Le puissant et rapide Raoul Rémy a battu ses rivaux dans le Tour de Haute-Savoie.

Pierre Nardi a causé une belle surprise en triomphant seul dans le « Midi Libre ».

Premier du Circuit du Cher, Cieleska a été le Français le plus régulier après Bobet.

L'Aixois Antonin Canavèse, poulain de Fachleitner, fut 1er à la Polymultipliée.

Stanislas Bober, vainqueur du Circuit de l'Indre, gagna une étape du Tour de Fr.

Le Lyonnais Jean Forestier gagna la Poly Lyonnaise. Très bien dans le Tour.

Charles Coste, après un bon Tour d'Argentine, remporta Paris-Limoges au sprint.

Robert Varnajo fut très bien au cours de la saison. Il gagna le Grand Prix de France.

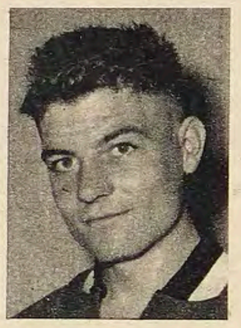
PAR DE BELLES VICTOIRES SUR ROUTE

Roger Hassenforder, véritable « battant » de la route, se révéla pleinement dans les premières étapes du Tour. Il porta le maillot jaune. Très bon pistard, il se classa 4e à Zurich en poursuite.

W. Van Est remporta le Tour des Flandres et fut battu au sprint dans Bordeaux-Paris.

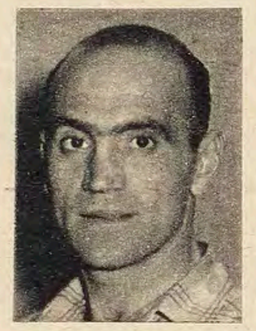
Gino Bartali, tricolore italien en 1953, fut très sérieusement blessé dans un accident.

Le jeune Belge V. Geneugden gagna Paris-Valenciennes et une étape du Tour au Mans

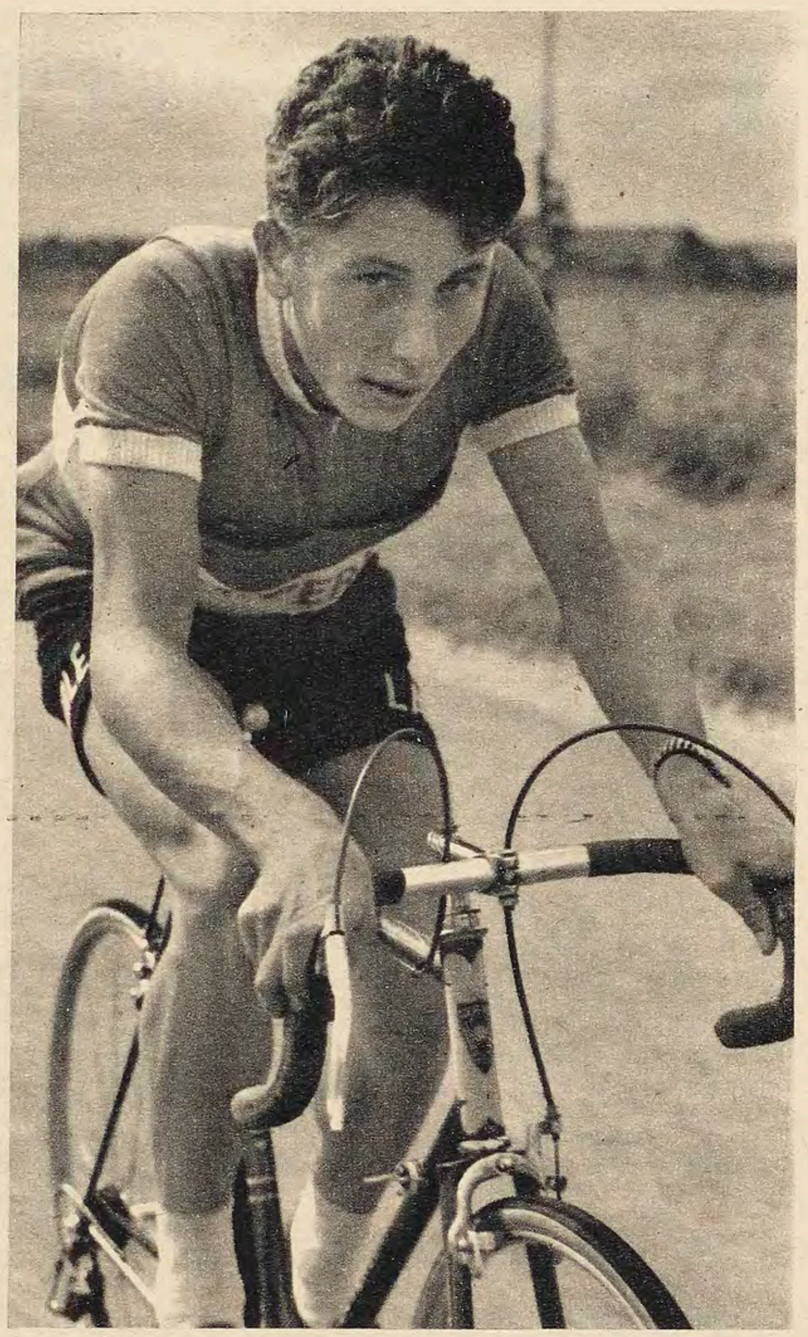


Le jeune belge Adiaenssens a remporté le pénible Circuit des Six Provinces.

Le belge Alois de Hertog a battu Diot et Raoul Rémy dans Liège-Bastogne-Liège.



Après avoir gagné Rome-Naples-Rome, Fiorenzo Magni est champion d'Italie.



Jacques Anquetil fut la grande vedette de la fin de saison. Le poulain de Francis Pélissier gagna les « Nations » en approchant le record de Koblet de 35" puis la Coupe Vanini, à Lugano, quinze jours plus tard. Il remporta également le Tour de la Manche et le « Maillot des As » de Normandie.

Route de France : 1. **L. Barès,** en 59 h. 10' 42" ; 2. De Smet (Belg.), à 3' 1" ; 3. Bertolotti ; 4. Huyghe ; 5. Lowie (Belg.).

Paris-Montceau-les-Mines : 1. **J. Gueguen,** les 341 km. en 9 h. 21' 2. Quentin, à 2 long. ; 3. Renaud ; 4. Molinéris ; 5. Redolfi.

Tour du Sud-Est : 1. **R. Hassenforder,** en 37 h. 53' 19" ; 2. ex aequo, A. Rolland et Laurédi, à 2' 43" ; 4. Dotto ; 5. L. Hoermann (All.).

Tour d'Italie : 1. **F. Coppi** (Ital.), en 118 h. 37' 6" ; 2. Koblet (Suis.), à 1' 49" ; 3. Fornara (Ital.) ; 4. Bartali (Ital.) ; 5. Conterno (Ital.).

Paris-Limoges : 1. **Ch. Coste,** les 369 km. en 10 h. 49' 40" ; 2. Redolfi, à 1/2 long. ; 3. De Walck (Belg.) ; 4. Darrigade ; 5. Quentin.

Critérium du Dauphiné : 1. **L. Teisseire,** en 47 h. 6' 28" ; 2. Gaul (Lux.), à 4' 59" ; 3. Robic ; 4. Géminiani ; 5. A. Rolland.

Championnat de France : 1. **R. Géminiani,** les 235 km. en 6 h. 46' 6" ; 2. A. Rolland, à 30" ; 3. L. Bobet ; 4. A Canavèse ; 5. Robic.

Paris-Bourges : 1. **R. Varnajo,** les 263 km. en 7 h. 1' ; 2. Darrigade, à 1 pneu ; 3. Molinéris ; 4. Redolfi ; 5. Siguenza.

Tour de Suisse : 1. **H. Koblet,** en 60 h. 22' 11' ; 2. Schaer, à 28' 40" ; 3. Barozzi (Ital.) ; 4. Clérici (Ital.) ; 5. Fornara (Ital.).

Grand Prix de France : 1. **R. Varnajo,** les 200 km. en 5 h. 43" ; 2. Audaire, à 1/2 long. ; 3. Molinéris ; 4. Dupont ; 5. Rémy.

Circuit de l'Indre : 1. **S. Bober,** les 262 km. en 7 h. 17' ; 2. Bidart à 1 long. ; 3. Meunier ; 4. Telotte ; 5. Cieleska.

Tour de Toscane : 1. **G. Bartali,** les 245 km. en 6 h. 43" ; 2. Brasola à 2' 55" ; 3. Petinatti ; 4. Pellegrini ; 5. Monti.

Tour de la Manche : 1. **J. Anquetil,** en 12 h. 33' 12" ; 2. Redolfi à 2' 21" ; 3. Stablinski ; 4. Bouvet ; 5. Platel.

Tour de l'Ouest : 1. **B. Benuzzi,** en 49 h. 5' 27" ; 2. Siguenza à 24" ; 3. Privat ; 4. Rosseel (Belg.) ; 5. Guégan.

Championnat du monde : 1. **F. Coppi** (Ital.), les 270 km. en 7 h. 30' 59" ; 2. G. De Rycke (Belg.) à 6' 16" ; 3. Ockers (Belg.) ; 4. Ghismondi (It.) ; 5. De Filippis.

Critérium des As : 1. **L. Bobet** (Fr.), les 100 km. en 1 h. 54' 55" ; 2. Ockers (Belg.) ; 3. Kubler (Suis.) ; 4. Magni (Ital.) ; 5. J. Bobet (Fr.).

Grand Prix de Suisse (contre la montre) : 1. **Fornara** (Ital.), les 100 km. en 2 h. 36' 50" ; 2. Brun (Suis.), à 1' 37" ; 3. L. Hoermann (All.) ; 4. Clérici (Ital.) ; 5. Van Est (Hol.).

Bordeaux-Paris : 1. **F. Kubler** (Suis.), les 572 km. en 14 h. 56' 35" ; 2. Van Est (Hol.), à 5" ; 3. De Santi (Ital.) ; 4. Ockers (Belg.) ; 5. Cieleska (Fr.).

Grand Prix des Nations : 1. **J. Anquetil,** les 141 km. 300 en 3 h. 32' 25" ; 2. Creton, à 6' 41" ; 3. Coletto (Ital.) ; 4. Berton ; 5. Blomme.

Paris-Tours : 1. **J. Schils** (Bel.), les 245 km. en 6 h. 7' 37" ; 2. Kubler (Suis.), à 12" ; 3. Gilles (Fr.) ; 4. Audaire (Fr.) ; 5. A. Mahé (Fr.).

Grand Prix de Lugano (contre la montre) : 1. **J. Anquetil** (Fr.) les 75 km. 500 en 1 h. 58' 19" ; 2. Fornara (Ital.) à 1' 29" ; 3. Kubler (Suis.) ; 4. Astrua (Ital.).

Tour de Lombardie : 1. **B. Landi** (Ital.), les 222 km. en 6 h. 1' 50" ; 2. Cérami (Ital.) ; 3. Molinéris (Fr.) ; 4. Ockers (Belg.) ; 5. Conterno (Ital.).

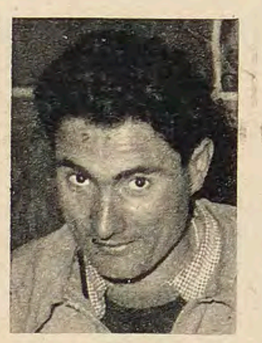
Championnat du monde (amateurs) : 1. **R. Filippi** (Ital.), les 180 km. en 4 h. 59' 19" ; 2. Nancini (Ital.) à 1 long ; 3. Van Loy (Belg.) ; 4. Van Aerde (Belg.).

TOUR DE FRANCE

Classement général : 1. **Louis Bobet,** en 129 h. 23' 25" ; 2. Malléjac à 14' 18" ; 3. Astrua à 15' 1" ; 4. Close à 17' 35" ; 5. Wagtmans à 18' 5" ; 6. Schaer à 19' 44" ; 7. A. Rolland à 23' 3" ; 8. Laurédi à 26' 3" ; 9. Geminiani à 27' 18" ; 10. F. Mahé.

Le Nantais Audaire fit une bonne saison. Il gagna les Boucles de la Seine.

Le rapide Jacques Dupont se distingua en gagnant le Critérium d'Oran, en février.

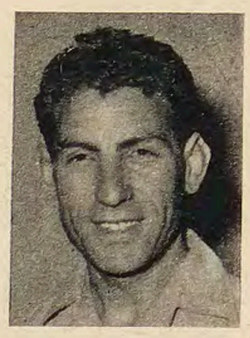


L'énergique Bernard Gauthier fit encore parler de lui. Vainq. du Pneumatique.

Jean Dotto reste le spécialiste des côtes prises à froid : il fut roi sur le mont Faron.

Jean Bobet, le « prof' », est un bon routier. Il gagna le Circuit du Morbihan.

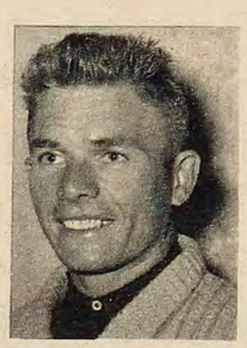
Pierre Molineris causa une surprise dans le Tour de Lombardie, qu'il termina 3e.



Vincent Vitetta se montra. Il fut 1er du Grand Prix de la Côte d'Azur.

Jean Gueguen remporta deux courses : Paris-Vimoutiers et Paris-Monceau-les-M.

Le Lorrain Benuzzi, poulain de Paul Le Drogo, tint la vedette au Tour de l'Ouest.



Le jeune Nordiste Hoorelbecke, champion de France des amateurs sur route.

Le Belge Germain Derycke a été l'homme du début de la saison routière 1953. Après avoir emporté le Tour d'Algérie, il montra sa grande forme en battant tout le monde dans Paris-Roubaix et notamment Piazza au sprint. Il fut encore le valeureux second de Fausto Coppi à Lugano.

L'école italienne s'est imposée sur la piste

par René de Latour

C'EST évidemment des rangs amateurs que sortent les vedettes professionnelles. Chaque année fournit son mince apport. Il est normal que nous nous tournions vers ces derniers pour deviner ce que sera l'avenir — si menacé — des pistards.

En ce qui concerne la France, il est particulièrement peu brillant. Si nous ne nous faisions pas grande illusion sur les chances qu'avaient un Lemoigne qui plafonne depuis trop longtemps, et un Gruchet, qui manque de puissance, nous pouvions penser que le Calédonien Beyney, à la plastique impeccable et à la morphologie de sprinter long allait fournir au sprint français un sang nouveau. A Zurich, nous sommes tombés de haut.

Car si Beyney va vite, naturellement, il ne possède visiblement aucune des qualités morales indispensables à un grand sprinter : l'esprit de décision, la volonté de vaincre, l'intelligence en course. Il subit constamment ses adversaires et se laisse imposer leur loi.

Morettini, future « terreur » chez les « pros »

A Zurich, après l'élimination dès les séries de Lemoigne et de Gruchet, Beyney disparut lui-même, donnant aux spectateurs français l'impression d'être submergé et incapable de réagir, moralement surtout. Et, ceci est encore bien plus grave qu'une défaillance physique, passagère le plus souvent. Il faut donc en faire notre deuil : nous n'avons rien à l'horizon. Tandis que les Italiens !...

Faut-il rappeler quelle supériorité fut la leur et comment un Morettini se joua de la concurrence, imposant sa tactique avec une autorité que n'aurait pas désavouée un « pro » chevronné ?

Déjà l'année précédente, en finale du championnat des « purs », au Parc des Princes, il avait été battu d'un souffle par son compatriote Sacchi, lequel devait bien vite se faire une place enviable parmi les « pros ». Un autre transalpin, Pinarello, moins puissant mais tout aussi doué, fut son second à Zurich. Oui, répétons-le, les Italiens peuvent « voir venir ». Les jeunes successeurs de Sacchi feront parler d'eux dans un avenir proche.

Van Vliet un vétéran encore tout neuf

Chez les « pros », les années se suivent sans se ressembler. Les hommes sont bien près les uns des autres, et c'est surtout la tactique qui, plus que la condition physique, joue aux uns et aux autres de vilains tours.

Bien fin celui qui aurait pu prédire la composition de la finale sur la piste d'Oerlikon. La France pouvait compter sur le trio Bellenger-Gérardin-Senfftleben. On sait ce qu'il en advint : Bellenger s'en laissa imposer en demi-finale par Harris, qui le manœuvra à sa guise ; Senfftleben fut bien terne, payant sans doute sa spécialisation de six-dayman désormais endurci ; Gérardin tira le maximum de ses moyens de quadragénaire. Depuis vingt-cinq ans sur la brèche, il trouva son bâton de maréchal dans un accès aux demi-finales d'où il ne put, hélas ! s'extirper.

Nous revoyons encore les détails de ce que fut la finale du championnat, la tension soutenue de l'Anglais Reg Harris, ne songeant qu'aux faits et gestes possibles de Sacchi, qu'il contenait dans son sillage, et laissant un peu trop se détacher, à la cloche, un Van Vliet dont trois victoires récentes et un repêchage sensationnel venaient de signaler la condition physique exceptionnelle. Ce fut, en un éclair, la défaite du meilleur sprinter au monde, de celui qui avait marqué l'après-guerre du sceau de sa supériorité, la fuite éperdue du vétéran hollandais aux tempes grisonnantes. Ligoté par la présence de Sacchi, qu'il ne pouvait songer à emmener jusqu'au bout, Harris s'inclinait.

Devons-nous estimer que, porteur du titre à trente-huit ans, Arie Van Vliet, qui trouva si souvent pour lui barrer la route du championnat, depuis 1938, un Scherens, un Harris, un Plattner même, est redevenu le sprinter mondial n° 1 ?

Par ses défaites Harris a ouvert une porte

Nous n'irons pas jusque là, mais si Van Vliet ne doit nullement sa victoire à la chance, il est tout aussi juste d'estimer que la grossière faute de tactique d'Harris l'a beaucoup avantagé.

En gagnant la seule course du monde où ne manque véritablement aucun spécialiste du sprint, Van Vliet a renforcé un peu plus encore la théorie qui veut qu'un athlète sachant mener la vie qui convient à l'effort total du sprint, ne voit ses qualités s'amenuiser que lentement, au fil des ans.

Jusqu'en 1951, la question ne se posait pas. Harris démontrait le moment venu une telle supériorité que nul ne songeait à lui contester ses droits.

Battu par Plattner l'an dernier, par Van Vliet cette fois, le Britannique, s'il n'a rien perdu de son flegme et de sa confiance en soi, a tout de même laissé quelques plumes dans la bagarre. Certes, il est toujours extrêmement puissant et ce démarrage à répétition, qui fait sa force, est toujours un modèle du genre. Mais une supériorité de fait n'est jamais concrétisée que par la victoire. Or, Harris, si longtemps inabordable, se fait battre désormais. Ne dominant plus (mais il peut encore se reprendre), on peut en conclure que le champ est libre et que de beaux espoirs sont permis à des hommes qui se valent pratiquement et que ne peuvent séparer que des différences de forme et des finesses de tactiques. Ils sont faciles à compter :

Les Italiens Sacchi et Morettini (lequel sera bientôt professionnel) ; les Hollandais Van Vliet (encore qu'il parle de retraite) et Derksen ; le Suisse Plattner ; les Français Bellenger, Gérardin, Senfftleben ; le Belge Gosselin ; les Australiens Patterson et Mockridge.

La supériorité des poursuiteurs amateurs italiens

Si la vitesse est un don du ciel, la résistance au train des poursuiteurs est surtout le fruit d'un travail et d'une application de tous les instants.

Nul doute n'est possible à cet égard. Possesseurs de la plus belle piste du monde, le « Vigorelli » de Milan, les Italiens n'ont qu'une peine relative à créer autour de l'anneau magique une émulation dont les résultats se font sentir depuis quelques années.

Benfenati, Messina, De Rossi, Gandini, Campana sont autant de produits d'une technique particulière, d'un entraînement sévère et aussi d'une confiance en soi apportée par des « temps » constamment améliorés et qui approchent les meilleures performances des « pros ».

Il suffit de voir un Messina à l'œuvre pour comprendre ce qui sépare ce pur spécialiste de l'effort solitaire de nos représentants dont Vitré fut le meilleur.

Le Parisien dut s'incliner en demi-finale devant un jeune Hollandais, Degroot, qui est le portrait tout craché de Geerit Schulte.

Ne dramatisons pas cette impossibilité d'accéder à la finale de la poursuite depuis le succès de Roger Rioland il y a sept ans à Zurich. Nous aurons des poursuiteurs le jour où les pouvoirs officiels décideront d'en chercher.

Nous avons souvent entendu dire que le championnat de poursuite professionnel ne signifie absolument rien. Théorie discutable. La suppression de ces luttes parfois peu spectaculaires n'apporterait rien au cyclisme et priverait les « mordus » du vélodrome, qui ne s'y trompent pas, d'une possibilité de s'enthousiasmer et de manifester leur admiration pour un effort aussi pur que celui de la poursuite.

Mais la poursuite use les énergies et, tel un remède violent, ne doit être ingurgitée qu'à petite dose. Il est vraisemblable que s'il décidait de n'être qu'un poursuiteur et se préparait en conséquence, Fausto Coppi serait, comme il le fut déjà officiellement à deux reprises, le meilleur spécialiste au monde. Il a cette année laissé à d'autres un sceptre dont il a fait fi pour les raisons que l'on sait, et qui l'ont mené en vainqueur à Lugano. Cela ne l'a pas empêché, quelques semaines plus tard, de battre le plus régulièrement du monde, dans un « temps » qu'il n'avait encore jamais réalisé, l'Australien Patterson, tenant du titre pour la seconde fois.

En devenant champion du monde de poursuite, le jovial Syd Patterson, véritable athlète du cyclisme, fait douter de la dureté de l'effort imposé par la poursuite. En fait, il est exactement l'opposé du grand poursuiteur tel qu'on pouvait le concevoir. Il fait fi de la science du train, se moque des « temps » qu'il réalise, délaisse les complications du chrono pour ne baser son action que sur celle de son adversaire.

Hassenforder faux poursuiteur de talent

Pour la France, une consolation : la découverte de Roger Hassenforder. On connaît l'homme, ses qualités innées, sa fantaisie génératrice d'exploits parfois inutiles, mais toujours valeureux. Lui non plus n'est pas un poursuiteur. Par tempérament il est incapable de régler son allure, de discipliner sa puissance. Peut-être n'y parviendra-t-il jamais. Toujours est-il que, sérieusement handicapé, par l'irrégularité de son action, il parvint aux demi-finales pour ne s'incliner que devant un homme qui ne le valait sans doute pas mais qui, mieux que lui, avait su s'assimiler les secrets de la poursuite.

Nous n'avons plus en France que trois poursuiteurs « possibles ». En plus de Hassenforder, redoutable malgré ses défauts, nous ne pouvons guère compter que sur le champion de France, Henri Andrieux, au style impeccable mais souvent fragile et trahi par ses nerfs, et sur l'Azuréen Matteoli, qui montra trop de qualités pour ne pas revenir un jour au premier plan après une éclipse aux causes multiples et Jacques Anquetil, s'il le voulait.

Le demi-fond n'attire plus les vedettes

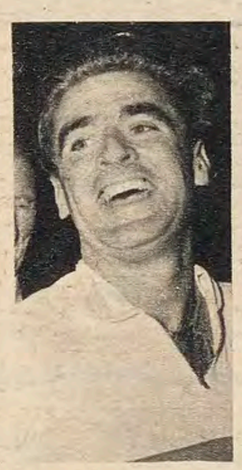
Il fut un temps où le demi-fond faisait accourir les foules. Les hommes de classe s'entrebattaient et un championnat mondial offrait des luttes indécises dès les séries. Il n'y a plus, ou trop peu, de grands stayers. Pour un Verschueren, au dynamisme et à la valeur indéniables ; pour un Lemoine, sur qui les ans n'ont qu'une lente emprise, pour un Queugnet, aux promesses enfin réalisées, on trouve dans le sillage des entraîneurs trop peu de champions ayant déjà prouvé par ailleurs une classe permettant les violents efforts qu'exige le demi-fond.

— Donnez-nous de vrais coureurs, nous en ferons de vrais stayers, disent les « pacemakers ».

Nous les croyons sur parole.

Le Hollandais Arie Van Vliet, après une éclipse, a repris le titre de champion du monde de vitesse. A Oerlikon, il manœuvra habilement pour battre Reg Harris et l'Italien Enzo Sacchi.

Le champion de France des sprinters, Jacques Bellenger, ne dédaigne pas de laisser la vitesse pour omniums ou américaines. Il a égalé, au Vél' d'Hiv', le record du km. de Kaers.



L'Australien Sydney Patterson est un champion étonnant, vrai touche-à-tout du cyclisme. Pour la deuxième fois, consécutivement, il a remporté le titre mondial de poursuite.

Le jeune Henri Andrieux a conservé le maillot tricolore des poursuiteurs « pros », cette année. Mais il est sérieusement menacé par le dynamique Hassenforder, demi-finaliste à Zurich.

Le Belge Dolf Verschueren, dans le sillage de l'entraîneur français Maurice Ville, est le meilleur stayer de l'heure actuelle. En 1953, il a remporté son deuxième titre mondial de demi-fond.

A l'âge de 42 ans, Henri Lemoine est encore champion de France de demi-fond. Il donne une leçon de volonté et de fraîcheur physique aux jeunes qui sont tant rebutés par l'effort.

André Beyney, champion de France de vitesse amateurs, est reparti pour sa Nouvelle-Calédonie natale pour effectuer son service militaire. Il ne paraît pas pressé d'être professionnel.

Le champion de France de poursuite amateurs, Isaac Vitre, est un excellent routier. Il a remporté le Tour de Paris en 1953. Il sera routier « pro » l'an prochain et dirigé par A. Magne.

Rugby XV

LE rugby est né d'une indiscipline dans la cour du collège de la ville anglaise de Rugby, un après-midi de l'hiver 1823. Alors que les élèves se livraient à leur exercice préféré, le football, tapant dans un ballon rond bourré de papier et s'efforçant de l'expédier, du pied, dans un espace bien défini, l'un d'eux, William Webb Ellis, irrité de n'y pouvoir réussir, s'empara du ballon à pleines mains, le serra contre sa poitrine et, fonçant résolument, le porta dans le but adverse...

On cria au scandale. Le geste de William Webb Ellis fut sévèrement commenté, puis on en discuta, on s'y intéressa.

L'année suivante, on s'amusa à répéter le geste devenu historique et l'on en fit un jeu : le rugby était né. Il allait conquérir l'Angleterre. En 1871 eut lieu, à Londres, le premier match Angleterre-Ecosse avec vingt joueurs dans chaque équipe. En 1877, ce nombre fut ramené à quinze.

Le rugby fut introduit en France pour l'Exposition de 1889. On joua pour la première fois au rugby, sur notre sol, au Havre. De là, il gagna Paris, puis Bordeaux.

Le 22 mars 1906, enfin, eut lieu, au Parc des Princes, le réel premier match international France-Angleterre...

ARRIETA Julien. Il joue en catégorie d'Excellence avec l'équipe parisienne du Stade Français mais, en réalité Arrieta est un Basque. Il est né le 3 septembre 1924 à Irun, à la frontière franco-espagnole, de parents français, originaires de Saint-Jean-de-Luz. C'est là du reste qu'il revint après un bref séjour en Espagne. Magasinier dans une fabrique de conserves à Socoa, il restait dans le Pays Basque jusqu'en 1947. Après avoir joué au Saint-Jean-de-Luz Olympique cinq ans comme talonneur, il venait à Paris, entrait au Stade Français où il occupait aussitôt le poste de talonneur, laissé vacant par l'international Marcel Volot. Bon joueur de pelote, haut de 1 m. 69 pour 73 kilos, il est souple et représente un talonneur respectueux des règles.

BRUN Georges. Né le 23 décembre 1922 à Aix-les-Bains, Georges Brun ne dut de venir au rugby qu'au hasard du passage de son père à Tarbes où il était en garnison. C'est là en effet que Georges Brun, garçon timide, se risqua à toucher pour la première fois un ballon. Lorsqu'il revint à Vienne à l'âge de quinze ans, il fit ses débuts de rugbyman dans l'équipe inférieure du club. Très athlétique, haut de 1 m. 77 pour 77 kilos, le Viennois, très adroit, très rapide, répugne à la défense mais excelle dans l'offensive, en particulier dans les contre-attaques. Aussi il a pu jouer avec un égal bonheur dans son club ou dans l'équipe de France, aux postes d'arrière, de trois-quarts aile ou de trois-quarts centre.

CARRERE Robert. Né le 13 mars 1921 à Saint-Sever, dans les Landes, Robert Carrère n'est venu au rugby qu'assez tard. Après un bref séjour à Saint-Sever, sa famille alla s'installer à Villeneuve-de-Marsan. Il fit ses premiers pas sportifs en jouant au football dans le « onze » local jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, mais ayant touché au ballon ovale, une vocation nouvelle se dessina et il alla jouer dans l'équipe de la ville voisine, Gaberet ; il y occupait la place de trois-quarts aile. Après quoi il passa dans les rangs de Villeneuve-de-Marsan, comme avant troisième ligne. Trois ans après, ce solide Landais, haut de 1 m. 79, lourd de 92 kilos, jouait pilier au Stade Montois et c'est à cette place qu'il a joué dans l'équipe de France pour la première fois à l'âge de trente et un ans.

CELAYA Michel. Né à Biarritz le 4 juillet 1930, Marcel Célaya qui mesure 1 m. 83 et pèse 92 kilos, se présente comme un robuste athlète, éclatant de santé. Formé aux juniors de Biarritz, il a gardé de son éducation sportive le goût du jeu à la main. Une course de 60 mètres, le ballon au bout des doigts, n'est pas faite pour l'effrayer ; on lui a vu marquer des essais de classe après de longues échappées. Après avoir fait son service militaire à Montluçon, il est revenu à Biarritz où il remplit les fonctions de capitaine en jouant au poste d'avant troisième ligne aile. Il possède un excellent coup de pied, mais il n'a pas encore conscience de ses possibilités.

DUFAU Gérard. Joueur mordant, courageux, offensif, Gérard Dufau est un pur produit landais. Né le 27 août 1924 à Dax, il débutait comme demi de mêlée aux Genêts de Dax, il passait ensuite à l'U.S.D. où il occupait indifféremment les postes de demi d'ouverture et de trois-quarts centre ; à dix-huit ans, il jouait dans l'équipe première. En 1945, il quittait le pays landais pour venir à Montargis où il ne faisait qu'un bref séjour dans l'équipe locale. Puis il venait à Paris et, incorporé au Racing, il s'imposa rapidement. Très souple, haut de 1 m. 71 pour 68 kilos. Il fut barré longtemps par le prestigieux Bergougnan. Il lui succéda dans l'équipe de France quand le Toulousain prit sa retraite, et il est devenu l'un des éléments les plus sûrs de notre « quinze » national.

Toujours la confusion... Et toujours l'incohérence...

par Marcel de LABORDERIE

LE rugby français n'est pas encore sorti de la confusion et de l'incohérence dans lesquelles on l'a maladroitement plongé ces dernières années. Un jour, la suppression du championnat est envisagée, un autre jour, un soulèvement des clubs le rétablit, une autre fois il est gravement question de la menace de rupture qui plane sur les relations franco-britanniques. On les déclare sauvées pour un temps, on parle de sursis ; finalement on ne sait plus sur quel pied danser ! Il est écrit, en même temps, ouvertement qu'une liste noire de joueurs français jugés indésirables a été communiqué aux Anglais et les joueurs qui figurent sur cette « black list », Siman, Lacrampe et Manterola, puis Fourès et Pascalin n'ont plus qu'à se résigner à être écartés de la sélection nationale. C'est payer d'une façon sans courage la recherche des bonnes grâces des Britanniques, qui jamais, du reste, n'ont sollicité ce geste.

Le plus grave, c'est que le rugby français porte en lui-même le germe du désordre ; il s'y complaît, il l'aggrave volontiers, il fuit la simplicité, il recherche les obscures complications. La formule du championnat de France en est un témoignage évident. On pourrait, n'est-ce pas, adopter un championnat clair comme de l'eau de roche, avec un nombre de clubs bien précisé, avec montée et descente automatiques ; il n'en est rien, comme si ce qui est possible à tous les autres sports, n'était pas accessible au rugby. Alors, on s'embrouille et on se débrouille comme on peut au milieu de poules de six, de poules de huit, qui qualifient les unes deux clubs, les autres trois clubs, peut-être quatre... Le désordre a pour effet de détourner du rugby une masse intéressante de sportifs : « Je comprends déjà difficilement les règles du jeu lui-même, a-t-on coutume d'entendre, si on complique la formule, et si on n'y peut rien entendre, je vais ailleurs. »

L'organisme responsable de la Fédération ne donne pas lui-même l'exemple de l'ordre sportif. Ainsi, le président René Crabos, héritier d'une succession délicate et désastreuse, a pris, il y a un an, l'heureuse initiative d'associer les présidents des clubs à la marche du rugby ; il leur demandait de se pencher sur le problème des mutations, en les invitant à respecter la liberté du joueur, le bien le plus sacré pour les joueurs amateurs. L'année dernière, tout alla bien, on ne compta que fort peu de cas épineux portés devant la juridiction fédérale ; ce qui était l'exception l'an dernier est presque devenu la règle aujourd'hui !

Automatiquement, il en est qui refusent d'accorder l'avis favorable aux joueurs qui émigrent sous d'autres cieux : les cas de Robert Desclaux, Galy, dont on a le plus parlé, s'accompagnent de nombreuses autres querelles. On a alors parlé « de présidents abusifs » ; le sont-ils vraiment ? Il s'agit de le savoir. Ou bien, ils n'ont pas le droit de refuser l'avis favorable sollicité, ou bien ils taisent les raisons graves de leur attitude.

On chuchote qu'il s'agit le plus souvent, dans ces derniers cas, de questions relatives au professionnalisme, avoué ou déguisé. Mais alors qu'on le dise ! Il est du reste regrettable que l'on n'ait pas encore trouvé de solution au problème de l'amateurisme.

Ce n'est pas le seul qui trouble la vie du rugby français : celui de la participation des clubs à la direction des affaires reste aussi à résoudre. Mais comment y parvenir alors que le rugby s'obstine à vivre dans l'illégalité. La démonstration faite au cours de l'affligeant et dégradant congrès de Marseille, l'a mis éloquemment en lumière.

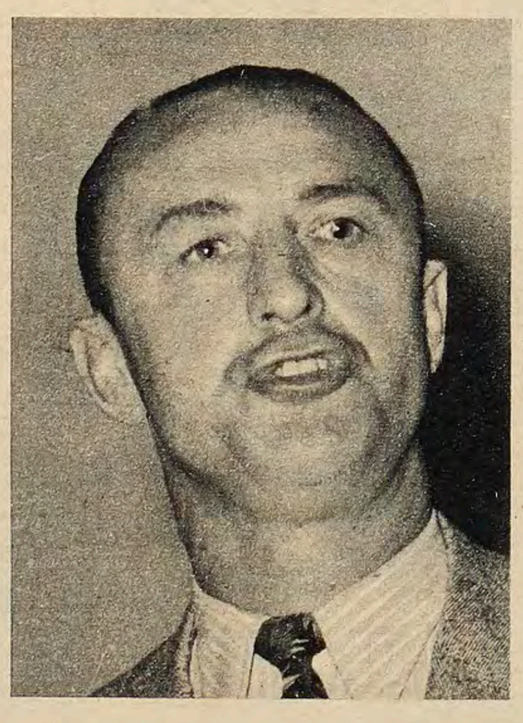
Des règlements ne furent pas respectés, et publiquement tournés et violés ; les décisions étaient prises dans des réunions préalables la veille du congrès, ou le matin précédant l'assemblée. Tous ceux qui étaient venus apporter leur modeste bulletin de vote n'avaient rien à faire en face de la coalition des « grands électeurs » qui, au mépris des lois des sociétés françaises, détiennent tous les pouvoirs. Tant que le rugby continuera à bénéficier d'un étonnant état d'exception, tant que les pouvoirs publics ne l'auront pas fait rentrer dans les rangs de la légalité, les congrès, véritables caricatures d'assemblée générale, resteront des congrès inutiles.

Voilà bien des raisons pour créer un malaise dans la gestion et la marche du rugby. L'ancien joueur Gibert, président du Stade Bordelais, a parlé du rugby qu'on assassine tous les jours à Paris ! D'autres, découragés, se retirent sous leur tente. En ce moment, qu'on ne s'illusionne pas, l'avenir du rugby est menacé. On le voit par le nombre décroissant de ceux qui assistent aux matches internationaux : 25.000 l'an dernier contre une moyenne de 36.000 les saisons précédentes. On en juge encore par le nombre des clubs : la F.F.R. a révélé qu'ils étaient 883 en 1951 et 839 en 1952. Cette année... 660 !

UN TIERS DE SPECTATEURS EN MOINS

		Spect.
1949 :	*France-Ecosse*	28.000
—	*France-Galles*	41.000
1950 :	*France-Irlande*	35.000
—	*France-Angleterre*	43.000
1951 :	*France-Ecosse*	35.000
—	*France-Galles*	37.000
1952 :	*France-Irlande*	39.000
—	*France-Angleterre*	37.000
—	*France-Sud-Afrique*	35.000
1953 :	*France-Ecosse*	25.000
—	*France-Galles*	25.000

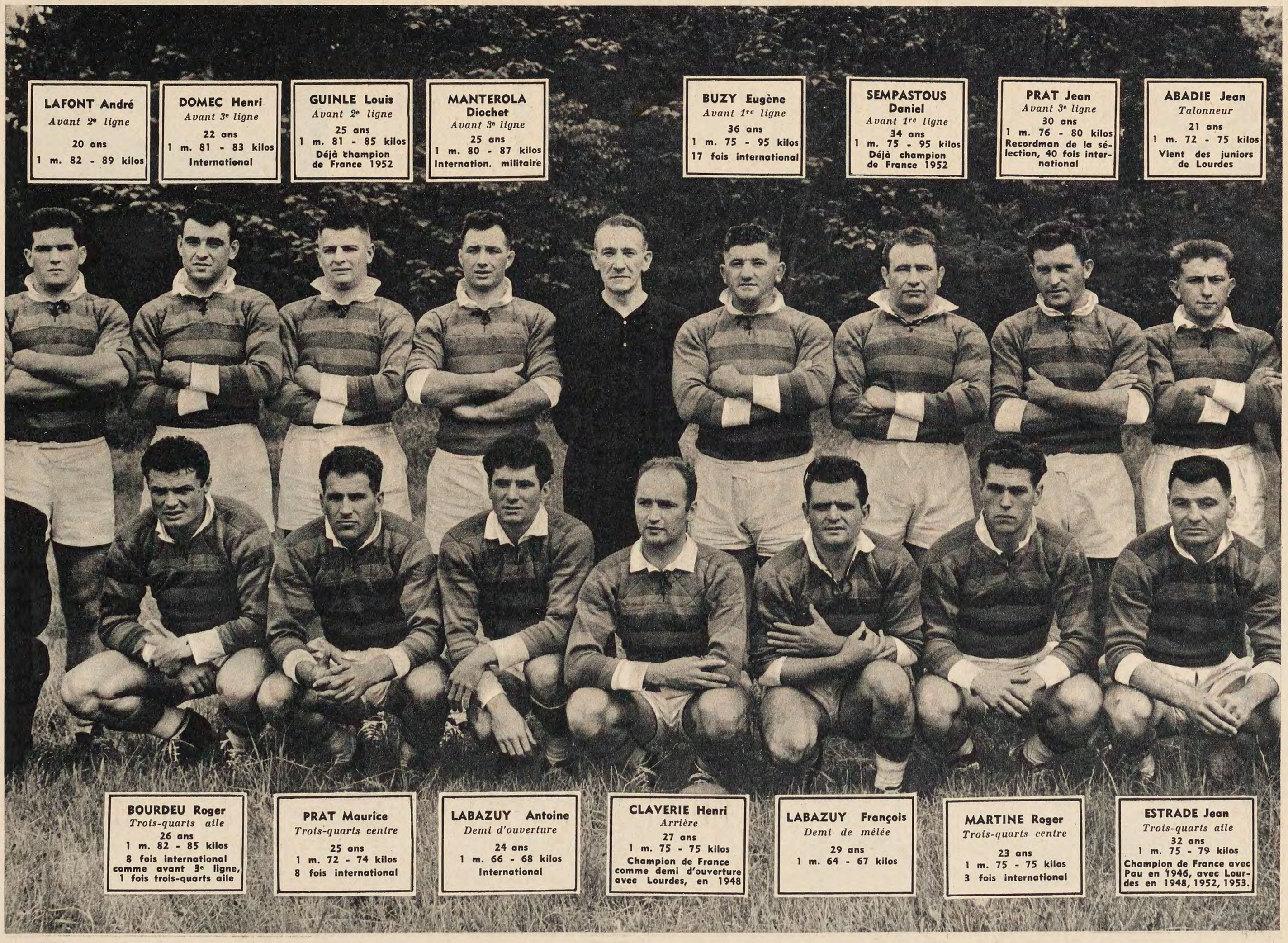
RENE CRABOS.



RENE GIBERT.

Me PAUL SACAZE.

Le XV de Lourdes a remporté son troisième titre de champion de France (1948-1952-1953)



LAFONT André
Avant 2e ligne
20 ans
1 m. 82 - 89 kilos

DOMEC Henri
Avant 3e ligne
22 ans
1 m. 81 - 83 kilos
International

GUINLE Louis
Avant 2e ligne
25 ans
1 m. 81 - 85 kilos
Déjà champion de France 1952

MANTEROLA Diochet
Avant 3e ligne
25 ans
1 m. 80 - 87 kilos
Internation. militaire

BUZY Eugène
Avant 1re ligne
36 ans
1 m. 75 - 95 kilos
17 fois international

SEMPASTOUS Daniel
Avant 1re ligne
34 ans
1 m. 75 - 95 kilos
Déjà champion de France 1952

PRAT Jean
Avant 3e ligne
30 ans
1 m. 76 - 80 kilos
Recordman de la sélection, 40 fois international

ABADIE Jean
Talonneur
21 ans
1 m. 72 - 75 kilos
Vient des juniors de Lourdes

BOURDEU Roger
Trois-quarts aile
26 ans
1 m. 82 - 85 kilos
8 fois international comme avant 3e ligne, 1 fois trois-quarts aile

PRAT Maurice
Trois-quarts centre
25 ans
1 m. 72 - 74 kilos
8 fois international

LABAZUY Antoine
Demi d'ouverture
24 ans
1 m. 66 - 68 kilos
International

CLAVERIE Henri
Arrière
27 ans
1 m. 75 - 75 kilos
Champion de France comme demi d'ouverture avec Lourdes, en 1948

LABAZUY François
Demi de mêlée
29 ans
1 m. 64 - 67 kilos

MARTINE Roger
Trois-quarts centre
23 ans
1 m. 75 - 75 kilos
3 fois international

ESTRADE Jean
Trois-quarts aile
32 ans
1 m. 75 - 79 kilos
Champion de France avec Pau en 1946, avec Lourdes en 1948, 1952, 1953.

Une saison internationale décevante
Un championnat riche en émotions

S'IL faut juger de la prospérité d'un sport par les résultats internationaux, nous avons de nouveaux motifs de nous inquiéter de la santé du rugby français. Rarement saison internationale parut aussi décevante que celle de l'année passée ; nous avons enregistré des défaites mortifiantes, nous avons frôlé de véritables déroutes et nous n'avons d'autre enseignement à tirer, à l'issue du tournoi franco-britannique que la confirmation d'une indigence offensive aggravée.

Sur les quatre matches internationaux, l'équipe de France en a gagné un, et perdu trois ! Triste constatation : le seul match gagné — c'était à Colombes, contre l'Ecosse — nous avait remplis d'inquiétude ! On venait d'ouvrir la saison. Mettant fin à une ridicule, désobligeante et injustifiée mise à l'écart de Jean Dauger, nos sélectionneurs avaient fait appel au proscrit bayonnais. En dépit de l'appoint de ce grand joueur, l'équipe de France n'avait pas produit un grand match ; certes elle gagna 11 à 5, mais sa victoire ne trompa point les initiés. Jamais le rugby d'Ecosse n'a atteint, en effet, au cours de son histoire, un niveau aussi bas ; l'équipe d'Ecosse en est à ce moment à sa douzième défaite consécutive.

L'avenir se chargea de décevoir amèrement ceux qui avaient jugé de notre valeur internationale par le succès facile de Colombes. Il faut se rappeler la confiance puérile de ceux qui, voyant partir l'équipe de France à Belfast, escomptaient déjà une conquête facile de l'Irlande ; l'équipe de France restait inchangée à l'exception, toutefois, de Jean Dauger qui, après avoir été réhabilité, subissait, sans avoir été prévenu, un vilain affront, comme on reçoit le coup de pied de l'âne, Jean Dauger qui n'avait pas démérité était abandonné ; son élimination avait été donnée lâchement en gage à ceux qui veulent faire des concessions à des Britanniques qui ne les exigent pas et qui demandent, sollicitent ou souhaitent d'autres gestes, d'autres attitudes et une politique différente...

A Belfast, sur le terrain de Ravenhill, la défaite tourna au désastre par 16 à 3, le rugby français connut l'un des échecs les plus cinglants de l'histoire des matches franco-irlandais ; Mauran avait remplacé Dauger, mais son courage ne put rien modifier, car dans le débat placé sur le plan technique une seul équipe construisait un véritable jeu offensif : Kyle, le souple demi d'ouverture irlandais, se confirma le grand artiste : il mena le jeu, et nous donna une leçon. Contre les quatre essais marqués de façon variée par les attaquants irlandais, nous n'avions pour nous consoler qu'un drop goal de Carabignac.

Echec à Twickenham

Au moins, le désastre de Ravenhill eut pour effet d'ouvrir les yeux de certains de nos sélectionneurs. Nos responsables comprirent que le premier match de Colombes, contre l'Ecosse, les avait induits en erreur, et ils se décidèrent à transformer l'équipe.

En réalité, le souvenir de la déroute de Belfast planait toujours sur l'équipe de France. Quand le 26 février elle s'embarqua en direction de Twickenham, le temple du rugby d'Angleterre, il n'était pas question pour nous de bâtir des projets de victoire, mais en raison du recours à de nouveaux éléments, souhaité depuis longtemps, on pouvait nourrir l'espoir d'une bonne performance ; hélas ! nos vœux ne furent qu'à demi exaucés. Si les avants français produisirent un match de qualité, par contre, les lignes arrière péchèrent par un affligeant défaut d'efficacité offensive ; l'ailier biterrois Rogé, nouveau venu, avait certes été plaisant à suivre, en raison de sa souplesse, de sa volonté de jouer le ballon : l'arrière Georges Brun avait su démarquer, dans des mouvements poussés assez loin, ses camarades, mais, dans l'ensemble, nos demis et trois-quarts diminués, il est vrai, par la blessure du demi d'ouverture Haget, n'avaient rien obtenu...

Faut-il revenir sur le quatrième et dernier match de la saison, le triste France-Galles du 28 mars à Colombes ? La défaite ne se chiffra que par le score de 6 à 3 ; mais le jeu fourni par les deux équipes, celle de France en particulier, avait été d'une stupéfiante médiocrité.

Au lieu du renouveau du jeu offensif tant attendu, ce n'avait été qu'un rugby de série inférieure. Notre mêlée, avec son talonneur Arieta, avait bien livré la balle sept fois sur dix, mais nos demis et trois-quarts en avaient fait un piètre usage ; bref, la faillite de nos lignes arrière était totale.

Sans doute à Lyon, en fin avril, notre équipe nationale battit l'Italie par 27 à 8, avec une certaine virtuosité, mais le choc avait été relativement facile, et c'est avec le souvenir des médiocres attaquants de l'an passé que nous allons aborder avec une certaine inquiétude la présente saison internationale...

Un seul essai pour toute la saison internationale

Dressons donc le bilan de cette médiocre saison internationale passée. Quand la France bat l'Ecosse par 11 à 5, elle le fait sur un essai de Bourdeu transformé par Bertrand, un « drop goal » de Carabignac, un but de pénalité de Bertrand contre un essai transformé.

A Belfast, où nous sommes vaincus : 3-16, nous n'opposons aux quatre essais irlandais que les trois points d'un « drop goal » de Carabignac. A Twickenham, où nous sommes distancés 11 à 0, nous ne donnons en réplique aux trois essais anglais que... notre bonne volonté ! Enfin, aux Gallois, qui nous battent 6-3, nous n'opposons à leurs deux essais qu'un but de pénalité de Bertrand...

Faisons le compte : en quatre matches internationaux, l'équipe de France n'a marqué tout au long de la saison... qu'un seul essai !

On ne peut mieux souligner l'indigence de notre rugby offensif qu'en soulignant que les Britanniques ont réussi contre nous dix essais et que notre réplique est seulement de l'ordre de 10 %...

A qui la faute ? Peut-être à notre conception du jeu... On a perdu le goût de l'offensive, bien qu'en cette présente saison on se soit ingénié à le retrouver et à l'encourager à la faveur du Challenge du Manoir.

Faut-il reprocher aux sélectionneurs leur manque de hardiesse ? La saison passée, ils se sont tout de même décidés à apporter des modifications à l'équipe. C'est ainsi que pour les quatre matches du tournoi franco-britannique on a utilisé au poste d'arrière trois joueurs : Rouan, deux fois ; Brun et Vannier, chacun une fois. Seul Georges Brun a donné satisfaction, mais aujourd'hui, Vannier, utilement aguerri, vaut mieux que sa production de l'an dernier...

Comme trois-quarts aile, on a fait appel à Pomathios trois fois, à Porthault et Rogé, chacun deux fois, à Bourdeu, une fois.

La place de trois-quarts centre a été occupée trois fois par Maurice Prat, deux fois par Mauran, et, enfin, une fois par Jean Dauger, Galy et Brun.

En ce qui concerne les demis, Dufau a réussi le tour de force de jouer les quatre matches, mais à l'ouverture, Carabignac a été utilisé deux fois ; Haget et le joueur de La Rochelle Bidart, une fois.

N'est-ce pas une singulière consommation de demis et trois-quarts ? En dépit du déploiement de quinze joueurs pour occuper les postes offensifs du « quinze » de France, nous n'avons marqué en quatre matches internationaux qu'un seul essai ! Encore le fut-il par un avant : Bourdeu !

Nos candidats à la sélection

Il est bon, il est utile, bien que désagréable, de rappeler cette pauvreté du rugby offensif français. Ce qui nous intrigue et nous irrite, c'est que nous possédons dans nos clubs des attaquants, de véritables joueurs nés et faits pour l'attaque. Le début de saison a révélé ou confirmé de nouveaux talents : on nous parle volontiers du jeune Montois Boniface, on cite les prouesses du Narbonnais Alary. Il faut encore rappeler l'existence du Grenoblois Belletante, le meilleur de l'an dernier, laissé de côté pour des motifs obscurs ; il faut encore compter avec les deux Lourdais, Maurice Prat et Martine, en retenant encore que ce dernier peut jouer également avec un pareil succès à la place de demi d'ouverture. Le Castrais Mauran n'a pas abdiqué ; l'Angoumoisin Barsacq s'impose à l'attention, et n'oublions pas le Biterrois Rogé, plus désigné au centre qu'à l'aile, ni les deux malheureux restés longtemps inemployés de l'U.S. Côte Vermeille: Galy et Robert Desclaux. En ce qui concerne les ailiers, la pénurie est certaine ; Porthault n'est pas en France, Pomathios ne semble plus brûler de la même flamme. Faudra-t-il recourir à des solutions de fortune comme l'an dernier en sollicitant l'avant Bourdeu ou le centre Rogé ?

L'an dernier, on ne voulut pas croire au demi d'ouverture grenoblois Baqué. Et c'est finalement le trois-quarts centre lourdais Martine qui se montra le meilleur de tous ceux qui avaient été essayés. Il est vrai que l'on avait eu recours à ses services pour le match France-Italie, joué en fin de saison à Lyon.

Cette année, la tâche sera un peu plus délicate aussi bien dans les quatre matches du classique et traditionnel tournoi franco-britannique que dans celui qui doit nous opposer à la sélection de Nouvelle-Zélande.

La venue des Zélandais va constituer l'une des grandes attractions de la saison internationale. Ils ne viennent pas souvent en Europe ; on les a vus en France, en 1906 et en 1925 ; mais ils distancèrent notre équipe nationale par 38 à 8 et par 30 à 6... Cette année, après une tournée commencée le 31 octobre en Angleterre, ils vont jouer une série de vingt-neuf matches, avant de se présenter d'abord le 24 février à Bordeaux contre une sélection, et trois jours après à Colombes contre l'équipe de France.

Le calendrier international 1953-54

9 *janvier :* Ecosse-France à Edimbourg.
23 *janvier :* France-Irlande à Colombes.
27 *février :* France-Nouvelle-Zélande à Colombes.
27 *mars :* Galles-France Cardiff.
28 *mars :* France B-Allemagne à Grenoble.
10 *avril :* France-Angleterre à Colombes.
25 *avril :* Italie-France en Italie.

Un championnat de France à formule compliquée

On ne sait pas si un jour viendra où le rugby français, comptera, à l'exemple de tous les sports de compétition, une formule claire de championnat. Chaque année, on l'agrémente de complications, et il faut être vraiment initié aux subtilités du classement pour y voir un peu clair.

DUFOURC Louis. Né le 26 octobre 1927 à Lourdes, Louis Dufourc fit ses débuts dans l'équipe locale des juniors ; il fut même international en 1946 et figura dans l'équipe de France qui battit les juniors du Pays de Galles par 27 à 3. Faisant son service militaire à Paris, il joua au Stade Français, puis revenu au pays natal, trouva sa place occupée par Labazuy, au F.C. Lourdes. Il joua dans l'équipe de la ville voisine, Gabarbais dont il devint le capitaine. Joueur très actif, très fin, il a frôlé maintes fois la sélection qu'il mérite du reste amplement. Habitant Lourdes où il est fabricant de statuettes religieuses, il a demandé à jouer cette année au F.C. Lourdes.

FOURNET Frank. Né le 26 novembre 1922, à Clermont-Ferrand, Fournet débuta très jeune dans la carrière sportive. A l'âge de treize ans, il jouait comme demi de mêlée dans les rangs des minimes, à dix-huit ans, il passait en équipe première pour occuper le poste de demi d'ouverture. Haut de 1 m. 70 et lourd de 70 kilos, il s'est illustré comme un spécialiste des buts et des drop goal ; il fut international contre le Pays de Galles en 1950, à Cardiff. Avant de pratiquer le rugby, il toucha à l'athlétisme ; il fut champion de France et recordman juniors du saut à la perche. Athlète complet, sautant 6 m. 50 en longueur, 1 m. 75 en hauteur, Fournet reste l'un des principaux atouts de l'A.S. Montferrandaise. Précieux par sa défense au pied.

LABARTHETE Robert. Né le 5 octobre 1924, à Gan (Basses-Pyrénées), non loin de Pau, il s'initia très jeune au rugby et fit ses débuts dans les équipes inférieures de la Section Paloise. Puis, se voyant barré par Théo Cazenave, il passait au club voisin du F.C. Lourdais, avec lequel il était champion de France en 1948, se montrant étincelant dans la finale jouée contre Toulon. Deux ans après, il revenait à la Section Paloise pour occuper le poste d'arrière. Petit et léger, 1 m. 64 pour 63 kilos, Labarthète est d'une adresse simiesque, et possède un très bon coup de pied ; il a été international une fois contre l'Ecosse, en 1952. Il reste l'un des meilleurs éléments de la Section Paloise.

LACAUSSADE Roger. Né le 30 janvier 1922 à Captieux (Gironde), à 80 kilomètres de Bordeaux, Lacaussade se destinait à la course à pied, sport pour lequel il était doué ; il fut champion de Guyenne du 100 m. plat, champion interrégional du 200 m., à Toulouse, mais fut battu dans le Championnat de France. Il s'essaya ensuite au football dans l'équipe de Bazas, puis à vingt-deux ans, débutait au rugby dans une équipe de Libourne ; il jouait ensuite au C.A. Béglais. Lourd de 75 kilos pour 1 m. 75, il s'affirma trois quarts aile d'une vitesse impressionnante. International, il a quitté Bègles pour rejoindre le R.C. Toulon. A été international deux fois en 1948 contre les Wallabies et contre l'Ecosse.

MARTINE Roger. Il vient d'un petit club des Basses-Pyrénées, celui de Puyoo, entre Bayonne et Pau, où il est né le 3 janvier 1930. Il s'est perfectionné au F.C. Lourdes et s'est imposé comme attaquant avisé et très fin. Il joue habituellement comme trois-quarts centre mais, essayé comme demi d'ouverture dans l'équipe de France, dans son match contre l'Italie à Lyon, il a prouvé qu'il en réunit les qualités : détente, adresse, excellent jeu au pied. Employé à l'E.D.F. à Lourdes, il a été plusieurs fois international. Son entente avec Maurice Prat lui vaudra d'autres sélections.

PASCALIN Pierre. Né le 21 septembre 1926 à Saint-Gein (Landes), à 20 kilomètres de Mont-de-Marsan. Pierre Pascalin débuta dans le sport cycliste. Il gagna une interrégionale du Pas-Dunlop, à Orthez, et en finale, à Montluçon, il était de l'échappée finale avec Géminiani et Le Nizerhy, mais à 5 kilomètres de l'arrivée, cassait sa chaîne. Il s'essaya au rugby, fut capitaine des juniors du Stade Montois, passa en équipe première comme troisième ligne, puis en raison d'une souplesse acquise dans la pratique du cyclisme, devint talonneur à l'âge de vingt ans. Robuste, 1 m. 75 et 80 kilos, Pascalin était international trois ans plus tard, en 1949 ; il l'était l'an suivant (7 sélections) avant de tomber en disgrâce. Excelle dans le dribble et dans le jeu ouvert.

(*Suite page* 50.)

Marcel de Laborderie : *Malgré la confusion de la formule la Section Paloise a réussi un nouvel exp*

SUITE DE LA PAGE 49

Observez par exemple la formule adoptée cette présente saison. Soixante-quatre clubs sont répartis en dix poules ; huit d'entre elles comportent six équipes ; deux autres en comptent huit. Il faut encore savoir que ces deux dernières qualifient chacune deux équipes ; que les huit autres en désignent tantôt trois, tantôt quatre ! Cela a l'air d'une plaisanterie. Bref, les trois premiers de chaque poule et les quatre meilleurs quatrièmes sont les élus du tour final en compagnie des deux premiers des deux dernières poules. Comprenne qui pourra !

Il n'en est pas moins vrai que le championnat a commencé le 4 octobre pour les clubs des poules de huit, et que ceux des poules de six sont entrés dans la mêlée à la date du 1er novembre. Jusqu'au 7 mars, le calendrier est donc meublé par les matches aller-retour de ces poules ténébreuses. Qu'on sache seulement qu'il en sortira trente-deux clubs qui alors se rencontreront deux à deux, en matches éliminatoires, suivant la formule Coupe de France.

L'exploit de Lourdes

Voilà pour la Division fédérale. Le championnat d'Excellence qui groupe 96 clubs est un peu moins compliqué ; ces 96 clubs sont répartis en 12 poules de 8, disputées en matches aller-retour ; les deux premiers de chaque poule et les huit meilleurs troisièmes, soit 32 clubs au total seront qualifiés pour participer à la seconde phase du championnat organisé suivant le système éliminatoire direct.

La saison passée, la formule était légèrement différente, le championnat fédéral comportait huit poules de huit les deux premiers étaient seuls qualifiés et participaient au tour final. Mais avant d'en arriver là, il fallut longtemps batailler. Commencées le 26 octobre, les poules de huit ne se terminèrent que le 15 mars. Des clubs renommés y confirmèrent leur valeur, d'autres s'y révélèrent.

Ainsi, le F.C. Lourdes, grand seigneur du rugby français, réussit l'exploit, resté unique, de ne compter que des victoires. Quatorze matches, quatorze succès, la performance n'est pas banale.

Il fut suivi de près par une équipe dont la régularité fut remarquable et dont le jeu à la fois sûr, efficace et méthodique, semblait promis aux honneurs suprêmes : le Sporting Club de Mazamet. Animée par l'avant international Mias, l'équipe tarnaise gagna treize matches sur quatorze ; sa seule défaite fut subie à Auch, de façon assez malchanceuse par 8 à 6. Mais ce qui est curieux, c'est que l'équipe trébucha au premier tour des rencontres éliminatoires...

L'U.S.A. Perpignan, vieille habituée par tradition des phases finales du championnat, connut une infortune de même nature après s'être classée brillamment en tête de sa poule, le quinze catalan succomba après un match émouvant, à Buffalo, au premier match du tournoi final.

On retrouva au premier rang des autres poules des clubs dont les noms nous sont familiers, comme le Racing Club de France, non sans une lutte difficile avec Toulon et Angoulême, le Stade Toulousain, héritier d'un grand passé, la Section Paloise l'A.S. Béziers, le Stade Tarbais.

En leur compagnie se trouvaient d'autres « grands » du rugby comme le S.U. Agenais, le Stade Montois, le C.S. Vienne, Castres Olympique qui ont déjà connu les honneurs de la finale.

Des clubs prestigieux, quelquefois anciens champions de France, étaient boutés dehors comme l'Aviron Bayonnais, le R.C. Toulon, le Biarritz Olympique, l'A.S. Montferrand, le F.C. Grenoble, le R.C. Narbonne, le Lyon O.U.

D'autres, opérant une brillante ascension, prenaient leur place, comme le Stade de Lavelanet, ce club d'une petite ville de l'Ariège qui bousculait tous les grands, comme l'A.S. Roanne qui avait éliminé le P.U.C., Romans, Limoges, comme l'U.S. Cognac qui est sans doute une vieille connaissance, mais qui se hissa irrésistiblement, grâce à un formidable paquet d'avants jusqu'aux demi-finales, comme Oloron qui avait distancé l'U.S. Carmaux, champion de France 1951 et le C.A. Périgueux.

Les Montois ont fait trembler les Lourdais

Ne croyez pas que tous ces nouveaux venus se hâtèrent de rentrer dans l'ordre, aussitôt venus les huitièmes de finale. Certes, Roanne s'inclina devant le Stade Montois, par 6-0, mais ce ne fut qu'après avoir auparavant proprement « sorti » le Stadoceste Tarbais, qui eut mille peine à revenir de sa surprise !

Pour sa part, le F.C. Oloron subit la loi du grand maître de la saison, le champion de France, le F.C. Lourdes. Mais d'autres remplirent les augures de confusion.

D'abord, le Stade Lavelanet élimina le S.C. Mazamet, un peu démoralisé et qui se laissa surprendre par la vitesse de jeu de Noé et de ses camarades arriégeois. Ensuite, ce même Lavelanet finissant de façon échevelée, à une allure endiablée, son match joué à Perpignan contre la Section Paloise, marquait deux essais dans les trois dernières minutes et par 8-6 éliminait les Béarnais pour se qualifier pour les demi-finales.

L'U.S. Cognac exerçait des ravages dans les rangs des favoris, battant d'abord l'A. S. Béziers par 5 à 0, puis sur sa lancée, dominait à Buffalo le Stade Toulousain.

Bref, en demi-finales, on retrouvait en compagnie du champion du jour, l'invincible F.C. Lourdais, trois équipes qui n'avaient occupé dans leurs poules respectives que la deuxième place le Stade Montois, l'U.S. Cognac, le Stade Lavelanet. Elles arrivaient en forme à l'heure souhaitée, aucune des trois n'avait encore été champion de France.

D'abord, sur le terrain de Béziers, le choc F.C. Lourdes-U.S. Cognac, arbitré de façon magistrale par le prince des arbitres, M. Lucien Barbe, atteignit les sommets du pathétique, ce match pour lequel on avait à tort redouté qu'il sombrât dans la violence, tourna d'abord à l'avantage des Cognaçais ; leurs avants, maîtres du terrain, prenaient à la mi-temps l'avance par 3 à 0. Et puis, le vent tourna, les attaquants lourdais redressèrent la situation : Estrade, Prat, Martine, Labazuy lancèrent de partout des offensives, véritable régal pour les témoins de ce choc par 19 à 3, le F.C. Lourdais s'imposait avec une autorité impressionnante.

Dans l'autre demi-finale, jouée sur le terrain de Tarbes, il fallut des prolongations pour départager Montois et Lavelanétiens. On connaît le résultat : la victoire des Montois par 11 à 9.

Les amateurs du championnat n'étaient pas au bout de leurs émotions, la finale Lourdes-Stade Montois devait en effet nous valoir une finale comme on n'en voit pas beaucoup. Qu'on songe en effet que les joueurs montois partis à une allure endiablée, bousculèrent leurs rivaux, et que vingt minutes avant la fin, leur avance avait été portée à 13 à 3. Un quart d'heure avant le coup de sifflet final, le score n'avait pas changé. Et puis, ce furent les dramatiques dernières minutes, l'avance se réduisit à 13 à 8, puis à 13 à 11 ; Maurice Prat et Martine n'arrêtaient pas d'attaquer de tous les points. Pourtant, Berrocq réussissait un but de pénalité qui assurait aux Montois l'avantage par 16 à 11. Il ne restait plus que cinq minutes à jouer. Les Landais pouvaient se croire champions de France. Mais non, dans une ambiance angoissante, les malheureux Montois piétinés, se laissaient désorganiser, ne parvenaient pas à conserver le sang froid nécessaire pour tenir encore quelques secondes, et après un essai marqué par Mantérola qui ramenait le score à 16 à 16, c'était au tour de l'ailier Estrade de marquer un dernier essai qui par 21 à 16 consacrait les Lourdais à nouveau, champions de France.

Une grande finale venait de se jouer.

Marcel DE LABORDERIE.

POMATHIOS Michel. Né le 18 mars 1924 à Bourg-en-Bresse, Michel Pomathios pratiqua d'abord le football à Saint-Etienne où il avait été conduit par ses études. Il fut sélectionné de la Loire, joua également comme scolaire au basket. En 1942, il revenait à Bourg. Professeur d'éducation physique, il restait à Agen de 1945 à 1948 et jouait dans l'équipe de France le 1er janvier 1948. Il compte plus de 20 sélections. Etabli depuis 1948 à Lyon, Pomathios, athlétique trois-quarts aile : 1 m. 87 pour 88 kilos, joua au L.O.U., puis la saison dernière, revint à Bourg-en-Bresse

PRAT Jean. Le recordman de la sélection avec quarante matches joués avec l'équipe de France. Né le 1re août 1923 à Lourdes, y a toujours vécu, au grand air, pratiquant indifféremment la pêche et la chasse, poursuivant au besoin les isards sur les sommets pyrénéens. Il débuta dans la vie sportive comme coureur à pied, s'adonna au cross, fut champion du Sud-Ouest, catégorie cadet, et termina 22e dans un National. Avec son club, le F.C. Lourdais, il a gagné trois fois le Championnat de France en 1948, 1952 et 1953 ; il a également enlevé la Coupe de France, deux fois en 1950 et 1951. Joue avant troisième ligne, mais a tenu également le poste d'arrière.

PRAT Maurice. Joueur doué par excellence pour le rugby. Formé à Lourdes, où il est du reste né le 17 septembre 1928, Maurice Prat a marché sur les traces de son frère Jean ; comme lui, il est à l'aise sur le terrain de rugby et c'est ce qui lui a permis de tenir indifféremment plusieurs postes. C'est ainsi qu'ayant débuté comme arrière, il a joué ensuite avant troisième ligne ; aujourd'hui il est fixé au poste de trois-quarts centre. C'est du reste celui qu'il occupe dans l'équipe de France. Haut de 1 m. 72, lourd de 74 kilos, il est un attaquant puissant.

ROUCARIES Gérard. Né le 13 août 1932 à Rivesaltes (Pyrénées-Orientales), Roucariès débuta comme junior, à l'âge de seize ans, dans les rangs de l'U.S.A.P. Il fut international scolaire en 1949, avec l'équipe de France qui battit celle d'Angleterre par 9 à 3, à Gloucester, et international junior, la même année, en figurant dans l'équipe de France qui battit le Pays de Galles, à Buffalo, par 8 à 5. Lourd de 97 kilos pour 1 m. 92, Roucariès qui fit un court séjour au Stade Toulousain en 1951, puis revint à l'U.S. A.P. dont il est devenu l'un des éléments les plus utiles, à son poste d'avant seconde ligne, aux côtés de Sanac.

Perpignan, vainqueur du Chal. St-Raphaël-Quinquina

LES vieux sportifs perpignanais se sont réjouis de la victoire de l'U.S.A.P. sur son vieux rival, le Stadoceste Tarbais, dans le Challenge du Club Complet patronné par St-Raphaël-Quinquina.

Que signifie ce challenge ? Il est, comme son nom l'indique, destiné à récompenser le club qui s'est montré le meilleur dans l'ensemble. Le classement est basé sur les résultats obtenus par les trois ou quatre équipes du club engagées en compétition nationale.

Equipe 1 : Division nationale.
Equipe 2 : Division excellence.
Equipes juniors A et B.

On comprendra pourquoi ce Challenge a une extrême importance. Il n'est pas l'apanage de l'équipe n° 1 d'un club, mais de toutes les équipes de ce club. C'est le travail en profondeur qui est couronné par cette initiative heureuse et le rugby ne peut qu'en bénéficier. En s'appropriant le bel objet d'art dont est doté le Challenge, St-Raphaël-Quinquina, l'U.S.A.P. prouve que ses réserves sont puissantes et qu'elle ne sera pas en peine de renouveler ses cadres lorsque le besoin s'en fera sentir. Former les jeunes est le but de tout club soucieux d'assurer son avenir et, à ce seul point de vue, le Challenge St-Raphaël est d'une grande utilité. Cette formule complète constitue, sans doute, le Championnat des Championnats puisqu'il porte sur la saison entière.

Chacun doit saisir la portée de ce Challenge et comprendre pourquoi l'U.S.A.P. et ses supporters sont fiers du titre officieux qu'ils ont conquis. Etre le club le plus complet de France est un signe de richesse.

Ci-dessus : l'équipe première de l'U.S.A.P. qui a contribué à remporter le Challenge St-Raphaël.

SANAC André. Né le 8 août 1929 à Trouillas (Pyrénées-Orientales), non loin de Perpignan, André Sanac, catalan 100 pour 100 débuta chez les juniors de l'U.S.A.P. dont il était le capitaine. Il fut d'abord sélectionné comme avant troisième ligne centre dans l'équipe du Comité du Rousssillon ; il fit un stage dans l'équipe parisienne du P.U.C. au moment de son service militaire, avant de regagner son club d'origine, l'U.S.A.P. Il fut sélectionné pour la première fois dans l'équipe de France qui joua contre l'Italie à Milan, le 17 mai 1952, comme pilier, puis l'an dernier contre l'Ecosse et l'Irlande. Robuste, ancien champion juniors du Roussillon au disque et au poids, André Sanac qui mesure 1 m. 80 pour 95 kilos, est un avant spécialiste de deuxième ligne ; il a été nommé capitaine de l'U.S.A. Perpignan.

SIMAN Maurice. Né le 12 juillet 1924 à Clermont-Ferrand, de père catalan, Maurice Siman débuta dès l'âge de douze ans au rugby, à l'A.S. Montferrandaise, dans l'équipe des juniors ; à quinze ans, singulièrement précoce, il jouait en équipe première, mais c'est en course à pied qu'il connut ses premiers grands succès. A dix-huit ans, à Bordeaux, il enlevait le Championnat de France juniors du 200 m. plat, et il fut champion du Centre du 100 m. en 10" 8/10. Il fut plusieurs fois finaliste du Championnat de France du 100 m. et du 200 m. Il joua comme trois-quarts aile dans l'équipe de France en 1948, 1949 et 1950, où il se distingua par sa vitesse. Il quitta l'A.S. Montferrandaise pour jouer au Castres Olympique avec lequel il fut champion de France. Il y tient aujourd'hui, parfois, la place de centre. Lourd de 80 kilos pour 1 m. 83, il est redoutable par sa vitesse.

TOREILLES Serge. Né le 18 décembre 1931 à Baixas (Pyrénées-Orientales), Serge Toreilles débuta chez les juniors de l'U.S.A.P. en 1946 ; il occupa plusieurs places : arrière, demi d'ouverture, trois-quarts centre, avant de se fixer à celle de trois-quarts aile... Il y a deux ans, à l'âge de vingt ans, il faisait son entrée dans l'équipe première. Lourd de 72 kilos pour 1 m. 75, Toreilles, sans avoir la rapidité de l'ailier-type, est un attaquant déconcertant, très à l'aise en toutes circonstances ; il est un organisateur de jeu en même temps qu'un marqueur d'essais. Il représente l'élément le plus dangereux de l'U.S.A.P.

exploit en enlevant au Stade Montois (21-16) une émouvante finale de championnat de France

Le « quinze » du Stade Montois, finaliste du championnat. Debout, de g. à dr. : Larrezet, Brocas, Carrère, Pascalin, l'arbitre Béhérégaray, Berocq, Belloqui et Lestage. Accroupis, de g. à dr. : Dagès, Fontanié, Laussucq, Darrieussecq, Bonnecaze, Boniface et Cazenave.

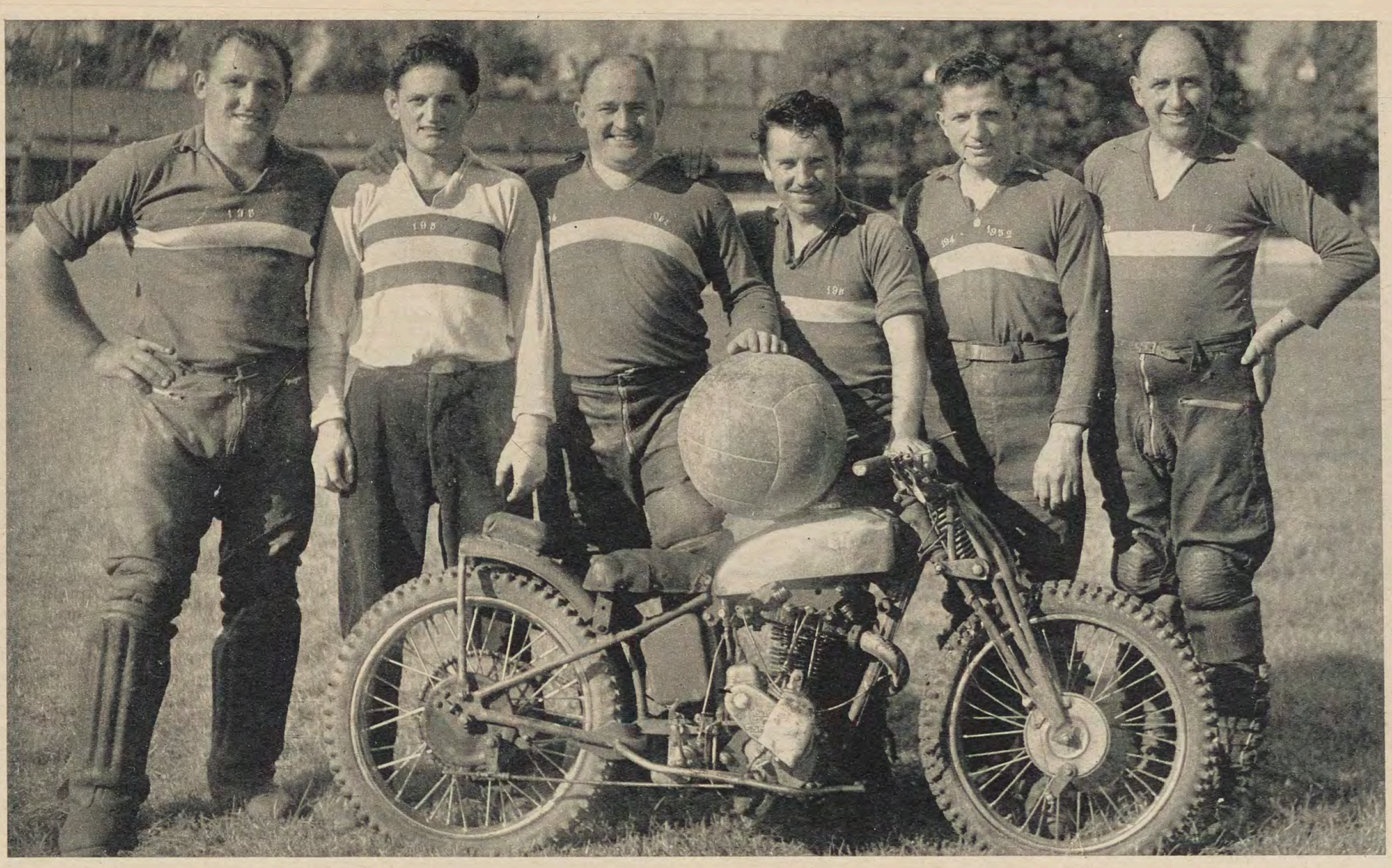
Le Stade Lavelanet qui fut battu en demi-finale par le Stade Montois (11-9 après prol.). Debout, de g. à dr. : Falcon, Taffine, Quaglio, Géraud, Colas, Cubilié, Castel et Noé. Accroupis de gauche à droite : Tisseire, Marquié, Roméro, Chaubet, Nègre, Cabanas.

L'équipe de Cognac qui fut éliminée en demi-finale par les Lourdais (19-3). Debout, de g. à dr. : Tissandier (tal.), Savin, Lagrange, Porchier, Robert, Biénès, Arrizabalaga, Rouby. Ac. de g. à dr. : Puissant II, Puissant I, Dumont, Mauroux, Martin, Vigo, G. Béhotéguy.

Les Palois durent s'incliner en 1/4e de finale devant Lavelanet (8-6). Debout, de g. à dr. : Navarro, Aristouy, Abadie, Salzet, Saux, Bachoué, F. Bourdeu et R. Bourdeu. Accroupis, de g. à dr. : Chabat, Camboulive, Crampe, Labarthète, Cazenave, Latapy, Larrouzet.

Roanne battu en 1/4 de finale par Mont-de-Marsan (6-0). Debout, de g. à dr. : Bennetière, Petrini, Rivoire, Gouttenègre, Martel, Pilatti, Hassani, Tixier et R. Griffon. Accr. : Robert Griffon, Laye, Grésillons, Blanchon, Digude, Henry, Frappat, Fernandez et Dupont.

Le Stade Toulousain fut « sorti » en quart de finale par l'U.S. Cognac (6-3). Debout, de g. à dr. : Rivals II, Rivals I, Tignol, Fourès, Espagne, Duchalet et Fourès (talonneur). Accroupis, de g. à dr. : Craissac, Martinasso, Blanc, Mounereau, Bellocq, Frotte et Roux.



L'EQUIPE DE TROYES, CHAMPIONNE DE FRANCE ET VAINQUEUR DE LA COUPE. DE GAUCHE A DROITE : JAILLANT, FORMICI, LABARBE (CAPITAINE), BERTRAND, MULLOT ET DEVIEGHER.

Les Troyens restent à l'avant-garde du motoball

par *Jacques BON*

JACQUES BON.

JACQUES BON a pris, cette année, sa retraite après avoir commandé durant plusieurs saisons Courbevoie-Sports qu'il conduisit au succès dans le championnat de France de deuxième division en 1951.

Il est resté l'âme et l'animateur de son club. Dirigeant dévoué et dynamique, il a été nommé secrétaire de l'Union française des Clubs de Motoball.

Son rêve : faire du cynodrome de Courbevoie le Colombes du motoball français.

Sous sa direction trois équipes pratiquent à Courbevoie-Sports.

Après avoir été à la base des rencontres internationales entre la France, la Belgique, l'Allemagne, la Hollande, il ne désespère pas de présenter à Paris les motoballeurs russes et anglais.

A la demande de ses camarades il accepte à l'occasion de reprendre du service avec la formation réserve. Il reste à quarante et un ans un avant redoutable. Malgré ses 120 kilos, il n'a jamais voulu abandonner le motoball pour le catch. Il aime trop le sport dont il fut un des premiers pratiquants.

BERTRAND André (Sporting Union Motocycliste de l'Aube). 26 ans, 1 m. 68, 73 kilos. S'est imposé durant les deux dernières saisons et a été à la base des nombreux succès de son club. Dispute à Fontvielle, de Camaret, le titre de N° 1 de l'Union Française de Motoball.

DARMAIN Georges (Racers de Carpentras). 47 ans, 1 m. 67, 82 kilos. Avec des amis, fonda, dès 1932, un club de motoball dans sa ville natale. Trois fois champion de France, deux fois vainqueur de la Coupe, il continue à être l'animateur des Racers de Carpentras. Ses fils Aimé (23 ans) et Jean (17 ans) ont suivi son exemple.

DEVIEGHER René (Sporting Union Motocycliste de l'Aube). 47 ans, 1 m. 79, 87 kilos. A remporté quatre fois le Championnat de France et une fois la Coupe. Reste le meilleur technicien français.

FERRAND Paul. 43 ans, 1 m. 73, 72 kilos. Motoballeur complet, il joua au poste d'arrière, l'an dernier, contre la Belgique. A quitté, au début de la saison, Villefranche pour Courbevoie-Sports, où il est ayant aux côtés de Bouguin, Mardelay et Pringault.

LABARBE Jean (Sporting Union Motocycliste de l'Aube). 31 ans, 1 m. 72, 92 kilos. Commande l'équipe de Troyes. A succédé à ce poste à Deviegher.

MICHEL Jean (Motoball Club d'Houlgate). 43 ans, 1 m. 70, 72 kilos. Fondateur et capitaine de son club. Champion de France de première division, en 1947, et de deuxième division en 1950.

PRADES Robert (Motoball Club d'Avignon). 39 ans, 1 m. 64, 82 kilos. Quatre fois champion de France, quatre fois vainqueur de la Coupe. Est un des meilleurs buteurs français. Capitaine de son club.

VIALLA Lin (Courbevoie-Sports). 46 ans, 1 m. 75, 85 kilos. A débuté à Aix-en-Provence. Quatre fois vainqueur de la Coupe de France avec Aix-en-Provence et champion de France de deuxième division avec Courbevoie-Sports.

DEPUIS que le football a été créé, les sportifs ont toujours été attirés par l'idée de marquer des buts.

Tour à tour les cavaliers, les cyclistes, les nageurs ont inventé des jeux, images du football, où tous les efforts tendent à tromper le goal chargé de garder sa cage.

Lors d'un séjour en Grande-Bretagne, en 1930, M. Brisset s'intéressa aux ébats de motards militaires qui s'amusaient à se passer la balle. Il venait d'avoir l'idée du motoball.

A son retour en France, il en parla à ses amis. Les sceptiques furent nombreux mais René Deviegher fut aussitôt séduit. Quelques semaines plus tard, un club était fondé à Reims.

Des motocyclistes d'Auxerre, puis de Troyes, de Paris. Carpentras, Avignon, suivirent bientôt l'exemple des Champenois.

Entre les luttes sur les terrains, une bataille s'engagea entre les premiers officiels pour l'établissement de règles.

Le motoball connaissait déjà un bel essor quand la guerre brisa net l'élan des pionniers.

Mais les fervents du motoball ne renonçaient pas. Pendant l'occupation, les plus acharnés, malgré l'interdit des Allemands, se réunirent clandestinement pour jouer...

Au lendemain même de la Libération, l'Union Française des Clubs de Motoball voyait le jour, sous l'impulsion de M. Riom, et quelques mois plus tard, tous les anciens clubs reprenaient leur activité. Le mouvement était relancé.

Après de nombreuses discussions, les dirigeants et les arbitres se mirent d'accord sur la règle des deux mètres proposée par René Deviegher qui, émigré à Troyes, avait fondé une grande école. Ainsi le goal était protégé par une zone de deux mètres et le jeu devenait moins brutal, donc plus spectaculaire.

Le public, d'abord étonné, était conquis par ce sport rapide, attrayant et mouvementé.

Troyes, qui était champion de France avant la guerre, reste à l'avant-garde. Cette année, il a conservé le titre qu'il avait enlevé à Camaret et a triomphé en finale de la Coupe.

René Deviegher qui songe à prendre sa retraite, pourra partir avec un palmarès complet. S'il avait été de nombreuses fois international et champion de France, il n'était jamais parvenu à gagner la Coupe.

Le créateur du motoball peut se retirer. Son sport est devenu national et même international. Dans toute la région parisienne, à Courbevoie — le Colombes du motoball — à Versailles, à Orly, à Saint-Denis, Gennevilliers et en province, à Camaret, Carpentras, Avignon, Troyes, Nice, Châlons-sur-Marne, Aix-en-Provence, Houlgate, Villefranche-sur-Saône, Mulhouse, des associations prospèrent.

La saison prochaine, Auxerre, l'U.S. Métro, Alger, Drancy, effectueront leurs débuts.

La France, après avoir fait adopter ses règles sur le plan international est encore la meilleure, mais la Belgique, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre sont en réels progrès et les rencontres sont de plus en plus disputées.

La France n'est pas certaine d'imposer sa loi en 1954.

Darmain, un autre pionnier avec Deviegher, Labarbe, Bertrand, Vialla, Bouguin, Ferrand, Pelletier, Prades, Venturi, Jean Michel, Laville, Rovin, sont les vedettes menacées car de nombreux jeunes montent à l'horizon.

Boxe

L'HISTOIRE assigne à Thésée, fils d'Egée, la création du pugilisme. Les combats étaient meurtriers, les boxeurs combattant les poings gantés de cestes ou gaines de fer ou de plomb. C'est au XVIII^e siècle que naquit vraiment la boxe moderne. A poings nus d'abord et le premier champion connu est l'Anglais James Flagg (1719). En 1743, Jack Broughton fonde à Londres une « école de boxe scientifique » et élabore un règlement qui demeure longtemps en vigueur. Les matches ne se terminent que sur un résultat décisif et durent fort longtemps. Ce n'est qu'une cinquantaine d'années plus tard que le marquis de Queensbury édicte les règles qui transforment ce sport brutal en « noble art ». Elles prescrivent l'usage des gants rembourrés et fixent la durée des rounds à trois minutes suivis d'une minute de repos. La création en 1891 du National Sporting Club achève l'évolution. Le dernier championnat à poings nus oppose, en 1889, John Sullivan à Jack Kilrain. En 1892, James Corbett bat Sullivan suivant les nouvelles règles. La vraie boxe commence...

Ray Famechon et Humez ont laissé passer leur chance

par Andy DICKSON

L'AN dernier à la même époque, nous nous penchions sur la saison de boxe 1951-1952, afin de rédiger, pour un précédent numéro spécial, l'histoire des huit derniers mois d'activité.

Nous revécumes l'avènement de Marciano, la chute de Robinson, l'ascension de Charles Humez. A l'aube de la saison qui s'ouvrait, nous pouvions écrire : « Deux Français, Humez et Ray Famechon touchent au but. » Ce but, tous ceux qui côtoient de plus ou moins loin les milieux pugilistiques le connaissent bien : c'est le titre mondial. Oui, deux Français allaient avoir leur chance.

De Philadelphie à Paris...

Le temps a passé. Les deux Français ont boxé pour ce titre. Deux défaites catàstrophiques ont été enregistrées, tandis qu'à travers le monde, la boxe toujours vivace, continua de remuer les foules, tantôt enthousiastes, tantôt angoissées...

Ainsi, quand le 2 février, Percy Bassett... mais on doit commencer une histoire par le début, et l'histoire d'une saison de boxe commence au mois de septembre.

Donc, le 23 septembre, à Philadelphie, Marciano avait battu Jersey Joe Walcott et s'était vu proclamé champion du monde des poids lourds. Après la victoire, ses supporters (toute l'Amérique) retombèrent rapidement sur terre et commencèrent à envisager l'avenir avec inquiétude. Un match revanche allait être conclu, et peut-être qu'alors, Walcott...

A Paris, le 6 octobre, plusieurs milliers de spectateurs se battirent aux portes de Wagram pour tenter d'envahir la salle. Mickey Laurent, qui venait de réussir un k.o. sensationnel aux dépens de Laurent Dauthuille, affrontait en effet l'espoir Claude Milazzo, vainqueur de la ceinture Marcel-Cerdan.

Les spectateurs qui parvinrent à se glisser aux bords du ring assistèrent à un combat d'une violence incroyable, à l'issue duquel fut rendu la décision du match nul. Cette rencontre laissa alors une impression curieuse.

Elle nous apprit en effet d'une part, que Laurent Dauthuille avait été mis k.o. par un homme qui n'avait pas le punch (donc il était vraiment diminué) d'autre part, que Milazzo ne semblait plus posséder toutes ses qualités.

Le temps passa, et les Français apprirent que Ray Famechon allait officiellement rencontrer Percy Bassett, le 7 février, pour le titre mondial (par intérim) des poids plume.

Chacun alors se pencha sur le record du petit boxeur noir et, avec satisfaction, on s'aperçut qu'il avait remporté beaucoup de victoires par k.o. (sur des inconnus), mais qu'il avait subi pas mal de défaites.

Ray Famechon était sur la bonne voie !

Pour ne pas rester en arrière, le 3 novembre, Charles Humez battait Gene Hairston et devenait officiellement le premier poids moyen blanc du monde. Le titre mondial, là encore, n'était pas loin.

Novembre fut un mois relativement calme. Les grands événements, on le sentait bien, étaient pour l'année nouvelle.

En décembre, le monde de la boxe tourna ses regards vers Saint-Louis. Joey Maxim, qui venait de battre Robinson, mettait son titre en jeu devant un enfant du pays, le vétéran Archie Moore. Eh bien, Maxim fut largement battu aux points, perdant ses illusions.

A Paris, on attendait avec impatience le match qui allait mettre aux prises Charles Humez, le meilleur poids moyen blanc du monde, avec Mickey Laurent dont les dernières performances n'avaient pas été sans ébranler les spécialistes...

Le 19 décembre, les deux poids moyens enjambèrent les cordes du ring du Vél' d'Hiv'. Humez était favori, mais Laurent avait de nombreux partisans. Le combat fut sans pitié. Humez massacra littéralement son rival, qui dut abandonner la lutte au quatrième round.

Ce Charles Humez méritait vraiment ce titre de challenger qu'on se plaisait à lui donner.

Derrière toutes ces vedettes, on commençait à prononcer le nom de Robert Cohen qui, volant de succès en succès, venait de battre Mathieu par jet de l'éponge.

On atteignit enfin l'année nouvelle.

Durant janvier, on prépara avec fièvre les grands événements futurs.

A New York, Pierre Langlois signa un match contre Rocky Castellani, considéré comme le meilleur moyen américain.

Gavilan devait mettre son titre des welters en jeu contre Chuck Davey, le boxeur intellectuel qui n'a jamais connu la défaite, et enfin et surtout, Ray Famechon devait affronter Percy Bassett, le 7 février au Palais des Sports. Paris vivait dans la fièvre.

Famechon manque le but

Bassett s'entraînait dans une salle du faubourg Saint-Denis. Il y avait foule pour le voir. Il paraissait à tous maladroit, un peu lent, sans aucune technique. On admettait qu'il devait avoir le « punch », mais comme il ne s'entraînait que contre des seconds plans, les knock-downs qu'il leur infligeait étaient jugés sans importance.

Le combat prévu pour le 7 février fut reporté au 9. Famechon s'en montra fort satisfait. Il était en effet inquiété par une blessure à l'arcade sourcilière.

Le grand soir arriva enfin.

Le Palais des Sports était archi-comble.

Famechon, au vestiaire, surprit ses amis. Il avait l'air inquiet.

Pourtant, quand il enjamba les cordes du ring, il apparut tout à fait normal.

Dans son coin, Percy Bassett, le visage sombre et chiffonné n'avait vraiment pas l'air d'une « terreur ». Le combat débuta.

Ray, dont l'atout majeur est l'offensive, se mit à reculer devant son rival, décidé. Au second round, on eut un moment d'espoir et l'on pensa que le Français allait passer à l'attaque.

C'est à ce moment qu'il encaissa un dur crochet qui le fit grimacer, et l'on vit que Bassett avait réellement le punch.

Tout ce qui se passa ensuite est à la fois clair et confus. Gesticulant, tête baissée, allant continuellement de l'avant, Bassett plaça une série de crochets qui laissèrent Famechon pantelant. On comprit que le championnat du monde des poids plume allait se terminer. De fait, un nouveau crochet coucha Famechon au tapis, les bras en croix. Le gong sonna. Le Français fut traîné dans son coin, et à l'appel de la quatrième reprise, sagement, son manager le retint, évitant un massacre.

Au début de la saison, deux Français avaient une chance de devenir champions du monde.

Le 9 février, à Paris, Famechon avait manqué la première.

L'ascension de Robert Cohen

La victoire remportée par Langlois sur Castellani, le triomphe de Gavilan qui écrasa Chuck Davey, passèrent au second plan.

La terrible défaite subie par Ray Famechon effaçait tout le reste...

Percy Bassett ne pouvait pas quitter la France comme cela. Il fallait lui faire passer un second test. On lui offrit de rencontrer Auguste Caulet, « l'indescendable ».

Mike Sokoloff, manager de Bassett, accepta. Le 23 février, les Parisiens revirent à l'œuvre le petit noir de Philadelphie.

Fidèle à sa tactique, tête baissée, allant de l'avant, lançant de courts crochets, il fonça sur Caulet. Au cinquième round, le manager de celui-ci devait jeter l'éponge.

Quant à Robert Cohen, il se paya le luxe de battre Jean Sneyers. Cette victoire fit de lui une vraie grande vedette.

Au mois de mars, le calme revint un peu partout à travers le monde. A Paris, on vit Cohen confirmer ses précédents succès en battant Annaloro, on vit également Lavoine sacré champion d'Europe par sa victoire sur Cliff Curvis, disqualifié au dixième round par un arbitre qui fut à son tour mis sur la touche pour... incompétence.

A Londres, Randolph Turpin, futur adversaire de Charles Humez, remportait sur Cartier une victoire facile. L'Américain, paralysé par la peur, s'accrocha de telle manière au mulâtre britannique que l'arbitre interrompit le combat dès le second round.

A Johannesbourg, enfin, l'Australien Jimmy Carruthers prouva définitivement qu'il était meilleur que Towell en le mettant k.o. en dix rounds.

A Bruxelles enfin, Cohen fit match nul avec Sneyers en combat revanche, performance qui fut appréciée à sa juste valeur.

Avril...

Avec les beaux jours, on commença à reparler de la saison en plein air. En fait, le seul grand match possible en plein air était le choc Humez-Turpin. Ce match sensationnel aurait-il lieu à Londres, dans le cadre des fêtes du « Couronnement », ou à Paris au Parc des Princes ? Compterait-il pour le championnat du monde des moyens ? Oui, disaient les Anglais ; non,

(*Suite page 55.*)

BASSET Percy. Né en 1928, à Philadelphie, est toujours champion du monde intérimaire des poids plume. Depuis ses brillantes performances réalisées à Paris, devant R. Famechon et A. Caulet, ce puncheur exceptionnel a connu plusieurs échecs contre des rivaux qui lui semblaient pourtant inférieurs. (Américain.)

COHEN Robert. Né le 15 novembre 1930 à Bône, a été la grande révélation de la dernière saison. Il est parvenu à s'imposer au premier plan européen grâce à ses victoires sur Sandeyron, Sneyers, Medina, Annoloro et Peckham. Ses chances de devenir un jour champion du monde sont des plus sérieuses.

CARRUTHERS Jimmy. Né le 5 juillet 1929, à Paddington (Nouvelles Galles du Sud), a causé une des plus grandes sensations de la boxe en décembre 1952, en abattant le champion du monde Vic Towell auquel il ravit son titre. Boxeur fausse garde, au punch redoutable, cet Australien est toujours invaincu.

CAULET Auguste. Né le 14 octobre 1926, à Montpellier, est un des rares boxeurs a accepter de rencontrer n'importe quel adversaire. Dépossédé de son titre de champion de France des légers par Jacques Prigent, ce battant spectaculaire est resté au premier plan de sa catégorie et il demeure une valeur sûre sur le plan international.

CARTER Jimmy. Né le 15 décembre 1923, à Aiken en Caroline du Sud, est le numéro 1 incontesté des poids légers mondiaux. Il a gagné deux matches sur les trois qu'il livra à Lauro Salas pour la couronne mondiale.

DUMESNIL Jacques. Né le 29 juin 1930, à Paris, est un des rares espoirs du pugilisme français. Extrêmement doué, Dumesnil n'a subi qu'une défaite devant Milan depuis qu'il est professionnel. Dans sa carrière amateur, il fut la vedette de l'équipe de France et se distingua aux Gants d'Or de Chicago et de Philadelphie.

DIONNE Idrissa. Né le 21 juillet 1929, à Brazzaville, a été découvert par Assane Diouf qui le conseille avec compétence. Ce poids welter longiligne boxe subtilement et son style rappelle celui de son manager. Dionne qui a débuté dans la carrière professionnelle en 1951, est considéré comme le second de Gilbert Lavoine, champion d'Europe.

DURANDO Ernie. Né à Bayonne, dans le New Jersey, cet Italo-Américain se maintient depuis plusieurs années au premier plan des poids moyens mondiaux. Puncheur redoutable, il a causé la sensation parisienne du début de la présente saison en infligeant à Charles Humez le premier K.-O. de sa carrière. Il a débuté comme professionnel en 1946 et il s'imposa aussitôt en réussissant K.-O. sur K.-O.

FAMECHON Ray. Né le 8 novembre 1924, à Sous-le-Bois (Nord), a réussi l'exploit de conserver plus de cinq ans le titre européen des poids plume qu'il vient de céder à cause d'une décision contestable au Belge Jean Sneyers. Ray Famechon obtint deux fois sa chance pour le titre mondial. Il échoua d'abord en mars 1950 au Garden de New York devant le subtil Willie Pep, avant d'être mis K.-O. à la surprise générale, par le frappeur Percy Basset. Un stupide accident faillit abréger sa carrière.

GRASSI Ray. Né le 5 mai 1930, à Marseille, a remplacé Honoré Pratesi dans le cœur des sportifs marseillais. Il devint champion de France des plume en battant Maurice Forni en octobre 1952 à Marseille. Depuis il n'a cessé de progresser et le match nul qu'il réalisa devant Jean Sneyers devrait lui permettre d'obtenir rapidement une chance pour la couronne européenne.

GUIVARCH Robert. Né le 7 mars 1928 à Evreux, a profité de l'indifférence de Gilbert Lavoine pour s'approprier le titre national des poids welters aux dépens d'un autre Normand, William Thieulin. Son allant et sa puissance font de lui un boxeur dangereux pour les meilleurs.

Andy DICKSON : *Marciano a tranquillisé l'Amérique en conservant son titre ; Robert Cohen a ro*

HAYES Norman. Né le 30 août 1931, à Boston, ce Noir athlétique a connu la gloire alors qu'il n'avait pas vingt ans, grâce à une victoire (d'ailleurs contestée) sur Robert Villemain. Cet exploit le classa aussitôt au premier plan des moyens. Hayes rencontra alors toutes les vedettes et il fut usé très rapidement. En février 1952, il livra contre Charles Humez un match fantastique et la décision accordée au Français souleva une polémique retentissante.

HERBILLON Jacques. Né le 18 juin 1928, à Romain (Marne), est un des plus rudes puncheurs du pugilisme français. Ce fausse garde au style fruste et au bagage rudimentaire est capable d'abattre n'importe quel adversaire. Cette étonnante puissance de frappe lui a permis de ravir à Jacques Prigent qui fut battu avant la limite, le titre de champion de France des poids légers.

HUMEZ Charles. Né le 18 mai 1927 à Méricourt (Pas-de-Calais), est la grande vedette du pugilisme français depuis que Robert Villemain et Laurent Dauthuille ont pris leur retraite. Très discuté au début de sa carrière, il parvint à s'imposer en glanant succès sur succès. Ses victoires sur Mitri, Stock, Hayes, Dauthuille, Hairston, lui valurent de disputer la demi-finale du championnat mondial devant Randolph Turpin, le 9 juin 1953. Mais obnubilé par la réputation du punch de son rival, Humez fut méconnaissable et il n'osa jamais tenter réellement sa chance. Humez causa ensuite une vive déception en connaissant le 23 octobre dernier, le premier K.-O. de sa carrière devant Ernie Durando.

HAIRABEDIAN Jacques. Né le 7 novembre 1926 à Fumel (L.-et-G.), se révéla en 1946 et il débuta comme professionnel en 1948. Il devint champion de France en battant Roude en novembre 1951 à la Mutualité, et un an et demi après il s'octroya le titre européen en battant l'Italien Tontini.

KHALFI Hocine. Né le 7 janvier 1928, à Oran, est le plus doué des poids légers français. Après s'être distingué dans les championnats amateurs d'Afrique du Nord, il vint s'installer en 1947 à Paris où il s'imposa d'emblée. Il a préféré renoncer au combat pour le titre pour aller tenter sa chance aux Etats-Unis où il peut réaliser une carrière très honorable.

LANGLOIS Pierre. Né le 31 mars 1925, à Pont-Audemer, a effectué la plus grande partie de sa carrière en Amérique où il a réussi à s'imposer malgré quelques défaites. Son style fougueux a enthousiasmé le public américain. Il a remporté ses plus brillantes victoires sur Lavoine, Mélis, Toupé et surtout Castellani. Reste sur le plan national le rival n° 1 de Charles Humez.

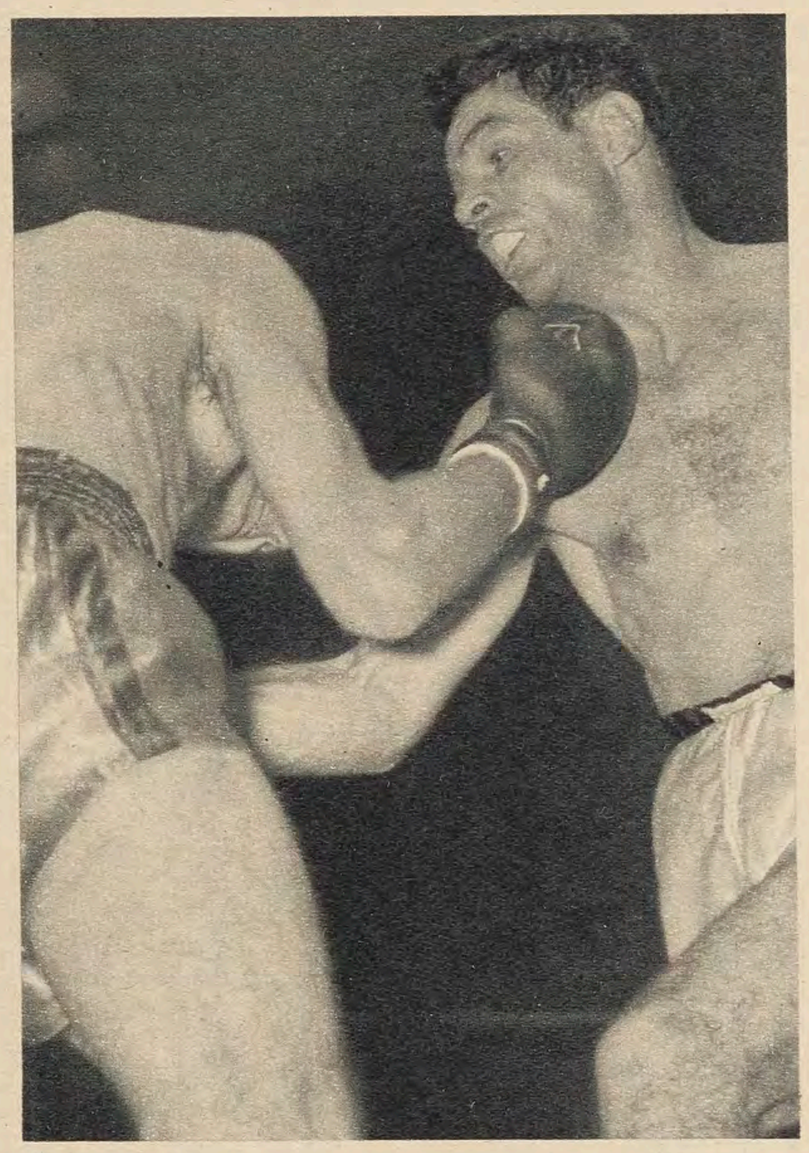
LAVOINE Gilbert. Né le 3 février 1931, à Laon, n'est venu que très tard à la boxe, mais grâce à son punch d'une efficacité exceptionnelle il s'est vite installé au rang des meilleurs. Depuis ses débuts professionnels qui remontent à 1948, il a remporté plus de 40 victoires par K.-O. et le titre de champion d'Europe qu'il s'adjugea aux dépens du Britannique Cliff Curvis, récompense parfaitement un pugiliste appliqué et consciencieux. L'élève de Mathon va maintenant s'attaquer aux poids moyens.

MILAZZO Claude. Né le 18 octobre 1929, à Tunis, s'est révélé le 1er janvier 1952 en remportant avec panache la finale de la « Ceinture Marcel-Cerdan ». Michel Aubignat son adversaire, fut littéralement foudroyé au deuxième round sur un crochet en contre. Depuis le protégé de G.-C. Raymond n'a cessé de progresser et malgré des échecs devant Jimmy King et Soldevilla, il semble promis au plus bel avenir.

MARCIANO Rocky (Rocco Marchegiano). Né le 1er septembre 1924 à Brockton, champion du monde toutes catégories depuis son succès sur Jersez Walcott, K.-O. au 13e round, le 23 septembre 1952, à Philadelphie. Walcott demanda une revanche, et cette fois il fut abattu dès le premier round. Marciano possède un punch extraordinaire, et son palmarès est incomparable. Sur les 45 combats qu'il a disputés depuis 1947, il a remporté 39 par K.-O. (Américain.)

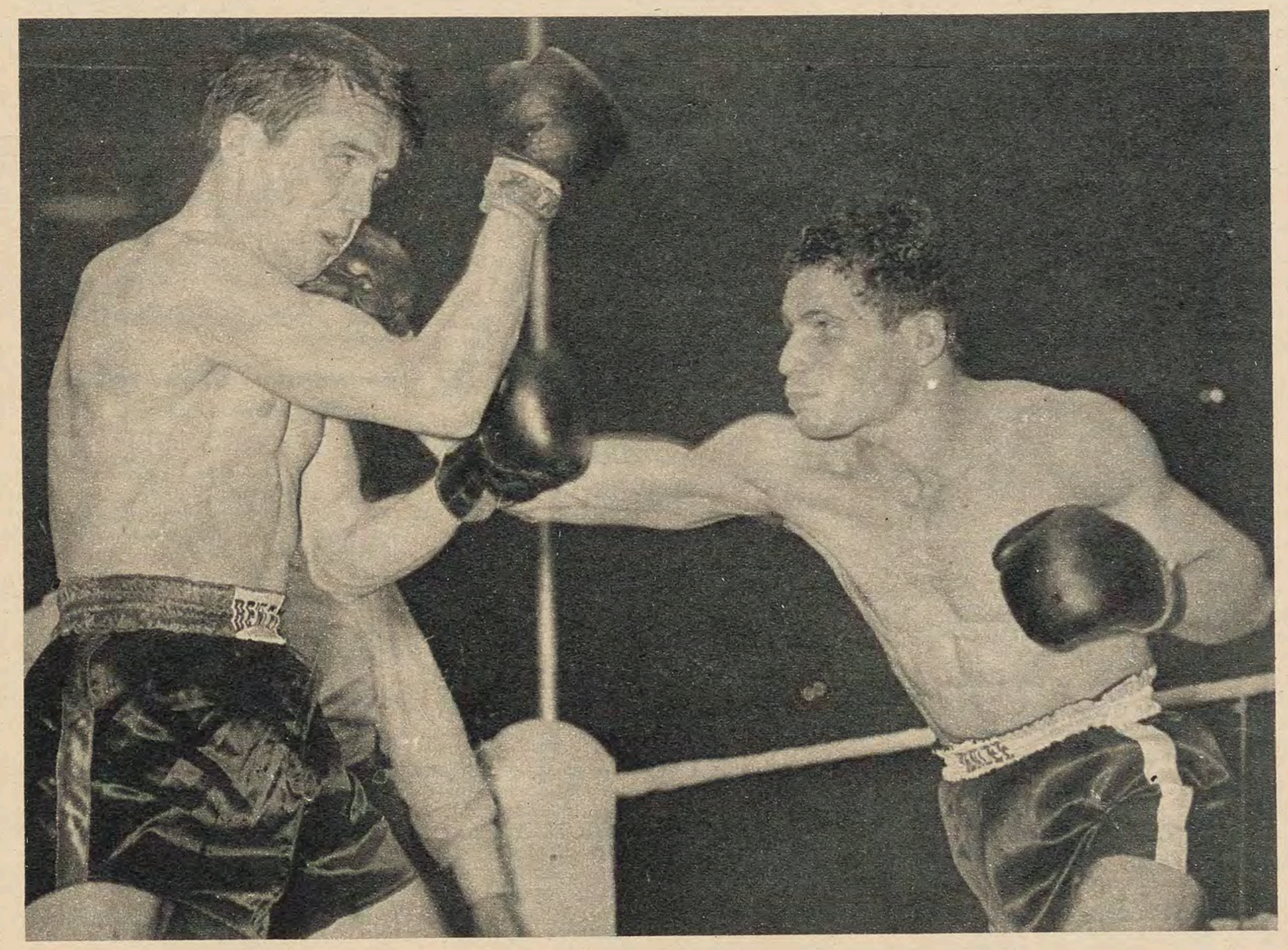
OLSON Carl Bobo. Né le 11 juillet 1928 à Honolulu, fit ses premières armes à Philadelphie, il fut mis K.-O. par Ray Robinson mais en mars 1953, dans un match comptant pour le titre mondial, il lui résista parfaitement et ne s'inclina qu'aux points, de justesse. Ses succès sur Villemain, Hairston, Sala, Hayes lui valurent d'être choisi pour disputer à nouveau le championnat du monde contre Turpin, cette fois. Meilleur boxeur, Olson s'empara enfin du titre en octobre 1953. (Américain.)

PRIGENT Jacques. Né le 26 septembre 1927 à Gennevilliers, boxa comme professionnel dès 1949. Sa victoire sur Pierre Montané, K.-O. au sixième round le 14 février à Wagram le révéla au grand public et lui valut d'être retenu pour disputer le titre des légers à Auguste Caulet. Vainqueur aux points, Prigent bénéficia ensuite d'heureuses circonstances et il obtint un combat pour le titre européen. Pressenti tardivement, il n'eut pas le temps de parfaire sa forme et il dut s'incliner devant Johansen qui avait en outre l'avantage de boxer devant son public. En septembre 1952, il céda sa couronne au Rémois Herbillon qui triompha par K.-O.



Désillusions :

La boxe nationale a enregistré deux grandes déceptions en 1953 : l'une avec Ray Famechon, et l'autre avec Charles Humez. Nos champions prétendants sérieux au titre mondial, furent battus : Famechon (à g.) par Percy Bassett, à Paris, et Humez (à dr.) par Turpin, à Londres.



Consécration :

L'ardent poids coq nord-africain, Robert Cohen, remporta une éclatante victoire aux points, à Grenelle, sur Jean Sneyers. La revanche eut lieu à Bruxelles et le match nul fut rendu. Cette décision avantagea nettement celui qui a ravi, depuis, le titre européen des plumes à Famechon.

...nen a rasséréné le public français en s'élançant à son tour à la conquête d'un sceptre mondial

(SUITE DE LA PAGE 53

répondaient les Américains. Quant aux Français, directement intéressés, pourtant, ils attendaient.

Les Marseillais, pour leur part, assistaient enfin au match qu'ils attendaient depuis longtemps. La vedette locale, Ray Grassi, affrontait Jacques Bataille, titre national des poids plume en jeu.

Ce fut un match dur, serré. Grassi fut proclamé vainqueur aux points, mais un match nul aurait satisfait tout le monde.

Le 8 avril, on apprit avec stupéfaction, que Percy Bassett, rentré chez lui s'était fait copieusement « rosser » à Washington par un inconnu : Dave Gallardo. Sans doute, grisé par son succès avait-il laissé quelque peu de côté l'entraînement...

Le 15 avril, Norman Hayes, une vieille connaissance des Parisiens, revint en France pour affronter Milazzo à qui « l'on donne une chance » de devenir une grande vedette.

Milazzo domina Norman Hayes de trop loin pour que l'on puisse considérer cette victoire comme normale.

« Norman Hayes était fini », chuchota-t-on de toutes parts. Milazzo, lui, était bien là.

Au cours de la même soirée, Robert Cohen ne fit « qu'une bouchée » du champion d'Amérique des poids coq Henry « Pappy » Gault.

Cohen, presque inconnu au début de la saison, était sur la route du titre mondial.

La saison, à Paris, était pratiquement finie.

A Miami, Pierre Langlois, toujours en forme, battait l'excellent Micelli. Pour lui aussi, on parlait de titre mondial.

Le 25 avril, à Boston, l'Amérique entière était scandalisée par la façon d'agir de l'arbitre chargé de diriger le championnat du monde des légers Carter-Collins. Le malheureux Collins fut, en effet, expédié une douzaine de fois au tapis avant que le « referee » intervienne. La télévision projeta de Boston à Los Angeles des images pénibles. Collins, bon enfant, prit fort bien la chose et expliqua à la presse : « Et après ! J'ai pris la plus belle « volée » de ma vie, c'est tout ! »

Avec le mois de mai, le match Humez-Turpin devint d'une brûlante actualité. Londres, c'était certain, allait l'emporter. La rencontre se déroulerait à White City. Les organisateurs parisiens prétendaient que la chose n'était pas encore faite, mais tout le monde savait bien que le franc ne pouvait pas lutter avec la livre.

Une surprise à Syracuse. Le 2 mai, « Bang Bang » Womber, le compagnon de Robinson, bien connu à Paris où il livra de nombreux combats, domina et battit... Kid Gavilan.

Jacques Prigent rencontra Johansen à Copenhague, pour le titre de champion d'Europe des poids légers et se fit battre. Mickey Laurent parti aux U.S.A., fit match nul avec Portuguez ; à Brooklyn, Joe Rindone défit... Pierre Langlois qui perdit toute chance de boxer pour le titre mondial.

Le titre mondial ! Cette fois, le match était signé. Charles Humez affronterait Randolph Turpin, le 9 juin, à White City. Les Anglais considéreraient cette rencontre comme un championnat du monde. Les Américains et... les Français, comme une rencontre éliminatoire.

Le grand jour approchait.

Cohen fit match nul avec Annaloro à Marseille et, au grand soulagement de l'Amérique, Rocky Marciano conserva son titre de champion du monde poids lourd à Chicago, en pulvérisant Walcoot (k.o. en 1 round).

Le mois de juin arriva.

Tandis qu'Elizabeth II était couronnée reine d'Angleterre, Humez, retiré à la campagne, à Beussent, dans le Nord, fourbissait ses armes.

Les avis étaient partagés quant à l'issue du match, mais l'on estimait généralement que Humez avait de sérieuses chances de vaincre, lui qui ne s'avoua jamais battu.

Le 9 juin. L'immense arène de White City était archicomble.

La nuit commençait à tomber lorsque les deux adversaires accompagnés par des faisceaux lumineux enjambèrent les cordes du ring.

Le combat débuta, ce combat ridicule au cours duquel Humez, timoré, craintif, laissa passer la chance de sa vie. Blessé au nez, certes, mais incapable de se hausser à la hauteur de son adversaire, Charles Humez après Ray Famechon manqua son but.

L'été apparut. On boxe peu en été. A Marseille pourtant, Sneyers fit match nul avec Grassi ; à Barcelone, Skena devint champion d'Europe des poids mouche, tandis qu'à Glasgow, Sandeyron était défait par Keeman.

A New York, Carl-« Bobo » Olson prouvait qu'il était le meilleur des poids moyens d'Amérique en battant Paddy Young.

Le match Olson-Turpin, pour le titre mondial, s'imposait.

Et ce furent les vacances.

La rentrée réservait aux Français et aux Anglais de sérieuses déceptions.

D'abord à New York, Olson malmenait Turpin et devenait champion du monde des poids moyens.

Ensuite, à Bruxelles, Ray Famechon se faisait battre par Jean Sneyers, perdant un titre de champion d'Europe qu'il possédait depuis cinq ans, et enfin, à Paris, Charles Humez, lancé à la poursuite de la chance perdue à Londres, se faisait mettre k.o. par Ernie Durando, tandis qu'à New York, Langlois s'inclinait devant un inconnu, Garth Panter.

Cette fois, l'avenir est sombre pour les Français. Cohen, seul, se trouve peut-être à proximité d'un titre mondial. Mais il est difficile de savoir de quoi demain sera fait.

Claude Milazzo, Gilbert Lavoine, Robert Cohen, Jacques Dumesnil, et tous les autres sont prêts, en effet, à tenter leur chance et essayer de réussir là où leurs camarades ont échoué.

Andy DICKSON.

SADDLER Sandy. Né le 25 juin 1926, à Boston, a débuté en 1944 et s'imposa grâce à son punch. Ses matches avec Willie Pep ont fait date dans les annales. Il en gagna trois par K.-O., mais en perdit un aux points. Il s'est adjugé le titre mondial le 8 septembre 1950. Est aux armées depuis mars 1952. (Américain.)

SANDEYRON Maurice. Né le 21 avril 1921, à Paris, est un des plus scientifiques des boxeurs français. Avant de devenir un solide poids coq, il fit une belle carrière chez les mouche. Il devint champion d'Europe le 21 mai 1947 grâce à une victoire sur le Belge Degryse. Le 5 avril 1949 il obtint sa chance pour le titre mondial, mais il fut nettement défait par Rinty Monaghan. Passé poids coq, il s'adjugea la couronne nationale en battant Chemama par K.-O. le 8 juillet 1951.

SKENA Louis. Né le 10 octobre 1924, à Nice, n'a pas connu au cours de sa carrière la chance qu'il pouvait espérer car il perdit beaucoup de combat importants sur blessures. Il livra son premier match professionnel contre le regretté Honoré Pratesi. Il s'attribua le titre national des poids mouche le 22 février 1948 aux dépens de Mustaphaoui. Il dut le céder un an plus tard à Pratesi qui le lui rendit en octobre 1950. Après une tentative malheureuse devant Teddy Gardner le 18 janvier 1952, il s'adjugea la couronne européenne en triomphant de l'Espagnol Martin.

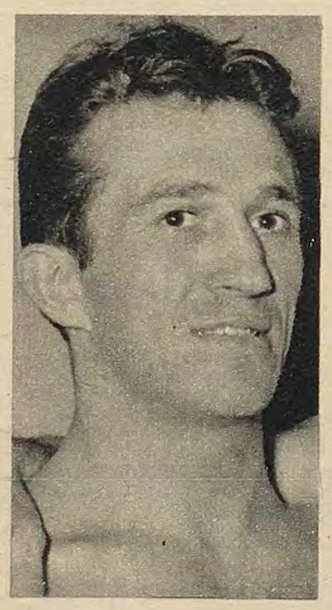
SNEYERS Jean. Né le 11 août 1927, à Mulhouse, mais de nationalité belge. Il a ravi à Ray Famechon le titre européen qu'il convoitait depuis plusieurs saisons déjà, et qu'il n'avait pu s'approprier lors des deux précédentes rencontres. Il avait auparavant détenu le titre européen des coq grâce à sa victoire sur Peter Keenan, K.-O. au cinquième round le 21 mai 1952.

TURPIN Randolph. Né le 7 juin 1928, à Leamington Spa. Il causa une des plus vives surprises de la boxe en battant le prestigieux Ray Robinson le 10 juillet 1952, à Londres, pour le titre mondial des poids moyens. Le 21 octobre 1952, il accorda une revanche à Robinson qui reprit son bien en triomphant au dixième round. Le match du couronnement (vainqueur de Humez le 9 juin 1953) lui valut une nouvelle chance pour le titre mais il échoua alors devant Olson. (Anglais.)

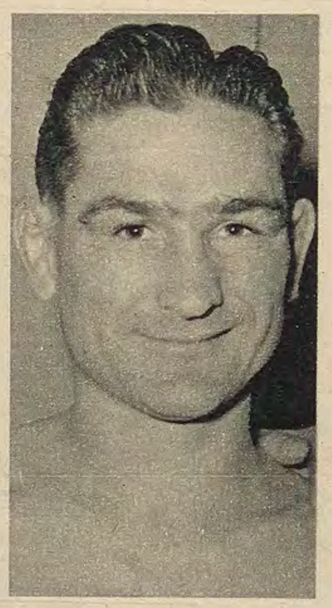
PIERRE LANGLOIS

CLAUDE MILAZZO

RAY GRASSI

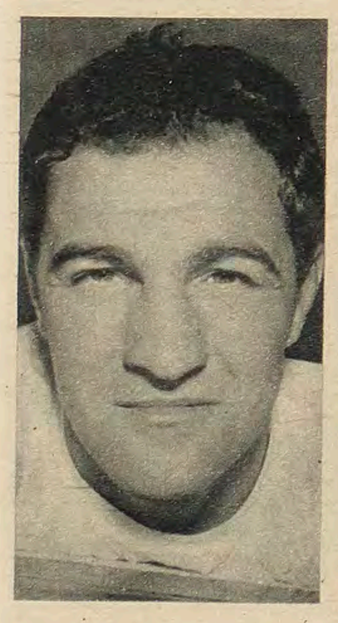


JACQUES HERBILLON



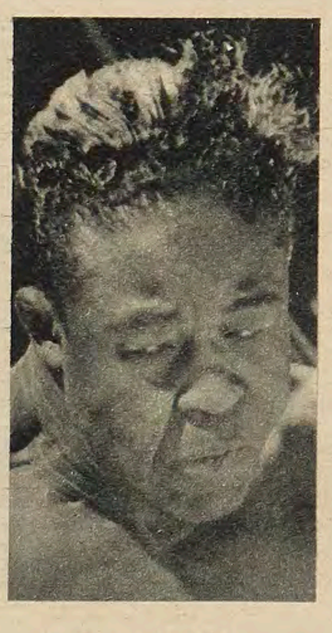
GILBERT LAVOINE

LOU SKENA

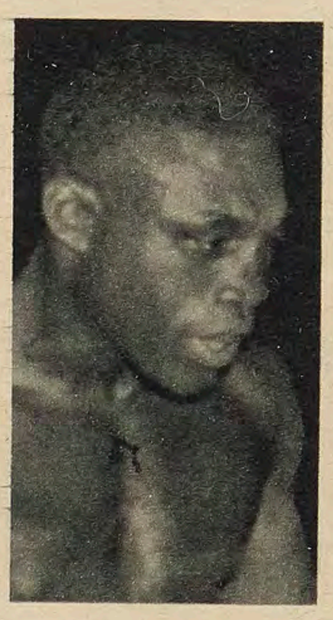


ROCKY MARCIANO

CARL BOBO OLSON.



KID GAVILAN



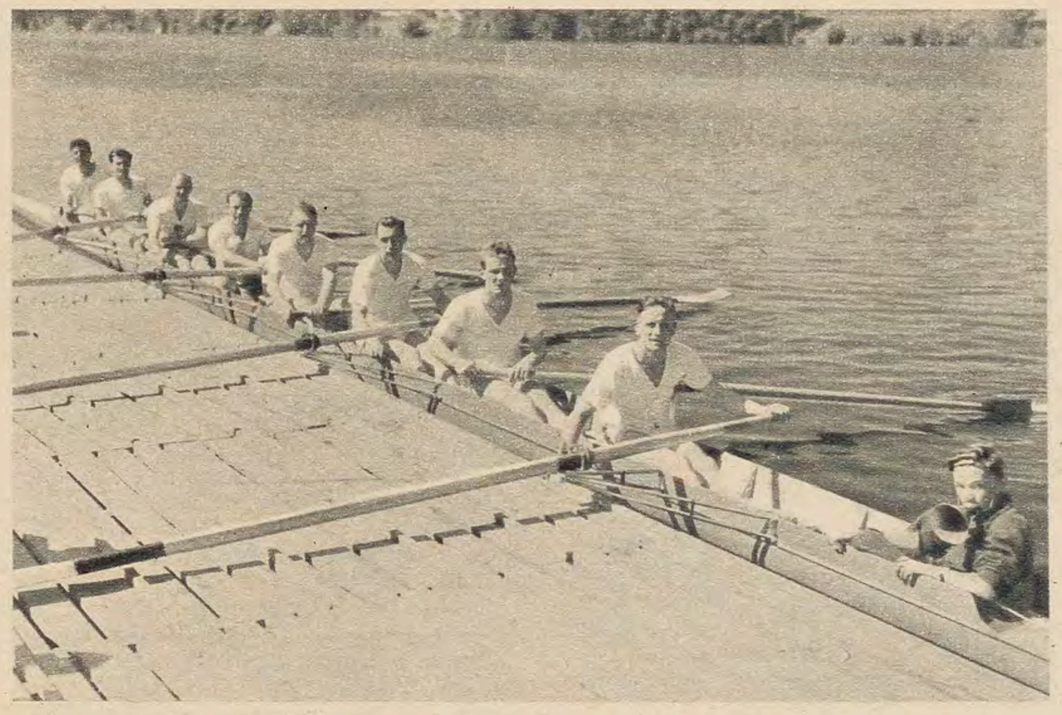
JIMMY CARTER

JIMMY CARRUTHERS

SANDY SADDLER

Aviron

ASSYRIENS, Egyptiens, Grecs, Normands ont pratiqué l'aviron. Mais il faut remonter à la fin du règne de Charles X pour trouver trace de manifestations nautiques sportives et non plus guerrières... ou pénitentiaires comme les galères. Les premières courses se disputèrent en 1834 dans le bassin de la Villette. A la même époque, l'aviron prenait également son essor en Angleterre. Le mouvement eut un succès prodigieux. Lancé par des artistes et des peintres, le canotage avait pris une extension considérable. L'aviron a été le premier sport français organisé, les sociétés n'étant pas des clubs de rameurs, mais ayant pour but d'organiser des épreuves disputées selon les règlements qu'elles établissaient et d'encourager le progrès dans la construction des embarcations. Le championnat de la Seine, première course internationale, date de 1853, année de la fondation du Rowing-Club. Il fallut cependant attendre 1893 pour unifier les sociétés en fédération. Le skiff avait son championnat depuis 1876. Les autres naquirent en 1894.



L'EQUIPE DE L'U.S. METRO, CHAMPIONNE DE FRANCE DE « HUIT » A TREMOLAT (DORDOGNE).

BLONDIAUX Pierre : né le 23 janvier 1922. Champion de France en deux barré (1943) et quatre barré (1945) à la S. N. Marne. Passe en 1949 à l'U. S. Métro. Champion de France en quatre sans barreur depuis 1950. Termine second aux Jeux olympiques, à Helsinki. Chef de nage du « huit » qui remporta, cette année, le titre national et se classa 3e aux Championnats d'Europe.

BOUCHER René : né le 1er décembre 1928. Champion de France junior, puis débutant en skiff (1946 et 1947) pour le S. N .Meulan. Passe à la Basse-Seine où il conquiert le titre national avec le « huit », en 1948, 1949, 1950. Champion de France en double-scull, cette saison.

BULTEL Henri : né le 1er juillet 1929. Appartient à la E. N. Boulogne. Champion de France de skiff en 1950 et 1952, puis en double-scull, cette année, avec Boucher.

GIOVANNONI Achille : né le 4 février 1926. Sociétaire à Aix-les-Bains. Second de Séphériadès en skiff, en 1946 et 1947. Est champion de France en 1948, puis en double-scull, en 1951 et 1952. Finaliste olympique à Helsinki. Revient au skiff cette saison, enlève le titre national et termine 3e aux championnats d'Europe.

MARTIN Claude : né le 6 juillet 1930. Sociétaire de la S. N. Marne. Champion de France junior en deux barré, en 1948 et 1949, et champion du monde universitaire en 1949, à Budapest. Champion de France en quatre barré, en 1952, et sélectionné aux Jeux olympiques. Champion de France et d'Europe 1953 en « deux barré ».

MERCIER Gaston : né le 5 juin 1932. Appartient à l'Encouragement. Remporte la Coupe Glandaz, en 1951 (Mixte S. N. Marne). Champion de France en deux barré avec Salles (1952). Champion olympique avec Salles, à Helsinki. Actuellement sous les drapeaux, est champion en double-canoë, avec Delacour, et champion de Paris en deux barré, devançant Nosbaum-Martin.

NOSBAUM Guy : né le 10 mai 1930. Débuta à la S. N. Corbeil avant de passer à la S. N. Marne. Fut toujours associé à Martin, avec lequel il fut champion d'Europe.

SALLES Raymond : né le 18 juillet 1920. Champion de France en deux barré, en 1948 (battant les frères Sartor, retour de Londres) ; puis en pair-oar, en 1950, avec Demarquay. Salles s'associe, en 1952, avec Mercier et enlève le titre olympique à Helsinki. Montait, cette année, dans le « huit » qui termina 3e aux championnats d'Europe.

ACHILLE GIOVANNONI S'EST RETROUVE EN 1953 EN REMPORTANT LE TITRE DU .SKIFF

UNE ANNÉE DE BRILLANTS SUCCÈS POUR NOS RAMEURS

NOGENT-JOINVILLE. 3 mai :

Critérium des As (skiff) : 1. **Bultel** (E.N. Boulogne), 14' 12" 2/10; 2. Boucher (S.N. Basse-Seine), 14' 24" 5/10; 3. Salles (Encou), 14' 31" 5/10 ; 4. Henneré (U.S. Métro), 14' 32" 5/10. — **Tête de Rivière (huit)** : 1. **U.S. Métro,** 11' 37" 3/10; 2. S.N. Marne, 11' 55" 1/10; 3. Basse-Seine-A.C.B.B., 12' 7/10; 4. C.N. Libourne, 12' 8" 3/10 ; 5. S. N. Bayonne, etc.

GAND-TERDONCK (Belgique), 14 mai :

Quatre barré : 1. **U.S. Métro,** 5'; 2. Florsheim-Russelsheim (All.), 5' 7"; 3. U.N. Liège. — **Deux sans barreur** : 1. **Anvers S.C.,** 5' 15" 2/10; 2. S.R.N. Anvers, 5' 20"; 3. U.S. Métro. — **Skiff** : 1. **Stecnacker** (Ostende), 5' 22" 2/10 ; 2. Van Stichel (Anvers), 5' 26"; 3. George (Liège) ; 4. Henneré (U.S. Métro). — **Huit** : 1. **U.S. Métro,** 4' 26" 3/10; 2. Antwerp S.C. à 3 long. 3. Beringen à 5 long.

FONDATEURS-COURBEVOIE-ASNIERES. 16-17 mai :

Skiff : 1. **George** (Liège), 5' 59" 8/10; 2. Wolmer (Zurich) ; 3. Salles (Encou) ; 4. Boucher (Basse-Seine). — **Double-scull** : 1. **S.C. Zurich,** 5' 20" 7/10; 2. Anvers; 3. Bruxelles; 4. En Douce. — **Deux sans barreur** : 1. **U.S. Métro,** 5' 50" 3/10; 2. S.N. Lagny; 3. Basse-Seine; 4: Encouragement. — **Deux avec barreur** : 1. **S.N. Marne.** 6' 10" 4/10; 2. Encouragement; 3. C.N. Meaux. — **Quatre barré** : 1. **Zurich,** 5' 25" 2/10; 2. Basse-Seine-A.C.B.B.; 3. Saint-Quentin. — **Huit** : 1. **U.S. Métro;** 2. Basse-Seine-A.C.B.B.; 3. Rowing-Club de Paris ; 4. Belvoix de Zurich. — **Skiff junior** : 1. **Duhamel** (Rouen) ; Piesset (Bourse) — **Skiff débutant** : 1. **Colomb** (Zurich) ; 2. De Rode (Gramont). — **Deux juniors** : 1. **C.N.A. Rouen** ; 2. C.N. France. — **Deux débutants** : 1. **Haute-Seine;** 2. Encouragement. — **Quatre 2e cat.** : 1. **Basse-Seine;** 2. Bruxelles. — **Quatre débutants** : 1. **C.N. Bourse** ; 2. Port-Marly. — **Huit juniors** : 1. **Lagny;** 2. Encouragement. — **Huit débutants** : 1. **Le Perreux** ; 2. Basse-Seine. — **Quatre dames** : 1. **Verdun;** 2. Compiègne.

LIEGE. 31 mai :

Quatre barré : 1. **U.S. Métro,** 5' 25"; 2. Copenhague, 5' 29". — **Quatre sans barreur** : 1. **U.S. Métro,** 5' 16".

PARIS. - CENTENAIRE DU ROWING-CLUB. 7 juin :

Championnat de la Seine. Skiff : 1. **Tony Fox** (London R.C.), 5' 31" 7/10; 2. Dr Mayer (Zurich) ; 3. Neumeier (Amsterdam) ; 4. Bultel (Boulogne). — **Skiff dames** : 1. **Reuter** (Rotterdam), 3' 45" 4/10; 2. Noël Leys (C.N. Foyen). — **Skiff débutants** : 1. **Henneré** (Métro), 5' 54" 8/10; 2. Sfoggia (C.N. Bourse). — **Double-scull** : 1. **Anvers-Liège,** 5' 14" 6/10; 2. Hambourg; 3. London R.C.; 4. H.S. Amsterdam. — **Deux sans barreur** : 1. **Anvers S.C.,** 5' 26" 1/10; 2. S.N. Lagny; 3. Thames-Londres; 4. U.S. Métro. — **Deux barré** : 1. **Besançon** (Rouch-Poulain), 5' 51" 9/10 ; 2. V.R. Verein (All.) ; 3. C.N. Meaux. — **Deux juniors** : 1. **Villefranche,** 5' 50" 9/10; 2. Melun; 3. C.N.A. Rouen. — **Quatre sans barreur** : 1. **W. Amsterdam,** 5' 1" 1/10; 2. S.C. Zug; 3. Leander-Londres; 4. S.N. Marne (second, déclassé). — **Huit de couple** : 1. **Encouragement;** 2. Mixte parisienne. — **Huit débutants** : 1. **C.N. Bourse,** 5' 2" 9/10; 2. Le Perreux; 3. Rowing-Club Paris: — **Huit (national)** : 1. **S.N. Bayonne,** 4' 37" 1/10; 2. Rowing-Club de Paris; 3. Aix-les-Bains. — **Huit dames** : 1. **Verdun,** 3' 12" 3/10; 2. Compiègne; 3. Marseille. — **Huit (international)** : 1. **U.S. Métro,** 4' 31" 4/10 ; 2. Basse-Seine-A.C.B.B.

MATCH DES QUATRE NATIONS. Anvers. 28 juin :

Quatre barré : 1. **Suisse,** 6' 42" 2/10; 2. Italie; 3. Belgique; 4. France. — **Deux sans barreur** : 1. **Belgique,** 7' 44" 6/10; 2. France (B.-S.) ; 3. Italie. — **Skiff** : 1. **Belgigue** (Steenaker), 7' 45" 1/10; 2. Suisse (Vollmer) ; 3. France (Henneré) ; 4. Italie (Capruzzi). — **Deux barré** : 1. **Belgique,** 8' 19"; 2. France (S.N.M.) ; 3. Italie. — **Quatre sans barreur** : 1. **Belgique,** 7' 8" 5/10; 2. Suisse; 3. France (S.N.M.). — **Double-scull** : 1. **Suisse,** 7' 12" 4/10; 2. Belgique; 3. France (Villefranche-Roanne). — **Huit** : 1. **France** (U.S. Métro), 6' 23"; 2. Italie; 3. Suisse; 4. Belgique. — **Classement** : 1. **Belgique** (26); 2. France (22 1/2).

HENLEY. 4 juillet :

Huit (Grand Challenge) : 1. **Leander-Club Londres,** 6' 49" ; 2. U.S. Métro, à 3/4 long.

CHAMPIONNATS DE FRANCE. - TREMOLAT-SUR-DORDOGNE. 25-26 juillet :

Skiff : 1. **Giovannoni** (Aix-les-Bains), 7' 48" 1/10 ; 2. Bultel (Boulogne), 7' 53" 8/10 ; 3. Boucher (B.-S.). — **Double-scull** : 1. **Boucher-Bultel** (Basse-Seine-Boulogne), 7' 29" 5/10; 2. Henneré-Szukala (Métro-Meulan). — **Deux sans barreur** : 1. **S.N. Lagny** (Leconnétable-Fruitet), 7' 59" 6/10; 2. U.N. Lyon; 3. S.N. Basse-Seine. — **Deux barré** : 1. **S.N.** Marne (Nosbaum-Martin, bar., Forget), 8' 18" 3/10; 2. Encouragement (Salles-Mercier) ; 3. Besançon. — **Quatre sans barreur** : 1. **U.S. Métro** (Blondiaux, Guissart, Bouissou, Gautier), 7' 11' 9/10; 2. S.N. Bayonne. — **Quatre barré** : 1. **Basse-Seine-A.C.B.B.** (Barry, Thévenon, Bocahut, Gonont; bar. Vilain), 6' 19" 1/10; 2. C.A. Nantes; 3. Libourne. — **Huit** : 1. U.S. Métro (Blondiaux, Guissart, Buissou, Gautier, Pieddeloup, Rivière, Rouault, Lotti; bar. Biet), 6' 34"; 2. Aviron Bayonnais; 3. Aix-les-Bains. — **Skiff dames** : 1. **Carbonnel** (Le Perreux), 4' 26" 2/10; 2. Noël-Leys (C.N. Foyen) ; 3. Schwall (Amiens). — **Double-scull dames** : 1. **S.N. Perreux** (Carbonnel-Lebeau), 3' 46 3/10; 2. S.N. Bordeaux. — **Quatre dames** : 1. C.N. Verdun (Giampani, Ponsignon, Guillemart, Lintz), 3' 46" 4/10; 2. Compiègne; 3. R.C. Marseille. — **Huit dames** : 1. **Mixte Saint-Valéry-Abbeville** (Ragon, Coulon, Thiébault, Macle, Parmentier, Descamp, Boyard, Ficheten), 3' 26" 5/10; 2. Mixte R.C.- C.A. Marseille). — **Quatre « Glandaz »** : 1. **Basse-Seine** (Muler, Degalisse, Beaugey, Bellet), 7' 28" 5/10; 2. Libourne; 3. Bordeaux. — **Skiff débutants** : 1. **Simonnet** (Lagny) ; 2. Moser (Bordeaux). — **Skiff juniors** : 1. **Duhamel** (Rouen) ; 2. Croizier (Boulogne). — **Deux juniors** : 1. **Villefranche** (Premieux-Baratin) ; 2. Marseille; 3. Nantes.

CHAMPIONNATS D'EUROPE. - COPENHAGUE. 13 au 16 août :

Skiff : 1. **Yougoslavie** (Vlasic), 7' 14" 6/10; 2. Pologne (Kocerka) ; 3. FRANCE (Giovannoni, Aix-les-Bains) ; 4. Sarre (Schutt) ; 5. U.R.S.S. (Tjukalov). — **Double-scull** : 1. **Suisse** (Stebler-Schriever), 6' 51" 4/10; 2. U.R.S.S.; 3. Yougoslavie; 4. Belgique; 5. Danemark. — **Deux sans barreur** : 1. **U.R.S.S.** (Buldakov-Ivanov), 7' 3" 7/10; 2. Belgique; 3. Danemark; 4. Suisse; 5. Allemagne. — **Deux barré** : 1. **FRANCE** (Nosbaum-Martin; bar, Forget; S.N. Marne), 7' 41" 1/10; 2. Allemagne; 3. Belgique; 4. Danemark; 5. U.R.S.S. — **Quatre sans barreur** : 1. Danemark (Schroder, Bronum, Hermansen, Jensen), 6' 33' 2/10; 2. Norvège; 3. Angleterre; 4. Tchécoslovaquie; 5. Yougoslavie. — **Quatre barré** : 1. **Tchécoslovaquie** (Metja, Havlis, Jindra, Lusk), 6'41"8/10; 2. U.R.S.S.; 3. Suisse; 4. Italie; 5. Allemagne. — **Huit** : 1. **U.R.S.S.** (Brage, Rodimuchkin, Amiragov, Borisov, Samsonov, Gisen, Komarov, Krukov), 6'8"1/10; 2. Danemark; 3. FRANCE (Métro-Encou) ; 4. Italie; 5: Tchécoslovaquie. — **Classement international** : 1. **U.R.S.S.**; 2. Danemark; 3. FRANCE; 4. Tchécoslovaquie.

FINANCIÈREMENT PAUVRE, L'AVIRON FRANÇAIS EST RICHE DE BEAUX RÉSULTATS SPORTIFS

par Jean SÉPHERIADÈS

Président de la Commission sportive de la F.F.S.A.

De nouveaux succès s'inscrivent en 1953 au palmarès de l'aviron français. Un titre de champion d'Europe en deux barré, deux places d'honneur en skiff et en huit. Après le titre olympique de Salles et Mercier et les classements du quatre sans barreur (2e), du pair-oar et du double scull (finalistes) à Helsinki, on pourrait penser que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes et que nos rameurs voient l'avenir avec optimisme.

Malheureusement, si nous constatons un redressement remarquable dans notre sport, il reste beaucoup à faire pour que l'aviron soit considéré, en France, comme un sport de premier plan. Il faut avoir le courage de le reconnaître : le grand public ne se passionne pas pour un sport qui a pourtant la même valeur éducative que l'athlétisme, sport de base.

Les pouvoirs publics nous ont fait, jusqu'ici, des promesses. Nous ne doutons pas que, sous l'impulsion de M. André Marie, ministre de l'Education nationale et de M. Gaston Roux, directeur général des Sports, elles soient enfin tenues. La Commission sportive de la Fédération d'Aviron a établi en 1952 un plan d'entraînement en vue des Jeux olympiques. Elle a mis sur pied une succession d'épreuves s'étendant de novembre à fin juillet à l'échelon régional, inter-régional et enfin national. Ces épreuves ont contribué à mettre nos rameurs en forme et nous ont permis de sélectionner des hommes dont nous avions pu suivre la préparation et la montée. Les rameurs ainsi préparés ont obtenu aux Jeux des résultats qui, quelques initiés mis à part, ont stupéfié le monde sportif. Nos ressources n'en ont malheureusement pas été augmentées pour autant. Nous avons pratiqué en 1953 la même politique d'entraînement et de sélection, organisé des stages d'initiation et de perfectionnement à l'usage des moniteurs et entraîneurs de sociétés, d'anciens rameurs qui se dévouent bénévolement pour le sport. Nous souhaitions donner des cours d'aviron aux moniteurs d'Etat. Nous n'avons pas obtenu satisfaction, bien que l'I.N.S. possède toutes les installations nécessaires à la pratique de notre sport. Que demandions-nous pourtant ? Rien d'autre que de développer une activité sportive en mettant à même les moniteurs de l'Etat de l'enseigner à leur tour...

Le découragement menace les meilleurs faute de moyens matériels suffisants

Allons-nous voir, faute de moyens financiers, l'aviron retomber dans la médiocrité dont nous l'avons tiré sur le plan purement sportif ? Rameurs et dirigeants sont strictement amateurs. Tous ont fourni des efforts considérables ; certains ont avancé des fonds qui ne leur ont jamais été remboursés. Il est à craindre que la lassitude gagne des hommes à qui l'on demande d'accomplir des miracles ; qui en ont accompli quelques-uns mais demandent à être aidés dans leur tâche.

En dehors de ces difficultés matérielles, il reste à vaincre un certain chauvinisme de club. Nombre de dirigeants pensent aux couleurs de leur club avant que de penser aux couleurs nationales. C'est un mal qui n'est pas, je crois, particulier à l'aviron, mais qu'il importe de noter dans un bilan sincère de la situation.

L'enthousiasme des rameurs garant de remarquables résultats sportifs

A côté de ces ombres, que de jeunesse, que d'enthousiasme parmi les rameurs qui sacrifient bien des plaisirs à la pratique d'un sport considéré comme ingrat par ceux qui ne l'aiment pas vraiment !

La saison 1953 a été illustrée par les équipes du Métro de quatre barré et quatre sans barreur (2e aux Jeux) qui commencèrent la saison par des victoires nationales et internationales. Puis ce fut la première course de Nosbaum-Martin en deux barré ; les champions olympiques Salles-Mercier n'ayant pas les mêmes possibilités d'entraînement qu'en 52, n'entrant en lice qu'aux championnats de Paris.

Brillamment commencée, la saison allait se poursuivre par les fêtes du centenaire du Rowing-Club de Paris où nous vîmes les équipes françaises faire jeu égal avec les meilleures formations belges, suisses, allemandes et anglaises. Les deux « huit » français engagés, Métro et Basse-Seine, se permirent même de prendre les deux premières places devant les Allemands et les Anglais ; tandis que le deux de Besançon battait les Allemands, deuxièmes aux Jeux olympiques. Les cent ans du vieux Rowing avaient été dignement célébrés !

Le match des Quatre-Nations (Belgique, Italie, Suisse, France) qui suivit, en juin, fut peut-être un peu prématuré si l'on considère la nécessité d'amener nos équipes au meilleur de leur forme pour le 15 août aux Championnats d'Europe. Notre sélection composée de sept équipages — skiff, double scull, deux avec barreur, deux sans barreur, quatre barré, quatre sans barreur et huit — ne comportait à cette époque qu'une équipe parfaitement au point : le huit du Métro composé des deux « quatre » qui s'étaient illustrés au mois de mai. Les autres formations se cherchaient encore. Nous fûmes battus par les Belges, mais nous devancions les Suisses et les Italiens. C'était de bon augure.

Profitant de sa grande forme, le huit du Métro se rendit en Angleterre pour y disputer le Grand Challenge aux régates de Henley. Il faillit réussir, n'échouant que d'une seconde en finale, battu par l'équipe de Leander Club, composée à cet effet des meilleurs rameurs d'Oxford et de Cambridge.

De beaux championnats de Paris, de magnifiques championnats de France

Les championnats de Paris furent dominés par la lutte acharnée que se livrèrent les deux équipes à deux barré, Salles-Mercier, champions olympiques contre Nosbaum-Martin qui devaient vaincre à Copenhague, un mois plus tard. Salles-Mercier l'emportèrent par un mètre. Ces championnats virent s'affirmer le quatre barré de la Basse-Seine qui domina le quatre du Métro, vainqueur en début de saison. Par contre, le huit de cette société, confirmant sa brillante tenue antérieure, devait s'affirmer tout comme, en pair-oar, la Basse-Seine, vainqueur de la S.N. Lagny après une lutte sévère.

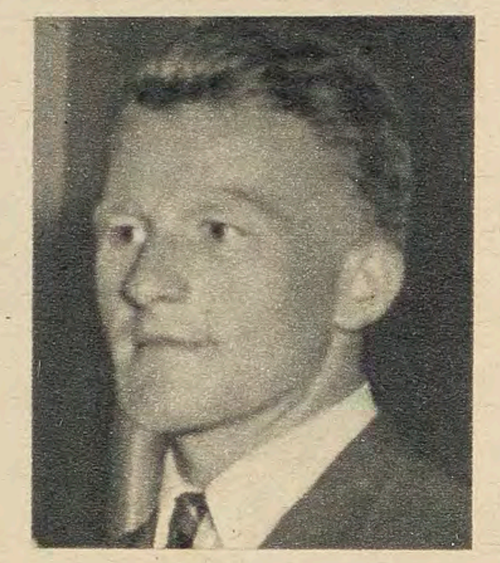
Les championnats de France eurent lieu à Trémolat, petit village de la Dordogne qui possède un splendide plan d'eau équipé grâce au travail et au dévouement des dirigeants de la Ligue de Guyenne. La sélection pour les championnats d'Europe devait être faite à l'issue de cette journée. Ils donnèrent lieu à des luttes magnifiques et, une fois de plus, le match des deux barré fut la rencontre vedette. Cette fois, Nosbaum-Martin triomphèrent nettement de Salles-Mercier tandis que l'équipe Rauch-Poulain, de Besançon, prenait une excellente troisième place. En quatre barré, la Basse-Seine, déjà en valeur aux championnats de Paris, remportait le titre devant une remarquable équipe de Nantes, entraînée par l'ancien champion Marcel Vandernotte.

En pair-oar, la lutte entre la Basse-Seine et Lagny tourna cette fois à l'avantage de Lagny, une jeune équipe de Lyon s'intercalant même entre les deux formations et terminant à une seconde des vainqueurs grâce à une fin de parcours de premier ordre. En skiff, on assistait à l'heureuse résurrection de Giovannoni qui triompha nettement de ce grand corps sans âme qu'est Bultel. Comme prévu, le huit revint au Métro ; la course en double scull voyant l'équipe mixte Boucher-Bultel vaincre sans convaincre.

Des championnats d'Europe 1953 au huit de 1954

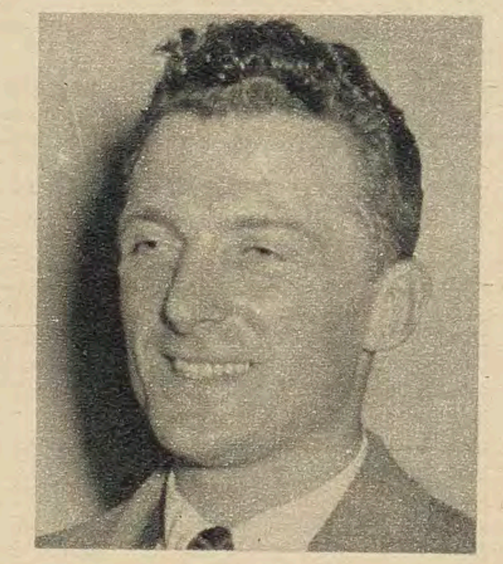
Sur leur tenue, Nosbaum-Martin, le huit du Métro et Giovannoni avaient gagné leur voyage à Copenhague ; la Basse-Seine méritant sa sélection lors d'épreuves probatoires au stade de Melun. Faut-il raconter les championnats d'Europe ? La magnifique tenue de nos représentants est encore dans toutes les mémoires. Ce qu'il faut retenir, c'est l'esprit qui animait les rameurs français. Ce fut vraiment une belle équipe de France qui lutta de tout son cœur pour l'honneur du pavillon national. C'est lui rendre l'hommage qui lui est dû que de l'écrire.

La saison 1954 sera préparée selon les principes qui nous ont valu tant de satisfaction depuis deux ans. Nous chercherons au moyen de confrontations et de sorties collectives en skiff et en deux, avec ou sans barreur, à mettre en forme des rameurs et non des équipes constituées peu de temps avant les épreuves des équipages à quatre et à huit avec les meilleurs éléments du moment. Un de nos objectifs est le huit des Championnats d'Europe, une des courses les plus prestigieuses. La France peut et doit s'y distinguer. Tous nos efforts porteront sur ce point. Plutôt que de choisir une équipe de club, nous assemblerons les meilleures individualités du moment. Quelques séances en commun suffiront à assurer l'homogéité de l'ensemble. Ainsi, nous les rameurs français auront-ils leur chance d'être sélectionnés. Cette politique d'émulation doit réussir. Nous ne négligerons rien pour cela.

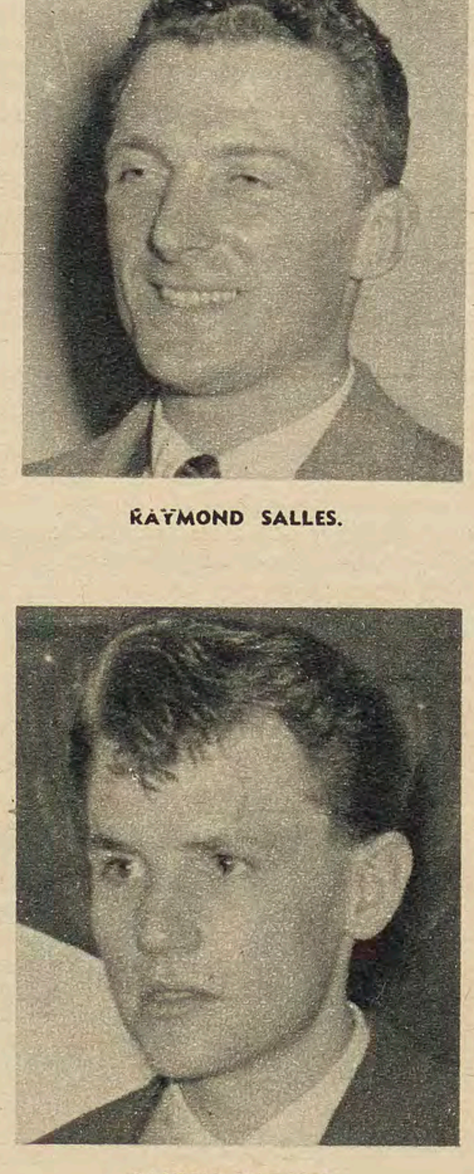


GUY NOSBAUM.

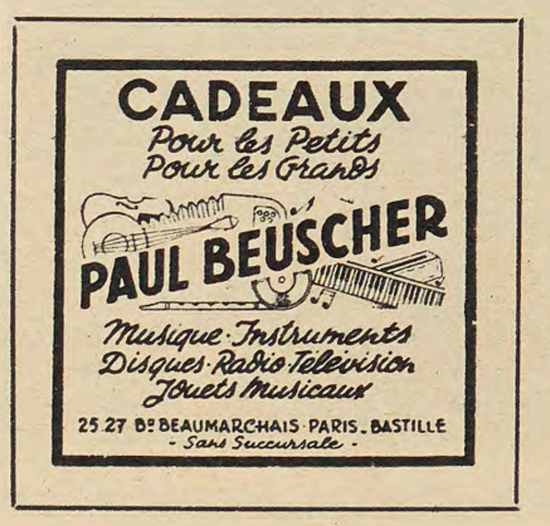
CLAUDE MARTIN.



RAYMOND SALLES.

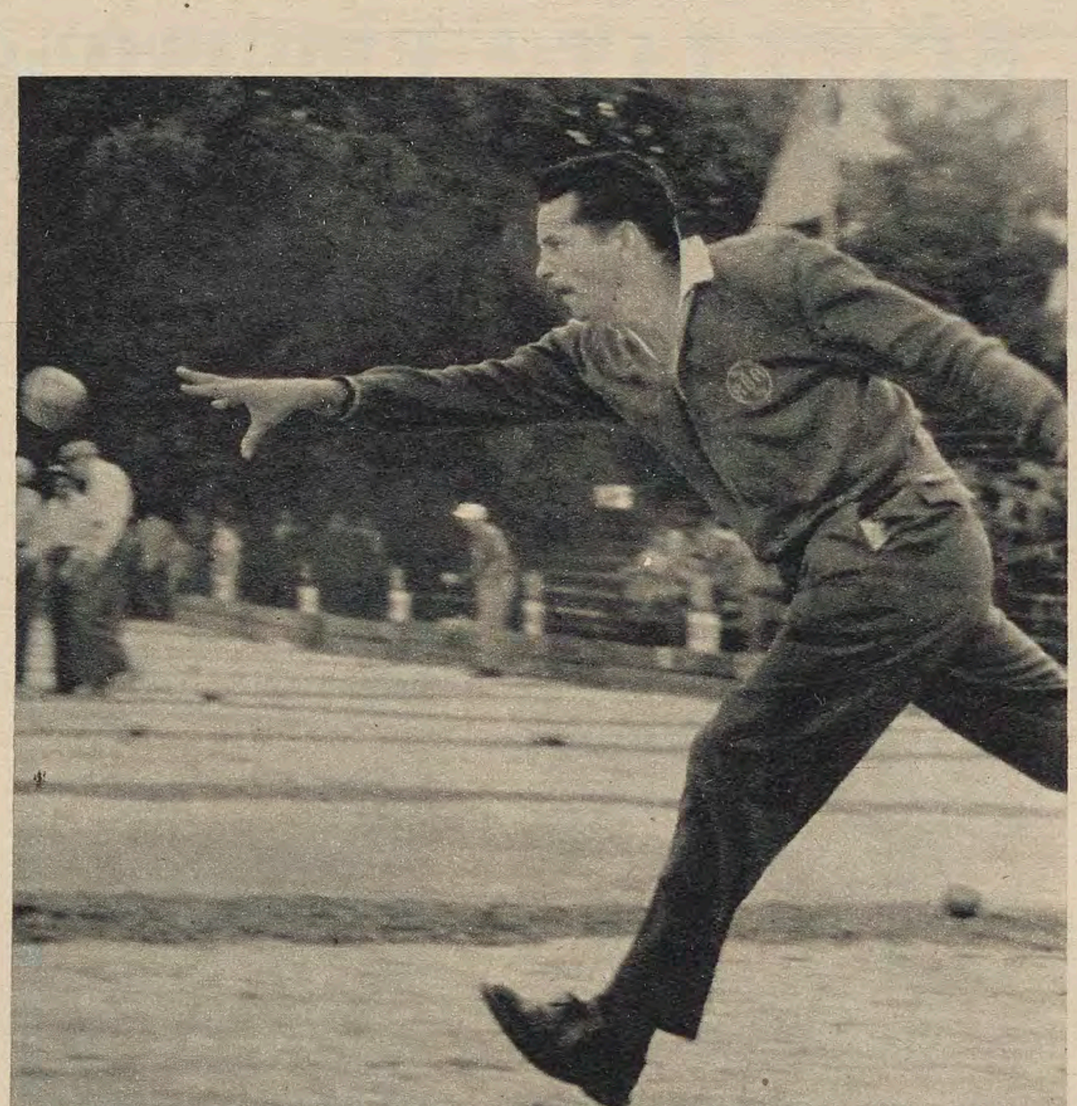


GASTON MERCIER.

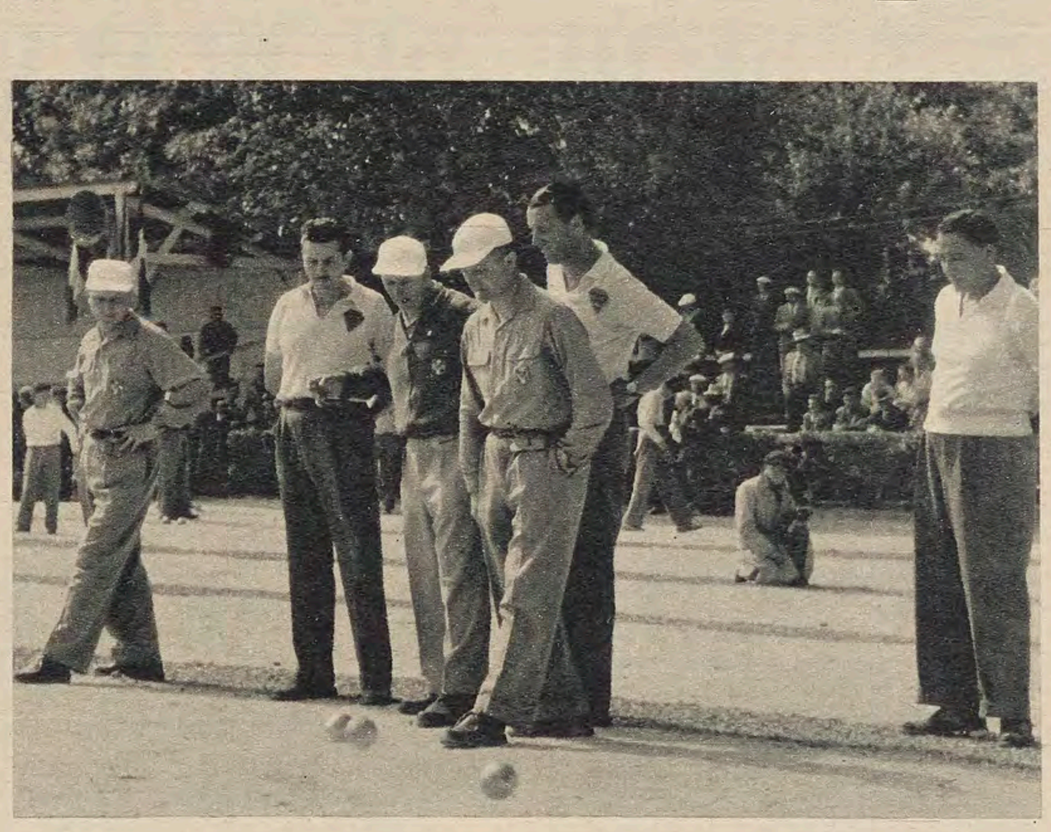


BOULES :

Un divertissement qui es

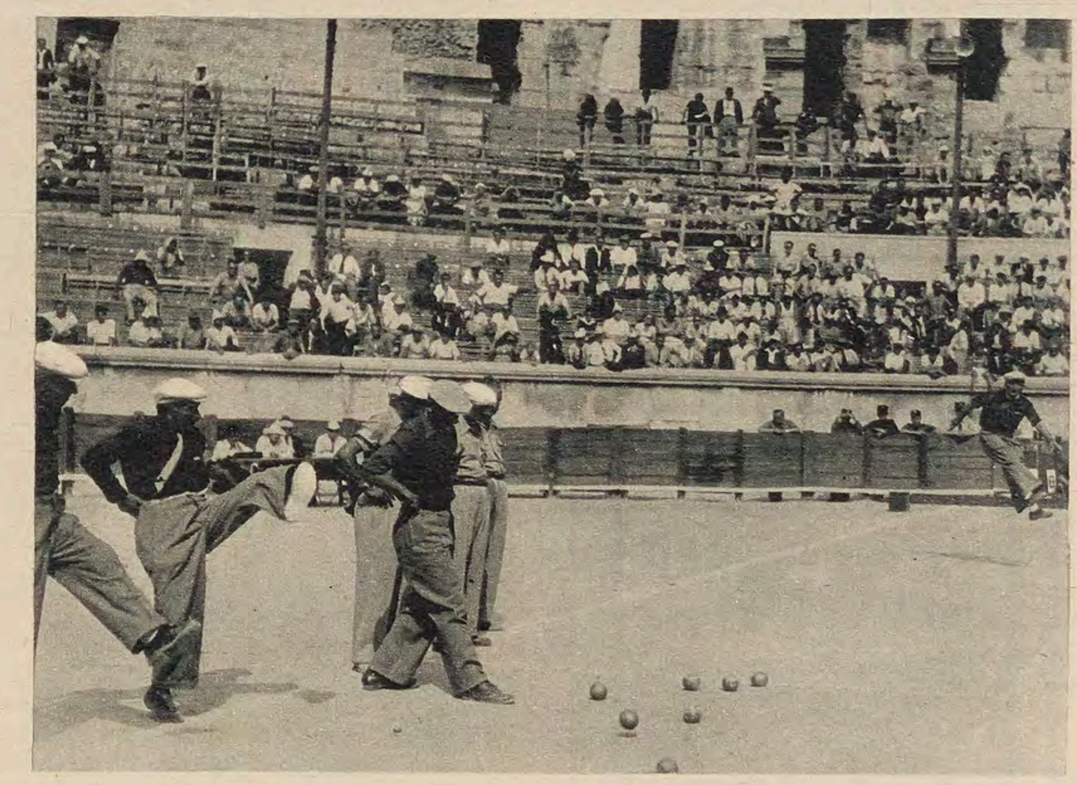


MORER SE REVELA LE MEILLEUR TIREUR DES CHAMPIONNATS DU MONDE DE LAUSANNE.



AU COURS D'UNE PARTIE CONTRE MICHEL, ROISSARD MONTRE UNE BOULE A SON TIREUR.

TEISSEIRE ET GALLARATO (A GAUCHE) SE MESURENT AUX GRENOBLOIS DE PONCET.



PAVILLET (LYON) QUI JOUE CONTRE GALLARATO (NICE) A TIRE AVEC PRECISION.

Les quadrettes de Roissard

Sur les quarante-cinq mille quadrettes qui, officiellement, jouent aux boules en France et dans l'Union française, seize quadrettes constituent la catégorie Excellence. C'est le haut du panier bouliste. Citons-les : Bourdeau (Rhône), Charbonnier (Rhône), Gonthier (Isère), Jars (Rhône), Lantheaume (Drôme), Lanzi (Alpes-Maritimes), Laval (Rhône), Millon (Hautes-Alpes), Oliver (Tunisie), Paoli (Maroc), Perrier (Hautes-Alpes), Poncet (Isère), Rémy (Loire), Roissard (Savoie), Sotton (Rhône) et Vernay (Isère).

De toutes ces équipes, celle de Roissard remporte les suffrages des connaisseurs. Son palmarès est ahurissant. Il semblait même inquiétant. Cet été, on pouvait se demander, en effet, si cette quadrette, telle qu'elle est constituée actuellement, n'envoûtait pas ses adversaires, leur enlevant tous moyens de défense. Aux derniers Championnats du Monde, en septembre, Lanzi, Marty, Morer et Michel ont donné une réponse, en remportant le titre et en battant précisément les Savoyards. Pourtant, on s'étonne devant les prouesses de Roissard, Pioz, Reffet et Millon : cinq fois champions de France, en 1946, 49, 50, 51, 53, trois fois champions du monde en 1950, 51 et 52. C'est ce que l'on appelle l'esprit de continuité. Cette quadrette puise sa force dans sa cohésion. Les quatre hommes jouent ensemble depuis de longues années alors que leurs adversaires, à chaque saison, changent d'équipe, car chez les boulistes comme ailleurs, la vogue des « transferts » existe.

C'est un peu la raison pour laquelle les quadrettes lyonnaises ont perdu de leur puissance. Les excellents joueurs sont disséminés dans différentes équipes et les quatre meilleurs ne forment pas toujours une quadrette. Et cette manie ne semble pas près de s'éteindre.

Il n'en est pas moins vrai que Roissard, habile pointeur en premier, a su s'entourer d'hommes de grande valeur comme Pioz, redoutable tireur — à un tournoi des maîtres-joueurs à Gap, il toucha 128 boules sur 152 tirées ! — comme Reffet, joueur complet et savant tacticien, comme Millon la « charnière » de l'équipe. Champions de France, vainqueurs de la Coupe de France et des Tournois de Bellecour, finalistes du Championnat du Monde, les Chambériens ont trusté cette année les honneurs. — R. P.

SON PALMARES

Cinq fois championne de France : Grenoble, **1946** ; Nimes, **1949** ; Châlon, **1950** ; Casablanca, **1951** ; Compiègne, **1953.**

Trois fois championne du monde : Lyon, **1950** ; Gênes, **1951** ; Monaco, **1952.**

ALBERT ROISSARD.

ERNEST REFFET.

JOSEPH PIOZ.

MARIUS MILLON.

...i est devenu un sport universel

180.000 LICENCIÉS EN FRANCE
100.000 EN AMÉRIQUE DU SUD

Le jeu de boules conquiert le monde

par René PASSET

Si le sport-boules date de 1922, le jeu de boules remonte bien au-delà des Croisades, voilà ce que nous apprend un ancien ministre, lauréat de l'Académie française, M. Justin Godard qui, dans un livre, s'est penché avec grand sérieux, sur l'anthologie de cette distraction. Et M. Guillermet qui fut jusqu'à sa mort, président de la Fédération Française de Boules, pouvait préciser : « La pratique de ce jeu remonte à l'antiquité ; six siècles avant Jésus-Christ, les Grecs se passionnaient déjà pour le lancement des sphéristiques. »

Ainsi, Galien, de toute son autorité de célèbre anatomiste, crut nécessaire bien plus tard de louer cet exercice complet qui développait la force des bras et des jambes, la souplesse de la colonne vertébrale et l'aisance de toutes les articulations. Le jeu de boules, fut-il l'un des rares sujets sur lequel Hippocrate et Galien tombèrent d'accord ? A considérer l'enthousiasme des Grecs pour ce passe-temps, on pourrait le présumer.

Une chose est certaine : au XVI[e] siècle, la Faculté de Montpellier, illustre entre toutes, proclama que cet exercice était le plus salutaire : « Il n'y a point de rhumatisme et d'autres maux semblables que l'on ne puisse prévenir par ce jeu ; il est propre à tous les âges, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. »

Cet amusement fut toujours très prisé, à tel point que Diderot et D'Alembert en donnèrent une pittoresque définition dans leur encyclopédie : « Jeu de boules : exercice fort connu. On le joue à un, deux, trois, contre trois ou plus même, avec chacun deux boules pour l'ordinaire. C'est toujours les joueurs qui approchent le plus près des buts qui comptent autant de points qu'ils y ont de boules... »

Gabriel Chevallier s'intéressa lui aussi à la description de ce passe-temps. Le peintre Goya choisit le jeu de boules comme sujet pour l'un de ses plus célèbres tableaux. Des estampes du XVII[e] siècle représentent une partie de boules, divertissement considéré alors par les uns comme jeu des sages, et par les autres comme un jeu dangereux, « où paraissent les coups d'amour et de fortune car qui ne se contente d'une boule risque souvent d'en perdre deux ».

Difficultés avec deux rois et un préfet

Il ne faudrait pas croire, en effet, que les boules ont connu une histoire sans... histoires. Au XIV[e] siècle, Charles IV, puis Charles V signèrent des ordonnances royales pour interdire ce passe-temps qui détournait leurs dignes sujets d'occupations plus profitables à la défense du royaume comme le tir à l'arc et à l'arbalète. Et le 22 octobre 1870, on pouvait lire dans la campagne de Marseille, une affiche signée du Préfet et déclarant la guerre : « aux amusements et exercices d'adresse quand la France est sous les armes. Laissons dormir les boules quand les boulets déchirent le sol sacré de la patrie ».

Ce jeu, comme on peut en juger, a été intimement lié au sort de notre nation, ce qui n'empêcha cependant pas, au début du XIX[e] siècle, à Marseille, le consul de Rome, M. Périer, d'organiser de sensationnelles parties en tête à tête avec le Procureur du Roi, l'avocat Chassan.

Mais les boules conservaient un caractère de divertissement, demeuraient un amusement soumis à des règles rudimentaires qui variaient d'année en année, de région en région, et même de concours en concours.

Vers 1900, un statut fut donné à ce jeu. Les sociétés de la Loire, puis celles du Lyonnais et enfin celles du Dauphiné se formèrent en fédérations.

Le jeu de boules devenait le sport-boules.

180.000 licenciés

L'Union nationale des Fédérations boulistes est bientôt admise au Comité national des Sports. M. Pierre Guillermet offrit à ce sport la belle ordonnance d'un règlement général « grâce auquel les compétitions devinrent des tournois d'honneur où la discipline sportive, la tenue, la politesse mirent en valeur la tactique des équipes et la précision des champions ». Des comités régionaux et départementaux se multiplièrent.

Aujourd'hui, la Fédération nationale de Boules compte 18 comités régionaux, 70 comités départementaux, 180.000 licenciés, seconde fédération après celle du football. Personne ne peut nier son succès. En 1945, la Normandie réunissait 400 licenciés ; en 1953, 1.600 ! Quinze nouvelles sociétés ont été créées dans la région des Flandres. Les boules ont franchi leurs premières frontières, celles du Sud-Est, pour s'implanter partout en France. Une quadrette de Perpignan enleva un titre, en catégorie Honneur, aux derniers championnats nationaux. Et ces championnats furent disputés à Compiègne. Seule la Bretagne reste quelque peu réfractaire à ce sport.

Cette vogue de la boule est devenue internationale. Le 28 septembre 1951, s'est tenu à Gênes, le I[er] Congrès mondial de Boules, réunissant les représentants de l'Argentine, du Brésil, de Belgique, du Chili, de France, d'Italie, de la principauté de Monaco, de l'Afrique du Nord, du Paraguay, de la Suisse et des U.S.A. La Yougoslavie, la Finlande, la Hollande, le Luxembourg sont prêts à venir grossir les rangs. Et sait-on qu'en Amérique du Sud, cent mille joueurs de boules sont licenciés à une fédération ?

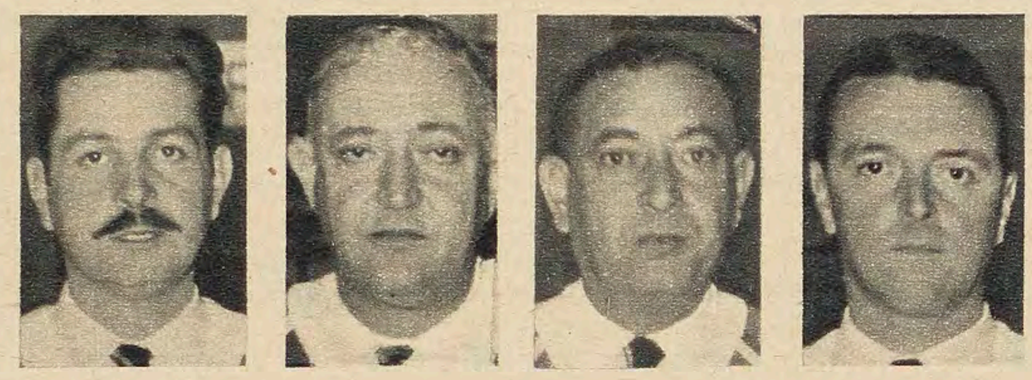
Un sport ?

Pourtant, une question est encore posée : « Jouer aux boules constitue-t-il un sport ? »

Les « belligérants » restent sur leurs positions. Les « Non, mille fois non » font la fine bouche, sourient et répondent, quand ils n'ont pas mal au foie : « Un sport pour personnes âgées, à la rigueur. » Les « Oui, assurément oui », répliquent, en invitant leurs adversaires à disputer un concours ou plus simplement à consulter l'emploi du temps de la quadrette Roissard, durant les derniers championnats du monde : samedi, jeu de 7 heures du matin à 13 heures, de 16 heures à minuit ; dimanche, de 6 h. 30 à 14 h. 30, de 16 heures à 19 heures. Compte tenu de quelques « temps morts », cette équipe a connu en deux jours vingt-trois heures trente-cinq de compétition. Une partie dure parfois sept heures. Or, ces hommes n'ont pas la faculté de s'entraîner tous les jours de la semaine.

A vrai dire, ce problème a été soulevé par des puristes qui se plaisent à compliquer les choses les plus simples. N'attachons pas à cette polémique trop d'importance. Nous risquerions d'en perdre la boule !

Une belle équipe championne du monde 1953



GEORGES MORER. FORTUNE MICHEL. ANTOINE LANZI. HENRI MARTY.

Les vieux briscards continuent à se défendre

CAGNA. CHARBONNIER. GALLARATO. TEISSEIRE.

Les Grandes Finales de la Saison 1953

Championnat du monde

Morer, Lanzi, Marty, Michel (Nice), battent Roissard, Pioz, Reffet, Millon (Chambéry) : 18-8.

Championnats de France

Catégorie Excellence : **Roissard, Pioz, Reffet, Millon** (Chambéry), battent Charbonnier, Cagna, Di Rocco, Robellet (Lyon) : 18-4.

Catégorie Honneur : **Olive, D. Molins, Poncin, G. Molins** (Perpignan) battent Ferrando, Rémy Combe, Rouveyrolis, Girard (Grenoble) : 18-14.

Catégorie Promotion : **Mamis, Jeanneret, Garcia, Nallet** (Grenoble), battent Innocenti, Guérin, Bocquet, Cataï (Annecy) : 18-2.

Catégorie Cadets : **Garino, Castello, Lafont, Heron** (Maroc), battent Bourdarias, Berthère, Gespin, Velardo (Paris) : 15-9.

Coupe de France

Roissard, Pioz, Reffet, Millon (Chambéry), battent Marc, Mardighian, Caravel, Lombard (Paris) : 18-16.

Tournoi de Bellecour

Roissard, Pioz, Reffet, Millon (Chambéry), battent Berthet, Vernay, Sarret, Mermier (Grenoble-Voiron) : 18-15.

GARE AUX ITALIENS !

LES boulistes français, depuis de nombreuses années, remportent tous les championnats ou concours internationaux. Mais, gare aux Italiens ! Leurs tireurs sont adroits, leurs pointeurs habiles. Ils ne sont inférieurs à nos champions que du point de vue tactique. Et à Lausanne, deux de leurs quadrettes, Caviglione et Rivano ont battu Roissard et Charbonnier, respectivement par 15 à 13 et 15 à 2. Un sérieux avertissement !

Allô ! Allô !
GONDOLO
le biscuit qu'il vous faut !
GONDOLO, le biscuit du sportif !

Volley-ball

LE volley-ball est né dans le même berceau que le basket, à Springfield (U.S.A.). Il a vu le jour cinq ans après le jeu de la balle au panier, en 1896. C'est un professeur d'éducation physique, M. William G. Morgan, qui l'inventa parce qu'il cherchait un jeu pour délasser les élèves du collège. D'amusement, le volley-ball tourna rapidement à la compétition et les premiers championnats disputés aux Etats-Unis remontent à une cinquantaine d'années. Ce sont les troupes américaines débarquées en France en 1917 qui le firent connaître en Europe. Mais le volley ne fut pas, tout d'abord, pris au sérieux et il fut essentiellement un sport de plage. Ce n'est qu'en 1936 que la Fédération française s'organisa et en 1938 qu'eut lieu le premier tournoi national à Royan. Le premier club constitué fut l'Alsacienne-Lorraine de Paris. A la même époque (1936) on comptait six clubs affiliés, mais ils ne furent recensés que deux ans plus tard.

Freiné par la guerre dans son essor, le volley-ball français a pris droit de cité. Actuellement, la Fédération française régit 910 clubs qui totalisent 32.000 licenciés environ.

L'évolution du jeu entraîne le rajeunissement des cadres

TOUTES les Fédérations étant d'accord pour faire disputer les grandes compétitions internationales (championnats du monde et d'Europe) tous les deux ans, la saison 1953 de volley-ball n'a par conséquent pas été très tapageuse. Année d'activité, certes, mais plutôt de révision des effectifs, dans chaque pays, en prévision des luttes de l'an prochain qui nous mèneront à Lisbonne (Coupe latine) et à Sao Paulo (Coupe Brasil), puis, en 1955, à Bucarest (Championnats d'Europe).

Pour nous, les Championnats du monde de Moscou avaient marqué un tournant en ce sens que les dirigeants s'étaient décidés à bouleverser l'équipe de France dans le but de rajeunir ses cadres. Cette politique révolutionnaire est contraire aux usages établis dans certains pays (U.R.S.S. et U.S.A. notamment) qui persistent à faire confiance à leur vieille garde, en l'occurrence formée par des joueurs de trente voire de quarante ans. Ceux-ci font confiance aux anciens ; nous, nous désirons (comme les Roumains, du reste) mettre tous nos espoirs en des jeunes de talent et ce n'est pas plus mal. Nous n'avons conservé qu'un seul chevronné, ce grand animateur farouche dans les compétitions qu'est François Dujardin, n° 1 des volleyeurs français.

D'ailleurs — lorsque ses occupations l'en empêchent — si Dujardin est absent, l'équipe de France est sans âme et c'est une constatation qu'on a pu vérifier maintes fois cette saison. On l'a vu, notamment, dans le match disputé contre le Portugal, à Lisbonne où nos joueurs, privés de leur capitaine, furent défaits (3-1). Ce fut une grosse déception parce que nous avions toujours, dans le passé, battu les Portugais.

De même à Bucarest, contre les Roumains, les Français, sans Dujardin, furent sévèrement battus, malgré une belle défense, par 3 à 0.

Par contre, la Hollande et la Belgique durent s'incliner facilement devant nous à Paris. Il faut noter que, devant les Hollandais, l'équipe de France était une formation inédite de juniors et qu'elle gagna quand même par 3-2, ce qui est encourageant. Quant aux Belges, ils furent si faibles par rapport aux nôtres, qu'ils ont demandé à rencontrer l'équipe B dans l'avenir.

Ce rajeunissement des cadres nous a donné plus de dynamisme, plus d'allant et les résultats futurs doivent s'en ressentir. Le volley-ball est devenu athlétique, il a subi une évolution rapide et lorsque nos joueurs, dont la majorité a entre vingt et un et vingt-deux ans d'âge, auront acquis la technique individuelle indispensable, il est probable qu'ils deviendront redoutables.

Le match disputé contre les U.S.A., à Coubertin, fut plein d'enseignements. Il démontra, face aux géants américains qui mesuraient en moyenne dix centimètres de plus que les Français, que nos jeunes ne manquaient pas de cœur. Battue 3-1, l'équipe nationale ne démérita point devant un adversaire supérieur physiquement et techniquement.

Derrière le rideau de fer, les Russes ont conservé leur suprématie avec une équipe de joueurs chevronnés, mais au Festival mondial de la Jeunesse, à Bucarest, ceux-ci furent sérieusement menacés par les Roumains qui ont, eux aussi, renouvelé leurs cadres.

Les Russes et les Américains se rejoignent au moins sur un point : ils pensent qu'il faut dix ans pour former complètement un joueur de volley-ball.

En Europe, quoi qu'il en soit, nous sommes nettement barrés par l'U.R.S.S. et la Tchécoslovaquie mais nous devançons tous les pays de la sphère occidentale (notre défaite devant les Portugais doit être considérée comme un accident) et nous pouvons prétendre à la 3e place européenne, c'est-à-dire celle que nous avons occupée à Paris en 1951. Malheureusement pour nous se pose le problème de l'indisponibilité de certains joueurs et quand Dujardin n'est pas là le rendement de l'équipe est diminué de 30 %.

DUJARDIN.

MANIAUDET.

CHICKIN.

BOULATZEL Igor. Né le 18 juin 1928, à Saint-Ouen. Exerce la profession d'ingénieur électricien. Taille : 1 m. 85. Poids : 88 kilos. Le smasheur le plus puissant de l'équipe de France, des deux bras.

DUJARDIN François. Né le 21 février 1923, à Paris. Taille 1 m. 80. Poids : 83 kilos. Représentant de commerce. Pratique le volley-ball depuis 1936. Est toujours le joueur français n° 1. Capitaine de l'équipe nationale qu'il dirige avec autorité et intelligence. Compte actuellement 17 sélections. Athlète né, puissant, qui aurait réussi, aux dires de l'entraîneur d'athlétisme Maigrot, dans n'importe quel autre sport.

MANIAUDET Robert. Né le 20 mars 1931, à Paris. Décorateur de profession. Une découverte de François Dujardin et l'un de nos plus sûrs espoirs. Taille : 1 m. 87. Poids : 78 kilos. Possède une frappe de balle extraordinaire. Joue seulement depuis cinq ans et progresse toujours.

VUILLEMIN Jacques. Né le 21 avril 1923, à Montpellier. Fut un excellent joueur de football avant de pratiquer le volley-ball. L'entraîneur américain Harry Wilson le classe comme le deuxième joueur français. Exerce la profession de teinturier. Taille : 1 m. 87. Poids : 90 kilos. Est un très bon défenseur.

Lutte

LA lutte est née avec l'homme. Nos ancêtres de l'époque quaternaire ont laissé au fond des cavernes, en sculptant à même la pierre, les preuves de cette affirmation. Est-ce à dire que la lutte est à l'origine de tous les sports de combat ? Oui, sans doute. C'est probablement d'Egypte que la lutte gagna la Phénicie, la Grèce et Rome. Elle eut, de tout temps, une grande vogue et l'histoire veut que le roi François Ier, fin lutteur, fit toucher les épaules à Henri VIII au fameux Camp du Drap d'Or. C'est en 1909 que la lutte s'implanta à Paris et en 1913 que la F.F.L. vit le jour.

Les lutteurs japonais, grands rivaux des Russes, à Tokyo, en 1954

UNE fois de plus, les championnats du monde de gréco-romaine et de lutte libre, disputés à Naples, ont vu la supériorité des Russes qui ont enlevé cinq titres devant les Suédois, les Finlandais et les Italiens. Sans doute aurions-nous pu mieux nous classer sans les blessures de Chesneau qui termina septième et aurait pu mieux se classer avec un peu de chance.

L'an prochain, 1954, les Japonais entreront en lice puisque les championnats mondiaux se disputeront à Tokyo. Le cavalier seul soviétique va se transformer en un duel qui sera sans nul doute passionnant à suivre.

Sur le plan international, nous pouvons nous féliciter de deux victoires (6-2) sur l'Espagne à Bilbao et Barcelone, et nous pouvons espérer terminer honorablement l'année contre la Finlande en décembre.

Hélas ! plaie d'argent est douloureuse. Les faibles moyens dont dispose la Fédération ne lui permettent pas de faire l'effort de prospection qui serait souhaitable et surtout de participer à toutes les compétitions internationales, seul moyen efficace pour endurcir nos lutteurs. Du moins, fait-elle de son mieux, notamment en prévoyant des stages préparatoires aux championnats mondiaux et olympiques qui demeurent, pour la lutte comme pour tant d'autres sports, le but essentiel.

CHESNEAU

M. FAURE.

DOMAISON

AURINE.

Une année de transition qui porte en germe de belles espérances

par Antoine BLAIN

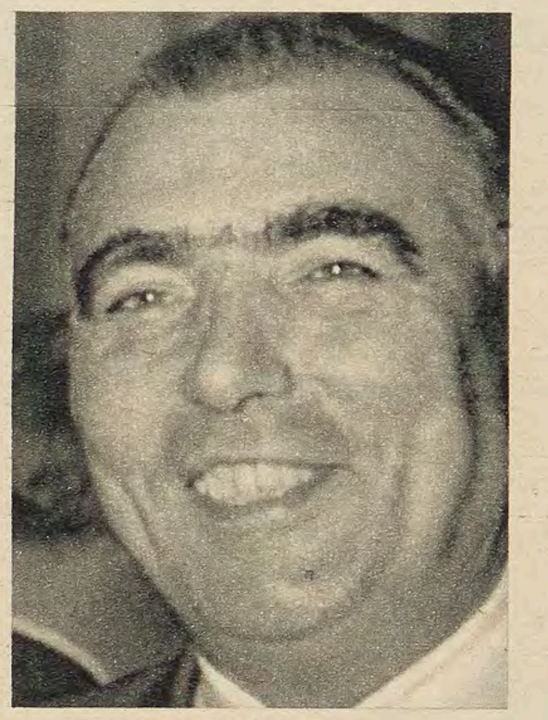
Secrétaire Général
de la Fédération Française de Jeu à XIII

31 DECEMBRE 1933... Vingt ans, déjà ! le premier match de rugby à treize, joué en France, opposait sur la pelouse du stade Pershing l'Australie à l'Angleterre.

Déjà, en 1921, George Ball, manager des « Kangourous » en tournée en Angleterre et aujourd'hui vice-président de l'Australian Board of Control, avait fait le voyage de Paris pour essayer de présenter le nouveau rugby... mais sans succès.

La production des Australiens et des Anglais devait avoir une heureuse conséquence en France : Jean Galia, enthousiasmé par le nouveau jeu, réunit dix-sept joueurs qui, deux mois après, le 4 mars exactement, partaient pour l'Angleterre et, le 17 mars, jouaient leur premier match au Central Park de Wigan.

Le 15 avril 1934, à Paris, le stade Buffalo se révéla trop petit pour contenir les sportifs désireux de voir jouer le premier match international France-Angleterre, que cette dernière gagna (32-21).



ANTOINE BLAIN.

ACTUEL secrétaire de la Fédération de Jeu à treize, Antoine Blain possède un passé qui lui confère une grande autorité et explique sa compétence. Né à Limoux en décembre 1911, initié au rugby dès sa plus tendre enfance, Antoine Blain fit partie de l'A.S. Carcassonne, joua dans l'équipe de France qui, à Hanovre, en 1934, battit l'Allemagne par 13 à 9. Et, sans doute, Antoine Blain eut été international à quinze plus d'une fois si, à cette époque, n'avaient été rompues les relations franco-britanniques.

En 1938, il effectuait ses débuts en rugby à treize dans l'équipe de la Côte Basque, jouait, la même année, contre l'Australie. La saison suivante, il était membre de l'équipe de France qui, pour la première fois, allait battre celle d'Angleterre, chez elle.

International à quinze comme à treize, Antoine Blain, qui est le gendre de Sebedio qu'on surnomma le « Sultan », est généralement considéré comme le meilleur avant français de l'avant-guerre.

Mais notre ami Antoine Blain ne fut pas qu'un bon rugbyman. A Montpellier, il exerça la profession de journaliste et ses critiques furent toujours marquées du sceau du bon sens et de la probité.

En 1951, il fut appelé au secrétariat de la Ligue de Jeu à treize pour remplacer M. Queheillard, poste qu'il occupe, depuis, à la satisfaction de tous. C'est lui qui, voici deux ans, dirigea la tournée triomphale de nos joueurs en Australie.

Organisateur né, Antoine Blain est un homme de caractère et un ami charmant. Personne n'était plus qualifié que lui pour traiter, dans ce numéro spécial, les grands événements de la saison écoulée d'un sport qu'il continue à servir avec une foi ardente.

UN sport n'est pas une chose inerte, déterminée une fois pour toutes. Les règles qui le régissent et leur application sont en perpétuelle évolution, déterminant elles-mêmes l'évolution de la technique, dont l'exploitation heureuse ou malheureuse détermine à son tour le standing de ce sport tant sur le plan national qu'international.

C'est pourquoi il est bon, à époque fixe, de faire le point. Pour les sports d'hiver, la date est bien choisie car on peut, à la fin de l'année civile, analyser les résultats d'une année sportive terminée et supputer les espoirs d'une nouvelle saison déjà entamée.

Un mot peut qualifier l'année 1953 du jeu à treize : transition. Depuis huit ans, la tâche est difficile, car il a fallu réapprendre une leçon que cinq ans de silence avait fait oublier, au moment où, l'apprentissage terminé, l'élève avait égalé le maître.

Le « tenu »

Dans la technique du jeu à treize, le point crucial est le tenu, car il est difficile au pratiquant d'assimiler que le plaquage, qui consiste à stopper le porteur du ballon, puisse ne pas être un arrêt de jeu. De plus, comme la touche dans le rugby à quinze, le « tenu », dans le rugby à treize, avait tendance à devenir un moyen de jeu alors qu'il n'en est qu'un incident.

C'est pourquoi la règle du tenu a été une nouvelle fois changée durant cette année 1953 et chose curieuse après plusieurs essais, il a paru aux responsables de la fédération que la meilleure formule était celle qui avait si bien réussi avant guerre et qui avait été abandonnée pour aligner le rugby à treize français sur le rugby à treize britannique.

C'est ce qu'a fait la fédération française de jeu à treize en revenant cette année à la règle des dix mètres.

Trois mois de pratique laissent espérer une transformation heureuse de la tactique treiziste. Petit à petit, le « bulldozer » tend à disparaître. L'éloignement des deux adversaires sur le tenu aère le jeu ; le possesseur du ballon a maintenant du champ ; il n'est plus contraint de lancer des « béliers » pour essayer de forcer la défense adverse, il peut alerter sa division d'attaque : désormais, la vitesse et l'adresse peuvent tenir en échec la force pure et sans imagination qui tendait à transformer le rugby à treize en une sorte de « rugby à un » peu spectaculaire.

Certes, Paris ne s'est pas fait en un jour, il y a encore des irréductibles, cependant, lentement mais sûrement, la transition est nette ; le jeu à treize retrouve son véritable visage. Il n'est plus tellement prouvé qu'il faille absolument une sélection de « bras d'acier » pour faire la loi sur le terrain. « L'artiste » reprend le pas sur le « déménageur ». Par voie de conséquence, la compétition présente un intérêt nouveau, car le rôle des acteurs se transforme, les utilités veulent jouer les vedettes et ne sont pas loin d'y parvenir.

On reprochait à la compétition de manquer d'intérêt en ce sens que passée la période de décantation du championnat, toujours les mêmes équipes se détachaient : Carcassonne, Lyon, Marseille prenaient le large et le seul intérêt résidait dans la lutte pour la place de quatrième compétiteur des parties finales dont les prétendants restaient également : Albi, Villeneuve, Bordeaux et le treize catalan.

Carcassonne et Lyon, mais...

Certes, en 1953, l'A.S. Carcassonnaise, après avoir éliminé Marseille (7-0) en demi-finale, inscrivait pour la cinquième fois son nom au palmarès du championnat de France en prenant le meilleur sur Lyon XIII (19-12) qui avait accédé à la finale en éliminant Bordeaux (6-4).

Mais à la veille des parties terminales, sept clubs de division nationale pouvaient avancer des prétentions égales à participer aux derniers « rounds » : Carcassonne (13-12) en quart de finale, puis le Celtic de Paris en demi-finale (31-10), obtint une fiche de consolation en s'appropriant la Coupe Lord Derby aux dépens de Villeneuve (9-8) qui avait mis à son tableau de chasse Bordeaux (18-7), puis Avignon (2-0).

Transition encore dans la physionomie de la compétition nationale : un bouleversement dans la hiérarchie établie ou plus exactement, un regroupement des valeurs par le haut s'effectue et s'il en fallait une

BERTHOMIEU Gabriel. — Né le 15 février 1924, à Graulhet (Tarn), il débuta en juniors de son club local. Albi XIII ne tarda pas à remarquer ce puissant gabarit (1 m. 80, 90 kilos). Rapidement sacré international dès la reprise des XIII, il a été vingt-deux fois capé.

BROUSSE Elie. Né le 28 août 1921, à Bages (Pyrénées-Orientales). Le meilleur deuxième ligne français de Jeu à Treize et un des meilleurs spécialistes du monde à ce poste.

Elie, qui mesure 1 m. 85 et pèse 96 kg., se paie le luxe d'aller cueillir les ailiers au moment où ces derniers croient l'essai imparable.

Il débuta, à dix-sept ans, aux juniors de l'U.S.A.P., puis au R.C. Catalan, il passa ensuite à Roanne XIII, puis à Roanne, au Celtic de Paris et enfin à Lyon XIII, où un accident musculaire le tient éloigné des terrains. Dans tous les clubs où il a opéré, Elie Brousse a laissé une profonde trace et a contribué au succès de leurs couleurs, comme il a souvent contribué au succès du Treize de France dont il a porté 26 fois le maillot.

BRUNETAUD Maurice. — Né à Vanves, le 12 octobre 1922, Maurice Brunetaud débuta dans le petit club de Tonneins. Il fut ensuite un des meilleurs avants que le jeu à XIII ait possédé. Dix fois, il défendit les couleurs du XIII tricolore et gagna, avec ses camarades de 1939, le premier tournoi international.

CAILLOU Robert. — Né le 29 avril 1918 à Bayonne, où, en 1934, il adhéra à la Nautique XIII. Il fut douze fois international. Il fut nommé capitaine de l'équipe de France, en 1946, et comme tel effectua la tournée en Australie.

CALIXTE Gaston. — Né le 7 juin 1923 à Nissan. Il passa à Montpellier, en 1942, et eut Antoine Blain comme éducateur aussi bien à XV qu'à XIII. A la renaissance du rugby à XIII, il passa à Villeneuve et fut international quinze fois. Un accident le contraignit à se faire opérer des deux ménisques et l'éloigna un certain temps du stade, alors qu'il était considéré comme le successeur de Brunetaud. Effectua la tournée en Australie.

CANTONI Vincent. Il représente l'un des meilleurs trois-quarts aile que le rugby à treize ait comptés. Il est rapide (il a été champion du Tarn de 200 mètres plat), il est résolu, courageux et puissant avec une taille de 1 m. 76 pour 78 kilos. Né le 10 mars 1927 à Montpeyroux, dans l'Aveyron, à côté de Rodez, il fit ses débuts dans une équipe de quatrième série, à Grenade-Sports, près de Toulouse. Ensuite il avait demandé à entrer au Stade Toulousain où il était convenu qu'il devait jouer avec les juniors ; il ne fut même pas essayé. Découragé il revint à Grenade où Galia eut vite fait de le remarquer et le fit jouer au Toulouse Olympique. Il fit un court séjour à Carmaux et repartit à Toulouse XIII.

CARRERE André. Quand il jouait à la Section Paloise, le junior André Carrère méritait cent fois la sélection de l'équipe de France de rugby à quinze, en compagnie de ses deux camarades : Jimenez et Hatchondo. Victime d'hésitations coupables de la part des sélectionneurs — bien qu'ayant fait ses preuves en match de sélection à Lyon et comme international junior contre le Pays de Galles — il fut laissé de côté. Les XIII chez lesquels il passa ne commirent pas la même erreur, et André Carrère est l'un des meilleurs éléments de l'équipe de France à treize. Né le 8 mai 1932, à Pau, mesurant 1 m. 72 pour 72 kilos, André Carrère est robuste, intraitable en défense, il est incisif et puissant en attaque. Depuis trois ans à Bordeaux XIII, il a été champion de France militaire avec la 3e Région. Il a joué dans l'équipe de France à treize deux postes de trois-quarts centre et de trois-quarts aile. Son père a été champion cycliste régional de valeur.

CARCASSONNE

Champion de France en 1945 et 1946 en triomphant de Toulouse, en 1950 et 1951 en battant Marseille, le treize carcassonnais a remporté une nouvelle fois le titre devant les Lyonnais, par 19 points à 12. Debout, de gauche à droite : Vaslin, Gacia, Dedieu, Mazon et Albert. Accroupis, de gauche à droite : Mesplès, Alberti, G. Benausse, Llary, Menjucq, Teisseire et R. Benausse.

LYON XIII

L'équipe lyonnaise, finaliste du championnat de France et vainqueur de la Coupe. Debout, de gauche à droite : Claudius Devernois, vice-président de la Ligue et président de Lyon XIII, Taterzinscki, Krawsick, Vanel, Augey, Montrucolis, Audoubert, Petit (entraîneur) et Riu. Accroupis, de gauche à droite : Voron, Lecuyer, G. Lucia, Crespo, R. Lucia, Sabeyrac, Bastanelli.

A. Blain : *Le XIII de France a perdu sa place sur le plan international, mais il la retrouvera*

preuve, ce début de championnat 1954 nous apporterait un argument de valeur : le Treize Catalan connaît un renouveau depuis longtemps espéré ; Avignon est fermement décidé à rester en haut du tableau.

La « cuiller de bois »

Dans le Tournoi International 1953, l'équipe de France enregistrait le plus mauvais classement qu'elle ait eu à subir depuis la création de la Coupe Jean-Galia ; classé bon dernier, le treize de France eut le plaisir, mais l'honneur peu envié, d'offrir les médailles aux Autres Nationalités vainqueurs du Tournoi.

Pour la première fois depuis la reprise d'après-guerre, les internationaux à treize ne pouvaient épingler une seule victoire à leur palmarès. Galles (22-16) et l'Empire britannique (29-10) avaient déjà battu les tricolores à la fin 1952, il restait à rencontrer l'Angleterre pour sauver l'honneur. Le 11 avril, les spectateurs du Parc des Princes pensèrent bien que cette heureuse éventualité allait se produire. Hélas ! il n'en fut rien, après avoir fait figure de vainqueurs, nos représentants durent finalement s'incliner (15-13) : ils devenaient définitivement lanterne rouge au classement de la Coupe Jean-Galia, qu'ils avaient remportée en 1951 et en 1952.

Le programme international 1953 était particulièrement chargé. Il comportait également une tournée du treize d'Australie, dont trois tests internationaux. Les Kangourous, conduits par Churchill, le fameux rival de Puig Aubert, venaient, après une brillante tournée en Angleterre, avec le ferme espoir de prendre la revanche de 1951.

Vainqueurs du premier test à Paris (16-12), les joueurs des Antipodes pensaient bien mener leur projet à bonne fin, mais le treize de France put se reprendre et fournir le vainqueur des deux autres confrontations internationales, à Bordeaux (5-0) et à Lyon (13-5). Ainsi, la France conservait pour quatre années encore la Tattersall's Cup glorieusement ramenée du Sydney Cricket Ground.

Enfin, la traditionnelle rencontre de fin de saison contre la Grande-Bretagne permettait tout de même de clôturer la saison internationale sur une note optimiste puisque les tricolores l'emportaient (28-17).

Renaissance en 1955 ?

Ces trois dernières victoires gardaient, bien sûr, leur valeur mais n'effaçaient pas pour autant la position peu enviée de lanterne rouge.

Une nouvelle saison internationale est ouverte. Déjà la France a reçu le dernier vainqueur du Tournoi et s'est inclinée devant lui (15-10). Mais il est des défaites qui valent des victoires.

Cet échec est dû aux exploits d'un seul homme, Bevan, qui peut être considéré comme le meilleur ailier du monde, et aussi au manque de compétition de l'équipe de France qui, au 18 octobre, n'avait que trois matches dans les jambes alors que son adversaire avait inauguré son championnat exactement le 15 août.

Mais comment expliquer ce recul de l'équipe de France qui, en 1950-51, avait remporté toutes les coupes mises en compétition sur le plan international : Coupe Jean-Galia sur les Britanniques, Coupe Fernand-Queheillard sur la Nouvelle-Zélande, Coupe du Jubilé et Tattersall's sur l'Australie et enfin le Goodwill Trophy attribué tous les quatre ans au virtuel champion du monde ?

Sur le plan international, nous nous trouvons aussi en période de transition. Une génération de grands joueurs disparaît et les successeurs n'ont pas encore atteint la maturité que confère l'expérience parce que, précisément, leurs prédécesseurs étaient indiscutables.

Déjà, certains noms de la génération d'après-guerre ne figurent plus sur les tablettes des sélectionneurs. Caillou, Dejean, Lespès, Calixte, Martin, Ulma, Berthomieu, Volot, Bartoletti, ont pris une retraite ou une semi-retraite, d'autres ont été éloignés de l'équipe de France par des blessures : Calixte, Pérez, Brousse ; d'autres enfin terminent à coup sûr cette saison leur carrière internationale, tels Puig-Aubert, Ponsinet, Mazon, Contrastin, Duffort, Cantoni après avoir figuré quelques huit ans dans la représentation nationale.

La relève est donc maintenant nécessaire. En compagnie de Crespo, Rinaldi, déjà chevronnés, quelques jeunes ont déjà pris une action à part entière : Teisseire, Benausse, Carrère, Merquey, Guilhem, Voron, assurent la liaison avec les jeunes pousses : Corduries, Roques (Albi), Savonne, Grangeon, Coll (Avignon), Lacombe, Luéza (Bordeaux), Alberti, Dedieu (Carcassonne), Savouillan, Giron (Cavaillon), Guiraud, Condouret (Lézignan), Vial (Marseille), Ascola, Bruzy (Perpignan), Majorel, Mujica (Villeneuve) et d'autres encore qui sont des candidats certains.

Cette année et celle qui vient doivent donc être considérées comme une période préparatoire à la saison 1955 qui devra fournir une équipe digne de renouveler en Australie et en Nouvelle-Zélande les exploits du treize tricolore 1951.

Ces espérances prennent consistance si l'on jette un coup d'œil sur les séries inférieures dont les progrès sont constants et se concrétisent par des succès probants.

L'équipe de France amateur a remporté le Tournoi International de Perpignan en prenant le meilleur sur l'Italie (22-17) et l'Angleterre (18-10), de même l'équipe de France juniors est allée cueillir des lauriers à Leigh en battant l'Angleterre (13-9).

La plupart de ces juniors se sont déjà fait remarquer dans les clubs de division nationale et constituent la meilleure assurance pour l'avenir. Parmi eux, Claude Boutonnet, de Villefranche-de-Rouergue, peut être considéré comme le successeur de Puig-Aubert.

Progrès à la base

Ces succès internationaux dénotent une élévation de niveau des séries inférieures qui a permis la création d'une deuxième division faite de vingt-quatre clubs répartis en trois poules régionales et parmi lesquelles Lavardac, vainqueur du Championnat et de la Coupe, constitue une véritable « académie » que dirige de main de maître l'international Barreteau.

En division d'Excellence, le Stade Nayais eut à vaincre le Métro de Paris pour remporter le Championnat de France et ce titre leur valut l'honneur peu envié d'être pillé (dix joueurs sur treize) par les clubs à quinze du voisinage. En Honneur et en Promotion, les Lot-et-Garonnais de Duras et les Catalans de Toulouges s'attribuèrent le titre national, tandis que chez les juniors, Avignon dans la catégorie A et Marseille dans la catégorie B tinrent le haut du pavé.

Propagande

La bonne tenue des équipes inférieures a permis à la Fédération Française de Jeu à Treize de poursuivre un objectif qui lui tient particulièrement à cœur : se servir du sport pour faire rencontrer des jeunes gens, qui, sans lui, n'auraient sans doute jamais eu l'occasion de le faire.

Pour la quatrième année, la Fédération de Jeu à Treize ignorant les frontières, a fait jouer la quatrième édition du calendrier franco-italien qui ne comprenait pas moins de vingt rencontres. Ces relations soutenues portent maintenant leurs fruits et sept clubs ont adhéré au Comitato di Propaganda Rugby Tredici.

Par ailleurs, invitée par le Savez Sportova Youjoslavije, qui est la Direction Générale du Sport Yougoslave, une équipe de juniors et une équipe universitaire sont allées jouer quatre matches en Yougoslavie, plus exactement à Belgrade, Novi Sad, Subotica et Ljoubljana et aujourd'hui les néophytes yougoslaves se perfectionnent dans la pratique du ballon ovale.

Enfin, l'A.S. Carcassonnaise, champion de France, est allée porter le salut de sa fédération à la jeune mais agissante Ligue de Madagascar dont les adhérents se multiplient notamment dans le milieu scolaire.

Tel est le bilan d'une année de transition qui, pourtant, porte en elle de belles espérances.

Le drame de Bradford

Angleterre-France, le 7 novembre : il reste 30 secondes à jouer. Depuis 60 minutes, les Tricolores se battent avec l'énergie du désespoir pour conserver les 5 points d'avance que nous avaient valus un Puig-Aubert, bientôt réduits à 3 par un essai du centre Carrère, transformé par but de pénalité réussi par Metcalfe.

Un tenu se joue à quelques centimètres des buts français. On n'attend plus que le coup de sifflet final. L'arbitre, M. Ribas, bondit au milieu d'un magma de joueurs. Il siffle. Est-ce un coup de pied de pénalité ? Il faut se rendre à l'évidence : M. Ribas accorde à l'Angleterre un essai de pénalisation qui, transformé par Metcalfe, consomme la défaite française (7-5).

M. Ribas explique : « Sur le tenu joué par les Français, le demi anglais Kielty ayant « pointé » le ballon avec le pied s'apprêtait à marquer, quand une main l'aggripa par le maillot et le renversa. »

S'il avait eu une minute de réflexion, M. Ribas se serait rendu compte que le dribble de Kielty avait échoué dans les bras de Puig-Aubert et que, de ce fait, l'essai était impossible.

Antoine BLAIN.

Le treize d'Avignon se distingue en championnat de France 1953-1954. Debout, de g. à dr. : Rouqueyrol, Delaye, Béraud (Capitaine-entraîneur), Cœur, Barnaud et Fabre. Acc., de g. à dr. : Cazade, Merquey, René Jean, Dehaye, Fabvre, Rascol et Savonne.

CARRERE André. Né le 6 mars 1924, à Villeneuve de Marsan (Landes). Jouait au Football à l'Espérance de son pays natal, puis il partit à travers l'Espagne pour rejoindre les Forces Françaises Navales Libres. A son retour, son frère Robert le convertit au rugby, il joue d'abord au quinze local de Villeneuve de Marsan, puis passe au stade Montois et enfin à Villeneuve XIII, où il accède enfin à la sélection. Ses débuts contre l'Empire britannique le 18 octobre sont probants, tout comme son homonyme André Carrère le centre, André Carrère le pilier semble avoir signé un long bail avec le Treize Tricolore.

CAUJOLLE Jean. — Fut une des étoiles du Stadoceste Tarbais d'avant 1914. Peu de monde sait qu'il alla, en 1925, en Angleterre avec son ami Frank Hall pour s'initier au jeu à XIII. Mais sa tentative fut sans lendemain.

CRESPO Joseph. Sa carrière est extrêmement brillante. Il est l'une des grandes vedettes de l'équipe de France du rugby à treize, après avoir été un champion de rugby à quinze. Né le 1er janvier 1925 à Collioures, dans les Pyrénées-Orientales, Crespo fit ses débuts dans le XV de Perpignan. Il fut champion de France junior. Il était encore junior quand en 1944, il opérait comme demi de mêlée dans l'équipe de l'U.S.A.P., qui, en finale, à Paris, battit l'Aviron Bayonnais, par 20 à 5 après un match mémorable. Déporté en Allemagne, il revint ensuite à Roanne. Maintes fois international avec l'équipe de France du rugby à treize soit comme demi de mêlée, demi d'ouverture, trois-quarts centre, Crespo qui n'en impose pas avec ses 72 kilos pour 1 m. 71, se distingue par l'intelligence de son jeu, son sang-froid et par son efficacité.

DAUGER Jean. — Partenaire de Max Rousié au centre de la ligne de trois-quarts de Roanne, Jean Dauger joua son premier match international, le 16 novembre 1938 (il est né en 1920) contre l'Australie à la mêlée ; il jouait alors demi d'ouverture du XIII de France. Il fut cinq fois international. Puis à la suppression du jeu à XIII par Vichy, revint à l'Aviron Bayonnais, son club d'origine.

DESCLAUX Joseph. — Passé de l'U.S.A.P., qu'il entraîne aujourd'hui, à Bordeaux XIII, Desclaux joua dans l'équipe qui enleva le Tournoi des Trois Nations, en 1939, en battant pour la première fois l'Angleterre sur le sol britannique et les Gallois à Bordeaux.

DUFFORT René. Né à Soustons, dans les Landes, le 20 avril 1923, René Duffort fit ses débuts, en rugby dans l'équipe à quinze de Soustons en 1940. Déjà il démontrait la variété de ses possibilités en jouant tantôt avant, tantôt trois-quarts centre, tantôt demi de mêlée. En 1943, il allait jouer à l'U.S. Dax où il tint alternativement les postes d'avant troisième ligne et demi d'ouverture. L'année suivante, il allait jouer au Toulouse Olympique, revenait à Soustons, puis optait définitivement pour le rugby à treize. C'est ainsi qu'il joua à Roanne, à Lyon, au Celtic de Paris avant de revenir cette année à Lyon. Haut de 1 m. 76, lourd de 88 kilos, René Duffort est considéré comme un excellent technicien connaissant toutes les ressources du rugby. Il est le seul joueur à avoir été international à quatre postes différents : trois-quarts centre, demi d'ouverture, demi de mêlée, avant troisième ligne.

GALIA Jean. Né le 20 mars 1905 à Ille-sur-Têt (Pyrénées-Orientales). Débuta au T.O.E.C. en 1925, durant son service militaire à Toulouse, puis joua dans la fameuse équipe de Quillan, en 1927-28-29 ; passa ensuite, en 1930, à Villeneuve, au moment de la dispersion des vedettes quillanaises.

En 1934, il fut disqualifié par la F.F.R. sur le simple vu d'un télégramme, signé Jean, qui invitait Noguères, Barde et Serre-Martin à jouer à Villeneuve. C'est alors qu'il introduisit le rugby à XIII en France, après avoir accompli une tournée en Angleterre avec 16 « pionniers ».

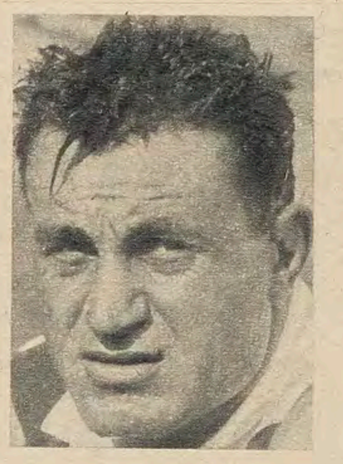
Champion de France à XV avec Quillan, il le fut à XIII avec Villeneuve, International militaire en 1926, il parut ensuite vingt fois dans le XV de France jusqu'en 1931, et cinq fois dans le XIII tricolore.

Il fut également champion de France de boxe amateur, poids lourd. Retiré du rugby, il était devenu un gros entrepreneur de cinéma lorsqu'il mourut à Toulouse, en janvier 1949.

JOCHEM Raymond. Né le 2 août 1928, à Bitche (Moselle), Raymond Jochem habita Marmande où, tout enfant, il fut initié aux subtilités du rugby. Il occupa d'abord le poste d'arrière, puis celui de trois-quarts aile, et à l'âge de seize ans, il prenait possession d'une place qu'il ne devait plus quitter : celle d'avant troisième ligne. Il fut deux fois international junior en 1946 contre le Pays de Galles et marqua deux essais dans le match joué et gagné à Paris 27 à 0. Athlétique, 1 m. 80 et 80 kilos, rapide — il fut recordman junior du 800 mètres. Jochem joua d'abord au Red Star, puis passa au rugby à treize, au Celtic, il joue maintenant dans l'équipe de Lézignan XIII.

PUIG-AUBERT

RENE DUFFORT

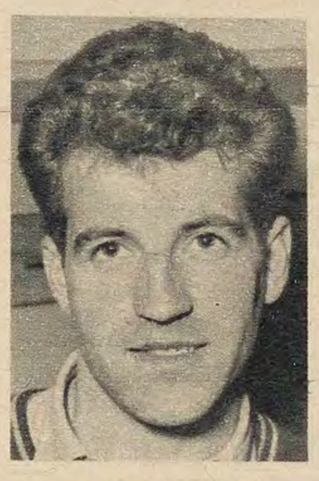


ELIE BROUSSE

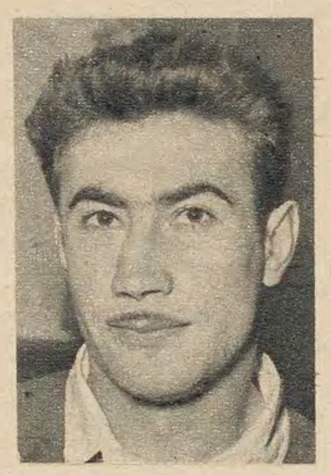
VINCENT CANTONI

ANDRE CARRERE

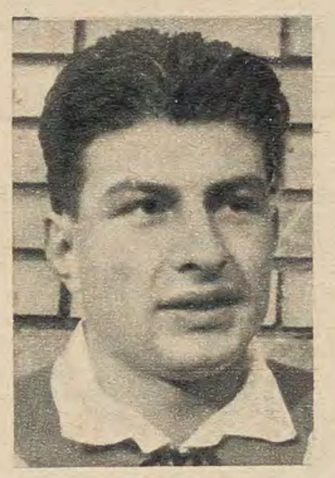
RAYMOND CONTRASTIN



PASCAL EITO



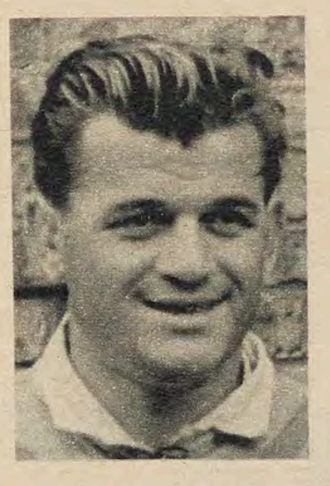
CHRISTIAN DUPLE



MAURICE VORON

RENE BERNARD

GABRIEL GENOUD



GABRIEL BERTHOMIEU

ANTOINE JIMENEZ

ANDRE RIVES

FRANÇOIS RINALDI

KRAWSYCK Joseph. Né le 8 février 1926, à Louvois (Pas-de-Calais) ; appelé par ses occupations au Creusot, il vient au rugby en 1943 dans le XV local. En 1946, il passe au Lyon Olympique Universitaire et devient international militaire. Ce solide gaillard de 88 kg. pour 1 m. 80 se signalait par sa vitesse, qualité essentielle pour réussir dans le rugby à treize. Passé à Lyon XIII, en 1951, ses progrès constants le firent désigner pour tenir le poste de pilier contre l'Angleterre.

LESPES Ode. — Né le 11 mars 1924 à Agen. Dix-sept fois international. Fut un des meilleurs trois-quarts aile de 1945 à 1950. Il participa à la tournée en Australie. Après avoir joué à Villeneuve XIII, il passa à Bordeaux XIII et revint au club de ses débuts après une saison jouée à Toulouse.

MAZON Louis. International de rugby à treize, Louis Mazon, né le 7 juillet 1921, à Montluel, dans l'Ain, a fait ses débuts en rugby chez les quinze, dans l'équipe de Chalabre (Aude), puis il passa dans l'équipe voisine d'Espérazza. Il jouait comme trois-quarts aile et son trois-quarts centre n'était autre que Paul Barrière, l'actuel président de la Ligue de Rugby à treize. De là, Louis Mazon passa à Carcassonne XIII où il fut incorporé non pas comme trois-quarts mais... comme pilier. En 1947, il quittait les XIII pour revenir au rugby à quinze, dans l'équipe de l'U.S. Romans. Il s'y distingua comme un pilier marqueur d'essais. En 1948, il revenait à Carcassonne XIII, où il retrouvait ses amitiés. Il jouait pilier bien que son poids de 83 kilos pour 1 m. 75 ne soit pas considérable.

MERQUEY Jacques. International de rugby à treize après l'avoir été en rugby à quinze, Jacques Merquey est l'un des meilleurs attaquants de l'après-guerre. Né le 26 octobre 1929 à Souillac (Lot), Merquey débuta dans le club local à l'âge de dix-sept ans, puis deux ans après, était incorporé dans l'équipe de Cahors. Quelques mois après, il rejoignait le R.C. Toulon où il accomplissait comme étudiant en pharmacie son stage de première année à l'hôpital de Toulon. En 1950, après avoir été quatre fois international à quinze, il passait à Marseille XIII, et, cette saison, il est allé rejoindre Béraud à Avignon XIII.

PAMBRUN Jean. Né le 24 décembre 1929, à Meulhen (Basses-Pyrénées). Il fit ses premières armes aux Cigognes Tarbaises, avant de passer au Stadoceste Tarbais. Appelé à la 3e Région Aérienne pour effectuer son service militaire, il signa à La Rochelle ; sous l'impulsion du capitaine Lacroix, il forma avec Majorel, aujourd'hui à Villeneuve XIII et prétendant au Treize de France, une 2e ligne qui s'imposait davantage à chaque sortie.

PONCINET Edouard. Né le 18 novembre 1923, à Carcassonne, Edouard Poncinet n'a jamais changé de club ; en 1941, il a dix-huit ans, il débuta à l'A.S. Carcassonne, et en rugby à quinze, fit partie de l'équipe champion de France juniors en 1943. Athlétique et lourd, 94 kilos, pour 1 m. 78, Poncinet joua trois-quarts aile avant de devenir avant. Pour la première fois international en 1948, à Bordeaux, dans les matches France-Kiwis, Poncinet doué d'une force herculéenne a constitué avec Brousse l'une des meilleures deuxième ligne.

PUIG-AUBERT. Le célèbre joueur de rugby à treize, recordman de la sélection chez les XIII, est né le 24 mars 1926 à Arles-sur-Tech (Pyrénées-Orientales), à 30 kilomètres de Perpignan. Il fit ses débuts de rugbyman dans l'équipe du lycée de Perpignan, et, promu arrière dans l'équipe junior de l'U.S.A. Perpignan, enlevait le titre national en 1943. L'année suivante — il avait dix-huit ans — il jouait en équipe première et était champion de France, battant l'Aviron Bayonnais en finale par 20 à 5. L'année suivante, en 1945, il passait à Carcassonne XIII, avec lequel il a été maintes fois champion de France et vainqueur de la Coupe. En 1951, il passait au Celtic de Paris, mais cette saison il est reparti à Perpignan. On ne compte plus les buts et drop-goal réussis par Puig-Aubert, le plus extraordinaire spécialiste du jeu au pied vu dans les deux rugby.

ROUSIE Max. — Le phénomène du rugby, né en novembre 1913, fut international à XV quatre fois avant de devenir l'étoile du rugby à XIII d'avant-guerre. Il porta le maillot au scapulaire frappé du coq, quinze fois.

Omniprésent sur un terrain, Maxou avait la puissance d'un avant, la vitesse d'un trois-quart, la défense et le coup de botte d'un arrière. Il fut l'initiateur au jeu à XIII de Jean Dauger qui, comme son mentor fut international à dix-huit ans.

SAVONNE André. Né le 18 septembre 1930, à Rochefort (Vaucluse). Le puissant ailier vauclusien est un pur produit du S.O. Avignonnais XIII dans les rangs duquel il débuta comme cadet ; ses brillantes qualités athlétiques l'imposèrent rapidement, il fut international junior et plusieurs fois sélectionné contre les Australiens, notamment avant de recevoir la consécration définitive contre l'Angleterre à Bradford.

TRESCASES Frédéric. — Né le 20 novembre 1921 à Argelès-sur-Mer (Pyrénées-Orientales). Fut conquis par le rugby à XIII dès sa renaissance en 1944 ; sous les couleurs « jaune et noir » de l'Association Sportive Carcassonnaise, il remporta le championnat de France et la coupe, et fut huit fois international. Dans la récente tournée en Yougoslavie, il fut un moniteur écouté et se révéla arbitre de talent.

LES PALMARÈS

Championnat de France

1935. **S.A. Villeneuve** (par addition de points).
1936. **Catalans XIII** b. **Bordeaux XIII** 25-14.
1937. **Bordeaux XIII** b. **Catalans XIII** 23-10.
1938. **R.C. Albi** b. **S.A. Villeneuve** 8-3.
1939. **R.C. Roanne** b. **S.A. Villeneuve** 9-0.
1940-1944 pas disputé.
1945. **A.S. Carcassonne** b. **Toulouse-Olympique** 13-2.
1946. **A.S. Carcassonne** b. **Toulouse-Olympique** 12-0.
1947. **R.C. Roanne** b. **A.S. Carcassonne** 19-0.
1948. **R.C. Roanne** b. **A.S. Carcassonne** 3-2.
1949. **Marseille XIII** b. **A.S. Carcassonne** **12-5.**
1950. **A.S. Carcassonne** b. **Marseille XIII** 21-7.
1951. **Lyon XIII** b. **XIII Catalan** 15-10.
1952. **A.S. Carcassonne** b. **Marseille XIII** 18-6.
1953. **A.S. Carcassonne** b. **Lyon XIII** 19-12.

Coupe de France

1935. **Lyon-Villeurbanne** b. **Catalans XIII** 22-7.
1936. **Côte Basque XIII** b. **S. A. Villeneuve** 15-8.
1937. **S.A. Villeneuve** b. **Catalans XIII** **12-6.**
1938. **R.C. Roanne** b. **S.A. Villeneuve** **36-12.**
1939. **Catalans XIII** b. **Toulouse Olympique** 7-3.
1940.-1944 pas disputé.
1945. **Catalans XIII** b. **A.S. Carcassonne** 27-18.
1946. **A.S. Carcassonne** b. **Catalans XIII** 28-7.
1947. **A.S. Carcassonne** b. **S.O. Avignon** 24-5.
1948. **Marseille XIII** b. **A.S. Carcassonne** 5-4.
1949. **Marseille XIII** b. **A.S. Carcassonne** 12-9.
1950. **Treize Catalan** b. **Lyon XIII** 12-5.
1951. **A.S. Carcassonne** b. **Lyon XIII** 22-10.
1952. **A.S. Carcassonne** b. **XIII Catalan** 28-9.
1953. **Lyon XIII** b. **Villeneuve XIII** 9-8.

Saison 1952-1953

Champion de France, **Division nationale : Carcassonne.**
Vainqueur de la Coupe, **Division nationale : Lyon.**
Champion de France, **Division fédérale : Lavardac.**
Vainqueur de la Coupe : **Lavardac.**
Champion de France, **Division excellence : Stade Nayais.**
Champion de France, **Division honneur : Duras.**
Champion de France. **Division promotion : Toulouges.**
Champion de France, **Juniors « A » : Avignon.**
Champion de France, **Juniors « B » : Marseille.**

Les rugbymen internationaux dans les deux codes

	XV	XIII
Barbazanges.	Roanne	Lyon-Vil.
René Bernard.	Bergerac	Celtic Paris
Antoine Blain.	Carcassonne	Côte Basque
R. Bonamy..	S.A. Bordeaux	Bordeaux
G. Caussarieu.	Pau	Paris XIII
Eug. Chaud..	Toulon	Roanne
R. Claudel ..	Lyon O.U.	Paris XIII
A. Cussac ..	Biarritz	Côte Basque
J. Desclaux..	U.S.A.P.	Bordeaux
Jean Duhau .	Stade Franç.	Roanne
Jean Galia ..	Quillan	Villeneuve
Marius Guiral.	Agen	Villeneuve
J. Merquey .	Toulon	Marseille
Charles Petit.	Nancy	Lyon
M. Porra ...	Lézignan	XIII Catalan
Max Rousie .	Villeneuve	Villeneuve
R. Samatan .	Agen	Roanne
Marcel Volot.	Stade Franç.	Paris XIII

Les recordmen de la sélection avant guerre

Max Rousie 15, **Henri Durand** 14, **François Nogueres** 11, **Maurice Brunetaud** 10, **Marius Guiral** 10.

et après guerre

Puig-Aubert 32, **Elie Brousse** 26, **Gabriel Berthomieu** 22, **Martin Martin** 21, **Joseph Crespo** 20, **Raymond Contrastin** 18, **André Béraud** 17, **Odé Lespes** 17.

Jumping

CE furent les Arabes qui créèrent l'équitation sportive dont les principes devaient être définis beaucoup plus tard par les ouvrages de La Guérinière, Baucher, du comte d'Aure. Sous des formes diverses, ces principes sont encore en application dans la haute école, forme supérieure de l'équitation.

Tandis que les Anglais créaient au XVII^e siècle la course hippique moderne, par une sélection de pur-sang tous issus d'un arabe offert à Louis XIV et donné par lui au souverain britannique, les Français s'intéressaient plus particulièrement au dressage et l'école de Saumur a porté la gloire de l'équitation française jusqu'au-delà des mers.

Vers 1905, Vignolles et le colonel Siméon créèrent la monte du corps en avant. Le style moderne était né. Le colonel Danloux devait, en 1932, le perfectionner en adoptant la monte en avant, avec étriers courts et l'assiette en dehors de la selle. C'est ce style qui est désormais universellement pratiqué. Il devait permettre une évolution plus rapide du concours hippique vers le Jumping, forme de compétition mieux adaptée à notre temps et à nos conceptions du sport.

Inconnu il y a cinq ans, le Jumping a remporté sa plus belle victoire de prestige, à Paris, au championnat mondial

GEORGES CALMON A REMPORTE LE CHAMPIONNAT DE FRANCE 1953, A FONTAINEBLEAU

PIERRE JONQUERES D'ORIOLA A ETE MALCHANCEUX, AUX CHAMPIONNATS DU MONDE.

En moins de cinq ans, le Jumping a franchi les deux obstacles les plus ardus qui se soient jamais présentés devant ses cavaliers. Il lui fallut tout d'abord désarmer et convaincre les « immobilistes » qui n'admettaient pas que le Concours Hippique traditionnel fût modifié dans un sens nettement plus sportif. Il lui fallut ensuite se populariser sans perdre pour autant ce caractère d'élégance et de bon ton qui constitue l'une des caractéristiques les plus louables de l'hippisme.

Les promoteurs du mouvement peuvent s'estimer satisfaits. De vastes couches sociales qui pensaient à l'évidence que les concours hippiques étaient réservés aux nobles et aux hobereaux ont endossé la veste rouge, coiffé le « bombe » noire et se sont lancés à l'assaut des « oxers » et des « triples ». Des ouvriers, des agriculteurs, des employés de la R.A.T.P., des commerçants ont découvert le cheval. Les sociétés se sont multipliées. Si le polo demeure un sport pour milliardaires, le Jumping est devenu un sport démocratique. En un temps où la tendance est au nivellement, le Jumping présente un phénomène à peu près unique d'exhaussement. Sans rien perdre de son originalité foncière, sans renier ses origines, il a élevé ses pratiquants jusqu'à lui et réalisé au point le plus élevé une fusion des classes qui devait être signalée pour ce qu'elle présente de rare.

Du Palais des Sports au Nouveau Monde

Après la brillante victoire de Pierre Jonquères d'Oriola aux Jeux Olympiques, le Jumping français se devait d'exploiter pour sa propagande ce brillant succès. Assez audacieusement, il n'hésita pas à promouvoir l'idée d'un championnat du monde, d'une formule toute nouvelle, et qu'on essaya aux championnats de France, disputés à Fontainebleau. Quatre finalistes étant retenus après les tours éliminatoires, chacun d'entre eux devait monter son propre cheval et celui de chacun de ses concurrents. A la surprise générale, les titres revinrent à deux outsiders : Daniel Lamour battant au chronomètre Jonquères d'Oriola, pour les hommes ; Mme Lalonde, pour les cavalières.

Quelques jours plus tard, le Jumping International de Paris, au Palais des Sports, connut un triomphe. Mlle José Bonaud et miss Pat Smythe (G.-B.) s'y taillèrent de brillants succès aux dépens des cavaliers. Les champions olympiques de dressage, le commandant suédois Saint-Cyr et Mme Lis Hartel ; notre grand écuyer, le colonel Jousseaume ; les lippizans de l'école de Vienne, furent justement applaudis.

Le Nouveau Monde réclamait nos champions. Pierre Jonquères d'Oriola, le lieutenant Lefrant, le lieutenant du Breuil, sous les ordres du lieutenant-colonel Cavaillé, avec *Ali-Baba*, *Tourbillon* et *Ukase*, s'exhibèrent à Toronto, Mexico, New York et Monterrey. Ils y affrontaient d'excellents cavaliers tels le général Mariles, le capitaine O'Shea et M. Steinkrauss, avec son excellent *Democrat*. Une succession de victoires (deux coupes de Nations à Toronto et Monterrey, une victoire par équipe à Toronto, entre autres) jalonna leur voyage.

Francisco Goyoaga, champion du monde

Le printemps commença, hélas ! par une mauvaise nouvelle : la mort subite du comte Roland de Maillé, l'un des meilleurs cavaliers français qui, quelques jours auparavant, s'était distingué au Concours hippique de Dortmund, en Allemagne. Ce concours avait permis de remarquer l'excellente classe des chevaux allemands qui devaient compter parmi les favoris des championnats du monde.

La Fédération française des Sports équestres, la Société Hippique française et le « Jumping », jouaient une grosse partie en organisant au Parc des Princes, les premiers championnats du monde de Jumping, dans le cadre d'une Fête mondiale du Cheval. Ils la gagnèrent magnifiquement. Onze nations participèrent à ce meeting mondial, et les dizaines de milliers de spectateurs qui acclamèrent la grande parade de la cavalerie mondiale, la Garde Noire du sultan du Maroc, la Garde de Barcelone, les carabiniers italiens, la Garde du Roi des Belges, les spahis algériens et la Garde Républicaine n'en ont pas oublié les fastes.

Sur ses performances des éliminatoires, Pierre Jonquères d'Oriola, montant *Ali-Baba*, était grand favori. La formule lui fut fatale. Trahi par le cheval *Quorum*, appartenant à l'Italien Piero d'Inzeo, il dut céder le titre à l'Espagnol Francisco Goyoaga après une lutte sévère. Il est homme à prendre sa revanche l'an prochain, malgré l'Allemand Thiedemann et le lieutenant d'Inzeo, autre finaliste.

De jeunes espoirs pour demain

Après le meeting de Lisbonne, où les Allemands se distinguèrent, Barcelone et Aix-la-Chapelle permirent aux grands internationaux, et en particulier au nouveau champion du monde Goyoaga, de confirmer leur classe.

Pour nous, le résultat le plus significatif de l'année demeure la remarquable performance d'ensemble réalisée par quatre de nos juniors, Jean-Pierre Cancre (frère de Mme d'Orgeix), Yves Daudré, M. Refait et Françoise Hamel, vainqueurs du premier championnat international des juniors, organisés entre la France, la Belgique, l'Autriche et l'Italie à l'occasion du concours de Rome.

L'avenir est assuré. Nous pouvons l'envisager avec confiance après les championnats de France qui se sont déroulés comme chaque année à Fontainebleau et qui ont justement couronné l'un de nos meilleurs cavaliers, Georges Calmon, devant Daniel Lamour, en qui l'on peut voir le grand champion de demain. — A. C.

BONNAUD José. Née le 6 avril 1930, à Roanne. Monte à cheval dès l'enfance. Est actuellement la meilleure cavalière française. A remporté cette année deux premiers prix à Londres, deux au meeting des championnats du monde, un à Madrid et un au Zoute. Championne de France 1950.

BONNAUD France. Sœur cadette de la précédente et l'un des meilleurs espoirs du jumping français.

CASTRIES (colonel comte de). Un des meilleurs cavaliers de concours français. Recordman du monde du saut en hauteur en 1933 sur « Vol au Vent », avec 2 m. 33 et du saut en longueur, en 1935, sur « Tenace », avec 7 m. 60.

CALMON Georges. Né le 26 mai 1910, à Ille-sur-Têt (P.-O.). Une brillante victoire dans le Championnat de France 1953 a récompensé la valeur depuis longtemps connue de ce cavalier, meilleur performer français 1952-1953 avec **Bienvenue.** Ancien officier, Calmon monte en concours depuis 1948 sur des chevaux qu'il dresse lui-même. Echarpe d'or 1953, à Bruxelles.

DU BREUIL Bertrand. Né le 3 novembre 1926 à Saumur. Officier d'active (campagne d'Alsace et d'Allemagne 1944, blessé, cité). Champion de France 1950. 70 victoires internationales dont les Grands Prix de Rome, Bilbao (deux fois), Ostende, Monterrey, Mexico, Vichy. Prix individuel des Coupes des Nations à Rome, Lucerne, Vichy, Nice, Le Caire, Dublin. Sélectionné olympique 1952. A participé à toutes les rencontres officielles depuis 1950. Lauréat de l'Académie des Sports. Sera en 1954 en Indochine.

DURAND François (1895-1940). Une des plus belles figures du sport équestre. Mort pour la France. Titulaire de dix-sept premiers prix internationaux. Grand Prix de l'Académie des Sports.

GOYOAGA Francisco. Né le 20 mai 1920, en Espagne. A commencé à monter à cheval à l'âge de huit ans et a remporté son premier prix en compétition à douze ans contre les meilleurs cavaliers espagnols. Sa véritable carrière sportive commence en 1940. Depuis cette date, il totalise 280 grands prix, 2 championnats nationaux de hauteur et 10 de puissance. A l'étranger, remporte 24 grands prix et 99 récompenses. Deux fois consécutives du Grand Prix d'Europe au Palais des Sports, vainqueur du G.P. de Wiesbaden, en 1953, et du Grand Prix d'Alger, a trouvé dans le championnat du monde 1953 la récompense suprême qui couronne un grand cavalier doublé d'un parfait gentilhomme.

JONQUERES D'ORIOLA Pierre. Champion olympique à Helsinki, cousin de l'escrimeur, pratiqua le rugby puis vint à l'équitation où il se révéla à seize ans en franchissant 2 mètres. Sélectionné pour la première fois en 1946 dans l'équipe de France, remporta le Grand Prix de Zurich, puis l'année suivante quinze premiers prix dans six concours internationaux, dont la Coupe du Roi en Angleterre. Vainqueur de la Coupe des Nations à Vichy en 1948, n'a cessé depuis d'accumuler les succès.

JOUSSEAUME André. Né en 1894 à Yvré-l'Evêque (Sarthe). Le premier écuyer de France. Trois fois vainqueur du championnat du cheval d'armes (1932-1939-1948) avec des chevaux différents. Représente depuis 1932 la France aux J.O. dans les épreuves de dressage. Champion olympique par équipes en 1932, deuxième par équipe à Berlin, deuxième individuel et premier par équipe à Londres, premier de l'épreuve de dressage du concours complet d'équitation à Londres, troisième à Helsinki. Premier prix de haute école en 1933 et 1935. Spécialiste du manège, le colonel Jousseaume a également remporté de nombreux premiers prix en concours hippiques, à New York et Toronto.

LALONDE Fiona. Née le 9 janvier 1924 dans le Sud de l'Angleterre, a été mise en selle au manège Lalanne, à Saint-Germain-en-Laye à trois ou quatre ans. Elève de Paul Larregain, monta surtout à la chasse et en extérieur jusqu'à la guerre. En 1948, mariée et mère de trois enfants, effectua ses premiers parcours de concours hippique. Un titre de championne de France brillamment acquis à Fontainebleau, en 1952, confirma sa classe.

LEFRANT Guy. Officier d'active comptant parmi nos cavaliers les plus complets. Second du concours complet (individuel) des Jeux Olympiques d'Helsinki.

LESAGE Xavier. Né le 25 octobre 1885 à Moret. Spécialiste des épreuves de dressage. Champion olympique de dressage avec **Taine** à Los Angeles (1932).

MAILLE Roland (comte de) (1896-1953). Commandant d'artillerie, participa depuis 1921 à de nombreux concours hippiques. Près de 1.500 victoires au cours d'une carrière particulièrement valeureuse. Professeur de Michèle et Jean d'Orgeix.

ORGEIX Jean-François (chevalier d'). Enfant prodige au théâtre (sous le pseudonyme de Jean Paqui) et en concours hippique débuta à dix-sept ans au meeting international de Lucerne. Troisième aux J. O. de Londres (1948), compte parmi les fondateurs du Jumping français. Un des meilleurs cavaliers français au palmarès d'une richesse remarquable et qui comporte des victoires dans l'Europe entière. A provisoirement abandonné la compétition.

ORGEIX Michèle (d'). Femme du précédent, née Michèle Cancre. Est, avec José Bonnaud, la meilleure cavalière française. A remporté de très nombreuses épreuves dans les différents concours internationaux.

DES ROCHES DE CHASSAY. Né en 1901, est, depuis 1928, un des plus valeureux concurrents des épreuves hippiques. Vainqueur du championnat en hauteur à Londres en 1939, venait en tête des cavaliers français par le nombre des victoires lorsqu'il fut victime en 1945 d'un grave accident. A repris depuis la compétition et s'y illustre toujours depuis 1949.

L'ESPAGNOL FRANCISCO GOYOAGA, CHAMPION DU MONDE 1953, EST UN CAVALIER TRES SUR ET MERVEILLEUSEMENT EQUILIBRE.

Deux déceptions : l'échec de Jonquères d'Oriola la blessure de "Charleston" mais de grandes joies

par José BONNAUD

JE conserve un profond souvenir de cette saison. Elle m'a valu sur le plan sportif une déception : celle de la défaite de mon camarade Pierre Jonquères d'Oriola aux championnats du monde. J'étais tellement certaine de sa victoire ! Il méritait tellement d'ajouter le titre de champion du monde à son titre olympique que je n'ai pu m'empêcher de pousser un cri de regret — comme les 40.000 spectateurs du Parc des Princes — lorsqu'il a accroché le « triple ». J'étais ravie pour Goyoaga, certes, mais « Paco » ne peut m'en vouloir d'avoir souhaité le succès d'un compatriote. J'ai éprouvé une autre déception, personnelle, celle-là : mon brave *Charleston* s'est blessé au Zoute et sera indisponible pour un an. J'en ai beaucoup de chagrin. *Charleston* est un ami. Il m'a donné la plupart de mes joies sportives. J'ai triomphé avec lui à Londres, à Paris, à Madrid et au Zoute. Avant qu'il ne se blesse, j'ai eu, grâce à lui, l'orgueil de battre de 3/5 de seconde Jonquères d'Oriola. C'est une victoire qui est pour moi d'importance, car c'est précisément sur *Charleston* que je lui avais prêté et au Zoute que « Pierrot » avait gagné en 1952.

Cette victoire m'a fait déplorer que les cavalières n'aient pas été admises à disputer leur propre championnat du monde. Peut-être la France eut-elle pu ouvrir le palmarès grâce à Michèle d'Orgeix, Fiora Lalonde ou moi-même. Je sais bien que peu de pays pourraient présenter des cavalières dignes de disputer une telle compétition : seules la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie pourraient aligner des compétitrices capables d'honorer le sport hippique. Je pense pourtant que notre match contre Pat Smythe dont j'aurais fait ma favorite eût mérité d'être suivi.

Puisque j'en suis aux regrets, je déplore aussi que le championnat de France qui s'est disputé cette année n'ait pas attribué le titre féminin à la première femme classée, mais j'estime que le règlement était, cette année, bien meilleur que l'an dernier où la compétition, trop facile, favorisait les chevaux rapides, les difficultés n'étant pas assez nombreuses sur le parcours imposé.

Les profanes se sont étonnés que le championnat réunisse indistinctement cavaliers et cavalières. Je trouve cela parfaitement naturel. Toutes les cavalières passent, en principe, leur temps à cheval. Elles peuvent donc dresser leur animal comme un petit chien, alors que les cavaliers n'ont pas de chevaux à eux et n'en disposent que les jours de compétition. Ils y sont donc moins habitués. Ils montent mieux que nous et ceci compense cela, mais explique pourquoi les cavalières doivent plus facilement réussir que leurs camarades masculins dans les grandes épreuves qu'ils sont appelés à disputer côte à côte.

JOSE BONNAUD.

Natation

BIEN que trois piscines aient été construites à Paris entre 1884 et 1890, c'est bien après l'Angleterre (1869) et l'Allemagne (1882) que la natation de compétition s'organisa en France avec les premiers championnats nationaux qui datent de 1899.

De même, les divers styles ne firent leur apparition chez nous que de nombreuses années après que des nageurs étrangers en aient fait la démonstration : l'Anglais Newman pour l'over arm en 1904, l'Australien Healy pour le crawl en 1908 et l'Américain Hebner pour le dos crawlé en 1912 aux Jeux Olympiques de Stockholm.

L'impulsion donnée à la natation date réellement de 1921 et se traduit par le titre olympique remporté par notre équipe de water-polo aux Jeux de 1924, à Paris.

Quel chemin parcouru depuis les vainqueurs de 1899, Chalier et Levillieux avec, pour jalons, des noms que nous ne sommes pas prêts d'oublier : Padou, Taris, Nakache, Jany, Vallerey pour aboutir à Boiteux et Bozon et à l'éclatant succès d'Helsinki où la France prit le troisième rang des nations derrière les U.S.A. et le Japon.

M.-H. ANDRÉ
A. ÉMINENTE
GIL. BOZON

au premier rang des vedettes internationales

par J.-B. GROSBORNE

L'ANNÉE 1953 s'est traduite par une dépression consécutive aux Jeux olympiques. Si 1952, en effet, fut une grande année mondiale avec de nombreux records, 1953 a été, pour tous les pays, sauf un (la Hongrie), une cure de détente, et l'ensemble des performances s'en est ressenti.

C'est tout d'abord celle de la « grande pagaïe » des brasses, tout au moins du point de vue de l'incohérence qui règne depuis l'apparition du style « papillon », style qu'on a laissé s'implanter, coexister, puis presque supplanter la brasse classique pour aboutir à une séparation (1er janvier 1953) avec des règlements aussi imprécis que précédemment.

Les résultats marquent, non pas la décadence du « papillon » ou de « l'orthodoxe » mais, une fois de plus, l'infériorité des spécialités sur le style libre qui devrait, en fin de compte, seul subsister.

Si l'on compare les résultats américains, japonais, hollandais, suédois, français, etc., on s'aperçoit que toutes les nations sont plus ou moins nettement en régression sur l'an passé. Seuls les Hongrois ont vraiment travaillé et progressé, non seulement pour venger leur grand échec d'Helsinki, mais aussi pour consolider leur suprématie féminine et essayer de reconquérir leur place en water-polo.

Tous leurs efforts ont été concentrés, dans ce but, sur le Tournoi international de Nimègue et sur la rencontre France-Hongrie. Ces deux épreuves, le rassemblement universitaire de Bucarest et les championnats internationaux du Japon, disputés à Osaka, ont été les faits majeurs d'une saison internationale terne où peu de records mondiaux furent mis à mal.

Deux catégories de records

Dans ce domaine, on peut distinguer deux catégories de records :

Ceux, de grande classe, de Bozon (2' 18" 3/10 au 200 m. dos après ses 1' 3" 3/10 du 26 décembre 1952 au 100 m. dos), ceux d'Oyakawa, des U.S.A. (56" 4/10 puis 56" 1/10 au 100 yards, qui sont des temps comparables à ceux de Bozon), celui de la Hongroise Valérie Gyenge (10' 42" 4/10 au 800 m. nage libre) et celui de l'Université de Yale (7' 39" 9/10 au 4×200 yards nage libre).

On pourrait y ajouter le 400 m. quatre nages individuel de la Hongroise Eva Szekely en 5' 50" 2/10 (bassin de 33 m. 33).

Dans la seconde catégorie, on classera, avec le 4 × 100 yards dames des U.S.A. en 4' 3" 5/10 qui est loin de valoir le record des Hongroises, 4' 24" 4/10 au 4 × 100 m. à Helsinki (bassin de 50 m.) et tous les records des nouvelles spécialités : brasse et papillon.

Minachkine (U.R.S.S.) : 100 m. brasse en 1' 11" 2/10 ; Gleie (Danemark) : 200 m. brasse en 2' 37" 4/10 et 220 yards en 2' 38" 8/10 ; Broek (Suède) : 100 yards brasse en 1' 4" 3/10.

O'Neil (Australie) en 5' 48", Maurice Lusien (France) en 5' 35" 6/10 et Ketessi (Hongrie) en 5' 32" 1/10, se sont succédé sur les tablettes du 400 m. quatre nages individuel.

Dans les relais, si l'équipe de France avait tenté le record au début de l'année avec nos nageurs en forme, il est probable qu'elle n'en aurait pas été dépossédée par le Racing Club de France dont la performance (5' 31" 5/10) mérite d'être soulignée, par la Suède et, enfin par l'U.R.S.S.

(*Suite page* 68.)

MARIE-HELENE ANDRE, EN REELS PROGRES, BATTIT LE RECORD DE FRANCE DU 100 METRES DOS.

SUR LE PLAN NATIONAL, ALDO EMINENTE (A. G.) A PRIS LA TETE DES SPRINTERS AU DETRIMENT DE SON RUDE RIVAL.

(5' 24" 8/10). Chez les nageuses, le Danemark établit le record mais la Hongrie le battit en 5' 9" 2/10.

D'une autre valeur, toutefois, est le temps de Tumpek (Hongrie) : 1' 3" 4/10 au 100 m. papillon dans un bassin de 33 mètres.

Sur le plan national, en dehors des temps établis par Dumesnil et Odette Lusien en brasse, ainsi que du 4 × 100 m. nage libre du Racing en 3' 56" 7/10, il faut surtout noter le très beau record de la jeune nageuse du Racing, Marie-Hélène André : 1' 16" 3/10 au 100 m. dos en bassin de 50 m. d'eau douce.

Le travail des Hongrois

Après des championnats d'hiver en petit bassin assez brillants, les championnats d'été des U.S.A. furent plus ternes, mais les championnats internationaux du Japon, à Osaka, situèrent les valeurs respectives des U.S.A., du Japon et de l'Australie.

On doit citer les faits saillants suivants : la forme, toujours bonne mais nettement en dessous de celle qu'il connut en 1952 pourtant, de Ford Konno (U.S.A.) qui gagna le 400 m. en 4' 37" et qui s'inclina devant la révélation japonaise Yamashita au 1.500 m. (18' 42" 3/10). D'autre part, l'Australien John Henricks s'est affirmé comme un très grand sprinter en battant le Japonais Suzuki, sur 100 m., en 57" 8/10 contre 58". Autre nouveau venu nippon : Adachi, qui nagea le 1.500 m. en 18' 51" 4/10.

En Europe, les rencontres de Bucarest puis de Budapest ont mis en évidence l'énorme travail accompli par la Hongrie dont l'équipe féminine avec Szekely, Gyenge, Temes, Killerman, Hunyadfi, Gyergyak, Szoke, Novak, Sebo, etc., est, de loin, la plus forte formation du monde.

Côté masculin, avec Kadas, Csordas, Nyeki, Tumpek, on relève les noms de plusieurs nouveaux Hongrois de valeur : Demeter, Ipacs, Feher, Zaborsky, notamment.

L'écrasante victoire remportée par les Hongrois sur les nôtres, leur redonne la suprématie européenne qu'ils détenaient avant la guerre, mais il est juste de préciser que cette victoire est due autant à la baisse de régime de la natation française en 1953 qu'aux progrès réalisés par les Hongrois.

Marie-Hélène André, Bozon, Éminente

Nous avons enregistré quand même trois belles fiches de consolation avec, tout d'abord, Gilbert Bozon en dos et que l'on doit classer comme le meilleur spécialiste mondial de l'année. Le Troyen s'est également affirmé crawleur de valeur internationale (3e aux championnats de France des 100 et 200 m. à Dijon).

Ensuite, Marie-Hélène André qui sut, pour sa première grande rencontre internationale, l'emporter sur sa rivale hongroise Magda Hunyadfi.

Enfin, Aldo Eminente qui réussit l'invraisemblable exploit — et cela grâce à ses qualités de combattant — d'étouffer au départ et de battre un Kadas qui valait chronométriquement une bonne seconde de mieux que lui.

C'est d'ailleurs Aldo Eminente qui fut la grande vedette des championnats de France où, en s'attribuant le 100 m. et le 200 m. après avoir enlevé quinze jours auparavant, aux Tourelles, le Grand Prix de Paris, il détrôna définitivement Alex Jany du rang de sprinter français n° 1.

Le grand Alex n'a cependant pas démérité et, alors qu'on voudrait toujours le voir revenir au sommet (1947) de sa forme, on oublie un peu qu'il est marié, père de famille, qu'il tient la vedette depuis plus de huit ans et reste la valeur sûre, le pilier de l'équipe nationale dont il est, à juste titre, le capitaine.

L'absence de Jean Boiteux plana sur les championnats de France comme, disons-le, sur toute la saison. Après les succès éclatants d'Helsinki, l'éclipse totale du champion olympique fut particulièrement ressentie. 1954 doit ramener l'élève d'Alban Minville vers les bassins et en refaire la vedette n° 1 des championnats d'Europe.

Il y eut également un Bernardo excellent mais las des compétitions (il ne participa pas à France-Hongrie), un Lusien toujours aussi lutteur mais qui eut à subir le handicap d'un accident de la voie publique, en juin, et un Dumesnil déprimé par des angines et une crise de furonculose.

Chez nos nageuses, les anciennes, sauf Odette Lusien, nouvelle recordwoman de brasse et Gaby Tanguy, toujours à 1' 10"-1' 11" au 100 m., ont pris leur retraite. Josette Arène, mère de famille, Colette Thomas, monitrice de colonies de vacances et Monique Berlioux, qui a enfin trouvé une remplaçante, ne nagent plus en compétition.

Quant à Ginette Jany, qui semble avoir des possibilités supérieures à celles des années précédentes, elle a produit une saison assez inégale qui aurait dû être plus fructueuse.

Fort heureusement, de nouveaux sujets, avec lesquels il faudra bien compter dans l'avenir, sont apparus. En premier lieu, nous devons citer Marie-Hélène André, déjà nommée

ds

du monde de classe n'en ont pas moins été battus et G. Bozon s'est affirmé crawleur de valeur

et Michel Treillet, jeune nageur de Saigon encore minime mais dont la classe est indiscutable. On peut regretter qu'il se soit contenté de réaliser un beau triplé sur les titres minimes. (crawl, dos et papillon) plutôt que d'affronter les juniors-seniors sur 100 et même 200 m. Il vaut environ la minute sur 100 m.

Violas, qui n'est pas un inconnu, mérite une mention spéciale pour ses progrès en dos (moins de 1' 10" en grand bassin) mais il est éclipsé par la classe de son vainqueur Gilbert Bozon.

Million, d'Alger, s'est retrouvé sur 200, 400 et 1.500 m., cependant que Montserret, de Constantine, a fait preuve de belles qualités de train sur ces mêmes distances ainsi que Périquet, du Racing, et Devoille, de Strasbourg. Distinguin, tant en brasse qu'en papillon, fut l'excellent second de Dumesnil et de Lusien.

Chez les nageuses, l'école de Castres fut à l'honneur avec Christiane Maffre (1' 13" en grand bassin, sur 100 m.) qui peut et doit s'améliorer dans les années à venir, ainsi que l'école tourquenoise, en brasse, et celle du Racing.

Au rayon des plongeons, les résultats parvenus d'Amérique laissent à penser qu'on ne reste pas inactif de l'autre côté de l'Atlantique, tandis qu'en Europe peu de tournois stimulent les spécialistes. Chez nous, une déception : la défaite de Mady Moreau à Budapest. Il est vrai que notre championne n'était pas en grande condition.

En water-polo, la Hongrie réussit presque à s'imposer lors du Tournoi international de Nimègue, qui marqua le déclin de la Hollande et l'affirmation de la Yougoslavie.

La France, absente des Jeux, n'était pas invitée. Pourtant, au cours de la saison, elle a disposé de la Belgique et de l'Espagne mais succombé devant la Hollande et la Hongrie.

Si Tourcoing demeure toujours le champion indiscuté, il y a lieu de noter avec plaisir l'ascension de la S. N. Strasbourg qui présenta une équipe jeune et de grande qualité et peut prétendre, en 1954, prendre le pas sur Tourcoing.

MAURICE LUSIEN, NOTRE MEILLEUR BRASSEUR « PAPILLON » FUT RECORDMAN DU MONDE 4 × 100 METRES QUATRE NAGES.

LE JEUNE TROYEN GILBERT BOZON, RECORDMAN DU MONDE DES 100 ET 200 METRES DOS, SE REVELA EXCELLENT CRAWLEUR AUX CHAMPIONNATS DE FRANCE, A DIJON.

ANDRE Marie-Hélène, née le 4 octobre 1935. Fut formée par Mme Berlioux, au Racing. Etudie l'anglais à l'Institut britannique et le dessin à l'école du Louvre. Style aisé et souple. Grande vitalité. Recordwoman de France du 100 m. dos en 1' 16" 3/10 (bassin de 50 m. eau douce). Championne de France 1953 du 100 m. dos et gagnante, en cette spécialité, du match France-Hongrie.

BERNARDO Jo, né à Alger, le 21 mai 1929, fut champion de France du 1.500 m. en 1945. Entraîné successivement par Cals, au R.U.A., Minville, au T.O.E.C. et Barbit au Racing. Finaliste olympique du 1.500 m. en 1952, à Helsinki. Pulvérise, par deux fois, en 1953, le record de l'Ile-de-France du 1.500 m. qui appartenait à Jean Taris. Champion de France 1953 du 400 m. et du 1.500 m.

BOZON Gilbert, né le 25 mars 1935, à Troyes. 1 m. 78 pour 75 kg. Prit tout d'abord modèle sur Lucien Zins. Débuta à la F.S.G.T., puis nagea au T.O.N. Est actuellement au N.E. Châlons. S'est révélé en 1951 et n'a cessé de progresser. Second aux Jeux d'Helsinki du 100 m. dos. Le 26 décembre 1952, il bat le record du monde du 100 m. dos (1' 3" 3/10) et celui du 200 m. dos (2' 18" 3/10), le 26 juin 1953. Nageur complet. A pris la 3e place du 100 m. et du 200 m. nage libre aux championnats de France 1953.

DAUBINET René, né le 7 janvier 1933, à Strasbourg. 1 m. 76 pour 76 kg. Entraîné par Jund à la S.N. Strasbourg. A pratiqué le football jusqu'à l'âge de treize ans. Champion d'Alsace du 100 m. en 1951 (1' 3" 5/10). Finaliste des championnats de France 1953. Excellent joueur de water-polo.

EMINENTE Aldo, né le 19 août 1931, à Paris. Appartient au R.C.F. et pratiqua d'abord l'escrime comme son père. Se révéla en 1951. Connaît la plus extraordinaire ascension de la natation française. 1 m. 72 pour 65 kg. Sprinter et lutteur né. Entraîné par Barbit... arrache une place en finale olympique du 100 m. à Helsinki. Cette année, a battu Alex Jany dans le Grand Prix de Paris et le Hongrois Kadas. Champion de France 1953 du 100 m.

GLEIE Knud, né en 1935, au Danemark. Entraîné à Lungden par le Yougoslave Prvan. Profite de la séparation des brasses pour s'imposer en brasse classique avec les records du monde du 200 m. (2' 37" 4/10) et du 220 yards (2' 38" 8/10).

HEMMERLIN Claude, né le 30 mai 1936, à Mulhouse. Fils de l'international de basket. 1 m. 92 pour 80 kg. Pratique le basket et la natation (papillon et brasse classique). Troisième aux championnats de France cadets de brasse en 1952.

HUNYADFI Magda, née le 1er février 1937, à Budapest. Etudiante. Meilleure performance : 1' 16" 8/10 au 100 m. dos (bassin de 35 m.). Vaut 3' environ au 200 m. brasse.

JOLY-DUMESNIL Pierre, né le 12 décembre 1931. 1 m. 79 pour 75 kg. Entraîné au Racing par Barbit. S'est révélé il y a trois ans. Irrémédiablement barré par Lusien, il n'a pu profiter pleinement de ses qualités de brasseur orthodoxe qu'en 1953. Recordman et champion de France.

KONNO Ford. Citoyen américain âgé de 21 ans, mais né de parents japonais. 1 m. 72, 65 kg. Etudiant. A débuté en compétition en 1950, entraîné par Yoshita Sagawa à Honolulu, et s'enorgueillit aussitôt d'une sensationnelle victoire sur Furuhashi. Second de Boiteux au 400 m. d'Helsinki et vainqueur du 1.500 m. des Jeux Olympiques.

LUSIEN (Maurice et Odette), nés les 17 août 1926, à Paris, et 11 novembre 1926, à Tourcoing. Champion et championne de France de brasse depuis plusieurs années. Se sont mariés en 1950 et ont un fils, Patrick. En 1953, Odette établit les records nationaux des 100 et 200 m. brasse et du 400 m. quatre nages individuel, tandis que Maurice s'appropriait (sans le conserver) celui du monde du 400 m. quatre nages individuel.

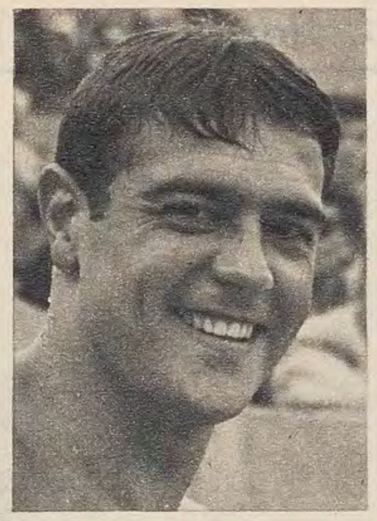
MAFFRE Christiane, née le 15 janvier 1938, à Castres. Entraînée par Fabriès à l'E.N. Castres. 1 m. 60 pour 54 kg. Débuta à l'âge de dix ans en crawl. Se classa 4e au championnat de France minime 1950, championne en 1951. Enleva le titre des cadettes cette année.

MINACHKINE Vladimir. Ce brasseur russe est âgé de 21 ans. Marin, est entraîné par Serge Bobolev. Pour se préparer à la brasse, a pratiqué l'athlétisme, la culture physique et le ski. Recordman du monde du 100 m. brasse en 1' 11" 2/10.

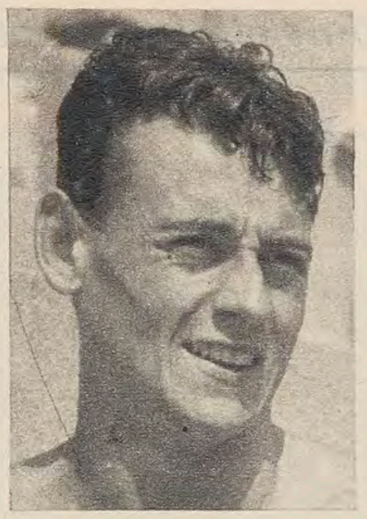
OYAKAWA Yoshi. Citoyen américain, né le 9 août 1953. Débuta à Hawaï en crawl avant de se spécialiser en dos. 1 m. 68 pour 65 kg. Style à la fois aisé, souple et puissant. Champion olympique du 100 m. dos à Helsinki. Recordman du monde du 100 yards dos en 56" 1/10.

SZEKELY Eva. La nageuse la plus complète du monde. 1 m. 63 pour 65 kg. Entraînée par Imre Sarosi. Souffrit beaucoup de la guerre et fut déportée dans un camp de travail. En 1945, elle reprit ses études et la compétition. Recordwoman du monde du 100 m. papillon et du 400 m. quatre nages individuel.

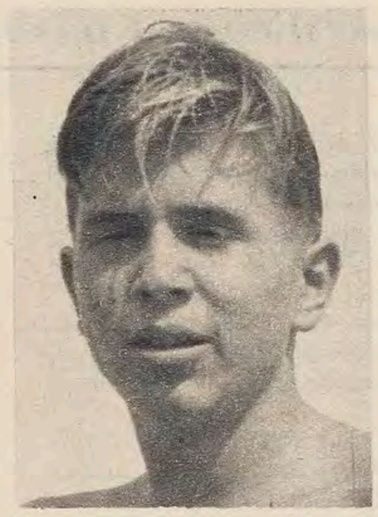
TREILLET Michel, né à Casablanca, le 21 mars 1939. 1 m. 75 68 kg. Appartien au C.S. Saigon. Apprit à nager seul, à l'âge de huit ans. Entraîné, à Saigon, par Vatin. A nagé, en fin 1952, le 50 m. en 27' 4/10 et s'est révélé aux championnats de France 1953 en remportant les trois titres minimes (crawl, dos, papillon).



JO BERNARDO.



VIOLAS.



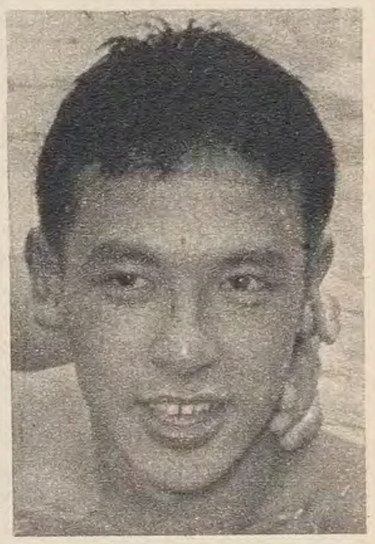
MICHEL TREILLET.

PIERRE DUMESNIL.

VALERIA GYENGE.

GINETTE JANY.

KADAS.



FORD KONNO.

1954 s'annonce bien...

par Alban MINVILLE

ALBAN MINVILLE.

NE le 30 décembre 1898 à Gimon (Gers), Alban Minville, dont le sourire énigmatique est célèbre, s'est affirmé comme l'un des plus grands entraîneurs du monde. La meilleure présentation que l'on puisse faire de ce matelot qui fit le tour du monde en 1918, étudiant le style des nageurs de tous les pays — à Hawaï surtout — et consacrant tous ses loisirs à la natation, souvent au détriment de sa propre situation, est de rappeler sèchement les principaux records du monde et d'Europe cueillis par ses élèves. L'un d'eux, Christian Talli, vedette en 1939, fut stoppé par la guerre.

100 m. : Jany 55" 8/10 ; 200 m. : Jany 2' 5" 4/10 ; 300 yards : Jany 3' 3" ; 300 m. : Jany 3' 21" ; 400 m. : Jany 4' 35" 2/10 (bassin de 50 m. eau de mer), Boiteux 4' 33" 3/10, 4' 32" 6/10, 4' 30" 7/10 (réalisé en bassin de 50 m. eau douce) ; 500 m. : Jany 6' 0" 6/10, Boiteux 5' 52" 2/10 ; 800 m. : Boiteux 9' 30" 2/10 ; 1.500 m. : Boiteux 18' 40" 8/10 ; 100 m. dos : G. Vallerey 1' 4" 9/10 ; 200 m. dos : G. Vallerey 2' 22" 7/10 ; 100 m. brasse : A. Nakache 1' 9" 4/10, 1' 8" 6/10 ; 200 m. brasse : Nakache 2' 36" 8/10 ; 4×200 m. nage libre : France 8' 33" (avec Blioch, élève de Barbit) ; 3×100 m. trois nages : T.O.E.C. 3' 16" 9/10 et 3' 12" 3/10.

NON ! Je ne peux dire que l'année 1953 m'a déçu. J'aurais, évidemment, préféré, comme tout le monde, avoir à commenter une série de grandes victoires et des records retentissants, mais qu'importe !

1953 était une année de repos et elle le fut dans le monde entier, sauf chez les Hongrois. Elle le fut, peut-être, un peu trop chez nous, tout au moins pour certains. Néanmoins, nous conservons intactes nos forces vives et rien ne prouve qu'en 1954, année des championnats d'Europe, nos nageurs ne feront pas aussi bien qu'à Monaco, Vienne ou Helsinki.

Certainement, il y eut des éclipses totales ou partielles comme celles de Boiteux, qui s'éloigna de la compétition pour des motifs personnels qu'il ne m'appartient pas de juger ; Bernardo, qui fit la preuve de sa forme à Dijon mais, jeune marié, préféra s'évader de la servitude des épreuves : Blioch, hors de condition, et Lusien, accidenté en juin...

Par contre, il y eut Bozon et non seulement Bozon nageur de dos, mais Bozon crawleur ; Eminente et ses victoires sur Kadas et Jany ; Michel Treillet, véritable révélation et, chez les nageuses, la confirmation de Marie-Hélène André.

La tâche qui m'est désormais confiée vient compléter celle de mes deux collègues entraîneurs nationaux, Georges Hermant et Ernest Jean, chargés d'aller porter la bonne parole dans toute la France, d'instruire entraîneurs et éducateurs et de faire éclore puis de détecter les éléments de valeur.

Mon rôle personnel est beaucoup plus limité puisqu'il concerne essentiellement la préparation de l'équipe de France.

Entendons-nous, il n'est pas question d'opérer une sélection à priori et de n'entraîner que les élus. Il s'agit de faciliter à tous les « possibles » l'entraînement, tout en leur insufflant à l'avance le moral « équipe de France » qui se parachèvera par les stages. Mon rôle est donc strictement limité à ces « possibles » et je le limiterai volontairement pour ne pas éparpiller mes efforts qui risqueraient d'être vains. J'estime que mon action sera plus efficace en passant trois semaines tous les deux ou trois mois auprès de Boiteux auquel j'adjoindrai Million et Montserret (et leurs entraîneurs à tous trois, bien entendu) en Afrique du Nord, qu'en visitant vingt-cinq ou trente espoirs plus ou moins sûrs dans différents centres.

J'entends également, dans la mesure où la F.F.N. pourra me suivre, multiplier les stages dits de « préparation olympique » où ces mêmes nageurs sont appelés à s'entraîner en commun avec tout ce que cela représente d'émulation et de cohésion future pour l'équipe de France.

Pour cela, Toulouse, avec sa piscine, ses bassins d'été et les belles installations du Centre Régional d'Education Physique du château de Lespinet, me semble tout indiqué.

Jamais, en aucun cas, je ne veux ni ne dois me substituer aux entraîneurs des divers nageurs que je superviserai. Par contre, voyant leurs élèves avec un œil neuf, je serais à même de déceler les faiblesses et, partant, les améliorations possibles. D'autre part, je leur apporterai l'expérience de ce que j'ai vu ailleurs et, surtout, ayant un panorama exact de nos nageurs, il me sera plus facile de conseiller la spécialisation sur telle ou telle distance, spécialisation qui, étant donné le niveau actuel de la compétition internationale, devient de plus en plus nécessaire.

Escrime

PLUSIEURS milliers d'années avant Jésus-Christ, on trouvait déjà sur des bas-reliefs égyptiens des attitudes de combattants munis d'armes étranges, mais que l'on peut, avec un soupçon d'imagination, assimiler à des épées.

Longtemps l'escrime fut enseignée par les maîtres à danser, car il s'agissait alors d'un art ayant de nombreux points communs avec la danse. Au XVII^e siècle il en était encore ainsi. L'escrime se pratiquait alors sans masque, ce qui obligeait à tirer avec prudence et de façon statique, par conséquent : chaque adversaire se fendait à tour de rôle, l'autre parant et ripostant. L'apparition du masque au XVIII^e siècle permit à cet art de devenir un sport, l'attaque venant alors du côté de celui qui en prenait le premier l'initiative. Pratiquée presque exclusivement de pied ferme à ses débuts, l'attaque s'enseigna ensuite également en marchant. Devenu un sport athlétique, l'escrime a perdu de son côté esthétique au profit de la force et de la vitesse de déplacement sans perdre ses traditions de courtoisie.

ARTIGAS Edouard. 44 ans. Né à Paris. Employé à la R.A.T.P. Champion du monde à l'épée 1947 (Lisbonne). Vainqueur du challenge Baur 1952. Equipier champion du monde 1947 (Lisbonne). Equipier olympique 1948 (Londres).

BOUGNOL René. 42 ans. Né à Montpellier. Officier de paix. International au fleuret pendant vingt-quatre ans. Champion de France épée 1941. Champion de France fleuret 1946. 2^e au championnat du monde épée 1949 (Le Caire). Vainqueur des Jeux méditerranéens 1951 (Alexandrie).

BUHAN Jean. 41 ans. Né à Bordeaux. Licencié en droit. Négociant en cognac. Juge au tribunal de commerce. Champion de France fleuret 1947-1951. Champion de France épée 1949. Champion olympique 1948 (Londres). Vainqueur du challenge Duval 1951 et du challenge Hugnet 1950.

CATTIAU Philippe. Né le 28 juillet 1892 à Saint-Malo. Fils d'un maître d'armes malouin, débute très jeune dans les armes. Champion de Bretagne à seize ans, il entre, après une brillante guerre 1914-1918, à la salle Bouché qu'il quitte pour Dunlop-Sports. Champion de Paris 1920, 1929, 1932 et 1933 au fleuret et champion de France 1921, 1922, 1923, 1925 et 1932. Champion de France à l'épée 1933. Champion d'Europe à cette arme 1929 (Naples), 1930 (Liége), équipier champion d'Europe 1934 (Varsovie), 1935 (Lausanne). 2^e au fleuret individuel aux Jeux Olympiques 1920 (Anvers), 1924 (Paris), équipier champion olympique à l'épée 1932 (Los Angeles). Maître d'armes à l'I.N.S., entraîneur de l'équipe olympique 1948 (Londres) et Helsinki (1952).

DAGALLIER Daniel. 26 ans. Né à Paris. Interprète-secrétaire particulier. Equipier champion du monde à l'épée 1951 (Stockholm). Equipier olympique 1952 (Helsinki). Vainqueur du tournoi international d'Evian 1952.

DI ROSA Manlio. Italien. 39 ans. Né à Livourne. Employé de banque. International au fleuret depuis vingt ans. Plusieurs fois champion d'Italie. Champion du monde 1951 (Stockholm). Equipier champion du monde 1949 (Le Caire), 1950 (Monaco). Vainqueur du tournoi international de Gand 1951.

DUCRET Roger. Né en 1888 à Paris. Journaliste. Pratique d'abord l'athlétisme, puis vient à l'escrime. Champion d'Angleterre de fleuret à quinze ans, 2^e du tournoi international de Trieste au fleuret et 3^e à l'épée à dix-sept ans. Champion de France d'épée en 1914, 1924 au fleuret en 1922, 1923 et 1924, au sabre en 1930, 1931 et 1934. Réussit en 1924 la performance inégalée de remporter le tournoi olympique au fleuret et de se classer 2^e à l'épée et au sabre.

GAUDIN Lucien (1886-1934). Le plus prestigieux des escrimeurs français. Champion de France de fleuret 1906, 1910, 1911, 1912, 1913, champion de France à l'épée 1905. Champion d'Europe à l'épée 1921. Exempté des épreuves de sélection et capitaine de l'équipe de France. Champion olympique au fleuret et à l'épée 1928 (Amsterdam)

GEREVITCH Aladar. 42 ans. Hongrois. Champion du monde au sabre 1935 (Lausanne), 1951 (Stockholm). Champion olympique 1948 (Londres). 2^e aux Jeux olympiques 1952 (Helsinki).

GOUNY Françoise. Née le 12 avril 1925 à Paris. Championne du monde universitaire 1947 et 1949. Equipière olympique.

HUET Maurice. 35 ans. Chauffeur de taxi. Champion de France à l'épée 1950. Equipier champion du monde 1947 (Lisbonne). Equipier olympique 1948 (Londres).

KOVACS Pal. 42 ans. Hongrois. Champion du monde au sabre 1937 (Paris), 1935 (Bruxelles). Champion olympique 1952 (Helsinki). 2^e au championnat du monde 1951 (Stockholm).

Les Hongrois deviennent redoutables (fleuret - épée)

et l'éternel duel à deux (France-Italie) tournera bientôt au match à trois

par *Adrien ROMMEL*

ADRIEN ROMMEL, champion olympique et champion du monde de fleuret par équipe, a bien voulu tracer pour les lecteurs de But et Club-Le Miroir des Sports ce panorama de l'escrime en l'année 1953.

Nous sommes heureux de présenter ici cet article du jeune « doyen » de l'équipe de France de fleuret et d'un champion qui honore le sport qu'il a choisi.

Né à Paris le 4 août 1914, d'une famille d'origine flamande, Adrien Rommel a été formé à Championnet-Sports par le maître Victoire. Passé à la salle Bourdon qui fusionna en 1949 avec le Racing, il appartient à l'équipe de France depuis 1947 et il a participé à tous les championnats de France, du monde et aux Jeux olympiques de 1948 et 1952. Deux fois champion olympique par équipe, trois fois champion du monde par équipe, champion de France individuel en 1949, cinq fois champion de Paris, il s'est classé cinquième des championnats du monde individuels et, en battant en finale Mangiarotti et Di Rosa, il a évité à son jeune camarade Christian d'Oriola d'avoir à disputer un barrage pour la première place, assurant ainsi son succès personnel en même temps que le triomphe de l'équipe de France.

Ce très beau champion est aussi un remarquable journaliste dont s'honore la rédaction de nos confrères Le Monde et Les Echos. Nous nous réjouissons de l'accueillir parmi nous, persuadés que nos lecteurs prendront un vif intérêt à la lecture de son article.

ADRIEN ROMMEL.

COMME chaque année, la saison d'escrime s'est terminée par les championnats du monde, ultime épreuve qui permet dans tous les pays de faire le point des équipes nationales au fleuret, à l'épée et au sabre.

Ces championnats du monde, tirés à Bruxelles en 1953, ont eu un intérêt particulier : ils ont montré que si la France et l'Italie demeuraient les nations vedettes au fleuret, les temps approchaient où un troisième pays, la Hongrie, jusqu'ici spécialisée à l'arme d'estoc et de taille (le sabre, pour les profanes !), où elle jouit d'une incontestable supériorité, viendrait disputer aux deux pays latins leur suprématie aux deux armes de pointe.

Cette constatation non seulement ne nous porte point ombrage, mais elle nous réjouit à maints égards. Il est évident que l'escrime — celle au fleuret tout spécialement — risquait de courir un péril mortel si elle avait dû demeurer l'apanage de deux pays seulement : que l'un d'eux vienne à péricliter et l'intérêt des grandes épreuves internationales s'amenuisait dangereusement. La présence de fleurettistes hongrois capables de tenir tête aux meilleurs français et italiens, vient donner un lustre non négligeable aux rencontres mondiales, et rien ne vaut la crainte d'être chassé d'un fief, réputé jusqu'alors inexpugnable, pour inciter les occupants à se préparer à l'assaut !

Les Hongrois ont présenté à Bruxelles, et pour la première fois, un jeune fleurettiste de talent, Jozsef Gyurica. Selon certains de ses compatriotes, Gyurica aurait dix-huit ans : selon d'autres il en aurait vingt-deux... Ses premières leçons dateraient de six mois... ou de trois ans, suivant la source à laquelle on se renseigne. Il importe relativement peu, d'ailleurs, un fait étant incontestable : le jeune Gyurica est un tireur de classe dont les qualités morales et physiques lui permettront dans un proche avenir les prétentions les plus sérieuses aux toutes premières places. Mentionnons également la belle performance d'un autre fleurettiste hongrois. Endre Tilly, qui prit la quatrième place dans la finale individuelle mondiale, aux côtés de quatre Italiens et de trois Français.

Notons encore qu'à l'épée c'est un Hongrois, Jozsef Sakovics, qui remporta le titre individuel. Quant au sabre, il n'est pas d'exemple dans les annales des Championnats du monde et des Jeux Olympiques, sauf erreur de notre part, qu'une première place ait échappé à la Hongrie en individuel et seule l'année 1924 a vu en équipes la Hongrie se classer seconde (derrière l'Italie). Si l'on procédait à un classement général aux trois armes, la Hongrie ne serait pas mal placée !

Mais revenons aux Français qui, tout de même, ont bien travaillé cette année.

A tout seigneur, tout honneur ! Nous parlerons donc de Christian d'Oriola. Après avoir remporté sur Rommel une victoire facile aux championnats de France, ce qui ne surprit personne et surtout pas l'intéressé, d'Oriola s'est présenté aux Championnats du monde dans une forme moyenne, ce qui peut se justifier par deux raisons : le jeune Catalan a décroché de haute lutte, au mois de juin, son dernier oral qui le pare du titre de licencié en droit ; en outre, il accomplit en ce moment à Antibes, son service militaire. Les heures consacrées à l'étude et celles qu'il met — avec une exquise bonne grâce, d'ailleurs — au service de la patrie ont dû, évidemment, être en partie soustraites à son entraînement au fleuret.

A Bruxelles donc, Christian d'Oriola apporta trois victoires sur quatre dans la rencontre France-Italie par équipes, sérieux appoint qui nous permit, avec les trois victoires de Lataste, complétées par celles de Netter et de Rommel, de conserver le titre mondial, chèrement acquis en 1951, à Stockholm.

En individuel, d'Oriola devait subir une seule défaite en finale de la main gauche du redoutable Edoardo Mangiarotti. Celui-ci eut le bon goût, ainsi que son compatriote Di Rosa, de se faire battre deux fois dans cette finale, ce qui évita un barrage toujours aléatoire. Christian d'Oriola, champion du monde 1947-1949, champion olympique 1952, ajouta ce nouveau fleuron à sa couronne : celui de champion du monde 1953. Après son brillant succès à la Faculté de Droit de Montpellier, on se demande à Perpignan (Pyrénées-Orientales) qui devra désormais céder des armes ou de la toge.

La gloire éblouissante de notre Catalan ne doit cependant pas faire pâlir totalement la valeur de ses coéquipiers. Et nous pensons tout spécialement au docteur Jacques Lataste qui depuis trois ans fait une ascension remarquable dans la carrière des armes (y compris le bistouri). Lataste a ceci de particulier, c'est qu'il se singularise

Adrien Rommel : *Notre jeune Catalan qui, en 1953, a su mener aussi brillamment ses étu*

SUITE DE LA PAGE 71

de ses camarades de l'équipe de France (d'Oriola inclus) en faisant régulièrement son « contrat » dans cette néfaste coupe Gaudini qui nous vaut, avec un automatisme inquiétant, chaque année depuis 1950, les plus cuisants déboires... En outre, aux Championnats du monde comme aux Jeux Olympiques d'Helsinki, Lataste est l'homme qui apporte les victoires décisives au moment où on les lui demande. Et cela ne l'empêche pas de mener de pair de brillantes études de chirurgie consacrées cette année par le titre de Chef de clinique à la Faculté. Claude Netter, Claude Bancilhon et Jacques Noël, tous trois victimes des demi-finales à Bruxelles, ont fait une saison satisfaisante en se classant régulièrement dans toutes les finales d'épreuves nationales et en apportant un appoint précieux dans les diverses rencontres d'équipes de ces Championnats du monde 1953.

A l'épée, nous savons combien de fois les Français ont pu nous faire souffrir par l'irrégularité de leurs performances ! Cela tient à la liquidation prématurée d'une équipe d'anciens qui avait fait ses preuves et que l'on se hâta trop de remplacer par des éléments plus jeunes, certes, mais inexpérimentés. Après bien des tâtonnements, il semble que l'on ait trouvé trois tireurs de classe internationale : ce sont Mouyal, Dagallier et Huet. Les trois autres doivent encore être cherchés parmi des hommes susceptibles d'avoir un minimum d'esprit d'équipe et de compréhension de l'escrime à l'épée. Cela doit exister.

Armand Mouyal, champion de France pour la seconde fois consécutive (le fait est assez rare pour qu'on le mentionne) est incontestablement notre atout majeur à cette arme. Sa place honorable en finale des championnats du monde permet un optimisme de bon aloi dans les années à venir. L'épée n'est pas une arme de « jeunes » et l'*expérience* est un facteur capital de succès ; elle est essentiellement *personnelle* en ce sens que celle des autres vous sert à peu de chose, en escrime comme dans la vie.

Des épéistes tels que Dagallier et Huet sont maintenant aguerris et doivent s'affirmer dans les grandes rencontres internationales.

Au sabre, nous avons maintenant trois tireurs de belle classe. Ce sont Jacques Lefèvre, Jean Levavasseur et Bernard Morel. Les deux premiers sont élèves du maître Levavasseur, qui est incontestablement le premier professeur français à avoir compris quelque chose à l'escrime de compétition à cette arme. Nous lui devons deux beaux champions, qui peuvent rivaliser avec les Italiens, qui n'atteignent pas encore à la maestria des Hongrois, mais qui déjà leur tiennent tête. N'oublions pas que Jacques Lefèvre, battu cette année 5 touches à 4, par le champion du monde Pal Kovacs, n'a dû cette défaite de justesse qu'à une erreur d'arbitrage reconnue, mais bien malencontreuse. Bernard Morel, qui travaille assidûment au plastron de l'excellent maître Monory, de Lyon, a surclassé à Bruxelles les sabreurs italiens. Il nous manque encore un équipier de sa force pour aspirer aux toutes premières places dans les futures épreuves internationales.

Il serait injuste de ne pas dire ici un mot des escrimeuses !

La tâche est plaisante car elles sont charmantes. Il y a quelque chose de changé depuis quelque temps déjà dans notre équipe de France féminine : on ne pleure plus, on ne médit plus, on ne fait plus passer le capitaine par des affres épouvantables quand une défaite vient sanctionner un match, ce qui, jadis, nous sommes-nous laissé dire, était suivi de manifestations de mauvaise humeur aux conséquences toujours redoutées. Philippe Cattiau lui-même passe désormais des jours et des nuits idylliques, n'ayant plus à résoudre le délicat problème qui se posait autrefois à chaque déplacement international et qui consistait à répartir, généralement dans trois chambres de deux lits, six tireuses dont les caractères étaient toujours susceptibles de s'attirer ou de se repousser avec la force des pôles de l'aimant. Cette année, l'équipe était formée de Mme Raymonde Pécheux, de Mlles Renée Garilhe, championne du monde 1950 ; Françoise Mailliard, championne de France ; Régine Verronet, Kate Bernheim et Marguerite Lavagne. Les armes pratiquées furent propres, les combats courtois — voire gracieux — et si le titre mondial revint finalement à la charmante Italienne Irène Camber, déjà détentrice du titre olympique à Helsinki, il n'y eut ni pleurs ni grincements de dents, car cette jeune fille ajoute une rare gentillesse à des qualités d'escrimeuse certaines. Ainsi les détentrices de titres passent mais ne se ressemblent pas.

C'est peut-être en escrime féminine que la Fédération française est la plus riche en éléments de valeur. Car si Mme Lecomte, et nous savons qu'il en est ainsi, n'est que provisoirement éloignée des pistes, si Mmes Guittet et Thomas reprennent l'entraînement, nous aurons bientôt un charmant vivier dans lequel notre président Bontemps n'aura que l'embarras du choix pour aller pêcher.

1954 sera sans doute une rude année pour les escrimeurs à toutes armes. De nombreuses rencontres sont prévues. Il ne manquerait, dit-on, pour leur donner le jour que quelques tendons de ce fameux nerf de la guerre dont on ne parle pas exclusivement dans les journaux sportifs. Les sportifs ont ceci de particulier sur les autres combattants, c'est que l'argent dépensé pour eux ne se volatilise pas comme l'atome, que sa fission s'opère en Orient ou en Occident : il en demeure des bienfaits certains. En outre, sauf, grâce à Dieu, de très rares exceptions, les effectifs des vainqueurs et des vaincus ne subissent jamais d'autres pertes que celle de quelques illusions.

Adrien ROMMEL.

LATASTE Jacques. 31 ans. Né à la Grand'Combes. Chirurgien, chef de clinique à la Faculté de médecine de Paris. Champion de France au fleuret 1950. Champion de Paris 1953. Equipier olympique 1948 (Londres), 1952 (Helsinki). Equipier champion du monde 1951 (Stockholm), 1953 (Bruxelles).

LEFEVRE Jacques. 25 ans Né à Marseille. Ingénieur E.T.P. Champion de France au sabre 1948-49-50. 4e aux Jeux olympiques 1948 (Londres). Plusieurs fois champion de Paris et vainqueur du challenge international Lacroix.

LEVAVASSEUR Jean. Né à Paris. Agent commercial (Saint-Gobain). Champion de Paris, champion de France au sabre 1953, champion du monde 1950 (Monaco). Vainqueur du challenge international Lacroix.

MANGIAROTTI Dario. Italien. 40 ans. Né à Milan. Fonctionnaire. Plusieurs fois champion d'Italie à l'épée. Champion du monde 1949 (Le Caire). Equipier champion du monde 1949. 2e au championnat du monde 1950 (Monaco). 2e aux Jeux olympiques 1952 (Helsinki).

MANGIAROTTI Edoardo. Italien. 34 ans. Frère du précédent. Né à Milan. Industriel (matières plastiques). Plusieurs fois champion d'Italie à l'épée. Vainqueur du challenge Monal 1950-51. Champion du monde 1951 (Stockholm). 2e au fleuret. Champion olympique 1952 (Helsinki). 2e au fleuret. Equipier champion du monde 1949 (Le Caire), 1950 (Monaco). 2e au championnat du monde 1938 (Piestany) après barrage.

MASSARD Armand. Né le 1er décembre 1884 à Paris. Président du Comité Olympique Français, vice-président du Comité Olympique International. Champion olympique à l'épée 1920 (Anvers). Champion de France international à l'épée 1910. Capitaine de l'équipe de France jusqu'en 1928. Athlète complet qui a brillé dans de nombreux sports, notamment en équitation et en bobsleigh.

MONTANO Aldo. Italien. 44 ans. Né à Livourne. Armateur. Champion du monde au sabre 1938 (Piestany), 1947 (Lisbonne).

MOUYAL Armand. 26 ans. Né à Oran. Agent de police. Champion de France à l'épée 1952-53. Equipier champion du monde 1951 (Stockholm).

NETTER Claude. 29 ans. Né à Paris. Ingénieur E.C.P. Champion de Paris au fleuret 1950. Champion de France 1952. Champion du monde universitaire 1949. Equipier olympique 1952 (Helsinki). Equipier champion du monde 1951 (Stockholm), 1953 (Bruxelles).

NOEL Jacques. 32 ans. Né à Paris. Représentant de commerce. Vainqueur du challenge Duval au fleuret 1948. Equipier olympique 1952 (Helsinki). Equipier champion du monde 1953 (Bruxelles). 2e du tournoi international de Gand.

NOSTINI Renzo. Italien. 39 ans. Né à Rome. Ingénieur électricien. Plusieurs fois champion d'Italie au fleuret. Champion du monde 1950 (Monaco). Equipier champion du monde 1949 (Le Caire), 1950 (Monaco).

ORIOLA Christian d'. 24 ans. Né à Perpignan. Licencié en droit. Vainqueur du challenge Dufraissex au fleuret 1948, Champion du monde 1947 (Lisbonne), 1949 (Le Caire), 1953 (Bruxelles). Champion olympique 1952 (Helsinki). Vainqueur du challenge Mabileau (1948), des Jeux méditerranéens (1951), du challenge Duval (1953). Champion de France 1948, 1953.

PAVESI Carlo. Italien. 31 ans. Né à Milan. 2e aux championnats du monde à l'épée 1951 (Stockholm). 2e aux Jeux méditerranéens 1951. Equipier olympique 1952 (Helsinki).

PECHEUX Michel. Né le 24 juin 1911 à Saint-Brieuc. Champion du monde universitaire fleuret et épée 1935, champion de France à l'épée 1936, 1937, 1938, 1943. Champion de France au fleuret 1945. Champion du monde à l'épée 1938. Equipier olympique à l'épée. Champion du monde des maîtres d'armes à l'épée 1943, 1948 (Londres). Sélectionné olympique 1936 (Berlin).

PINTON Vincenzo. Italien. 46 ans. Plusieurs fois champion d'Italie au sabre. 2e aux Jeux olympiques 1948 (Londres). 2e au championnat du monde 1950 (Monaco).

SAKOVICS Jozsef. Hongrois. 29 ans. Champion du monde au sabre 1953 (Bruxelles).

SCHMETZ Bernard. Né le 21 mars 1904 à Orléans. Champion de France à l'épée 1930, 1931, 1932. Champion du monde à l'épée 1937. Equipier champion olympique 1932 (Los Angles).

TOURNON Jean-François. 48 ans. Né à Bois-Colombes. Dessinateur. Quatre fois champion de Paris au sabre. Champion de France 1935, 1945, 1947. Equipier olympique 1936 (Berlin), 1948 (Londres), 1952 (Helsinki). International sabre et épée depuis dix-huit ans. Vainqueur du challenge international Monal (épée). Champion de France épée.

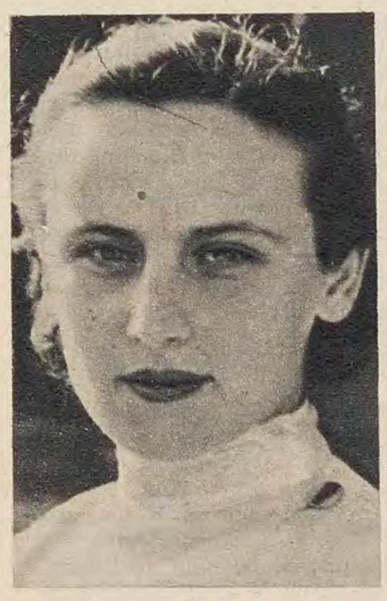
VALCKE Paul. Belge. 40 ans. Né à Bruxelles. Industriel. Champion de Paris à l'épée 1944. Plusieurs fois champion de Belgique fleuret. Vainqueur du challenge Duval 1947. Equipier olympique 1948 (Londres), 1952 (Helsinki).

PAUL KOVACS.

EDOARDO MANGIAROTTI

JACQUES LEFEVRE.

JEAN LEVAVASSEUR



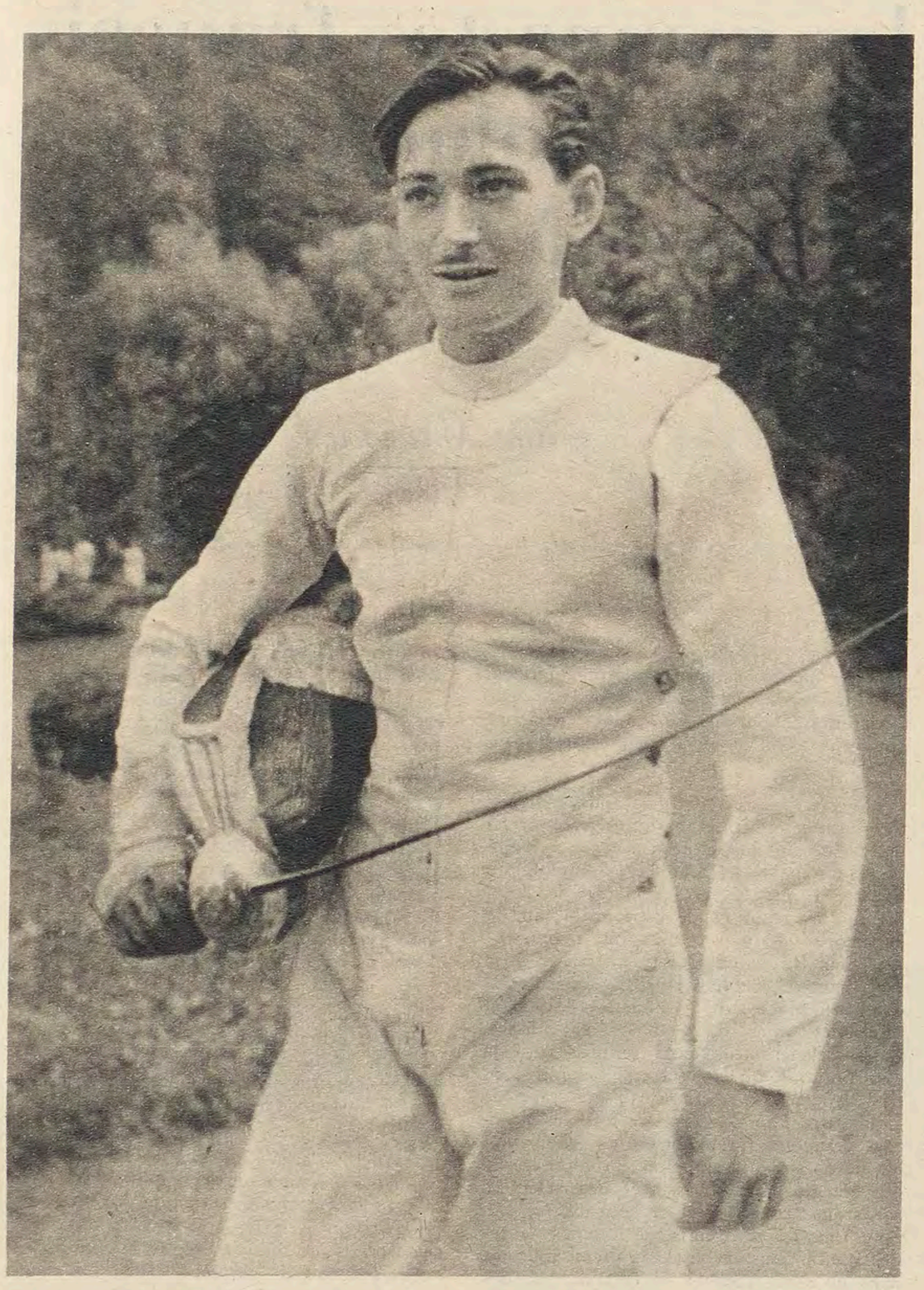
MAGDA ZSABLBA.

CLAUDE NETTER.

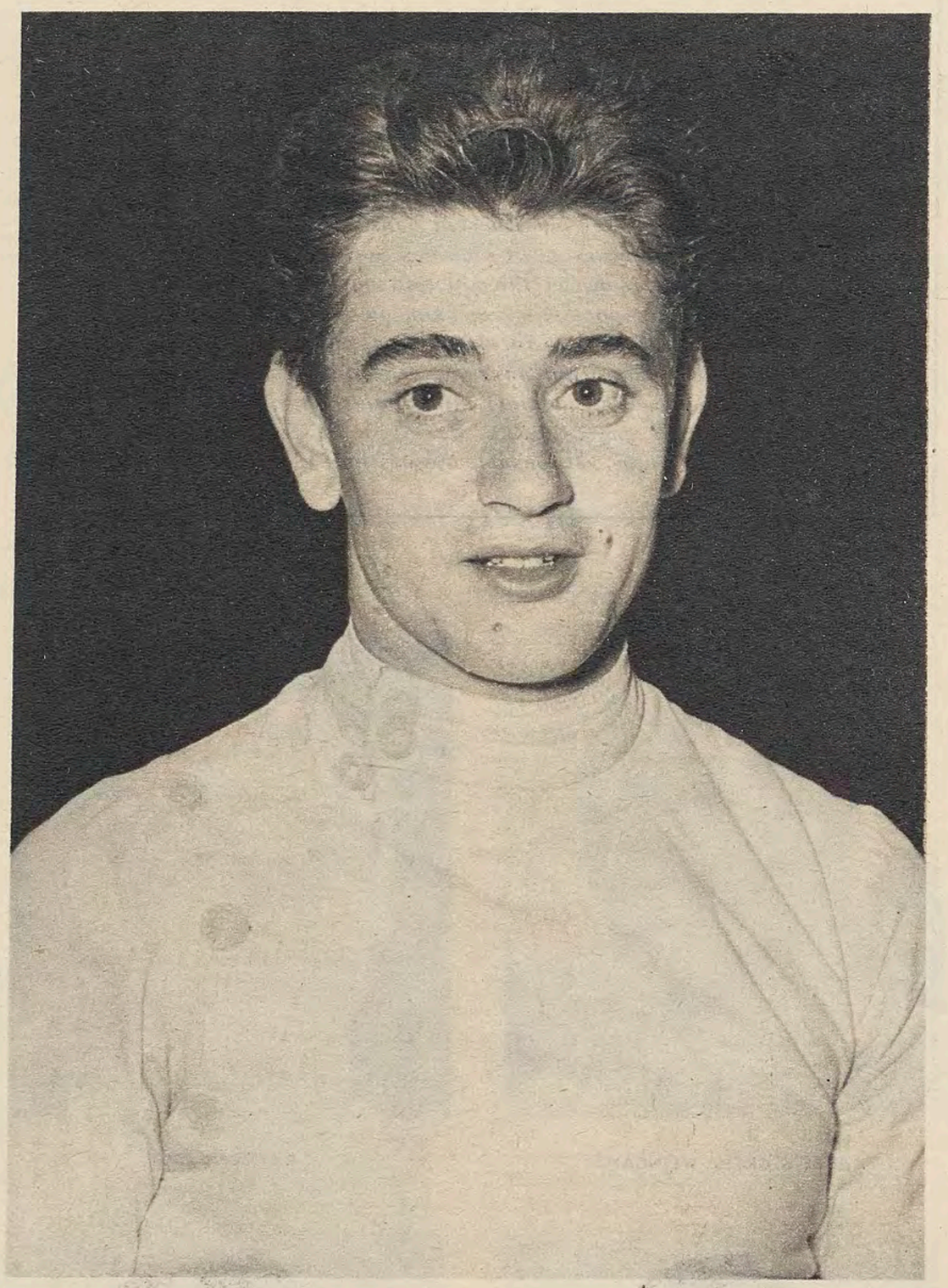
RENE BOUGNOL.

RENEE GARILHE.

ses *études de Droit et son entraînement, est toujours le meilleur fleurettiste du monde*



LE HONGROIS SAKOVITS A REMPORTE LE TITRE DE CHAMPION DU MONDE A L'EPEE.



CHRISTIAN D'ORIOLA DEMEURE LE MEILLEUR FLEURETTISTE DU MONDE POUR L'ANNEE 1953.

LES PRINCIPAUX RÉSULTATS DE 1953

CHAMPIONNATS DU MONDE

FLEURET MASCULIN

Par équipe. - Poule finale.
France (D'Oriola, 4 v.; Lataste, 3 v.; Rommel, 2 v.; Noel, 1 v.) bat Hongrie (Gyurica, 3 v.; Sakovics, 2 v.; Tilly 1 v.; Maszlay), par 10 à 6.
France (D'Oriola, 3 v.; Netter, 3 v.; Bancilhon, 2 v.; Rommel, 1 v.) bat Belgique (Verhalle, 3 v.; Balister, 2 v.; Bourgeois, 1 v.; Van Houdt, 1 v.), par 9 à 7.
France (D'Oriola, 3 v.; Lataste, 3 v.; Rommel, 2 v.; Netter, 1 v.) bat Italie (Di Rosa, 3 v.; E. Mangiarotti, 2 v.; Bergamini, 1 v.; Nostini), par 9 à 6.
Classement général : 1re FRANCE; 2e Italie; 3e Hongrie; 4e Belgique.
Individuel : 1er D'Oriola (Fr.), 6 v., 19 t.; 2e Mangiarotti (I.), 5 v., 20 t.; 3e Di Rosa (I.), 5 v., 24 t.; 4e Tilli (H.), 3 v., 29 t.; 5e Rommel (Fr.), 3 v., 31 t.; 6e Spallino (I.), 2 v., 31 t.; 7e Lataste, 2 v., 30 t.; 8e Nostini (I), 2 v., 31 t.

FLEURET FEMININ

Par équipe : 1re HONGRIE, 4 v. et 1 match nul; 2e France, 4 v. et 1 défaite; 3e Italie, 3 v.; 4e Allemagne, 2 v. et 1 match nul; 5e Pays-Bas, 1 v.; 6e Belgique.
Individuel : 1re Camber (I.), 7 v.; 2e Garilhe (Fr.), 6 v.; 3e Keidel (All.), 5 v.; 4e Elek I. (H.), 4 v.; 5e Hartl (Aut.), 2 v., 22 t.; 6e Zabska (H.), 2 v. 24 t.; 7e Bernheim (Fr.), 1 v., 26 t.; 8e Elek M. (H.), 1 v., 27 t.

EPEE

Par équipe : 1re ITALIE, 2 v. d'équipes et 28 v. individuelles; 2e France, 2 v. d'équipes et 25 v. individuelles; 3e Suisse, 1 v. d'équipes et 24 v. individuelles; 4e Suède, 1 v. d'équipes et 19 v. individuelles.
Individuel : 1er Sakovics (H.), 6 v.; 2e Berczenyi (H.), 4 v., 24 t.; 3e Marini (I.), 4 v. 26 t.; 4e Mouyal (Fr.), 4 v., 27 t.; 5e E. Mangiarotti (I.), 4 v., 31 t.; 6 Rehbinder (Suède), 3 v.; 7e Dagallier (F.), 2 v.; 8e D. Mangiarotti (I.), 1 v.

SABRE

Par équipe : 1re HONGRIE, 3 v.; 2e Italie, 1 v. et 1 match nul; 3e Pologne, 1 v.; 4e France, 1 match nul.
Individuel : 1er Kovacs (H.), 7 v.; 2e Gerevich (H.), 5 v.; 3e Karpati (H.), 4 v., 23 t.; 4e Mikla (Apatride), 4 v., 24 t.; 5e Lefevre (Fr.), 3 v., 28 t.; 6e Pinton (I.), 3 v., 30 t.; 7e Pawlowski (P.), 2 v.; 8e Lechner (Aut.).

CHAMPIONNATS DE FRANCE

FLEURET MASCULIN

Par équipe : E.M.E.S.C. Antibes (d'Oriola, 2 v.; Cintrat, 2 v.; Lalot, 2 v.; Sabeau, 1 v.) bat R.C.F. Paris (Rommel, 2 v.; Barbezat, 2 v.; Pellegrino, 2 v.; Huet), par 9 v. à 7.
Individuel : D'Oriola (E.M.E.S.C. Antibes) bat Rommel (R.C.F.), 5-0, 5-3.

FLEURET FEMININ

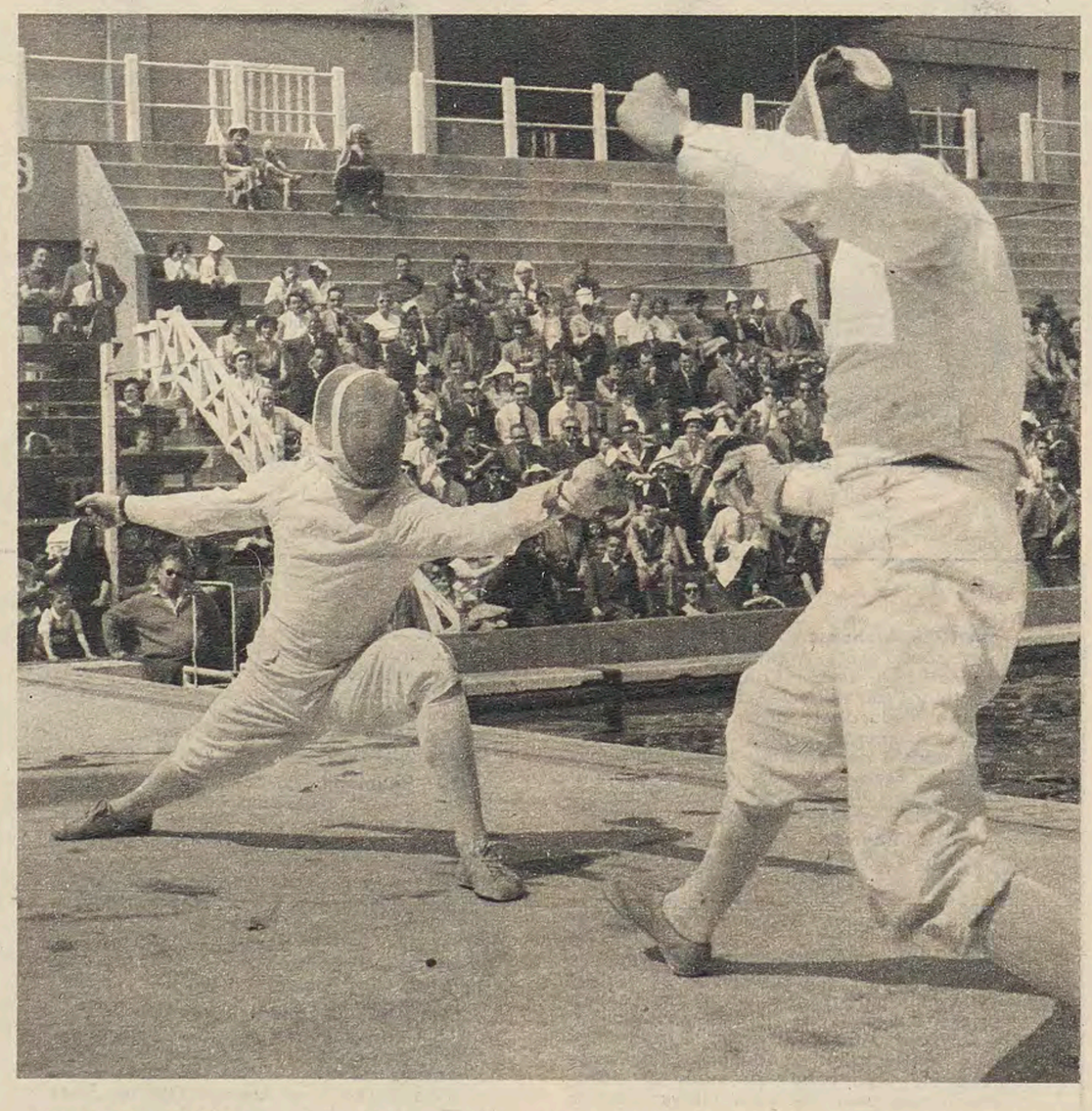
Par équipe : R.C.F. (Pécheux, 4 v.; Bacque, 3 v.; Lecomte, 1 v.; Pargny, 1 v. Maîtres Pécheux et Cottard) bat Cercle Hoche (Mailliard, 2 v.; Ducournau, 2 v.; Geoffroy, 1 v.; Bratiano, 1 v.), 9 à 6.
Individuel : Mailliard (Cercle Hoche) bat Garilhe (U.S.M.), 4-2, 0-4, 4-2.

EPEE

Par équipe : R.C.F. (Caro, 4 v.; Huet, 2 v.; Pellegrino, 2 v.; Lecomte, 1 v.) bat C.E. Strasbourg, 9 à 4.
Individuel : Armand Mouyal (A.S.P.P.) b. Artigas (U.S.M.), 2-5, 5-1, 5-2.

SABRE

Par équipe : Saint-Gobain (Levavasseur, 4 v.; Tournon, 2 v.; Lefèvre, 2 v.; Mionnet, 1 v.; Maître Levavasseur) bat Lyonnais (Morel, 2 v.; Laroyenne, 1 v.; Besson, 1 v.; Camilleri), 9 à 4.
Individuel : Levavasseur (St-Gobain) bat Lefèvre (St-Gobain), 5-3, 5-3.



CHRISTIAN D'ORIOLA (DE FACE) LIVRE UN SEVERE ASSAUT A CLAUDE BANCILHON.

Gymnastique

LA gymnastique est vieille comme le monde. Elle entrait dans le cadre de l'éducation chez les Egyptiens et elle fut un véritable culte pour les Grecs. Ceux-ci donnèrent aux exercices physiques qu'ils pratiquaient le nom de « Gymnastique », du mot « Gymnos » (nu), du fait que les athlètes de l'époque disputaient les compétitions le corps nu.

En France, la première société organisée fut fondée en 1860 à Guebwiller (Alsace). L'élan étant donné, plusieurs autres sociétés se constituèrent dans nos principales villes.

Dès la fondation de l'Union des Sociétés de Gymnastique de France, l'armée et l'instruction publique s'intéressèrent de près à ce sport jeune et sain, au point qu'il fut inclus officiellement dans la formation générale et fut le point de départ de l'éducation physique telle qu'on la pratique. La deuxième guerre mondiale interrompit toute activité et ce fut en 1945 que l'U.S.G.F. devint la Fédération française de Gymnastique, responsable des destinées de ce grand sport.

Sur le plan technique les gymnastes français n'ont absolument rien à envier à leurs rivaux

par Marius RÉGNIER

Moniteur National

ANDRE-GEORGES WEINGAND.

RAYMOND DOT.

MARCEL DEWOLF.

RAYMOND BADIN.

L'ANNÉE 1953 aura été, pour tous les gymnastes, celle du quatre-vingtième anniversaire de la fondation de leur Fédération. Tous les efforts entrepris ont convergé vers ce but : commémorer cette date.

Nous avons eu deux grands matches internationaux. En mars, nous avons reçu une sélection suisse de Lucerne conduite par l'étonnant J. Stalder, champion du monde. Il est, je crois, inutile de commenter les résultats de ce tournoi tant la supériorité de nos voisins fut incontestable. Seul Raymond Dot put rivaliser avec les virtuoses helvètes et prit une bonne deuxième place. Nos gymnastes se savaient inférieurs, dans l'ensemble, aux Suisses, aussi tournèrent-ils leurs regards vers la confrontation qu'ils devaient soutenir contre l'Allemagne le 18 avril, au stade de Coubertin. Pour la première fois, les Français devaient y rencontrer les Allemands, en match à deux, sur cinq épreuves libres. Un entraînement intensif et une sélection rigoureuse précédèrent ce tournoi. Ce fut, pour tous les pressentis, de longues heures de travail dans la fièvre jusqu'au jour où, dans un stade comble, se déroula l'un des plus beaux matches de gymnastique.

Les représentants d'outre-Rhin, Diekut, Bantz et Pfann furent extraordinaires d'agilité, de souplesse et d'élégance dans l'exécution de tous leurs mouvements mais, à ma grande surprise, nos adversaires furent faibles au cheval d'arçon. Le jeune toulonnais Guillou, toujours en progrès, produisit une très grosse impression à cet appareil et obtint la meilleure note.

A aucun moment, dans tous les compartiments, les Allemands ne nous dominèrent vraiment et, à l'issue du match, 8/10 de point nous séparaient de nos vainqueurs. Par contre, au classement individuel, Raymond Dot prit la première place et cinq des nôtres se classèrent dans les huit premiers. Sur le plan technique, les Français démontrèrent qu'ils n'étaient pas inférieurs aux Allemands mais le manque de compétitions sérieuses — sujet que je traiterai plus loin — les handicapa énormément.

Aux championnats de France qui eurent lieu à Metz, j'eus la joie de voir mon élève et ami Raymond Dot reprendre son titre, talonné par Mathiot, éternel malchanceux, qui dut cette fois encore se contenter de la deuxième place.

Le vétéran Weingand, qui termina sa carrière active sur sa victoire de 1952, assista en spectateur à ces championnats. Il fut sage car, tout en demeurant un très bon gymnaste, il eût sûrement été trahi par l'âge, ce qui ne pardonne pas.

J'ai, avec grand plaisir, revu le populaire Anger qui affronta de nouveau les agrès et prit une honorable septième place. Anger est un vivant exemple de volonté et de courage pour les jeunes adeptes de la Mulhisina qu'il dirige.

Du point de vue purement technique, la saison 1953 a été celle des transformations. Nous souvenant des résultats des Jeux Olympiques et, en fonction de ceux-ci, nous avons changé nos méthodes de travail dans le but de mieux préparer les championnats du monde de 1954. Les deux tournois internationaux 1953 ont démontré que, sur le plan technique, nos gymnastes n'avaient rien à envier à leurs rivaux étrangers. Mais, comme dans toutes les grandes maisons, nous avons nos petits travers. En ce qui nous concerne, je déplore que certains confrères (qui croient bien faire) se dispersent par trop dans leur mission. Ils s'occupent d'une foule de choses à la fois et se laissent naturellement déborder par les charges multiples qu'ils veulent assumer. Comment s'étonner, alors, s'ils n'obtiennent que des résultats médiocres ?

Mais ceci n'est qu'un aspect du problème, que nous pourrons résoudre, d'ailleurs, facilement. Il y a plus grave. Les gens chargés de l'administration et de la propagande ne font pas exactement ce qu'il conviendrait de faire. A-t-on contacté, pour les années futures, les villes susceptibles de recevoir une fête fédérale masculine qui met en scène un déploiement de masse propre à faire aimer et progresser la gymnastique ? Non. Nos internationaux ne se déplacent pas faute de crédits et cela leur donne un complexe d'infériorité. On a pu s'en rendre compte au cours des matches qui ont eu lieu cette année. Il faut absolument que les responsables agissent. La technique est prête et elle attend que les bonnes volontés se manifestent.

Pour conclure, je veux reprendre les paroles que Georges Hébert prononça, en 1926, devant l'U.S.G.F. :

« Les sociétés de gymnastique ne vivent pas de spectacles. Leurs cadres sont remarquables de dévouement. Ils ont un passé, des traditions, et conscience d'être utile au bien public. Qu'ils restent eux-mêmes en recherchant la perfection et ils rallieront tous les suffrages. »

Dans les sociétés, c'est toujours vrai. Mais sur le plan national il reste encore du travail à accomplir. Puisse 1954 nous apporter les transformations profondes que nous souhaitons !

ANGER Alphonse : Alsacien d'origine, né le 20 août 1915, à Mulhouse. Champion de France 1942-1943. Champion militaire, sélectionné olympique à Berlin, en 1936. Maître d'éducation physique à l'I. N. S. Gymnaste énergique, très audacieux. C'est le gymnaste qui a connu le plus de popularité en France. Au dernier championnat il se classa 7e. Il forme avec Weingand la vieille garde de nos gymnastes.

BADIN Raymond : Né le 19 mars 1928, à Mâcon. Champion de France scolaire cadet en 1943. Champion de France junior en 1947. Vainqueur de la Coupe nationale d'Education physique en 1948 et 1951. Etant blessé, n'a pas terminé les championnats de France 1953. Gymnaste dont le style est irréprochable et qui est fort remarqué par la régularité de ses évolutions au cours de toutes les réunions.

DEWOLF Marcel : Né le 19 septembre 1919, à Bourges. Vainqueur de la Coupe nationale d'Education physique en 1945. Sélectionné pour les Jeux Olympiques de Londres auxquels il participa. Sa puissante musculature lui permet d'avoir une très grande aisance aux anneaux et dans tous les mouvements où la force pure compense le temps d'élan. Moniteur d'éducation physique. Doté d'une technique sûre, il conseille judicieusement les jeunes adeptes.

DOT Raymond : Né le 20 décembre 1926 à Puteaux. Ex-champion de France junior; 3e au championnat de France 1947 ; 4e aux J.O. de Londres. Remporte le titre de champion de France en 1950, le conserve en 1951, le perd en 1952 et le reprend cette année à Metz à son aîné Weingand. Gymnaste complet et très dynamique. Ses spécialités sont la barre fixe, les préliminaires et les barres parallèles. C'est le meilleur gymnaste français actuel.

LEMOINE Alexandra : Mariée. Née le 1er avril 1928. Elève d'Arnou à Nanterre, Mlle Férenc apparaît en Honneur en 1946 à Tarbes où elle se classe 3e, enlevant le titre au saut du cheval. Elle remporte France-Hollande 1948. Devenue Mme Lemoine, elle n'abandonne pas la compétition et se classe 2e aux championnats de France 1949, remportant une nouvelle fois le titre au saut du cheval, puis 2e à Riom en 1950 et 3e à Thon en 1951 (3e titre au saut du cheval). En 1952, elle est championne de France, titre qu'elle conserve à Metz, cette année, en remportant la victoire aux quatre appareils.

WEINGAND André-Georges : Né le 14 mars 1915. Est le plus prestigieux de nos gymnastes et a détenu le titre de champion de France sans discontinuer de 1945 à 1949. Il devait, en 1952, à Dijon, reprendre son titre, exploit remarquable, à trente-sept ans. Moniteur-chef détaché à la direction régionale de Casablanca, gère les destinées de la gymnastique en Afrique du Nord. Durant toute sa carrière il s'est montré toujours très sûr ; d'une élégance remarquable il ne prenait jamais de risque inutile et, dans toute compétition, était un excellent finisseur.

Tennis

LE tennis a pour ancêtre la paume, sport populaire par excellence en France et qui compta parmi ses adeptes, Charles V, François Ier, Louis XII, Henri II, Henri IV. Modernisée et « anglicisée » par la Grande-Bretagne, la paume devenue tennis fit son apparition dans ce pays vers 1870 sous le nom de « Spherastike » nom qu'elle devait vite abandonner pour celui de lawn-tennis. D'abord simple distraction, le tennis ne tarda pas à prendre rang parmi les sports, et la place qu'il a prise dans le monde grâce à la Coupe Davis, challenge mis chaque année en compétition entre les meilleures équipes du monde, devait le faire rapidement évoluer vers une conception athlétique qui, jointe à la concentration qu'il exige de ses pratiquants, en font, au stade de la compétition, un des sports les plus rudes qui soient. Très pratiqué en Australie et dans les pays anglo-saxons, il a connu en France sa période de gloire au temps des « mousquetaires », et sa popularité y demeure grande. Il ne faudrait que la venue de quelques champions de classe internationale pour la faire s'épanouir.

ADAMSON Nelly. Née en 1916 à Tilbury (G.-B.), mais de nationalité belge, fut, en 1933, la première joueuse de ce pays. Devenue Française par mariage, est depuis la guerre la meilleure joueuse française et est encore classée nº 1 cette année. Championne internationale de France en 1948.

ABDESSELAM Robert. Né le 27 janvier 1920 à El Biar (Algérie). Vint au tennis sur les conseils de sa mère, elle-même excellente joueuse. Champion de France juniors en 1937-1938, champion du monde universitaire en 1939, champion d'Egypte en 1946-1947, a été depuis cette date l'un des piliers de l'équipe française.

BERNARD Marcel. Né le 18 mai 1914 à la Madeleine (Nord). Champion international de France en 1946.

BOROTRA Jean. Né le 13 août 1898 à Biarritz, est non seulement l'une des plus grandes figures du tennis, mais un homme dont le sport tout entier peut s'honorer. Plus de soixante fois champion de France, deux fois vainqueur de Wimbledon et de Forest-Hills, champion d'Australie, champion du monde, il a été aussi champion de France militaire... de football. Le « Basque bondissant », le « Mousquetaire » de la Coupe Davis, ingénieur de son état, continue à cinquante-cinq ans à pratiquer le tennis avec une ardeur et une juvénilité exemplaires.

BRUGNON Jacques. Né le 11 mai 1895 à Paris, grand spécialiste du double, a la gloire d'avoir été le quatrième mousquetaire de la grande époque du tennis.

BRICHANT Jacques. Né en 1930 à Uccle (Belgique), international de basket-ball, refusa la sélection olympique pour pouvoir jouer au tennis. Champion de France juniors 1946, représentera cette année son pays en finale de la Coupe Davis interzones avec Washer.

CHATRIER Susan. Née Susan Partridge, le 13 septembre 1930 à Wolverhampton (Angleterre), mais Française par mariage, double championne de France 1953 sur courts couverts et sur terre battue peut être considérée comme l'une des meilleures joueuses mondiales.

COCHET Henri. Né le 14 décembre 1901 à Villeurbanne. On a pu dire de lui qu'il avait le génie du tennis. Six fois champion de France en simple, deux fois vainqueur de Wimbledon, champion d'Amérique, premier joueur du monde de 1927 à 1931, il fut un des artisans des victoires françaises en Coupe Davis.

CONNOLLY Maureen. Née le 17 septembre 1934 à San Diego (Californie), s'est révélée en enlevant le championnat d'Amérique à moins de seize ans. Elle a disputé sept championnats nationaux et les a enlevés tous les sept. A dix-neuf ans, elle compte trois victoires à Forest-Hills, deux à Wimbledon, une à Roland-Garros, une à Sydney.

DESTREMAU Bernard. Né le 11 février 1917 à Paris, champion national 1953, demeure le premier joueur français. Son énergie jamais défaillante le rend précieux pour notre équipe de Coupe Davis.

DUCOS DE LA HAILLE Jean. Né le 29 novembre 1926 à Nancy. Excellent joueur de basket, vint au tennis et s'y imposa en devenant champion de France jeunes-cadets et cadets en 1942 et 1943. Remarqué comme joueur de doubles a fait cette année son entrée en Coupe Davis et s'y est fort bien comporté.

DROBNY Jaroslav. Né en 1921 à Prague, naturalisé Egyptien après avoir quitté son pays pour raisons politiques, peut être considéré comme le meilleur joueur du monde en dépit d'une émotivité qui lui a souvent fait perdre une partie de ses énormes moyens lors de finales importantes. Champion international de France en 1952 en battant Sedgman, il est, après son match contre Patty, le vainqueur moral du tournoi de Wimbledon 1953.

Tony Trabert
a bouleversé, malgré Rosewall les données de la Coupe Davis

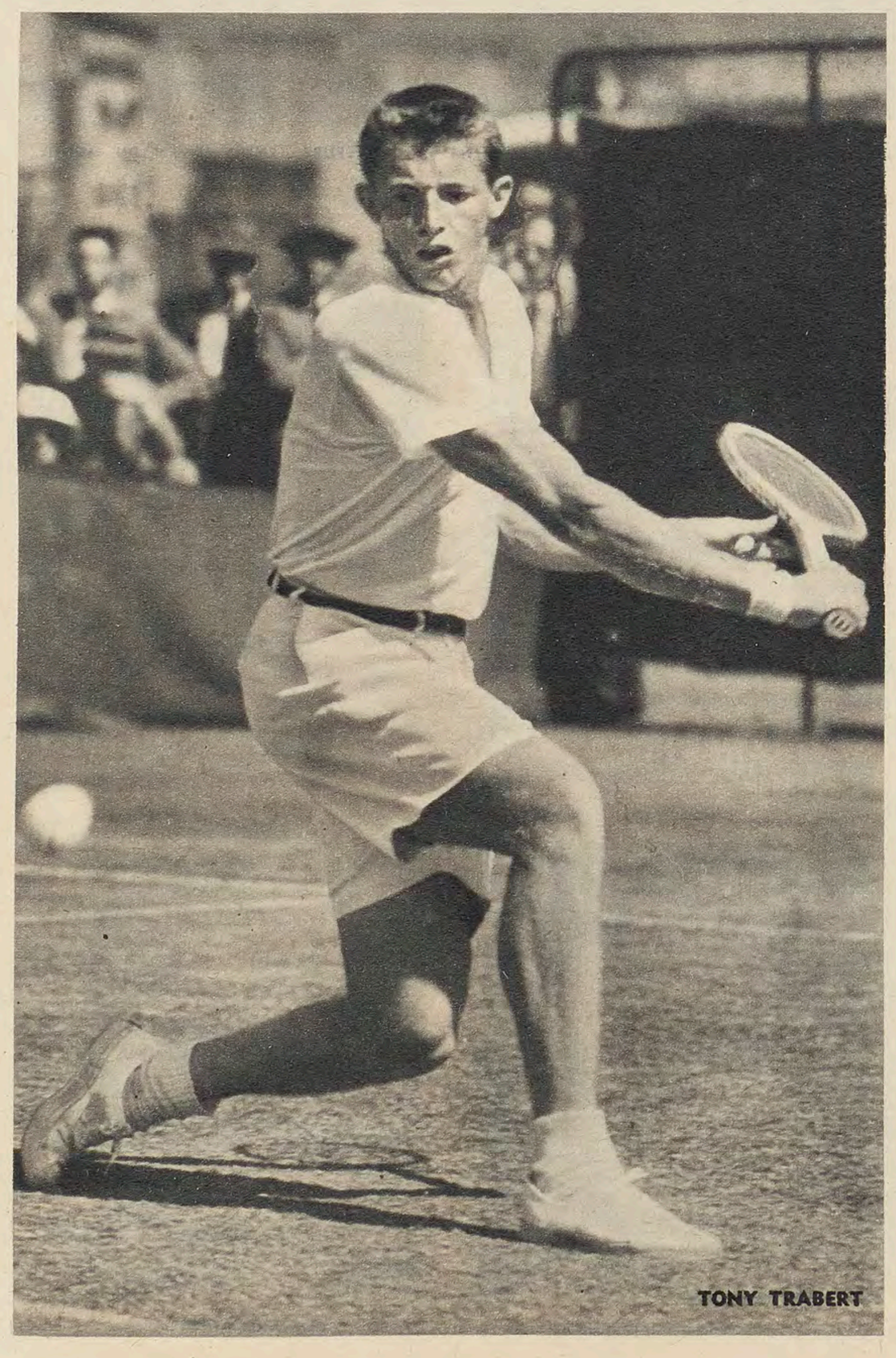
La France a cherché, au cours de la saison, à renouveler ses cadres

EN janvier 1953 et la Coupe Davis conservée à l'Australie, Frank Sedgman et Ken Mac Gregor passèrent professionnels. La tournée Kramer leur offrait une fortune et la perspective d'une longue, monotone, épuisante série de matches Kramer-Sedgman et Mac Gregor-Segura. On s'intéressa aux premiers, puis on renonça à décompter les autres. L'année n'était pas finie que Mac Gregor, millionnaire et écœuré, faisait savoir qu'il abandonnait le tennis pour le rugby...

Du moins, les deux grands champions australiens en jetant leur blanche hermine aux orties avaient-ils l'âme tranquille : leur succession était assurée par deux prodiges, Ken Rosewall et Lewis Hoad, l'un et l'autre âgés de dix-huit ans.

On connaissait déjà les deux gamins en France où ils avaient disputé les championnats de Roland-Garros, mais on apprit pourtant avec stupeur que Rosewall s'était attribué le titre de champion d'Australie en battant les meilleurs Américains. A dix-huit ans, c'était une performance sans précédent. Comme par ailleurs, le jeune Ken constituait avec son camarade une équipe de double quasi aussi forte que l'ancienne association Sedgman-Mac Gregor, on attendit avec curiosité leur venue à Auteuil.

Ils vinrent en mai, après le périple obligé par Le Caire, Rome et Monte-Carlo. La vie des tennismen amateurs est charmante, mais rude. Toujours à la poursuite du printemps où qu'il se trouve, descendant dans les meilleurs hôtels, fréquentant la société la plus distinguée, ils paient en incessants tournois cette existence luxueuse.



TONY TRABERT

Un joueur de génie : Rosewall

Après une période de flottement due à la mort du regretté président Pierre Gillou, les Internationaux de France repris par M. Bazillac, nouveau chef de la F.F.L.T. se présentaient bien. Il manquait Sturgess, toujours en Afrique du Sud. Trabert, toujours mobilisé. Larsen reparti en Amérique après avoir brillé l'hiver aux championnats de France sur courts couverts que remporta Budge Patty, mais dans l'ensemble, l'affiche était belle. D'autant plus belle que Paris voyait débuter Maureen Connolly dans le tournoi féminin. Triple attraction : Connolly, championne d'Australie, d'Amérique et de Grande-Bretagne à dix-neuf ans ; Hoad et Rosewall...

Et l'on vit sur les courts un garçon blond qui ressemblait, en plus petit, au coureur cycliste Geerit Schulte et un brun appliqué, pareil avec son short à un gosse qui tue un jeudi sans soleil en jouant à un jeu qui ne l'amuse pas. Quoi ! c'étaient là Hoad et Rosewall ! A un an de distance, on les avait un peu oubliés et l'on imaginait sur la foi des résultats qu'ils étaient devenus des joueurs prestigieux, parés de tous les talents et de toutes les fantaisies du génie. Ils donnaient, Rosewall surtout, l'impression de tâcherons du tennis. Quant à Maureen Connolly, elle faisait l'effet d'une brave petite fille, très appliquée, douée pour taper dans une balle avec une raquette, mais ayant encore beaucoup à apprendre.

L'intérêt se concentra sur l'Américain Vic Seixas. Celui-là était un champion, un véritable ! Beau comme Adonis, en forme superbe, réussissant sans paraître y penser les coups les plus difficiles, il devint en trois jours la coqueluche de la potinière d'Auteuil.

Il y avait aussi Drobny, tenant du titre. « Drob » qui l'an d'avant avait terrassé Sedgman en quatre sets. Sous ses lunettes noires, il donnait toujours cette impression de puissance concentrée qui n'appartient

(*Suite page 76.*)

André Chassaignon : *Les tennismen internationaux ont connu une année à surprises avec un va*

FRY Shirley. Née en 1926 à Akron (Ohio). Championne de France internationale 1951, est après Maureen Connolly et Doris Hart la troisième joueuse du monde à l'heure actuelle.

HAILLET Robert. Né le 26 septembre 1931 à Pau. Fils du professeur du Garden L.T. de Pau, débuta comme trois-quarts centre junior de la section paloise, pratiqua l'athlétisme et s'imposa en tennis en remportant la Coupe de Galéa 1952. Sélectionné pour la Coupe Davis, il a remporté en 1953 la Coupe Macomber, la grande épreuve classique des jeunes. Energique et ne s'avouant jamais vaincu, il s'est hissé au tout premier plan en 1952 et a confirmé cette saison les espoirs placés en lui.

HART Doris. Née en juillet 1925 à Saint-Louis (Missouri). Frappée de poliomyélite à quinze ans, entreprit sa rééducation par le tennis. Malgré une légère infériorité physique, elle est la meilleure exécutante des courts. Championne de France en 1950 et 1952, victorieuse à Wimbledon, peut être prise pour modèle d'énergie et de volonté.

HOAD Lewis. Né le 23 novembre 1934 à Glèbe (Australie). Champion d'Australie sur terre battue en 1952, il a remporté avec Rosewall les trois championnats d'Australie, de France et d'Angleterre en double, en 1953, devenant ainsi avec son coéquipier le champion du monde de la spécialité.

LACOSTE René. Né le 2 juillet 1904 à Paris, débuta a quinze ans. Neuf fois champion de France, deux fois vainqueur de Wimbledon et de Forest-Hills, a eu l'honneur de permettre à la France de remporter la Coupe Davis pour la première fois. Premier joueur du monde 1926-1927.

LENGLEN Suzanne (1899-1938). Championne du monde à quinze ans, on résumera la carrière de la plus prestigieuse joueuse de tous les temps en disant qu'elle ne perdit que deux sets durant toute la durée de sa vie sportive. France, Angleterre, Amérique, elle brilla partout.

MATHIEU Simone. Née à Neuilly-sur-Seine. Championne internationale de France en 1932, 1933, 1936, 1937, quatre fois demi-finaliste de Wimbledon qu'elle remporta deux fois en double, classée troisième joueuse du monde en 1932, est la meilleure joueuse française après Suzanne Lenglen.

MOLINARI Jean-Claude. Né le 28 septembre 1931 à Paris. Champion de France juniors en 1950, ce brillant styliste fait partie de l'équipe de France de Coupe Davis depuis cette année.

NIELSEN Kurt. Né le 19 novembre 1930 à Copenhague. A dix-sept ans, il battait sur bois Parker et Patty. Champion de France 1951 sur courts couverts en battant Drobny. Sa puissance et sa vitesse font de lui un des meilleurs joueurs du monde sur bois. Finaliste de Wimbledon en 1953.

PATTY Budge. Né en 1924 en Californie. Champion international de France et de Grande-Bretagne en 1950, un accident à la cheville lui fit perdre la première place mondiale sur courts couverts.

REMY Paul. Né en 1925 à Alger. Classé premier joueur français en 1952 après sa victoire dans le championnat national. Joueur sobre et sans grand brio, est membre de l'équipe de France de Coupe Davis où il a obtenu d'excellents résultats.

ROSE Mervyn. Né le 23 janvier 1930 à Coffs Harbour (Australie). Champion d'Amérique 1952 en double, avec Seixas et, en 1953, avec Hartwig, ce puissant gaucher peut être considéré comme le meilleur joueur de double que l'Australie ait connu depuis Bromwich.

ROSEWALL Kenneth. Né le 2 novembre 1934, à Hurstville (Australie). Champion d'Australie juniors en 1952, il a remporté cette saison le championnat d'Australie sur herbe et le championnat international de France. Forme, avec Hoad, la meilleure association mondiale de double.

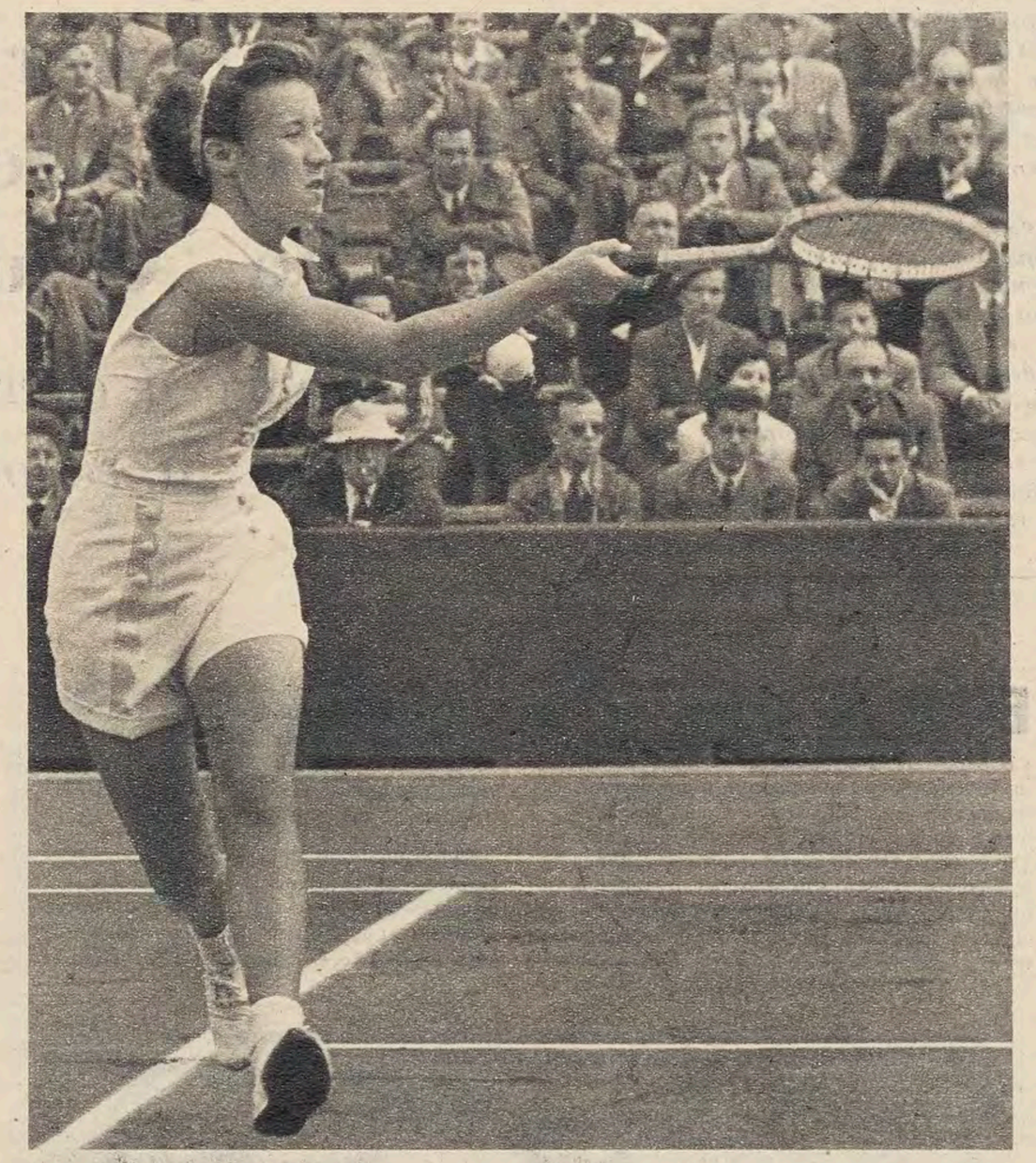
SEIXAS Victor. Né le 30 août 1923 à Philadelphie. Débuta à l'âge de cinq ans. Finaliste de Forest-Hills en 1951 contre Sedgman, champion d'Amérique en double en 1952, il a triomphé cette année à Wimbledon et a été finaliste à Paris et à Forrest-Hills.

TALBERT Billy Né le 4 septembre 1918 à Cincinnati (Ohio). Spécialiste des doubles et doubles mixtes, champion d'Amérique 1953 avec Mulloy, représente la Coupe Davis depuis 1946 sous les couleurs de son pays.

TILDEN William (1893-1953). Le plus prestigieux joueur des Etats-Unis. Sept fois champion national de 1920 à 1929, trois fois vainqueur de Wimbledon, il fut champion du monde de 1921 à 1925 et le meilleur joueur de son pays de 1920 à 1929. Passé professionnel en 1930, il laissera le souvenir d'un très grand joueur et du véritable initiateur du tennis moderne.

TRABERT Tony. Né le 16 aout 1930 à Cincinnati (U.S.A.). Champion international de France en double (1950), a retrouvé une éclatante vedette en 1953 en enlevant, quelques mois a peine après sa démobilisation de marin, le titre national à Forest-Hills.

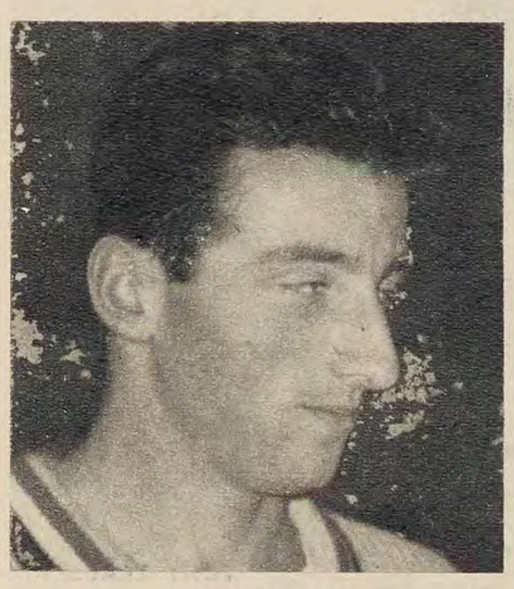
WASHER Philippe. Né le 6 août 1924 à Bruxelles. Plusieurs fois champion de Belgique, disputera à Sydney la finale de zone européenne de Coupe Davis.



MAUREEN CONNOLLY EST INCONTESTABLEMENT LA MEILLEURE TENNISWOMEN DU MONDE.

BUDGE PATTY.

JAROSLAV DROBNY.



ROBERT HAILLET.

BERNARD DESTREMAU.

SUITE DE LA PAGE 75

qu'à lui. On attendait avec curiosité la demi-finale qui l'opposait à Seixas.

Seixas l'emporta, à la surprise générale. Repris par ses vieux complexes, paralysé par l'importance de l'enjeu, les jambes lourdes, n'ayant plus cette insolente réussite qui lui fait placer les balles les plus imparables à 10 centimètres des lignes, Drobny s'avoua vaincu.

Pendant ce temps, Rosewall qui s'améliorait de match en match, battait l'inattendu Morea que personne n'avait jamais vu jouer aussi bien.

Et ce fut la finale. Seixas était grand favori. Cela dura quelques jeux, puis Roland-Garros, envahi par 12.000 spectateurs, assista, stupéfait, à la plus éblouissante démonstration de tennis. La classe de Rosewall qui ne s'était montrée que par éclairs, éclata en revers fulgurants dont chacun prenait Seixas à contre-pied. Si brillant la veille, Seixas était devenu un écolier désorienté tandis que Rosewall, la mèche brune sur l'œil, petit, trapu, attentif, s'abandonnait aux délices d'une inspiration merveilleuse et qui amena un cri sur toutes les lèvres : « C'est Henri Cochet, il y a vingt ans ! »

Champion d'Australie, champion de France, le successeur de Sedgman devenait le vainqueur attendu de Wimbledon, le deuxième grand tournoi de l'année.

Il était dit que cette année 1953 donnerait des résultats déconcertants. Malade, Rosewall disparut sans grande gloire et le match-clé du tournoi opposa Drobny à Budge Patty. C'était en fait la véritable finale, mais une répartition des séries conçue de manière à avantager les Australiens qu'on pensait voir accéder aux parties finales, faussa tout.

Drobny, vainqueur moral de Wimbledon

Pour tout le monde désormais, le vainqueur de Wimbledon 1953 se nomme Jaroslav Drobny, bien que le nom de Vic Sexas se soit inscrit au palmarès. Le match que le Tchèque, naturalisé Egyptien, livra à Patty entre dans la catégorie des rencontres historiques. D'un côté, Drobny, joueur à fin de carrière dont Wimbledon qu'il n'a jamais remporté eût constitué le plus beau titre de gloire et lui eût donné ce titre de champion du monde qu'il frôla sans le conquérir jamais ; de l'autre, le meilleur joueur mondial de l'année 1950 qui, après un accident, repartait à la conquête de la gloire. Américain habitant Paris la plupart du temps — ce que les sélectionneurs américains pour la Coupe Davis ont du mal à lui pardonner, Patty ne cachait pas ses ambitions et avait fait le nécessaire pour recouvrer la grande forme qu'il avait connue naguère.

LES PRINCIPAUX

CHAMPIONNAT D'AUSTRALIE : Simples messieurs : Rosewall b. Rose 6-0, 6-3, 6-4.

Simples dames : Maureen Connolly b. Julia Sampson 6-3, 6-2.

Doubles messieurs : Hoad-Rosewall b. Rose-Candy 9-11, 6-4, 10-8, 6-4.

Doubles dames : Misses Conolly-Sampson b. misses Hawton-Penrose 6-4, 6-2.

CHAMPIONNATS DE FRANCE SUR COURTS COUVERTS : Simples messieurs : Budge Patty b. Larsen 6-3, 4-6, 7-5, 6-4.

Simples dames : Miss Patridge b. Mlle Schmitt 8-6, 7-5.

Doubles messieurs : Ulrich-Nielsen b. Patty-Larsen 6-3, 3-6, 5-7, 6-3.

Doubles dames : Mmes Kermina-Dubois, w.o.

La rencontre dura près de quatre heures. Elle fut de toute beauté et prit un caractère dramatique que souligne son score : 8-6, 16-18, 3-6, 8-6, 12-10.

Epuisés, en proie aux crampes, les deux hommes allèrent jusqu'à la limite de leurs forces. Drobny, plus résistant, l'emporta, mais la bataille avait été trop sévère. Il passa encore un tour, puis souffrant d'un décollement musculaire, s'inclina devant le fantaisiste danois Kurt Nielsen.

Tous les pronostics bouleversés, on assista donc à une finale Nielsen-Seixas Le Danemark pavoisa : c'était la première fois qu'un de ses joueurs avait une chance de vaincre sur l'herbe britannique ! Nielsen, que les Parisiens connaissent bien, particulièrement s'ils habitent Saint-Germain-des-Prés, est un authentique champion, capable du meilleur comme du pire. Cette fois, ému par ses responsabilités, il n'exista pas devant Seixas qui, prenant ainsi sa revanche de Roland-Garros, remporta le tournoi, tandis que Maureen Connolly inscrivait une fois de plus son nom sur le mur de l'All England Club.

Trabert surgit à Forest-Hills

Rosewall à Paris, Seixas à Londres. On attendit la troisième manche à Forest-Hills. Ce fut Trabert qui surgit. A peine démobilisé du service militaire, il avait empoigné sa raquette en homme décidé à reprendre sa place dans le peloton des meilleurs joueurs et, si possible, à passer en tête.

Hoad et Rosewall, surentraînés, saouls de tennis, disparurent de la compétition sans qu'on les eût aperçus ou presque. Seixas baissa les bras, Patty sortit du court vaincu et, à la manière de Sedgman, Trabert devint champion d'Amérique sans avoir perdu un set.

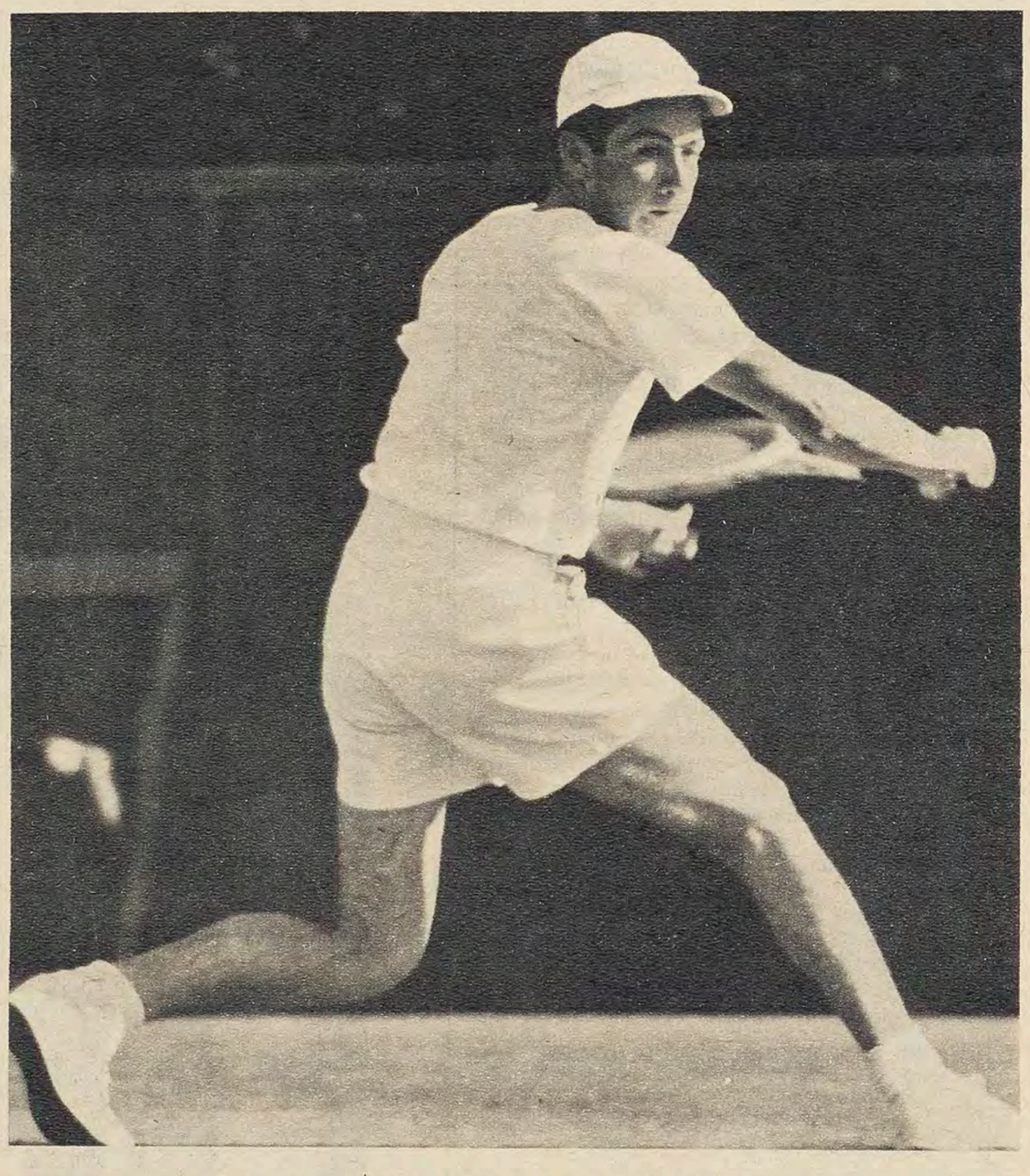
Cette victoire bouleversait toutes les données du problème essentiel qu'est la Coupe Davis. En mai, il était certain que les Australiens conserveraient sans mal le fameux trophée. En septembre, les Américains paraissaient devoir l'emporter. Un peu partout on répétait que Rosewall et Hoad n'ayant que dix-neuf ans avaient été surmenés, usés dans d'écœurantes compétitions, dans une série de matches dont chacun demande une terrible concentration nerveuse. Rosewall riposta en prenant sa revanche dans les championnats de la côte Ouest du Pacifique qui constituent traditionnellement une seconde représentation de Forest-Hills. Les choses en sont là, à l'heure où nous dressons ce bilan. Il est probable que Harry Hopman, le coach australien, saura faire observer à ses garçons le repos nécessaire avant le Challenge Round, mais jamais depuis que le célèbre saladier de M. Davis a franchi le Pacifique, les chances américaines n'ont été aussi grandes.

Il sera cette année bien difficile d'établir le classement des dix premiers joueurs mondiaux. Du moins la question ne souffrira-t-elle pas de difficultés pour les femmes. Maureen Connolly, victorieuse à Sydney, Paris, Londres et Forest-Hills n'a subi que deux défaites, l'une à Rome, l'autre à Los Angeles. Avec son air mi-mutin, mi-boudeur, ses remarquables coups droits et les « trous » surprenants qu'on observe dans son jeu, elle est, de très loin, la meilleure joueuse du monde.

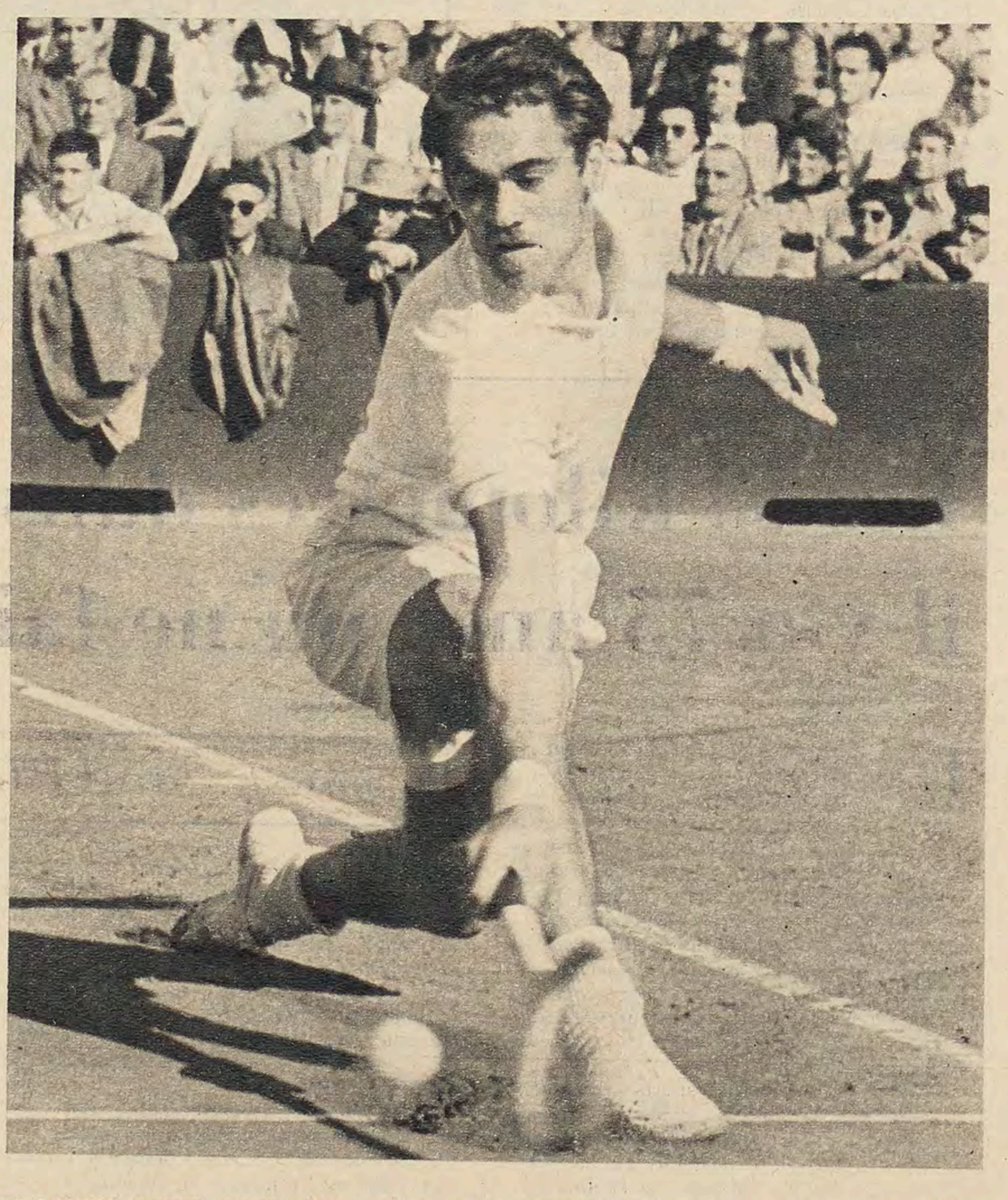
Une année de renouveau pour les joueurs français

Voilà pour les « Grands » du tennis. Dans ce récit, l'Europe n'est pas apparue, sinon accidentellement à propos de Nielsen. C'est qu'il y a peu à en dire. Succédant aux Suédois, puis aux Italiens, les Belges iront en Australie disputer la finale interzone aux Américains. Mais qu'y a-t-il derrière Washer et Brichant, les deux daviscupmen belges ? Personne. Le Danemark a Nielsen, Torbeen Ulrich et son frère Jorgen. L'Allemagne n'a plus que le vieux Von Cramm. La Grande-Bretagne peu de monde. Que dire de la France dont les joueurs disparaissent dès les huitièmes de finale d'un tournoi un peu relevé ?

Si paradoxal que cela puisse paraître, l'année a été bonne pour nous. Nous avons enfin des jeunes et en tête. Robert Haillet, joueur énergique qui ne s'avoue jamais vaincu. Derrière lui, Jean-Claude Molinari, tennisman brillant mais trop vite découragé aux moments où le véritable champion serre les dents. Sa sélection dans l'équipe de Coupe Davis lui communiquera-t-elle cette flamme qui lui manque ? Un très proche avenir nous le dira, encore qu'on en puisse douter. Par contre, l'avènement de Ducos de La Haille dans notre équipe de double marque un louable désir de rajeunissement des cadres... ou l'usure des anciens et l'inéluctable besoin de remplacer Rémy, Abdesselam et Destremau, piliers d'un temps encore très proche. Il faut cependant dire que Destremau demeure un superbe lutteur, capable de se surpasser dans les occasions difficiles. Il a conquis le titre national et le mérite parfaitement. A ces six hommes, il convient d'ajouter Marcel Bernard qui demeure un très beau joueur lorsque la fantaisie lui en prend et que le temps ne lui fait pas défaut. Quatre anciens donc et trois jeunes dont le meilleur est Haillet. Ce serait assez peu si les championnats juniors et cadets et surtout la coupe de Galéa ne nous avaient dit que nous pouvons compter sur Gérard Pilet, bientôt libéré du service militaire, sur Grinda, doté d'une confiance à l'épreuve et qu'un voyage en Australie doit techniquement améliorer, sur les frères Verdier, sur bien d'autres encore qu'une prospection méthodique en province permettrait de découvrir. Ce doit être la tâche de demain et elle présente assez d'intérêt pour qu'on s'en occupe avec activité.



LE JEUNE PRODIGE KEN ROSEWALL REMPORTA LES CHAMPIONNATS D'AUSTRALIE ET DE FRANCE.



LE DANOIS NIELSEN CAUSA UNE SURPRISE EN PARTICIPANT A LA FINALE DE WIMBLEDON.

RÉSULTATS DE L'ANNÉE 1953

CHAMPIONNAT D'EGYPTE : Simples messieurs : Drobny b. Von Cramm 6-4, 6-1, 6-1.

TOURNOI DE MONTE-CARLO : Simples messieurs : Skonecki b. Drobny 6-3, 6-4, 11-9.

Simples dames : Doris Hart b. Tota Jendien 7-5, 10-12, 6-4.

Double messieurs : Washer-Bartzen b. Patty-Grinda 6-4, 3-6, 6-1.

COUPE MACOMBER : Simples messieurs : Haillet b. Nielsen 6-1, 7,5, 6-4.

CHAMPIONNATS INTERNATIONAUX DE FRANCE : Simples messieurs : Rosewall b. Seixas 6-3, 6-4, 1-6, 6-2.

Simples dames : Maureen Connolly b. Doris Hart 6-2, 6-4.

Doubles messieurs : Rosewall-Hoad b. Rose Wilderspin 6-2, 6-1, 6-1.

Doubles dames : Doris Hart-Shirley Fry b. Connolly-Sampson 6-4, 6-3.

TOURNOI DE WIMBLEDON : Simples messieurs : Seixas b. Nielsen 9-7, 6-3, 6-4.

Simples dames : Maureen Connolly b. Doris Hart.

Doubles messieurs : Rosewall-Hoad b. Rose-Hartwig 6-4, 7-5, 4-6, 7-5.

Doubles dames : Doris Hart-Shirley Fry b. Connolly-Sampson 6-0, 6-0.

CHAMPIONNATS D'AMERIQUE : Simples messieurs : Trabert b. Seixas 6-3, 6-2, 6-3.

Simples dames : Maureen Connolly b. Doris Hart 6-2, 6-3.

Marche

La marche est née avec le premier homme. Tous les êtres humains ont marché et marcheront toujours. Les premières indications que l'on ait sur la marche sportive remontent aux « raids » de guerre de l'antiquité. En Grèce et dans l'île de Crète notamment...

En Gaule, les Celtes et les Ibères pratiquent la marche de fond. Mais les Wisigoths demeurent des précurseurs.

Le premier « meeting » pédestre est organisé en 1350 à Semur-en-Auxois (Côte-d'Or). Jusqu'en 1639, la ville inscrit, à son programme des festivités annuelles, un *concours de marche de durée*.

Vers 1700, sous Louis XIV, des « écuries » de marcheurs sont entretenus par de riches seigneurs. En 1759, sensation : à Manchester les mille miles (1.609 kilomètres) sont couverts en moins d'un mois.

Quelques années plus tard (de 1773 à 1792), sur des distances équivalentes à celles de Strasbourg-Paris, des moyennes horaires de 4 km. 700 sont atteintes. Ce n'était pas si mal, compte tenu de l'état des routes de l'époque.

C'est en 1837, vingt-six ans après l'apparition du « chronographe », qu'un athlète est contrôlé pour la première fois : Fuller, de nationalité britannique, couvre les 50 miles (80 kilomètres) en moins de onze heures. 1850 voit, à Oxford, la création d'un mouvement destiné à authentifier les records. Six années durant, de grandes performances sont enregistrées : Londres Brighton (83 kilomètres) est parcouru en 10 h. 56... Soixante-dix ans plus tard, le regretté Florimond Cornet abaisse ce record de trois heures.

En 1876, les Six Jours pédestres de New York remportent un succès considérable. Et voici le premier championnat du monde et la notoriété de O'Lery, Weston, Perkins, Howes...

Ensuite c'est la nuit complète. La prestigieuse époque est passée...

En 1892 la France est à la base du renouveau. Paris-Belfort rend vie à la marche. Ce sont ensuite Paris-Le Havre-Paris, Paris-Cabourg, Paris-Roubaix et Bordeaux-Paris à la marche.

C'est aussi l'apparition d'Emile Anthoine : un athlète (champion de France et recordman du 800 mètres) désireux de mesurer les possibilités physiques de l'homme. Il veut s'en rendre compte par lui-même. Il entraîne les « neufs », les hésitants dans son sillage. Il continue à le faire à plus de 70 ans. C'est à lui que la marche en France doit tout. C'est à lui que bientôt dans l'Europe et le monde ce sport, qui n'est pas inhumain s'il est bien compris, devra plus encore...

ENCADRE PAR SES ENTRAINEURS, LE VAINQUEUR DE STRASBOURG-PARIS, G. ROGER, APPROCHE DE LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE.

Les 13 kilomètres dans l'heure étaient dépassés il y a 75 ans : on ne fait pas mieux aujourd'hui

par E. ANTHOINE — *PRÉSIDENT DE L'U.F. DE MARCHE*

Il y a soixante-seize ans, au moment de la grande époque des Sinclair, Vaughan, Fitzgerald, Hazaël et autres Hibberd, les 13 kilomètres étaient largement couverts dans l'heure, les 25 kilomètres atteints en 120 minutes et les 35 kilomètres dépassés dans les trois heures. Fait-on mieux de nos jours ? Difficilement.

Pourtant les conditions matérielles se sont améliorées. La mesure du temps est devenue plus exacte, plus précise. L'état des routes est infiniment meilleur. La technique à l'encontre de celles de tous les autres sports stagne.

Avec la naissance des sports athlétiques et d'équipes, la marche disparaît complètement des programmes. Du même coup, ce sport... marque le pas. Or, qui ne progresse pas recule... Malgré un renouveau, marquant les années d'avant l'autre guerre, malgré les marches de l'année, les ville-à-ville, malgré un championnat du monde remporté pour la première fois par un Français, le rideau tombe de nouveau... Tout est à recommencer. Certes les épreuves de marche sont portées à chaque programme olympique. Mais ce n'est qu'une parodie : les officiels se perdent en palabres sur la régularité ou l'irrégularité du style des concurrents.

La véritable marche renaît enfin avec le surhumain — mais non inhumain — Paris-Strasbourg. Cette compétition créée par l'Union Française de Marche rénove enfin un sport presque tombé en désuétude. Les exploits de Linder, de Louis Godart, de Damas, d'Ernest Romens avant guerre et plus près de nous ceux de Gilbert Roger, de Joseph Zami et d'Albert Seibert ont fait beaucoup plus pour la marche que des compétitions en vase clos, sur la piste d'un stade. La cendrée est réservée aux athlètes. Ne peut-on la leur laisser ?...

Le siècle de la vitesse, de la mécanique, du modernisme n'entrave nullement le penchant de nos pédestrians. Il ne supprime en rien le goût d'un effort réel. Le premier coup de pioche est donné. Les fondations sont maintenant très solides. La maison se construit petit à petit.

Le chemin est encore long : cent cinquante ans de retard sont à combler : soixante-quinze ans perdus et soixante-quinze ans pendant lesquels notre sport n'a pas progressé. La France est en avance sur toutes les autres nations. Pour nous, le résultat n'est pas encore atteint. Il faut des années, des lustres presque, pour former un marcheur. Dix années d'expérience caractérisent la plupart des hommes qui constituent notre élite nationale. Ils sont encore loin d'égaler les champions évoqués plus haut. Ils demeurent dans la bonne voie. Le but n'est pas loin : les Henri Caron, Richard Seibert, Louis Barthel, Raymond Mayeur, Louis Guignard, Edmond Guny, René Landrein, Louis Godart pour ne citer que les principaux, égaleront bientôt leurs aînés... Le mouvement est lancé.

Gilbert ROGER
(spécialiste du grand fond)
Henri CARON
(l'homme de la vitesse)

"C'EST impossible. Des hommes ne peuvent marcher pendant 70 heures à plus de 7 kilomètres de moyenne. Ils montent en voiture. C'est une certitude... »

Combien de fois avons-nous entendu cette phrase accusatrice ! Les détracteurs, les sceptiques sont nombreux, même parmi nos confrères. L'un d'eux a même suivi le dernier Strasbourg-Paris pour découvrir la « preuve » irréfutable de la fraude. Il en a été pour ses frais et il est rentré à Paris déçu. Il aurait pu être convaincu mais ses idées préconçues étaient trop bien ancrées. Il n'a pas désarmé. Tant pis pour lui. Pour nous, le problème est autre. Marcher est un sport qui a sa place parmi tous les sports. Il réunit les qualités essentielles : volonté, résistance, souplesse, courage et honnêteté. Les marcheurs sont avant tout des hommes intègres, francs. Ils ne sont pas gangrenés par l'argent, source de tant de maux. Ce sont des sportifs dans le sens le plus moral du mot et c'est pourquoi ils refusent toute aide irrégulière. Tentez une expérience. Posez-leur la question : « Montez-vous en voiture entre les contrôles ?.... » La réaction sera instantanée et si vive que la fuite sera votre salut.

Les lauréats d'un Strasbourg-Paris, le premier comme le dernier, ont le droit d'être admirés. On comprend alors les foules qui se pressent le long des routes de nos marches de l'Est. Elles ne s'étonnent plus. Elles jugent l'effort à sa juste valeur. Elles se dressent comme une haie triomphale le long d'une route semée d'embûches.

Couvrir près de 8 kilomètres dans l'heure n'est rien pour ces hommes habitués depuis longtemps à de telles moyennes. Ce qu'ils craignent, c'est la défaillance de la dernière nuit, le sommeil qui les guette, le stupide accident musculaire, le trou invisible sur le macadam où se reflètent à peine les lumignons des vélos de leurs accompagnateurs, l'orage et sa pluie glaciale après la chaleur torride... En un mot, ils ne pensent qu'à finir. C'est pour eux un point d'honneur. Et c'est aussi vrai pour Strasbourg-Paris que pour n'importe quelle autre épreuve...

La compétition de la mi-juin reste cependant leur but : y participer est pour eux un honneur ; la remporter est la récompense suprême.

Cette année, Gilbert Roger a renouvelé son succès de 1949. Sa supériorité a été nette. Le sociétaire de Montreuil peut d'ailleurs être considéré comme le meilleur spécialiste du grand fond. Aucune des grandes « courses » de la saison ne lui a échappé : 1er du championnat d'Europe de Lyon, il a également remporté les circuits des Flandres, de Bourgogne, et de Paris, le Tour d'Alsace par étapes ; Strasbourg-Besançon et le Bol d'Or. Le palmarès est éloquent. Il classe l'homme, personnage attachant par sa simplicité et sa valeur d'athlète. Pour lui, ses victoires ne constituent pas un exploit. Son métier — il est peintre en bâtiment — sa femme et ses trois enfants l'occupent davantage. Il ne sacrifie aucune seconde à son entraînement. « A quoi bon, déclare-t-il. Je marche suffisamment en compétition... »

Tel est le vainqueur de Strasbourg-Paris 1953, un champion sensible qui a versé quelques larmes lorsque à une vingtaine de kilomètres du but, il dut ravir le commandement à son camarade de club Louis Godart fils. Ce dernier a échoué pour avoir tenté de relier les deux capitales, celle de l'Alsace à celle de la France, sans dormir un seul instant... 45 minutes, comme le fit Roger, ou une heure de sommeil lui auraient cependant suffi...

Albert Seibert, troisième seulement, et Joseph Zami contraint à l'abandon — amis dans la vie, ennemis sur la route — demeurent les deux « hommes-clefs » de la compétition créée par Emile Anthoine. Leur amour de la marche est démesuré. Ils n'ont pas encore fini d'inquiéter les adolescents.

Pourtant, un renouvellement des cadres s'est opéré. C'est là le principal enseignement du dernier Strasbourg-Paris. Réservé aux hommes d'âge mûr, aux chevronnés.

(*Suite page 80.*)

Les Français ont dominé les Championnats du monde : René Landrein, Louis Barthel, Henri Caron, Louis Guignard, Richard Seibert, Raymond Mayeur et Gilbert Roger (de gauche à droite). Albert Seibert et Louis Godart fils complétaient le team tricolore.

UNE BELLE EQUIPE : RICHARD SEIBERT CONSEILLE SON PERE, ALBERT, QUI SE RECONFORTE.

CHAMPIONNAT DU MONDE
100 KILOMETRES (SUISSE)

1. Henri Caron (France), 9 h. 32' 52" (record), moyenne : 10 km. 474 ; **2. Richard Seibert** (France), 9 h. 51' 1" ; **3. Louis Barthel** (France), 9 h. 51' 38" ; **4. Guy Guignard** (France), 10 h. 5' 5" ; **5. Ray Mayeur** (France), 10 h. 5' 12", etc.

Trophée International : 1. France (U.F.M.) ; 2. Suisse ; 3. Allemagne ; 4. Belgique, etc

CRITERIUM INTERNATIONAL GRAND FOND

Lyon (223 km.) : **1. Gilbert Roger** (Paris), 23 h. 43' 50" ; **2. H. Caron** (Paris), 24 h. 44' 53" ; **3. G. Clozel** (Lyon), 26 h. 8'.

CHAMPIONNATS DE FRANCE

Union Française de marche, Neuilly-Plaisance (50 km. route) : **1. Louis Barthel** (A.S.P. Nancy), 4 h. 28' 3" ; **2. H. Caron** (Paris), 4 h. 33' 42" ; **3. Gilbert Roger** (C.A. Montreuil), 4 h. 38".

Fédération Française d'Athlétisme, Colombes (50 km.) : **1. Maggi E.** (A.S. Est), 4 h. 36' 54" ; **2. Leborgne** (Saint-Brieuc), 4 h. 47' 28" ; **3. Deveille** (La Rochelle), 4 h. 50' 13".

F.F.A. (Piste 10 km.), Colombes : **1. Chevalier** (Rennes), 47' 43" ; **2. Griset** (Caen), 48' 4" ; 3. Coubard (Paris), 49' 17".

Championnat militaire (Alençon) : **1. Bouchère** (Strasbourg) ; **2. Daubiés ; 3. Cornu.**

MATCHES INTERNATIONAUX

Genève (4 heures) : **1. Landrein** (France), 43 km. 848 ; **2. Barthel** (France) ; **3. A. Seibert** (France). France bat Suisse.

Charleroi (27 km.) : **1. Kratz** (France), 2 h. 25' 40" ; **2. Dufresne** (France), 2 h. 28' 45" ; **3. Marcel Godard** (France), 2 h. 30' 40". France bat Belgique.

Bourgoin (75 km.) : **1. Champly** (Lyon), 7 h. 48' ; **2. Clozel** (Lyon) ; **3. G. Roger** (Paris). France bat Suisse.

Marcinelle (51 km.) : **1. R. Bédé** (France), 4 h. 43' ; **2. M. Godard** (France), 4 h. 52' ; **3. Desfossés** (France). France bat Belgique.

LES GRANDES COMPETITIONS
GRAND FOND

Casablanca-Fès (Maroc), 350 km. : **1. H. Caron** (Paris), 48 h. 26' ; **2. Bou Tarfa,** 48 h. 58' ; **3. Labory,** 49 h. 36'.

Circuit de Normandie (Rouen), 207 km. : **1. Albert Seibert** (Morez), 22 h. 38' 25" ; **2. L. Godart fils,** 23 h. 22' 20" ; **3. Sarrasin,** 24 h. 50'.

Circuit des Flandres (Saint-Quentin-Lille-Mouvaux), 201 km. : **1. Gilbert Roger** (Paris, 22 h. 45' ; **2. Ed. Guny ;** 3. Ch. Guny.

Circuit de Bourgogne (Dijon), 194 km. : **1. Gilbert Roger** (Paris), 21 h. 33' ; **2. Albert Seibert,** 21 h. 58' ; **3. L. Godart fils,** 22 h. 27'.

Circuit de Champagne (Châlons-sur-Marne) : **1. Maurice Sarrasin** (Châlons), 204 km. 480 ; **2. Ed. Guny,** 200 km. 160 ; **3. A. Bohomme,** 200 km. 160.

Circuit d'Alsace (Strasbourg), 192 km. : **1. J. Brandt** (Strasbourg), 22 h. 11' 33" ; **2. Hirsch,** 22 h. 56' 54" ; **3. A. Hueber,** 24 h. 38' 45".

Circuit de l'Orléanais (Montargis), 205 km. : **1. Joseph Zami** (Paris), 24 h. 26' 14" ; **2. M. Vincent,** 26 h. 7' 42" ; **3. Parisot,** 26 h. 14' 32".

Tour du Léman (Lausanne), 205 km : **1. Albert Seibert** (Morez), 24 h. 31' ; **2. J. Krummenacher,** 24 h. 54' ; **3. J. Schneider,** 25 h. 55'.

Circuit de Paris (deux tours de banlieue), 220 km. : **1. Gilbert Roger** (Paris), 25 h. 50' 15" ; **2. Mainemare,** 28 h. 1' 30" ; **3. Ch. Dujardin,** 28 h. 18' 30".

STRASBOURG-PARIS

1. **Gilbert Roger** (C.A. Montreuil), 515 km. en 66 h. 50' 24" (moyenne : 7 km. 705, record mondial de la distance) ; 2. **Louis Godart** (C.A. Montreuil), 515 km. en 66 h. 58' 55" ; 3. **Albert Seibert** (C.M. Morez), 508 km. en 74 h. 36' 20" ; 4. **Edmond Guny** (Aulnoye), 74 h. 28' 30" ; 5. **Emile Vondentorren** (Lille), 77 h. 30' 31" ; 6. **Joseph Nowak** (Vitry-le-François), 78 h. 16. ; **7. Charles Dujardin** (Paris), 82 h. 2' ; 8. **Maurice Sarrasin** (Châlons), 82 h. 12' ; 9. **K. Kalin** (Rouen), 82 h. 29' ; 10. **R. Anceaux** (Châlons), 84 h. 30' ; 11. **M. Vincent** (Nancy), 85 h. 35' ; 12. **A. Parisot** (Langlée), 86 h. 40' ; 13. **Rob. Mayeur** (Ch.-Thierry), 89 h. ; 14. **R. Déjuniat** (Paris), 89 h. 22', etc.

ANTHOINE Emile. Né le 9 juin 1882. Fils de l'inventeur de l'encaustique à essence. Athlète et marcheur. A disputé plus de 1.000 épreuves et a remporté plus de 800 victoires. A été champion et recordman de France du 800 mètres. Premier Français champion du monde de marche (1913). Président de l'Union Française de Marche et de la Fédération Internationale de Marche.

CARON Henri. Né le 2 juillet 1924 à Noyelles-sous-Lens (Pas-de-Calais). Après avoir été boxeur, cycliste et escrimeur, effectue ses débuts de marcheur en 1940. Vainqueur du Grand Prix de l'Armistice, en 1951 et 1952. Champion de France des 50 kilomètres, champion du monde en 1949 et en 1953, et recordman de France et du monde des 100 kilomètres sur route.

GODART Louis. Né en 1881 à Hautmont (Nord). Marié, un enfant. Hôtelier dans la banlieue parisienne. Débuts en gymnastique en 1889, devient un des meilleurs coureurs de fond et un marcheur de valeur. Remporte Paris-Strasbourg en 1928, 1929 et 1931. A été recordman sur route des 200 kilomètres et 24 heures. Dirigeant de l'U.F.M. a été champion de France des vétérans.

GODART Louis. Fils du précédent. Né le 6 février 1915. Marié, deux enfants. Commerçant-représentant - démonstrateur. A disputé de multiples épreuves. Deuxième de Strasbourg-Paris 1953.

HUBERT Claude. Né le 16 mars 1914 à Chartres. 1 m. 67, 63 kilos. Employé communal à Asnières. Débuts en 1929 au V. S. Chartrain. Champion de France des 50 kilomètres sur piste en 1949 et 8e aux Jeux olympiques de Londres en 1948.

MAGGI Emile. A. S. Cheminots de l'Est. Champion de France des 10.000 mètres sur piste en 1941, 1946, 1947 et 1948. 3e des Championnats d'Europe à Oslo, en 1946, et 6e aux Jeux olympiques de Londres, en 1948.

ROGER Gilbert. Né le 17 février 1914 à Fraze (Eure-et-Loir). Peintre en bâtiment. Marié, trois enfants. Plusieurs fois champion d'Europe. Vainqueur de Paris-Strasbourg en 1949 et de Strasbourg-Paris en 1953. A déjà remporté plus de 200 victoires, dont Paris-Reims, Paris-Rouen, circuit du Jura, Strasbourg-Besançon.

SEIBERT Albert. Né le 1er mai 1911 à Heltz (Sarre). Naturalisé en 1949. Marié. Trois enfants. Moniteur d'éducation physique et lunettier à Morez (Jura). Débuts à Nancy en 1934. A déjà obtenu plus de 150 victoires, dont le Grand Prix d'Europe, le Grand Prix des Nations, le Grand Prix de Paris, Strasbourg-Paris 1952 et Paris-Strasbourg 1951.

SEIBERT Richard. Né le 23 mars 1933 à Nancy (Meurthe-et-Moselle), 1 m. 69, 67 kilos, 4 litres 4 de capacité thoracique. Célibataire. Couvreur-zingueur-ferblantier. Boxeur poids welter de qualité : champion du Jura 1949 à 1953, remporte le titre de Franche-Comté en 1952 et accède aux huitièmes de finales des Championnats de France la même saison. Marcheur aux qualités supérieures à celles de son père, Albert. Champion de France junior sur piste (10 kilomètres). Champion de France senior de la montagne (50 kilomètres) en 1952. Deuxième des Championnats du monde de Lausanne en 1953, est considéré comme le plus sérieux espoir de la marche française.

ZAMI Joseph. Né le 25 mars 1903 à la Martinique, représentant en biscuits. Marié. A disputé plus de 300 épreuves et couvert près de 20.000 kilomètres en compétition. Vainqueur de Paris-Strasbourg 1951. Plusieurs fois second. Une des figures et personnalités les plus marquantes de Strasbourg-Paris.

ROGER et CARON

(suite de la page 79)

le test organisé par le « Parisien Libéré » permet aux jeunes de s'affirmer. La demi-victoire de Louis Godart fils, la quatrième place du Nordiste Edmond Guny le laissent présager. La victoire sourira bientôt à l'un d'eux.

La marche française décrit d'ailleurs une courbe ascendante. Aux Championnats du monde de Lausanne, son succès a été indiscutable : le premier étranger ne s'est classé qu'à la dixième place.

Si Gilbert Roger est le maître incontesté du grand fond, Henri Caron est son égal dans le domaine de la vitesse. Derrière lui, Richard Seibert émerge de la riche masse d'hommes de qualité. Richard Seibert, aux qualités sans doute supérieures à celles de son père, est incontestablement le champion de l'avenir. C'est un « olympique » en puissance. A condition toutefois qu'un ukase ne soit pas lancé contre lui parce qu'il appartient à l'Union Française de Marche, la seule pourtant qui organise, qui obtient des résultats, qui vit pour un sport qu'elle a elle-même « remonté »... Il serait d'ailleurs grand temps que la direction de tous les pédestrians français lui soit confiée. La division n'a jamais profité à personne.

Henri CHAPUIS.

Henri CARON (champion du monde de marche) :

Mon second titre m'a coûté 13.500 fr. de frais de douane

J'AI à peine trente ans. Pourtant, j'ai déjà l'impression d'avoir atteint mon apogée. La marche est devenue telle qu'il faut, chaque dimanche, se dépenser sans compter. Le nombre des champions se multiplie. Maintenant il ne faut plus espérer la première place d'une épreuve sans lutte.

Le Championnat du monde de Lausanne est là pour le démontrer. Je m'étais préparé plus sérieusement qu'en 1949. Jamais je n'ai eu autant de peine. Certes, j'ai effectué la distance en un temps voisin et même inférieur à mon record du monde. Mais j'avais obtenu un succès plus aisé quatre années auparavant.

En optant pour la marche je ne pensais pas que je souffrirais autant sur une route.

Fils d'un maître d'armes — mon père était professeur à Saint-Cyr — j'avais commencé par « mettre » les gants. Sept combats, puis un K.-O. m'ont appris que la boxe était un sport dur, ingrat. Et puis « cela » faisait trop mal. J'abandonnai vite. Le cyclisme me tentait à son tour. Il était trop coûteux. J'essayai alors de manier le fleuret. Je n'avais pas hérité des dons paternels. La marche était mon dernier refuge. Elle allait me donner toutes les satisfactions qu'un sportif peut attendre de la spécialité qu'il pratique...

Deux fois champion du monde, je rêve de m'approprier le titre une troisième fois. Et pourtant j'ai encore en mémoire cette défaillance qui m'assaillit au 45e kilomètre de la compétition mondiale. Depuis le départ je m'efforçais de penser à « autre chose ». Je m'appliquais à élaborer les plans de mes tournées de représentant. Mais une pensée revenait sans cesse à mon esprit. A chaque instant, le message de ma petite Nicole, tranmis par un dirigeant lyonnais chez lequel j'avais passé une quinzaine de jours pour me préparer, me hantait, dansait dans ma tête : « Vas-y papa. Je veux que tu gagnes... » Cette phrase m'était presque « zozotée » à l'oreille... Allais-je satisfaire ma fille ?... Cette défaillance au 45e kilomètre — un refroidissement sans doute — me faisait hésiter. Je doutais de moi... Le retour fulgurant de Richard Seibert devait être mon doping. Lui s'usait avec Louis Barthel. Ma victoire était acquise... Elle me revenait cher : 13.500 francs très exactement, montant des frais de douanes que les gabelous de Vallorbe m'ont réclamé pour le passage de la machine à laver que les organisateurs suisses m'ont remise en récompense de mon succès...

HENRI CARON, EN PLEIN EFFORT DANS LE CHAMPIONNAT DU MONDE QU'IL REMPORTA.

PUBLICITE EXCLUSIVE
O.P.G., 46, rue de Lille, Paris (7e)
Tél. : LITtré 15-44.

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN
Directeur : Gaston BÉNAC

★

TARIF DES ABONNEMENTS :
6 mois ..... **800 fr.**
1 an ..... **1.600 fr.**

★

C. C. P. Paris 5.390-08
Abonnement :
12, r. du Croissant, Paris-2e
Téléph. : CENtral 87-20 (Poste 61).

Directeurs-Gérants : MM. VERRIERE et MASSOT.
Siège social : 124, rue Réaumur, Paris (2e).

Grav. et Imp.
E. DESFOSSES-
NEOGRAVURE
13, Quai Voltaire
Paris-7e

OJD VERITE DIFFUSION - PUBLICITE

Le numéro spécial relatant les grands événements sportifs de 1953

CONÇU ET RÉALISÉ PAR

FELIX LEVITAN

avec la collaboration technique de

Maurice Fonsèque,
André Chassaignon,
André Poirier,
André Zavaroni,

résume un an d'activité de

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

PLUS QUE JAMAIS DÉCIDÉS A POURSUIVRE LEUR EFFORT AU COURS DE 54, LES COLLABORATEURS DE

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

animés par

GASTON BENAC
Directeur, et

FELIX LEVITAN
Rédacteur en chef

avec les ex-internationaux

LUCIEN GAMBLIN (football)
MARCEL HANSENNE (athlétisme)
M. DE LABORDERIE (rugby)
J.-B. GROSBORNE (natation)

la collaboration régulière des meilleurs journalistes sportifs :

GUY CHAMPAGNE, HENRI CHAPUIS, ANDRE CHASSAIGNON, ANDY DICKSON, GERARD DE FERRIER, ROGER FLAMBART, MAURICE FONSEQUE, GEORGES FRAICHARD, GILBERT GINESTET, FERNAND HERIC, PIERRE LAGOUTTE, JEAN LAPEYRE, RENE DE LATOUR, RENE MELLIX, JO MEPPEN, ANDRE MARIZIONS, ANDRE POIRIER ET CLAUDE TILLET.

avec le concours du

Docteur Philippe ENCAUSSE

du célèbre dessinateur :

PAUL ORDNER

du grand chroniqueur parisien :

MAX FAVALELLI

des anciens champions :

ROBERT BUSNEL
ANDRÉ LEDUCQ
JEAN SÉPHÉRIADÈS

DES PHOTOGRAPHES ET TECHNICIENS EPROUVES : HENRI LETONDAL, ANDRE RICHOU, ROBERT COVO, ROBERT TRECOURT, ARMAND PILON, HENRI DELPUECH, ALBERT IORWITZ, YVES BARDIN, RENE ROBERT, MAURICE VICART, HENRI ZAVARONI, ALF. DELANGRE, ANDRE DOQUET, ALBERT MERLANE, ANDRE ZAVARONI, CARPENTIER, RAYMOND HERY.

ONT DÉJA PRIS LE RELAIS QUE SYMBOLISE CE DESSIN DE PAUL ORDNER ET VOUS SOUHAITENT UNE BONNE ET HEUREUSE ANNÉE.

20 PAGES
en héliogravure

TOUS LES LUNDIS

35 francs

s'Raphaël

quinquina

Ch. Loupot

Les Arcs

Rouge

Blanc